



LETTRES DE GUERRE

AOÛT 1914 - AVRIL 1916

" MÉMOIRES ET RÉCITS DE GUERRE "

CETTE Collection a pour but de présenter au public, sous une forme vivante et fidèle, tous les aspects de la Grande Guerre. Elle fait appel à tous ceux qui, ayant pris part aux événements les plus intéressants, seront capables de les raconter dans un bon langage, donnant l'impression de la vie. A côté des ouvrages historiques proprement dits, elle révélera la physionomie même si diverse en chacun de ses moments, et sur les différents fronts, de l'héroïque épopée actuelle.

GASTON RIOU : *Journal d'un simple soldat.*

○ ○ ○

MAURICE GENEVOIX : *Sous Verdun.*

○ ○ ○

JEAN LÉRY : *La Bataille dans la Forêt.*

○ ○ ○

VICTOR BOUDON : *Avec Charles Péguy.*

○ ○ ○

LOUIS-L. THOMSON : *La Retraite de Serbie.*

○ ○ ○

JEAN RENAUD : *La Tranchée Rouge.*

○ ○ ○

JOHN MORSE : *Un Anglais dans l'Armée Russe.*

○ ○ ○

MARCEL NADAUD : *En Plein Vol.*

○ ○ ○

JACQUES DIETERLEN : *Le Bois Le Prêtre.*

○ ○ ○

PIERRE DE KADORÉ : *Mon Groupe d'Autos-Canons.*

○ ○ ○

CAPITAINE CANUDO : *Combats d'Orient.*

○ ○ ○

PIERRE-MAURICE MASSON : *Lettres de Guerre.*

○ ○ ○

COMMANDANT BRÉANT : *De l'Alsace à la Somme.*

○ ○ ○

H. RUFFIN et A. TUDESQ : *Notre Camarade Tommy.*

○ ○ ○

LIEUTENANT MARCEL ÉTÉVÉ : *Lettres d'un combattant.*

Chaque volume in-16, broché : 3 fr. 50

(Majoration temporaire : 50 cent.)

PIERRE-MAURICE MASSON

LETTRES DE GUERRE

AOÛT 1914 - AVRIL 1916

PRÉFACE DE VICTOR GIRAUD

Notice biographique par JACQUES ZEILLER

HUITIÈME MILLE



LIBRAIRIE · HACHETTE · ET · Cie
79, Boulevard Saint-Germain.
1918

DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE :

La Religion de J.-J. Rousseau (Grand-prix de l'Académie 1916).

* La formation religieuse de Rousseau.
** La " Profession de foi " de Jean-Jacques.
*** Rousseau et la Restauration religieuse.

Trois volumes in-16, brochés.............. 10 fr. 50

Fénélon et Madame Guyon.

Un volume in-16, broché................... 3 fr. 50

Mme de Tencin (1682-1749). (Ouvrage couronné par l'Académie Française).

Un volume in-16, broché................... 3 fr. 50

Lamartine (Ouvrage couronné par l'Académie Française).

Un volnme in-16, broché..................... 2 fr.

PRÉFACE

Je ne crois pas me laisser égarer par l'amitié en affirmant que voici l'un des plus beaux recueils de « lettres de guerre » que l'on ait encore publiés, et que certaines des pages qui le composent sont destinées à devenir classiques, à enrichir les anthologies épistolaires de l'avenir. Mieux, en tout cas, qu'aucun des autres livres de Pierre-Maurice Masson, celui-ci, — qu'il n'a jamais songé à publier, et dont il a écrit, au jour le jour, au cantonnement ou à la tranchée, pour les siens et pour ses amis, les rapides feuillets épars, — contribuera à le faire admirer et aimer, parce qu'aucun autre ne l'exprime aussi complètement, aucun ne met plus fortement en lumière ses riches dons d'écrivain et sa haute personnalité morale.

C'était un écrivain de race. Certes, à lire son Lamartine *ou son* Vigny, *sa* Tencin, *son* Fénelon *ou son* Rousseau, *il était facile de s'en apercevoir. Mais on aurait pu se demander si cette élégance littéraire, ce souci de la forme parfaite qui caractérisent chacun des écrits de Maurice Masson n'étaient pas, comme cela arrive si souvent, l'heureux résultat d'un effort volontaire, d'une jolie réussite d'art. Moi-même, si j'ai bonne mémoire, ne lui avais-je pas reproché un jour de parfois « trop bien écrire », ne détestant point certaines menues négligences apparentes, un certain laisser aller, qui enlèvent au style un peu d'apprêt, le rapprochent du libre mouvement de la nature et de la vie? J'avais eu tort sans doute! Maurice Masson était naturellement élégant dans son style, comme il l'était dans toute sa personne et dans sa vie morale; il l'était spontanément, et non point seulement, comme il le dit souvent dans ses lettres, par scrupule de « bon ouvrier »; il l'était, parce qu'il était ainsi fait, tout simplement. Et c'est ce qui ressort du moin-*

dre de ces billets, écrits en courant, aux heures et dans les situations les plus diverses, par besoin d'affection, par désir de faire partager, à ceux qui l'aimaient, le plus possible de sa vie, de ses impressions journalières. Il écrivait tous les jours à sa femme, à sa mère; il ne laissait jamais longtemps sans réponse les lettres de ses nombreux amis; parfois même il les provoquait. Il a ainsi « noirci beaucoup de papier » pendant ses vingt mois de guerre; il n'avait pas le loisir de raffiner, et il n'en aurait pas eu le goût. Et il se trouve que ces pages, par le charme du tour, par la vivacité jaillissante et drue, par la justesse alerte et spirituelle de l'expression, sont dignes de retenir l'attention des lettrés les plus délicats et des plus subtils artistes.

Ce qui, plus encore peut-être que le style, caractérise le véritable écrivain, c'est la faculté de s'adapter sans effort à toute sorte de sujets et de trouver, pour traiter chacun d'eux, le ton exact, la forme particulière qui leur conviennent. Ce don, Maurice Masson l'avait à un très haut degré. Rien de moins monotone que ses lettres: les détails les plus familiers, les idées les plus ingénieuses ou les plus hautes, les sentiments les plus aimables, les plus élevés ou les plus délicats, il sait tout exprimer avec une aisance, j'allais presque dire une virtuosité qui fait plaisir à voir. Il est grave le plus souvent, mais il sait sourire aussi, et je crois bien que de fort louables scrupules ont fait supprimer dans ces pages livrées au public maints fragments empreints de cette verve malicieuse sans méchanceté que nous avions si souvent goûtée dans les vivantes conversations de notre ami, et qui était un trait essentiel de sa nature: je le note ici, pour que le lecteur prévenu puisse le reconnaître au passage[1]. *De l'éloquence à la drôlerie, il savait « remplir tout l'entre-deux ». Aussi sa correspondance renferme-t-elle des modèles achevés de presque toutes les variétés du genre épistolaire: lettres familières et lettres littéraires; lettres pittoresques et lettres religieuses; lettres de condoléances et lettres de direction. Je ne crois pas par exemple, qu'on ait jamais mieux défini qu'il ne l'a fait, au courant de la plume, la*

1. Cf. entre autres la lettre du 20 juillet 1915, p. 120.

manière d'Albert de Mun et celle de Maurice Barrès[1]*; et, dans un tout autre ordre, l'émotion apitoyée, attendrie, profondément religieuse pourrait-elle s'exprimer en un plus noble et plus exquis langage que dans telle de ses lettres à sa sœur*[2]*, à son neveu*[3] *ou à Mme Joseph Ollé-Laprune*[4]*? Il savait excellemment pratiquer l'amitié consolatrice.*

Et il savait aussi, ce qui n'est point donné à tous les écrivains, observer la nature et traduire ses impressions dans une langue colorée, vivante, originale, finement évocatrice et suggestive. Maurice Masson était « un homme pour lequel le monde extérieur existe ». Peu « citadin » au fond et peu mondain, un peu « mousquetaire » d'allures, la vie du soldat en campagne, si dure qu'elle fût, n'était point sans charme pour lui ; il jouissait vivement des émotions et des spectacles qu'elle lui procurait, et pour faire partager aux autres les sensations inédites que cette existence nouvelle, en pleine nature, lui apportait, il se retrouvait sans effort l'écrivain d'imagination, le romancier que, parfois, il avait rêvé d'être, et qu'il aurait fort bien pu devenir. Ses lettres sont pleines d'exquis paysages, — de paysages « lunaires » notamment[5]*, — qui, plus ou moins poussés, sont charmants de fraîcheur et de précision pittoresque. Et elles contiennent aussi de fort belles et vivantes descriptions de la vie des tranchées*[6]*. Si Maurice Masson n'a pas connu, et n'a pas eu à rendre ce qu'il appelait lui-même « l'horreur sacrée de l'assaut », il a bien vu et bien curieusement noté les spectacles de morne tristesse qui suivent les attaques manquées*[7]*, et ceux qui sont l'accompagnement obligatoire des bombardements répétés et épuisants, des relèves nocturnes et boueuses. Et je ne sais rien de plus saisissant, de plus parlant, de plus sobrement tragique que la lettre*[8]*, — qui demain sans doute sera célèbre, —*

1. Lettre du 17 décembre 1914, p. 26
2. Lettre du 26 juin 1915, p. 111.
3. Lettre du 16 octobre 1914, p. 18.
4. Lettre du 22 février 1915, p. 55.
5. Cf. entres autres, les lettres du 19 février et du 21 septembre 1915, p. 51, 133.
6. Cf. la lettre du 1er avril 1915, p. 67.
7. Cf. la lettre du 6 avril 1915, p. 74.
8. Lettre du 19 juin 1915, p. 108.

où il décrit à sa femme les sinistres tranchées de Flirey, celles mêmes où il devait périr quelques mois plus tard : ceux qui la liront garderont longtemps devant les yeux la vision de ces « vignes de la mort » sur lesquelles plane éternellement l'âcre odeur du carnage, et dont l'insolente végétation luxuriante exprime si douloureusement la hautaine indifférence de la nature immortelle.

Mais plus encore qu'un très souple talent littéraire, ce que révèlent ces lettres du front, c'est une âme étonnamment riche et profonde, d'une très large et très généreuse humanité. On y voit se refléter, comme dans un pur miroir, tous les sentiments qui animent et distinguent la jeunesse française d'aujourd'hui, cette admirable jeunesse de la guerre qui, tous les jours, se sacrifie pour nous sur les champs de bataille. Pour lui emprunter une jolie formule, je dirais volontiers de Maurice Masson que personne n'a fait vibrer plus fortement, ni sur une plus large étendue, le clavier des sentiments et des idées où communient nos soldats de la grande guerre.

Comme eux tous d'abord il aime la France d'un immense amour, et cette France unanime de « l'union sacrée », cette « troisième France » lui apparaît si belle, si grande, si digne d'admiration et de tendresse, qu'elle lui semble mériter tous les sanglants sacrifices auxquels nous consentons pour elle. Il croit à sa victoire d'une foi sans défaillance et quasi mystique, et il trouve sans cesse des expressions plus vibrantes et plus pathétiques pour célébrer la sainteté d'une cause qui se confond avec celle de la justice. Cette conviction est manifestement pour lui l'axe inébranlable de sa vie morale.

Cette ardeur patriotique se double, chez Maurice Masson, comme du reste chez tous nos officiers, d'une admiration sans bornes pour les soldats qu'ils ont sous leurs ordres, « pauvres héros anonymes qui font de grandes choses sans le savoir, ou plutôt sans le dire ». La patience, la bonne humeur, l'adresse intelligente, le bon sens robuste, le dévouement sans faste, le tranquille et simple courage de nos « poilus de seconde classe » sont pour lui un sujet d'émerveillement perpétuel. Il est heureux, et il est fier de retrouver

en eux ces vieilles vertus héréditaires d'une race bien née. Aussi, comme il les aime, ses chers soldats et, — nous l'avons su depuis, — que d'attentions délicates il a pour eux ! Comme il plaint leurs souffrances et comme il s'efforce de les adoucir ! Comme il tremble pour eux quand il les sait exposés, et, quand ils tombent, quelle douloureuse tristesse est la sienne ! Il est jalousement avare de ce sang français dont il connaît tout le prix. Sa supériorité d'éducation et de culture lui est une raison de plus pour se rapprocher de ces simples, pour vivre de leur vie et pour partager leurs dangers. « Je suis fort content d'être où je suis, m'écrivait-il. Je serais désolé d'abandonner les braves gens qui, chaque jour, à côté de moi, risquent leur vie et souvent la donnent. Ce n'est pas parce que je laisserais quelques gros bouquins derrière moi que ma vie vaudrait plus que la leur. Cette égalité dans le péril anonyme a quelque chose de fraternel qui est très salutaire. » *Voilà, je crois, un état d'âme qui est peu commun de l'autre côté des tranchées.*

Ces nobles sentiments, ces généreuses pensées étaient, chez Maurice Masson, entretenus et épurés par la foi chrétienne. Ses lettres nous ouvrent un jour discret sur sa vie intérieure, dont il dissimulait volontiers la profondeur sous l'enjouement de sa verve et la grâce pétillante de son esprit. Il avait toujours été chrétien, et, par éducation comme par réflexion, — car le problème religieux l'avait toujours hanté, et il l'avait étudié sous toutes ses faces, — la conception catholique du monde et de la vie lui avait toujours paru à la fois la plus satisfaisante pour l'esprit et la plus apaisante pour le cœur. Les objections intellectuelles que l'on peut adresser à la doctrine, et qui avaient pu, non pas l'ébranler, mais l'inquiéter quelquefois, il avait une tendance à les résoudre par la vie, par l'action. La guerre, comme à tant d'autres de ses camarades, vint lui fournir la plus éclatante justification de ses tendances instinctives. Certes, on peut concevoir, et il existe en fait, de purs stoïciens que l'austère idée du devoir soutient tout entiers, et suffit à maintenir dans un état d'âme héroïque. Mais combien peuvent s'élever à ces âpres sommets de la vertu stoïque ! Comme l'idée chrétienne du sacrifice, de la mort, de l'im-

mortalité personnelle est tout ensemble plus humaine et plus intelligible ! Comme elle est efficace pour soutenir les courages, pour exalter la charité spirituelle, pour apaiser les révoltes de la sensibilité meurtrie, pour faire accepter le suprême don de soi-même ! C'est ce que Maurice Masson a profondément éprouvé au cours de ses vingt mois de guerre, et c'est ce que ses lettres expriment avec une rare éloquence. Il a médité, approfondi, vécu ses croyances. Au contact quotidien de la réalité tragique, il en a, pour les autres et pour lui-même, senti, mesuré le bienfait. Par elles il a été doux envers la mort des autres, comme il a été doux envers la sienne propre. Lui qui aimait tant la vie, et qui avait tant de raisons de l'aimer, il accepte non pas du premier coup, non pas sans frémir, mais sans se plaindre, la destinée qu'il pressent inévitable. Et rien n'est plus émouvant, rien n'est plus dramatique que de suivre, de lettre en lettre, parmi les retours offensifs de la nature, parmi les appels ardents d'une sensibilité frémissante, le détachement progressif, la volontaire acceptation religieuse du suprême sacrifice. Par cette mort librement consentie, il a rendu à sa foi un symbolique et dernier témoignage.

Hélas ! nous avions formé d'autres rêves pour lui. Que n'était-on pas en droit d'attendre de son jeune et riche talent, de sa pensée élargie, épurée, mûrie par la douloureuse et forte expérience de cette guerre ! Lui qui savait quel « ferment de générosité » contient une mort telle que la sienne, il nous en voudrait de nous apitoyer longtemps sur son sort. Et il faut le laisser lui-même dégager la haute leçon de sa brève et féconde destinée : « Quant à lui, écrivait-il magnifiquement d'un ami, disons-nous qu'il aura connu la paix avant nous, qu'au sortir du tumulte sanglant où il est tombé, il s'est réveillé dans cette sérénité sans fin qui attend les défenseurs de la justice, et qu'oubliant les dernières horreurs que ses yeux ont vues, il ne garde plus dans sa joie immortelle que la vision de ceux qu'il a aimés. »

VICTOR GIRAUD.

Versailles, décembre 1916.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

« Il faut d'abord que justice soit faite. » « Il faut penser à la victoire nécessaire, à la revanche de la justice. » « Il y a des moments où l'on aspirerait lâchement à la paix ; mais nous avons trop souffert au nom de la justice pour accepter une paix sans elle. » Ces généreuses affirmations reviennent bien des fois dans les lettres écrites du mois d'août 1914 au mois d'avril 1916 par Pierre-Maurice Masson. Il disait encore, il y a un an, d'un ami glorieusement tombé : « Il s'est réveillé dans la sérénité sans fin qui attend les défenseurs de la justice. » A lui aussi on peut appliquer maintenant cette parole, car c'est bien pour la justice qu'il a été prêt pendant vingt mois à donner sa vie et que finalement il l'a donnée.

Ce sentiment du droit violé et des réparations qu'il exige, cruellement avivé par le long crime que n'a cessé d'être depuis son début la guerre allemande, avait toujours été fort en Pierre-Maurice Masson. Il n'avait jamais pris son parti de l'injustice de 1871, et, en septembre 1911, il écrivait à son ami Victor Giraud : « Pensons-y et *parlons-en*. Le temps des silences douloureux et des pudeurs contenues est passé. Il ne faut pas craindre de dire... que nous n'acceptons pas le brigandage et que nous réclamons notre bien volé ». C'était au moment où une nouvelle agression de l'Allemagne, celle d'Agadir,

venait de dresser la France dans un sursaut frémissant devant la provocation de Berlin. Maurice Masson avait ressenti cette vibration annonciatrice qui traversa alors la nation tout entière et lui fit soudain croire à la guerre imminente, déjà virilement consentie, à la victoire, qu'elle était résolue à obtenir, à la revanche, toujours espérée, mais dont elle s'était toujours refusée à susciter l'occasion, car qui eût pu vouloir la guerre, sinon un cœur allemand? A Maurice Masson elle semblait d'avance une chose effroyable, puisqu'il ajoutait, aussitôt après avoir parlé de l'obligation de ne pas capituler en esprit devant l'iniquité : « Quant à la revanche proprement dite, il faut y tendre sans y prétendre, car, fût-elle la vraie revanche, elle serait atroce. » Mais il était prêt à rejoindre son poste de combat aussitôt que la guerre nous serait imposée, et il ajoutait encore ce jour-là, plaisantant à demi : « Je m'arrête, voulant ménager mes forces pour le cas où la mobilisation me ferait partir demain. » Et que de fois, depuis cet été de 1911 jusqu'à celui de 1914, durant ces trois années où la menace allemande oppressa presque sans répit l'Europe, que de fois il avait parlé de cette mobilisation peut-être prochaine, avec un mélange d'enjouement et de gravité, jusqu'en de courtois entretiens avec des collègues de l'Université de Fribourg qui pouvaient être les adversaires de demain.

Professeur depuis 1904 à cette curieuse Université suisse, dont la caractéristique essentielle est l'internationalité de son corps enseignant, en relations correctes avec ses collègues germaniques, presque cordiales, bien que sachant à quoi s'en tenir sur le germanisme lui-même, avec quelques-uns, conscient de l'enrichissement ou de l'affermissement spirituel qu'il y a souvent pour un individu ou pour un pays dans le contact avec des cultures différentes de la sienne, Pierre-Maurice Masson

n'avait rien d'un intempérant « nationaliste », d'un fanatique « chauvin ». Dans la guerre même, et soldat admirable, son instinct d'équité devait lui faire faire la part des illusions de la bonne foi chez l'adversaire et il lui arriva d'éprouver une pitié tantôt un peu ironique et tantôt vraiment émue pour tous ces gens des tranchées d'en face, dont il connaissait plusieurs compatriotes, en estimant même certains, et qui se battaient si atrocement pour une si mauvaise cause qu'ils pouvaient croire la bonne. Mais la fibre du Lorrain patriote et intraitable sur le droit était en lui à l'épreuve des tentations de la sensibilité humaine ; comme il l'avait écrit d'Angellier, un de ses poètes préférés, sa « fidélité au passé l'aurait prémuni contre la veulerie pacifiste, si la fierté de son tempérament n'avait suffi à l'en défendre » ; et, si son âme ne s'inclinait pas devant le fait accompli, son intelligence lui montrait aussi, avant 1914, qu'entre la France et l'Allemagne le dernier mot n'était pas dit. La guerre, dont tant d'avertissements faisaient voir depuis trois ans l'inexorable approche, à tous ceux qui ne fermaient pas les yeux devant l'effarouchante lumière, ne le surprit pas, encore qu'essayant jusqu'au bout d'en douter, mais point n'était besoin de tels avertissements pour qu'elle le trouvât préparé.



Fils de la terre lorraine, — il était né à Metz le 4 octobre 1879, — et chrétien « complet », bien qu'il n'ait pas ignoré l'inquiétude religieuse, le sens national comme l'esprit de devoir, qui est déjà celui de sacrifice, guidaient depuis longtemps sa vie. D'autres ont dit brièvement, mais mieux que moi, ce qu'avait été cette vie si tôt achevée. Qu'il suffise ici d'y souligner d'un bout à l'autre cette double orientation. Maurice Masson se disposait, après ses trois années d'École normale supérieure et une

réception brillante au concours d'agrégation, a entrer à l'École française d'Athènes, lorsque la proposition lui fut faite, dans les premiers jours de 1904, de venir occuper la chaire de littérature française à l'Université de Fribourg, où il succéderait à Victor Giraud. C'était un radical changement de carrière, un changement qui lui coûtait, et il eut quelques hésitations. Mais on lui exposa que le poste proposé était un poste de combat, le bon combat pour la culture française à l'étranger : il lui sembla que son devoir était d'accepter, et il partit pour Fribourg. Jamais, durant les dix années qu'il y poursuivit son enseignement, il ne perdit un instant de vue que sur ce coin de terre, d'ailleurs accueillant et épris d'idéal il était de par sa situation un représentant de son pays et qu'il avait mission de l'y faire estimer et aimer. L'on a rappelé ailleurs [1] qu'il y réussit admirablement. Ce n'est pas qu'il vît exclusivement dans sa fonction la lutte à soutenir pour la pensée française ; cette façon âpre et étroite de concevoir son rôle n'eût même pas été très française. Maurice Masson avait le culte désintéressé des idées et il était heureux de les servir. Catholique, il savait en outre qu'en travaillant à accroître le prestige de la jeune Université à laquelle il fut vite très attaché, il rendait témoignage à la foi qui y était en honneur et qu'il professait lui-même. Cette triple inspiration l'animant au labeur professionnel, il ne pouvait pas ne pas s'y donner tout entier : du premier jour jusqu'au dernier, il s'en acquitta avec une exactitude poussée jusqu'au scrupule, un besoin de faire toujours davantage et la sévérité sans cesse en éveil vis-à-vis de soi-même de l'homme pour qui ni son métier ni l'existence ne sont un jeu. Beaucoup de ceux qui le rencontraient seulement en passant n'étaient frappés que de son esprit, quitte à

1. Victor Giraud, *Pierre-Maurice Masson* (*Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1916 ; recueilli dans *la Troisième France*. Hachette, 1917).

s'apercevoir soudain, avec une surprise injustifiée, qu'il n'était en rien frivole et que, par exemple, des divertissements comme ceux du théâtre n'exerçaient sur lui aucun attrait ; il n'était cependant pas nécessaire d'avoir pénétré très avant dans son intimité pour discerner que son âme rendait surtout un son grave et qu'il y avait dans son être une inclination naturelle à l'austérité.

Mais il connut et il savourait la détente des tendresses et des amitiés. Il chérissait les siens : profondément atteint, en 1905, par la mort de son père, il fut depuis lors pour sa mère le plus affectueux et vigilant soutien, comme il le devait être de loin, après juillet 1914, pour sa sœur, privée à la veille de la guerre, par un veuvage prématuré, de l'appui d'un mari très cher auquel Maurice Masson avait voué lui-même une fraternelle affection. Un amour partagé avait de bonne heure embelli et comme équilibré sa vie, en mettant dans ses diverses tendances intérieures une harmonie qu'il n'avait peut-être pas jusque-là pleinement réalisée. Il avait su se montrer dans la nouvelle famille où son mariage l'avait fait entrer en 1906 aussi délicatement fils et frère que dans la sienne propre. Enfin, dès son adolescence, au collège Saint-Sigisbert, de Nancy, puis à l'École normale et ensuite à Fribourg, il avait noué des amitiés dont seuls peuvent deviner ce qu'elles devaient être pour ce cœur viril et tendre ceux qui ont senti, au déchirement qu'a fait dans le leur la rupture du lien terrestre, ce qu'elles étaient pour eux. Il vivait par la sensibilité plus encore que par l'intelligence. Il aimait aussi les saines fatigues de la vie au grand air ; sa carrière ne lui permettait pas de s'en imposer beaucoup ; mais il n'aurait pas sacrifié volontiers les bonnes heures de marche qu'il faisait chaque semaine à travers les champs et les bois, et, si ce fut là, avec un peu d'équitation, presque toute sa préparation physique à la guerre, sa résistance aux rigueurs

des tranchées attesta que son corps, dont la sveltesse semblait presque frêle, n'avait pas plus que son âme été pris par elle au dépourvu ; et même ne lui procura-t-elle pas la réalisation, encore qu'imparfaite et bien rude, d'un rêve longtemps caressé, celui de vivre selon la nature en essayant d'oublier les livres pendant quelque temps?

Il s'avérait en cela disciple de Rousseau, dont il n'avait pas tardé, une fois installé en Suisse, à faire son grand sujet d'études. Il en aborda maint autre, car sa production littéraire fut singulièrement abondante pendant ses dix années de professorat [1], et il est remarquable que la plupart de ses travaux de détail, ceux qui le délassaient des autres, sont consacrés à des poètes, et des poètes qui ont, dans la plus belle langue française, exprimé surtout la force ou la noblesse des sentiments : Lamartine, en qui il se plaît à faire admirer moins l' « harmonieux élégiaque » que l'homme ardent « qui connut toutes les audaces de l'action et les nobles ivresses du héros »; Vigny, plus vraiment encore, quoique étranger au christianisme, son « héros » peut-être, soldat et stoïcien, sur lequel il publiait, à dix-sept ans, son premier article ; Angellier, qui ressemble à Vigny par plus d'un côté et à qui Maurice Masson sait gré d'être toujours « très haut ».

Il est vrai qu'il a écrit aussi *Madame de Tencin* et que par ses principales œuvres il fut l'homme du XVIIIe siècle,

1. Voici la liste des ouvrages de Pierre-Maurice Masson : *Fénelon et Mme Guyon* (Hachette, 1907) ; *Alfred de Vigny* (Prix d'éloquence de l'Académie française ; Bloud, 1908) ; *Une vie de femme au XVIIIe siècle : Mme de Tencin* (Hachette, 1909) ; *Lamartine* (Prix d'éloquence de l'Académie française ; Hachette, 1910) ; *La « Profession de foi du Vicaire Savoyard de Jean-Jacques Rousseau »*, édition critique (Hachette, 1914-1916) ; *La Religion de Jean-Jacques Rousseau*, 3 vol. (Hachette, 1916). Quant à ses nombreux articles sur Rousseau, Chateaubriand, Vigny, Lamartine, Angellier, Brunetière, etc., dispersés actuellement en diverses revues, on en trouvera la nomenclature dans la *Bibliographie* qu'a publiée M. l'abbé J. Favre à la suite de son article : *M. Pierre-Maurice Masson, son activité professorale* (extrait des *Annales fribourgeoises*, Fribourg, 1916).

si l'on peut admettre que le XVIIIe siècle intellectuel s'ouvre avec Fénelon, qui l'annonce, et se termine avec Chateaubriand, qui l'enterre. Maurice Masson n'en était guère pourtant par ses croyances et la gravité secrète de son caractère. Mais la grâce de cette époque séduisante avait de quoi le charmer, peut-être à son insu, car elle s'accordait avec une autre de ses qualités instinctives, l'élégance, pour ne pas dire une pointe de jolie coquetterie : entre la coquetterie des combattants de Fontenoy, qui font des cérémonies avec « Messieurs les Anglais », et celle de l'officier lettré qui achève tranquillement sa thèse sous la mitraille, non sans « une subtile ironie à l'égard des Boches », qu'il a plaisir à « narguer », n'y a-t-il pas quelque parenté?

Mais ce n'est pas l'élégance des attitudes qui devait l'attirer dans l'écrivain auquel il a voué la part la plus étendue de son activité littéraire. Ce qui l'a souverainement intéressé et même captivé dans Rousseau, c'est l'initiateur d'une restauration religieuse. Il s'est attaché passionnément pendant des années à pénétrer toujours davantage le moderne prophète, et il a réussi, avec un rare talent, à mettre dans une lumière nouvelle les services rendus par l'auteur de la *Profession de foi du Vicaire Savoyard* à l'idée ou tout au moins au sentiment religieux. Mais il entrait dans son intérêt, allât-il même jusqu'à l'admiration pour le « grand enchanteur » et à la sympathie pour « la candeur et l'ingénuité de son intelligence », une certaine dose de compassion. Il n'a pas fait, il n'aurait pas voulu faire de Rousseau son homme, car la philosophie de Rousseau méconnaît le « péché originel », auquel il croit si fermement, elle froisse le pli presque un peu janséniste qui demeure, sous la bonne grâce et l'entrain de l'allure, un de ses traits distinctifs, elle est en somme aux antipodes de son « stoïcisme chrétien ».



Ce stoïcisme chrétien allait donner toute sa mesure dans la guerre, survenue au moment où Pierre-Maurice Masson achevait son gros volume sur Rousseau, qu'il allait malgré tout y retrouver : y retrouver non seulement parce qu'il mit le point final à son livre dans les tranchées, mais aussi parce que Rousseau eut le tourment de la justice et que, s'il ne saurait passer pour l'apôtre des immolations intérieures, il s'est fait le prédicateur de l' « aliénation totale » de l'individu à la communauté, acceptable seulement, mais alors impérieusement nécessaire « dans la nation mobilisée ». Son historien devenu soldat la réalisa pleinement, en l'élevant encore et en la surnaturalisant par le total abandon à Dieu. Il sait et il dit dès la première minute qu'il « ne s'appartient plus » et que « la destinée de chacun est entre les mains de la Providence », et il « s'abandonne en toute simplicité et tout espoir au maître de la vie ».

On ne veut point retracer en tête de ce recueil de lettres le récit d'une campagne qu'elles feront elles-mêmes infiniment mieux. Campagne aux événements monotones et qu'un lecteur uniquement en quête d'épisodes guerriers pourrait trouver insuffisamment mouvementée, mais où les vertus essentielles furent justement, avec la vaillance tranquille dans le péril toujours le même, la constance de patience et de belle humeur dans les longues journées trop pareilles et la foi inébranlée dans « le triomphe de la justice française », malgré la lente épreuve de cette immobilité. Elle se déroula tout entière sur quelques lieues du pays lorrain. Mobilisé comme sergent au 42e régiment territorial d'infanterie, à Toul, où il resta plusieurs semaines, Pierre-Maurice Masson occupe ensuite, jusque vers le milieu de l'hiver, un fortin de campagne dans les environs de cette ville. Sa nomination

de sous-lieutenant en janvier 1915 coïncide à peu près avec son départ pour les tranchées, à quelque distance à l'ouest de Pont-à-Mousson. Son régiment assiste en soutien à l'avance victorieuse qui nous met, au commencement d'avril, en possession de Regniéville et de Fey-en-Haye. Il est ensuite envoyé au pied des côtes de Meuse, près de la forêt d'Apremont. C'est là que l'exécution de l'ordre versant dans l'active les plus jeunes officiers de territoriale vient prendre Pierre-Maurice Masson : affecté le 1er janvier 1916 au 261e régiment d'infanterie, il passe avec lui aux sanglantes tranchées de Flirey, face au bois Mort-Mare, dont il avait eu déjà, six mois auparavant, au cours d'une visite d'instruction, la vision tragique. Il y reçoit bientôt le commandement d'une compagnie, la 22e, avec le grade de lieutenant ; et là, doutant dès lors chaque jour davantage de vivre encore assez pour participer à la future offensive et connaître l' « horreur sacrée de l'assaut », mais faisant la quotidienne expérience de la « guerre d'usure » et de son incessante consommation d'hommes, et concluant avec sang-froid que « mathématiquement, si l'on reste trois mois là-haut, son tour doit venir », il attend son heure, comme avant lui l'ont attendue tant de ses proches et de ses amis déjà disparus : il écoute la voix de ces « invisibles entraîneurs » et la mort finit par lui paraître « si simple » qu'il craint de ne plus « sentir assez la grandeur de l'appel » de ce Dieu devant lequel il avait toujours été « comme un petit enfant ». Et cependant ses affections humaines sont plus profondes que jamais. Avec cela, tout à son devoir militaire, qu'il accomplit avec une application, un zèle et l'on pourrait dire un amour qui lui gagnent en retour l'affection, l'admiration et la confiance de tous ses camarades et de ses soldats ; ceux-ci déclarent qu'ils l'auraient « suivi n'importe où » ; il s'expose volontiers un peu plus qu'il n'est indispensable pour n'avoir pas de reproche à

se faire, mais autant qu'il est utile pour établir sur ses hommes ce complet ascendant sans lequel le chef n'est pas vraiment chef. Et, malgré tout, se tenant déjà pour « un homme mort » et de plus en plus pris par le métier nouveau qui l'arrache à lui-même, il demeure pourtant lui-même, enjoué, spirituel, à l'occasion gaiement un peu taquin, ravi du spectacle des bois ou des prés et des nuits silencieuses éclairées par la lune, ami des lettres, dont il ne se désintéresse point, correspondant incomparable et infatigable travailleur.

Dès qu'il en avait eu le loisir, il avait repris son *Rousseau;* au repos ou dans ses abris de seconde ou de première ligne, il rédige son dernier chapitre, corrige ses épreuves et met la dernière main à l'ensemble de l'œuvre. L'imposant volume était entièrement imprimé en février 1916. On le lui avait envoyé aussitôt. « Le monstre est là », disait-il en souriant, et il se réjouissait à la pensée de profiter d'une permission prochaine pour soutenir sa thèse et conquérir « l'épée au poing » son titre de docteur. La bataille de Verdun vint, à la veille même de son départ, suspendre les permissions dans l'armée dont il faisait partie. Il en attendait le rétablissement, plus impatient encore du revoir avec les siens que de sa victoire en Sorbonne, mais d'abord plus anxieux de la bataille où se jouaient à quelques kilomètres de lui l'avenir de la France et « la liberté du monde [1] » que de son propre destin, lorsque, au matin du dimanche 16 avril, le bombardement, qui ne s'interrompait jamais tout à fait dans son secteur, s'y fit plus violent. Il avait été précédé d'un éclatement de mine qui pouvait faire présager une attaque.

1. Les professeurs de l'Université suisse de Neuchâtel, osant, malgré la neutralité officielle de leur pays, se prononcer publiquement sur l'excellence de la cause française, n'ont pas hésité à employer cette expression dans le télégramme de sympathie adressé par eux à la Société française de Fribourg à l'occasion de la mort glorieuse de Pierre-Maurice Masson.

Le lieutenant commandant la 22e compagnie voulut s'assurer que chacun de ses subordonnés était à son poste : il fit posément sa ronde sous la rafale, revint à son abri, y rentra un moment pour donner un ordre et remonta sur le seuil ; après avoir quelques secondes observé le tir de l'ennemi, il le franchissait de nouveau, lorsqu'un projectile vint éclater devant lui, le faisant, dans son éclair, passer sans souffrance du champ de mort à cette « vie éternelle » dont depuis des semaines il pressentait l'approche et ensevelissant un instant son corps dans la terre presque natale qu'il avait pendant vingt mois défendue.



Je ne sais si, comme Lamartine, « il avait rêvé d'une fin héroïque en un soir de bataille » ; sa tendresse pour les siens lui interdisait de la souhaiter ; mais parfois, je crois, un peu mélancolique à l'évocation d'une future vieillesse, « il avait envié ces grands favoris du sort qui savent arrêter leur action sur un geste de beauté ». Il est maintenant leur égal. Les témoignages humains ne lui ont pas manqué : une citation glorieuse à l'ordre de l'armée a proclamé sa « valeur morale et militaire » et la vieille Université de Paris s'est assemblée pour décerner au jeune maître l'honneur d'un doctorat posthume, auquel cette circonstance extraordinaire et le consentement unanime qui l'accompagnait donnaient un exceptionnel prix. L'Académie française y a ajouté celui de sa plus haute récompense. Des écrivains illustres [1] ont loué

1. L'*Écho de Paris* du 4 mai 1916 a publié un émouvant article de M. Maurice Barrès : « Un candidat héroïque ». On a déjà mentionné l'article de M. Victor Giraud dans la *Revue des Deux Mondes*. M. Gustave Lanson doit faire paraître dans la *Revue d'histoire littéraire* son très élogieux rapport sur la thèse dont il avait été le principal juge. Les écrivains suisses les plus qualifiés, particulièrement difficiles quand il s'agit de Rousseau, n'ont pas témoigné une moindre

son œuvre et le sacrifice, plus beau qu'elle encore, qui ne lui a pas permis d'en voir ici-bas le couronnement, en des termes auxquels son souci de l'approbation de l'élite ne l'aurait pas laissé insensible. Mais il ne recherchait pas les éloges pour eux-mêmes. Si la gloire n'eût pas été pour lui sans douceur, il aurait toujours été plus heureux de l'avoir méritée que de l'avoir obtenue.

Il n'avait pas de vanité. Il avait assurément formé de vastes projets littéraires; il s'était fixé, — une fois pris le court repos qui devait suivre l'entrée dans « la terre promise » d' « après la thèse », — un copieux programme de travail : il devait faire paraître une édition critique de *la Chute d'un ange* dans la collection des œuvres de Lamartine dirigée par M. Gustave Lanson, une histoire de la littérature française moderne dans la nouvelle *Histoire de France* de M. Gabriel Hanotaux, et, sous le titre piquant « Les confessés de Jean-Jacques », un volume de « lettres spirituelles » inédites échangées entre Rousseau et des âmes troublées dans leur foi qui lui demandaient l'apaisement. Il songeait à d'autres tâches encore, par ardeur de bon ouvrier plus que par ambition du succès. Mais il n'avait jamais prévu que l'on publierait ses propres lettres ; son aversion pour tout étalage du « moi » aurait suffi à lui faire écarter de ses prévisions cette hypothèse. Il s'était d'ailleurs refusé à « prendre des notes sur les impressions de sa vie en campagne », parce qu'il « n'aimait pas beaucoup cette transposition littéraire d'une vie qui est supérieure à toute littérature ». Mais sa famille et ses amis ont pensé qu'ils

estime pour l'œuvre de Maurice Masson. Seul M. Paul Souday a paru vouloir, dans un article du *Temps*, dont il a peut-être eu quelques remords, rabaisser le mérite de celui qui avait si bien représenté la culture française à l'étranger avant de donner sa vie pour elle sur le sol de la Lorraine. On verra par une de ses lettres que Maurice Masson avait prévu cette acrimonieuse critique (voir la lettre du 23 février à M. Morhardt).

devaient, dans les circonstances présentes, ne pas se réserver jalousement tout ce qui pouvait, sans attenter à une intimité sainte, être publié de sa correspondance de soldat et d'officier. On estimera en effet, quand on l'aura lue, qu'elle vaut peut-être plus que toutes les œuvres que Maurice Masson aurait pu produire encore : aurait-il révélé ailleurs le même talent de description et d'analyse qui s'y prodigue presque à chaque page? mais surtout aurait-il extériorisé dans des ouvrages purement littéraires toute la richesse morale dont ses lettres de guerre débordent, parce qu'elles ont été écrites en présence de la mort, acceptée longtemps d'avance, pour la patrie et pour le bon droit, avec la sérénité du chrétien que nul péril ne trouble et « l'espoir du juste qui ne trompe point »?

JACQUES ZEILLER.

LETTRES DE GUERRE

A SA FEMME

En route, 3 août 1914, 6 heures soir.

Du train dont nous allons, je n'arriverai à destination que demain matin. Au reste, voyage très réconfortant avec des infirmières de la Croix-Rouge et des lieutenants de réserve de haute culture et d'excellente tenue morale. Temps excellent, un peu frais. Nous continuons à causer des plus hauts problèmes de politique générale. (J'espère bien un jour pouvoir vous raconter cela.) Nous refaisons la carte d'Europe après la reprise de l'Alsace, et nous usons de la victoire avec beaucoup de « modération ». Donc excellent moral.

Ce mardi matin, 4 août 1914, 4 heures.

J'approche de la fin de notre voyage. La seconde partie fut plus démocratique, mais tout aussi réconfortante. C'est très simple, très beau : les hommes ont un mélange de gravité et d'entrain qui fait plaisir. Chacun fait son devoir.

Ce 4 août 1914.

... L'organisation se fait dans une tranquillité et une sécurité admirables ; mais il est certain que dans le milieu quadragénaire où je vis, il y a quelque chose de plus rassis et de moins idéaliste que dans la masse des jeunes où je me trouvais hier. On sent chez beaucoup de ces braves gens que le meilleur de leur cœur est resté au foyer.

Ce 5 août 1914.

Je t'écris avec des mains ignobles qui viennent d'éplucher les patates et de triturer des équipements. Besogne, comme tu le vois, inglorieuse entre toutes, mais qui te révélera, pour l'instant du moins, une parfaite sécurité. On s'abrutit un peu dans toutes sortes de corvées administratives. C'est un défilé incessant de nouveaux territoriaux dont il faut surveiller l'équipement. On ne peut pas dire que l'on fasse encore des travaux héroïques, mais à la fin de la journée, on est un peu moulu, d'autant qu'un sommeil très court, sur une paille déjà hachée, dans une atmosphère tout empoussiérée, n'est pas très reposant. Mais qu'importe ! on se sent devenir petit à petit un paquet de fils de fer électrisés, et je continue à très bien aller... Une belle confiance, un sentiment très vif du devoir, d'autant plus émouvant qu'il s'exprime plus simplement, soutient et soulève les cœurs. On entend les paysans se rendre un compte très exact des effets de la guerre actuelle. L'un d'eux disait ce matin : « Sûrement qu'après ça on ne pourra plus se manger entre Français : ça ne prendra plus, le péril clérical ». Il y avait, d'ailleurs, ce matin, un grand enthousiasme pour un curé de la frontière qui allait être mis aux services infirmiers et qui a demandé à être parmi les combattants.

Toul, ce 8 août 1914.

... Il semble que, pour l'instant, nous ayons trouvé un état un peu stable. Nous sommes logés dans un casernement où nous avons chance de rester quelques semaines, sauf si nous partons demain, ce qui est toujours possible. Mais dans ce casernement qui a été évacué en pleine nuit par le régiment de l'active, et en une heure, puis qui a été occupé et dévalisé par deux autres régiments qui y ont passé, rien ne peut égaler le gâchis et la saleté dans laquelle nous avons tout trouvé. Aussi en ce moment, pour moi, la guerre, c'est d'abord la crasse...

Hier, j'ai eu une grande joie : un régiment de réservistes est arrivé ici venant de Mirecourt. Sauf quelques officiers de l'active qui encadraient les hommes, l'effectif était entière-

ment composé de jeunes réservistes. Ils ont défilé merveilleusement ; les figures étaient jeunes, vaillantes avec grâce : l'allure était parfaite d'entrain et d'aisance. Ah ! les admirables troupiers !

Toul, ce 15 août, 4 heures du matin.

Je t'écris de la gare de Toul pendant que mes hommes déchargent de la farine et de la houille. Singulière fête d'Assomption ! Je suis levé depuis deux heures et demie et j'en ai jusqu'à six heures du soir à faire décharger tous ces wagons de l'intendance. Je croque de la poussière blanche et noire à pleines dents : les lourds camions d'auto m'enveloppent d'un nuage incessant.

Toul, ce 16 août 1914.

... Ici nous sommes toujours dans l'attente. C'est un peu énervant, quoique nous sachions bien tous que chaque jour gagné est une chance de plus pour nous. Aujourd'hui 16 août, ce serait un bel anniversaire pour remporter la victoire décisive ! Dans mes lettres d'hier, je te racontais la singulière fête d'Assomption que j'ai eue. De midi à une heure j'ai pu m'échapper en ville. Je suis entré à l'église (la cathédrale). Il paraît qu'il y avait eu le matin une belle grand'messe avec une foule d'officiers et un sermon très patriotique ; mais à cette heure-là il n'y avait que le planton de service et deux petits troupiers. Je ne pouvais rester qu'un instant, mais ce fut bon de se recueillir un instant dans la prière et la solitude. J'ai rassemblé autour de moi tous ceux que j'aime et je les ai confiés à Dieu. — Le cloître de la cathédrale est rempli de tonneaux de tabac pour la garnison ; et dans la petite prairie qu'entourent les arcades, tous les lapins et poules de la ville ont été réunis. Avec une ou deux femmes employées au parc d'artillerie, c'est tout ce qui reste de non militaire dans cette ville désolée. C'est vraiment lugubre de se promener dans ces rues mortes, où il n'y a plus d'âmes derrière les volets clos.

Toul, ce 22 août 1914.

... Depuis hier, nous sommes soumis (les sous-officiers) à un régime d'entraînement qui sera excellent si nous marchons

à l'ennemi, mais qui est destiné à m'ôter le peu de graisse qui me restait sur les os. Réveil à quatre heures. A quatre heures et demie, appel dans la cour pour toute la compagnie. De cinq heures à dix heures, marche et service en campagne. Idem, de deux à cinq dans l'après-midi. Dans l'intervalle il faut manger, se laver, laver son linge, nettoyer ses armes, faire son lit, approprier la chambre, etc. Impossible de se faire aider ou à peine, car les hommes ont eux-mêmes tant à faire qu'on aurait scrupule à les employer quand ils rentrent se reposer. Tout le monde tombe de sommeil. Si on s'arrête un instant, tous les yeux se ferment et c'est le royaume de la Belle-au-bois-dormant... Nous sommes maintenant dans une belle chambre au second étage, bien aérée, avec l'électricité (mais c'est là que s'arrête le confort moderne). La vue est superbe : Toul est au-dessous de nous : les deux tours de Saint-Gengoult et de la cathédrale s'enlèvent sur un ciel bien dégagé. A droite, dans le fond, la côte de Mousson, à gauche et plus en avant, la masse trapue du fort Saint-Michel. Quand le canon gronde le soir dans le lointain, c'est un lieu propice aux méditations sur la guerre.

Toul, ce 24 août 1914.

Tu auras su par les journaux les émotions d'hier et d'avant-hier... Les canons n'ont cessé de tonner samedi dans la direction de Nancy... Les Prussiens sont pis que des cannibales, ou, du moins, leurs chefs ne sont plus des soldats, mais des bandits qu'il faut égorger sans pitié. A lire les journaux qui racontent ce qui s'est vécu à trente kilomètres près de nous, on croirait lire un roman. Il ne faut pas trop y penser, car on resterait stupéfait d'horreur. Il ne faut y chercher qu'une ardeur de plus pour les saintes vengeances.

Toul, ce 25 août 1914.

... Depuis hier le canon s'apaise. A peine quelques roulements aujourd'hui : c'est bon signe après les alertes des jours précédents

6 heures.

La situation est un peu inquiétante aujourd'hui, mais il faut avoir confiance.

Ce 27 août 1914.

... On vient de désigner tous les sergents qui ont leur brevet de chef de section pour aller renforcer les effectifs de notre régiment. Jusqu'ici nous étions en dépôt : nous allons — ceux du moins qui partent — entrer dans une organisation plus vivante.

Ce 28 août 1914.

... Je suis ici encore à demi caserné, mais en pleine campagne. Tous les quinze jours une compagnie du bataillon part pour quatre jours en cantonnement d'avant-postes. Ce sera notre tour lundi. Mais que ce mot d'avant-postes ne t'effraie pas : il y a entre l'ennemi et nous un rideau de réserve. D'ailleurs, tu sais bien que maintenant je ne m'appartiens plus et que la destinée de chacun est entre les mains de la Providence.

Ce 30 août 1914.

... De nouvelles générales je n'en ai point, du moins que je puisse contrôler. Les journaux de Nancy, qui nous arrivent, du reste, avec deux jours de retard, ne contiennent que des communiqués officiels bien maigres et des anecdotes sans valeur. Il faut savoir attendre : on voudrait ramasser les jours et les événements en quelques heures. Hier et avant-hier, le canon n'avait guère discontinué. Aujourd'hui il s'est fait plus lointain et s'est calmé. Je crois pouvoir en conclure que notre offensive aura été heureuse et que bientôt la Lorraine sera débarrassée du fléau. Mais, sur la frontière belge, que devenons-nous? C'est là que se joue la grosse partie. Il ne s'agit pas, pour l'instant, de les chasser, mais seulement de les contenir.

Sept heures du soir. — Les nouvelles sont bien émouvantes. Triste fin de journée.

Ce 31 août 1914.

... Eh bien, il y a eu contre-ordre, et nous ne sommes pas partis aux avant-postes ; ou plutôt il n'y a eu besoin que d'une section.

En Lorraine, la situation paraît vraiment s'améliorer chaque jour ; mais en Belgique et dans le Nord? Nous n'avons à nous mettre sous la dent que les communiqués officiels bien vagues et assez inquiétants.

Ce 2 septembre 1914.

... Dans la nuit nous avons été prévenus qu'il fallait partir d'abord tout de suite, puis le lendemain matin. Aujourd'hui nous nous sommes levés à trois heures, nous sommes revenus à notre point d'attache, puis nous nous sommes embarqués en chemin de fer, pour aller environ trente kilomètres en avant. Nous allons bientôt arriver à notre destination. On dit que notre villégiature durera seulement trois jours, le temps de faire les travaux de défense dont on a besoin.

Ce 3 septembre 1914.

... Ici[1] la défense est admirable. Voici huit jours que la canonnade dure sans interruption. Quand, hier matin, nous avons débarqué, nous avons eu notre première vision de guerre. La terre tremblait sous le canon : quelques obus égarés venaient éclater dans la campagne ; sur la route, c'était un défilé incessant de voitures de blessés : défilé lamentable et émouvant. J'ai pu causer avec de jeunes sergents de vingt ans qui avaient passé huit jours dans les tranchées sous le feu et qui avaient vu tomber tous leurs camarades autour d'eux. Ils racontaient tout cela avec un sang-froid, un détachement, un héroïsme inconscient qui nous stupéfiaient.

Ce 4 septembre 1914.

... Nous travaillons sur une admirable crête dans le genre (un peu moins élevé) que le plateau de Lay. Devant nous, à

1. Près de Saint-Nicolas-du-Port.

huit ou dix kilomètres, c'est la zone de bataille. On voit très nettement les jaillissements de flamme des tirs et les obus qui arrivent sans discontinuer décorent l'horizon d'un joli feu d'artifice. C'est ce qu'on peut appeler « voir le feu » sans le voir, et c'est peut-être la seule façon dont je le verrai, car dans cette région, pour l'instant du moins, nous progressons lentement, mais un peu tous les jours.

6 septembre, 4 heures du matin. — Un ordre nous est venu cette nuit de quitter notre cantonnement. Nous partons dans un instant, et, selon toute vraisemblance, pour revenir à notre point d'attache.

7 septembre 1914.

... Il y a des minutes angoissantes où le doute vous étreint si fortement ! Puis je me reproche de ne pas être assez confiant dans mon pays et dans sa victoire finale. Ici, tout le monde fait son devoir, chacun avec sa manière et son langage, mais tous avec le même entrain et la même vaillance. C'est vraiment un seul cœur qui bat en tous.

8 septembre 1914.

Nous n'avons pas été bien loin. Nous nous sommes arrêtés ... kilomètres plus loin dans un petit ouvrage fortifié[1] qui a chance d'être maintenant notre asile définitif. C'est une vie à demi souterraine et obscure dans de petites chambres bétonnées dont l'ensemble a vaguement l'allure d'un vaisseau à l'ancre. Ça sent le Jules Verne, et le théâtre, au moins au premier moment. Comme confort, c'est plus que rudimentaire, et chaque étape marque une dégringolade, mais il faut penser aux pauvres camarades qui vivent dans les tranchées.

Ce 9 septembre 1914.

Je suis toujours sans nouvelle de toi depuis dimanche, mais je m'y attendais, puisque pendant quarante-huit heures, au moins, les Allemands ont occupé la plus grande partie de la

1. La redoute de Bouvron au Nord de Toul.

ligne Paris-Nancy ; mais si les renseignements, d'ailleurs très généraux, qu'on nous donne sont exacts, nous avons repris l'offensive sur toute la ligne et avec succès. Si seulement ce pouvait être le commencement du balayage définitif !...

Ici, nous avons été tout près de prendre contact avec l'ennemi. A trois et quatre kilomètres devant nous, les obus pleuvaient, les villages flambaient, tout tremblait sous les rafales de nos canons; puis le silence s'est fait : nous verrons pour combien de temps... Je suis affecté avec deux autres sergents à l'instruction des mitrailleurs : c'est intéressant.

Ce 11 septembre 1914.

... Les communiqués officiels et les articles où on les commente paraissent inviter à de très sérieux espoirs. Voilà, du moins, plusieurs jours que les Allemands reculent dans toute la vallée de la Marne ; mais c'est un recul lent et qui semble promettre une assez longue campagne. Autour de nous, malgré le grondement lointain du canon, c'est le calme, et, pour nous, la monotonie de l'existence dans notre souterrain. Hier, il a plu sans discontinuer, et c'était plutôt lugubre. Aujourd'hui ciel couvert, mais on peut mettre le nez dehors.

Ce 12 septembre 1914.

... On nous apporte à l'instant une dépêche officielle nous apprenant que l'aile gauche de l'armée allemande était refoulée 60 kilomètres en arrière. Je me dis qu'au même moment vous apprenez cette bonne nouvelle et que vous vous en sentez tous ragaillardis.

Ce 14 septembre 1914.

... Je n'ai pas encore les nouvelles d'aujourd'hui, mais si la progression des deux derniers jours continue, peut-être que la semaine ne s'achèvera pas sans que le territoire soit nettoyé des Prussiens. La pluie qui tombe sans arrêt fait mon bonheur, car je songe à toutes les pièces embourbées qui vont rester chez nous.

Ici, ce vilain temps rend la vie monotone ; mais l'espoir,

la confiance de plus en plus forte, ragaillardissent et soutiennent... Hier, pour la première fois depuis la campagne, j'ai pu aller à la messe au village voisin, et j'en ai été bien heureux. Ça a été l'occasion d'un petit déjeuner à l'auberge : j'ai mangé une délicieuse omelette au lard qui m'a donné des voluptés que je ne soupçonnais plus.

Ce 15 septembre 1914.

... Ici c'est la pluie presque sans discontinuer. On l'accepte joyeusement en songeant à tout ce qu'elle nous vaut. C'est un facteur merveilleux de démoralisation et d'anarchie dans une armée en retraite.

Ce 20 septembre 1914.

... Les opérations de ces derniers jours me laissent supposer que le grand règlement de comptes n'est pas encore près de finir. Il faut être patient. Il semble que pour moi, actuellement au moins, la patience soit la seule forme de courage qui me soit demandée.

A MONSIEUR F. P...[1]

Ce 20 septembre 1914.

Plus heureux sans doute que tout le reste du Colombier, j'ai appris tout à la fois ta blessure et ta presque convalescence. Je n'ai pas connu les heures d'angoisse que ta pauvre J... et tous les exilés de Vire ont vécues ; la première minute d'émotion passée, le serrement de cœur a disparu : il ne m'est resté qu'un grand sentiment de fierté pour toi, et, je l'avoue, un peu d'envie. Ce n'est pas que je tienne à laisser ma peau sur un champ de bataille. Je ne dissimule pas que je désire contempler la victoire finale et en jouir : le spectacle sera trop beau pour qu'on puisse s'en désintéresser. Mais il ne me déplairait pas de verser un peu de mon sang pour le triomphe de la

1. Francis Pellanne, un des beaux-frères de P.-Maurice Masson, ingénieur civil des mines, lieutenant au 29e régiment d'artillerie, blessé à la bataille de la Marne, mort des suites de ses blessures le 4 avril 1916.

justice française. J'imagine que ce doit être là ton sentiment; et, en remerciant Dieu de t'avoir conservé à ta femme, à ta mère et à tous ceux qui t'aiment, tu dois le remercier aussi d'avoir failli mourir pour ton pays. Tu as, du reste, chèrement acheté cette faveur ; et ce n'est pas sans un frisson que j'ai lu dans la lettre de M... le récit de ton douloureux voyage d'Épernay à Niort. Je ne me représente que trop aussi l'atroce départ de J... et son arrivée à ton hôpital. Maintenant toutes ces inquiétudes sont finies : tu dois avoir encore quelques moments de souffrance, puisque le pansement de tes plaies est si douloureux, mais la vue de ta chère J..., son sourire, son serrement de mains doivent être pour toi un perpétuel réconfort. Ta femme doit être très fière de toi et plus heureuse encore de pouvoir te garder. Je t'assure que la pensée de votre réunion me fait un grand bien.

Quant à moi, je continue à mener ici une vie sans gloire. Pendant quelques jours, nous avons « vu » le feu à quelques kilomètres devant nous. Un jour même, en débarquant à Saint-N...-du-P., deux ou trois obus sont venus éclater autour de nous. Mais cet instant de péril a été bref, et il ne semble pas près de revenir de sitôt. Je me console de cette vie recluse en me disant que c'est mon devoir ; mais il y a des jours où elle est vraiment bien grise. Heureusement j'ai trouvé dans notre fortin un très aimable sous-lieutenant d'artillerie qui est ingénieur aux forges de Pont-à-Mousson, et qui fait tout son possible avec la meilleure grâce du monde pour me rendre la vie agréable : presque tous les jours nous prenons le thé ensemble ; il a mis sa chambre à mon entière disposition ; et c'est sur sa table qu'en ce moment je t'écris. Comme il est dans un cas très analogue au tien, en étant chez lui je m'imagine être un peu chez toi ; et cette illusion me fait plaisir.

Les nouvelles générales sont pour l'instant un peu stationnaires ; mais l'essentiel est qu'on ait bien dégagé Paris ; ne soyons pas trop pressés : le temps travaille pour nous. Je voudrais bien pourtant ne pas trop tarder à te revoir ; et si, pour la Toussaint, je pouvais embrasser mon cher et glorieux beau-frère, j'en serais bien heureux.

A SA FEMME

Ce 22 septembre 1914.

... Ici la vie serait toujours la même, si depuis deux jours la canonnade n'avait recommencé très vive à quelques kilomètres devant nous. Hier surtout, elle était d'une violence extrême ; et nous pouvions voir du parapet les villages flamber à l'horizon. Ça a été hier un défilé de troupes incessant se portant dans cette direction. Aujourd'hui le canon s'est presque tu dès le matin, et il semble bien que l'ennemi ait fortement reculé depuis hier.

Ce 23 septembre 1914.

Ici, après une matinée de silence, les canons et mitrailleuses ont recommencé à parler haut. Hier soir, à la fin de la journée, pendant que l'averse tombait à ravages, nous vivions dans une trépidation incessante. On finit, du reste, par s'y habituer, et, quand l'air est calme, il semble qu'il nous manque quelque chose. Cette bataille qui se livre à quelques kilomètres de nous et qui fut dans les jours précédents fort sanglante, ne paraît pas encore se décider dans un sens ou dans l'autre. Les positions occupées par les deux artilleries n'ont que bien peu varié. Nous passons une partie de nos journées sur le parapet à observer les tragiques joueurs. Mais ce n'est, à tout prendre, qu'un épisode par rapport au grand drame de l'Aisne et de l'Argonne.

Ce 26 septembre 1914.

... Il faut nous armer de patience, faire au jour le jour notre besogne et rester confiants dans le triomphe de la justice. A ce point de vue, on peut prendre ici d'admirables leçons : il y a des hommes qui savent que leurs maisons sont pillées, brûlées, que leurs femmes et leurs enfants ont dû s'enfuir, qui ne savent pas depuis six semaines où vit ce qu'ils ont de plus cher ni même s'il vit, et qui, dans cette grande détresse intérieure, continuent à rester calmes, à faire bon marché d'une souffrance qu'ils taisent fièrement et ne veulent penser qu'au

péril commun. Quand j'ai causé avec eux quelques minutes, je rentre en moi-même et je me sens tellement inférieur à eux. Ils sont légion, tous ces braves gens de Lorraine qui s'oublient ingénument avec une abnégation sans réserve pour ne regarder que la patrie et son salut.

Depuis huit jours, le temps est d'une splendeur incomparable. Les soirées sont belles et plus que belles ; mais j'aimais mieux les orages de la semaine dernière : cette tristesse de l'air s'accordait mieux avec la tristesse humaine. Cette majesté pacifique d'un automne commençant me fait mal. Sur une terre si calme, si harmonieuse, si splendidement dorée, il ne devrait y avoir place que pour l'amour et pour la pensée.

A MONSIEUR R. Z...[1]

Ce 26 septembre 1914.

Quelle excellente surprise que votre si bonne carte reçue hier ! Avant même de vous avoir lu, ces deux petites pages de votre écriture m'ont fait une bien grande joie... Je comprends, d'ailleurs, votre bouleversement devant ce télégramme. Il pouvait laisser soupçonner les pires douleurs ; et la pensée de ce qui était réservé à cette pauvre J... a dû être atroce pour vous tous. Heureusement cet horrible cauchemar est maintenant loin : et ces deux pauvres amis peuvent jouir de leur réunion sans inquiétude comme sans remords.

Je ne vous donne pas de détails sur ma vie devenue bien monotone depuis trois semaines. La campagne est autour de moi merveilleuse, belle à en pleurer ; le calme des champs rend plus angoissante la vision des batailles si proches de moi. Dire que, si la vie était normale, nous serions tous réunis autour de vous ; nous nous promènerions ensemble dans le jardin en contemplant le soir les jolies teintes du pic d'Ossau. Tout cela, ce sont des rêves de volupté qu'il faut chasser, pour ne plus avoir qu'une âme collective tendue vers la victoire. Mais il y a pourtant un rêve auquel je ne puis m'empêcher

1. Beau-père de P.-Maurice Masson, René Zeiller, membre de l'Institut, inspecteur général des mines, est mort à Paris le 27 novembre 1915.

de m'arrêter : c'est celui du jour qui nous réunira au complet près de vous, et près de vous guéri.

A SA FEMME

Ce 27 septembre 1914.

Le canon tonne plus fort que jamais. C'est un grondement incessant. Cette nuit, vers une heure, je m'étais levé : dans le silence total de la campagne, le grondement des grosses pièces d'artillerie alternait avec le crépitement des mitrailleuses et de la fusillade. L'air était clair et léger. On aurait dit que la bataille était à trois cents mètres en avant de nous. En montant sur le parapet, on voyait partir les fusées sanglantes des batteries. Il fallait m'y reprendre à plusieurs fois pour me dire que je ne rêvais pas et que c'était des yeux et des oreilles de vivant qui percevaient tout cela. A quelques kilomètres, c'était le carnage et le tumulte de la bataille ; et nous, paisiblement et sans remords, nous dormions. Il n'y a rien de plus troublant que cette sensation d'inactivité, quand on sent engagée une pareille partie. Il paraît, du reste, qu'elle est engagée dans des conditions particulièrement favorables. Une note officieuse court depuis hier soir parmi nous que la situation est excellente et qu'une grande victoire est en train de s'achever dans un grand effort. Fasse le ciel que la chose soit vraie !

Ce 2 octobre 1914.

... Avant-hier j'ai reçu une carte de Philippe Godet qui m'a fait bien plaisir, comme symptôme de l'esprit national suisse. J'avais vu que dans le *Journal de Genève* il avait protesté contre un plaidoyer germanophile qui y avait été inséré. Je lui avais envoyé un petit mot de remerciement. Il me répond : « Je suis heureux de pouvoir vous dire que nous partageons toutes vos préoccupations, mais aussi toutes vos espérances. Oui, la justice triomphera. Elle a déjà moralement triomphé dans l'opinion du monde civilisé qui contemple avec stupeur l'œuvre des Barbares. Nous nous reverrons : ayons cette foi. Que le ciel vous protège jusqu'au bout et qu'il

comble ainsi les vœux que lui adressent pour vous vos amis de Neuchâtel : Vivat Gallia » ! C'est gentil, n'est-ce pas ? En ce moment surtout de pareils témoignages vont au cœur.

A MADAME J. Z...

Ce 5 octobre 1914.

J'apprends par M... le si dur sacrifice qui vous a été demandé, à vous et à tous les vôtres. Je me sens moi-même atteint en songeant à ce beau jeune homme[1], dont on ne pouvait pas ne pas éprouver le charme et qui allait vers l'avenir avec tant d'élan, tant de promesses. Mais telle est la vie d'aujourd'hui que, devant de pareilles catastrophes, on se sent plus ému que révolté. Il semblerait que d'avance tous les sacrifices sont consentis et que nous avons tout donné, nous et tout ce que nous avons, pour le salut du pays. Ce qui nous en sera rendu, Dieu seul le sait. Mais il y a des moments où toute notre humanité se rebelle ; vos pauvres parents pourront-ils jamais se résigner à cette fin solitaire, à cette agonie qu'ils n'ont pu adoucir? J'espère qu'ils trouveront dans la générosité de leur patriotisme, dans leur foi, dans le juste sentiment de fierté qu'une si belle mort doit éveiller en eux, de quoi alléger leur douleur. Mais quand l'heure viendra du rassemblement familial après la victoire, quelle tristesse indélébile viendra vous en empoisonner l'allégresse! Je ne veux pas pour l'instant m'y arrêter. Je voulais seulement, dans cette rude épreuve, vous redire ma profonde affection, mes prières et ma peine.

A SA FEMME

Ce 5 octobre 1914.

... Toutes mes pensées ont été prises par la triste nouvelle que tu m'apprenais : la mort de ce pauvre Jean Solacroup m'a ému. On a beau être cuirassé contre les émotions de ce genre, puisqu'elles sont, en quelque sorte, aujourd'hui notre pain

1. Jean Solacroup, ingénieur civil des mines, lieutenant au 53e régiment d'artillerie, blessé mortellement dans les Vosges le 4 septembre et mort le 14.

quotidien, c'est tout de même une atroce chose que de voir tomber un jeune homme en plein élan, qui allait vers la vie avec tant de promesses. Je plains de tout cœur Y... et surtout ses parents dont ce dernier fils était la fierté. Je sais que cette fierté ils peuvent la garder dans la mort et qu'elle peut les soutenir ; mais cette agonie solitaire et, somme toute, inconnue restera longtemps pour eux une torture.

8 octobre 1914.

Ici, comme dans l'Aisne, « situation inchangée ». L'âme française sera-t-elle assez forte pour supporter longtemps ces piétinements sur place? Voilà M. de Mun qui vient de mourir : c'est un des leviers du pays qui va manquer. Pour un chrétien comme lui, c'est une belle mort que de mourir en plein combat, en plein service. Mais comme nous le regretterons au moment de la victoire définitive !

13 octobre 1914.

... Comme je comprends ta peine de la mort du comte de Mun ! C'est un deuil national. L'unanimité de respect et d'admiration sur cette tombe de héros m'est un réconfort. Mais comme il aurait été nécessaire longtemps encore ! et comme il nous manquera quand il s'agira de chanter la victoire et de maintenir les cœurs sur les sommets !

A MONSIEUR JEAN BRUNHES

14 octobre 1914.

Un numéro de *l'Écho de Paris* qui m'arrive jusque dans ma redoute m'apprend votre affreux malheur. Vous savez, n'est-ce pas? que c'est aussi le mien. Parmi tant de deuils dont chaque jour m'apporte la nouvelle et qui font autour de moi comme une marée montante de tristesses, il n'en est pas un qui m'ait pris davantage au dépourvu et qui m'ait étreint le cœur si douloureusement. Avec ma chère amie Henriette, ce n'est pas seulement l'une des meilleures amitiés de ma jeunesse

qui s'effondre, c'est aussi pour moi, comme pour tant d'autres, un levier spirituel qui se brise. Elle était de celles qu'on ne peut voir impunément sans éprouver le désir du mieux, sans aspirer plus sincèrement vers cette délivrance céleste dont elle semblait une messagère. Je ne crois pas avoir jamais rencontré un regard où passât une flamme plus pure pour le beau, plus d'ardeur profonde et d'instinctive générosité.

Dans votre immense chagrin, vous devez pourtant bénir la Providence d'avoir associé votre vie dix-sept ans durant à celle d'une âme si noble qui vous a toujours suivi sur les vrais sommets ; malgré l'amertume présente, vous restez un privilégié.

Votre cœur doit être en détresse, ce pauvre cœur humain qui réclame toujours des tendresses visibles et le sourire d'un visage aimé ; mais dans les hauteurs de vous-même, vous devez sentir une survie de son âme et je ne sais quelle présence spirituelle qui vous soutiendra en vous purifiant.

Je plains Henriette d'avoir vu la mort sans avoir vu la pleine victoire. Mais elle avait cette foi qui sait percer toutes les ténèbres et anticiper la joie des certitudes.

Adieu, et peut-être, je l'espère encore, au revoir. Dieu vous aide ! Qu'il allège pour vous l'inévitable désolation et qu'il vous rende toujours plus vivants et plus réconfortants les admirables souvenirs qui vous restent.

A SA FEMME

Ce 15 octobre 1914.

Je t'écris le cœur bien douloureusement étreint par l'entrefilet ci-joint de *l'Écho de Paris* du 12. Il y a aujourd'hui des deuils atroces, mais dont on ne s'étonne point, car nous savons tous que la vie des jeunes hommes de France est comme un immense holocauste sur lequel Dieu choisit chaque jour ses mystérieuses victimes, mais la mort d'Henriette Brunhes, si brutalement apprise, me trouve au dépourvu, et me laisse l'âme en désarroi. C'était certainement une des plus belles âmes de femme que j'ai connues. Il n'y en avait pas de plus profondément spirituelle, et dont les élans, les enthousiasmes, toujours

nobles, fussent plus purs d'arrière-pensées personnelles. Elle avait ce don d'entraîner avec elle sur les sommets tous ceux qu'elle attirait à elle ; elle était comme une invitation permanente à s'oublier, à travailler généreusement pour le royaume de Dieu ; jusque dans ses illusions, il y avait une simplicité et une hauteur d'âme qui émouvaient et l'on ne pouvait rencontrer son grand et pur regard sans se sentir comme purifié à son contact. Je viens d'écrire à ce pauvre Jean qui perd tout en la perdant, mais qui reste néanmoins un privilégié d'avoir vécu avec une telle femme, de l'avoir eue pour associée et pour amie.

A MONSIEUR R. Z...

Ce 16 octobre 1914.

J'ai été bien touché et bien content de votre excellente lettre ; et je ne sais pas quel est celui des deux sentiments qui a été le plus vif. J'aurais voulu vous répondre plus tôt, mais je m'appartiens peu et ma correspondance est assez chargée: les morts qui se multiplient autour de nous m'obligent à écrire, et je reste même parfois silencieux devant des deuils qui ne m'ont pas laissé indifférent. Il y a deux jours, j'écrivais à ce pauvre Jean Brunhes, qui doit être terrassé par son malheur. C'est un entrefilet de *l'Écho de Paris* qui m'a appris la triste chose, et j'ai été tout bouleversé en lisant ces quelques lignes. Chose étrange, j'aurais été moins ému en apprenant la mort d'un jeune camarade, tant il semble aujourd'hui que les vies de tous les jeunes hommes de France sont virtuellement sacrifiées ou tout au moins disponibles, mais cette mort à laquelle j'étais si peu préparé m'a étreint au cœur. Ce n'est pas seulement tant de bons souvenirs de vie fribourgeoise qui disparaissent avec cette femme admirable ; c'est aussi pour beaucoup un levier spirituel qui se brise. Comme il faut penser à la victoire finale, à l'allégresse et à la régénération qui suivront pour ne pas se laisser submerger par toutes ces tristesses qui montent autour de nous !

A MONSIEUR A. B...

Ce 16 octobre 1914.

Quand cette lettre t'arrivera, car elles cheminent lentement aujourd'hui, tu auras, sans doute, repris tes cours au lycée ; mais tu sentiras bien que tu n'es plus le même écolier qu'il y a quatre mois. Tant de choses terribles et grandes sont survenues si soudainement que tu te retrouves maintenant comme dans une atmosphère nouvelle. Tu as beau coucher dans ta petite chambre d'autrefois et reconnaître les meubles familiers, — ton cœur réclame partout ce cher papa [1], qui était l'âme de votre chez vous et auquel tu devais déjà ce que tu as de meilleur en toi. C'est ce meilleur, mon chéri, qu'il faut développer chaque jour davantage, pour qu'en te voyant grandir, ta pauvre et chère maman reconnaisse dans son petit garçon l'ami unique qu'elle pleurera toujours. Et puis tu sais que notre France a plus que jamais besoin d'une fière et noble jeunesse. Celle qui est en âge de mourir pour le pays se donne sans compter. Tu n'auras pas eu ce privilège ; mais, quand la France, délivrée des Barbares, se restaurera dans la paix, il faudra que, pour ta petite part, tu travailles à la rendre plus belle et plus forte qu'elle l'a jamais été. Je reste comme toi bien triste de la mort de ton cousin Francisque [2]. C'est un guide précieux qui te manquera ; mais il ne faut pas le pleurer : il est mort en héros et en prêtre : c'est une belle mort. Et puis tu sais aussi que ceux qui sont morts ne le sont pas en réalité : ils continuent à nous entourer, à nous pénétrer d'une vie plus sainte et plus généreuse, ils sont au dedans de nous comme un incessant appel vers le mieux. Il faudra bien les écouter. Tu tiens en tes mains ce qui peut rester de bonheur à ta chère maman. Donne-le-lui.

1. François Ballet, avocat à la cour d'appel, beau-frère de P.-Maurice Masson dont il avait épousé la sœur était mort quelques semaines avant la guerre.

2. Francisque Le Chevallier. Prêtre de Saint-Sulpice, Lieutenant au 363e Régiment d'Infanterie, tué à Limey, le 21 septembre 1914.

A SA FEMME

Ce 21 octobre 1914.

... Pour moi, mon bulletin est court : je nettoie, je filtre, je lis. Je suis en plein dans Thureau-Dangin. Le soi-disant guerrier oublie souvent la guerre en compagnie de Newman. Sur mes impatiences, mes lassitudes, Newman met sa sérénité, son amour des choses éternelles. Si poignant que soit le drame d'aujourd'hui, il est bon pourtant de s'en dégager parfois et de monter plus haut dans les régions de la paix divine. Ces pensées me font du bien ; elles me préparent mal à l'assaut d'une tranchée, mais elles m'aident à vivre cette vie si grise.

Toussaint 1914.

Je reviens de la messe. Nous étions quelques soldats à cette messe du matin ; mais il y aura foule tout à l'heure à la grand'-messe ; et c'est vraiment touchant de voir à quel point tous ces hommes ont besoin de penser à leurs morts et de prier pour eux. Jusqu'à vendredi soir, on ne savait pas encore si les troupes auraient repos ce matin, puisque le dimanche nous est maintenant supprimé. Eh bien, pour beaucoup, cette Toussaint sans église ni cimetière eût été à la fois une peine et un scandale. J'ai été heureux de sentir par moi-même que les exigences profondes de la vie religieuse restaient si vivaces chez nous. Dans mon banc solitaire, tout à l'heure, je ne me suis pas senti seul. Vous étiez tous autour de moi, tous ceux que j'aime et que j'ai aimés. Je vous ai remis à Dieu, au Dieu très bon ; et dans cet abandon sans réserve je t'ai retrouvée... Le ciel est étincelant ; c'est à peine si une brume légère le voile : c'est un scintillement universel et très doux. On dirait qu'un immense soleil mystique fait rayonner tous les « saints ». Hier déjà la soirée était douce et dorée ; j'ai fait au soleil couchant par les bois et les clairières une promenade incertaine et solitaire, qui m'a fait du bien. Dans l'intimité du soir avec les champs et les grands arbres, toutes les petites rumeurs intérieures s'apaisent. On se sent régénéré et purifié.

A MONSIEUR G. BERTONI[1]

En campagne, ce 1er novembre 1914.

Vous savez déjà, sans doute, que je ne pourrai pas reprendre mes cours avant quelque temps, retenu que je suis ici par un devoir plus impérieux. Je tenais cependant à vous en avertir moi-même et à vous exprimer personnellement le regret que j'aurai de ne pas vous revoir à notre rendez-vous habituel. J'espère que ce « revoir » n'est que reculé ; mais si, par hasard, cette lettre était un adieu, veuillez, je vous prie, le sentir comme il est, très cordial.

A SA FEMME

Ce 5 novembre 1914.

Ta lettre m'a bien ému : ces dépêches successives semblent laisser peu d'espoir pour ce pauvre Miniscloux[2]. Oh ! ces affreux départs dans des trains qui ne marchent pas et qui vous déposeront à la station sanglante. Puisses-tu ne jamais plus les connaître, et surtout ne pas les connaître pour moi ! Mais il faut en arriver à ceci de ne plus même rien désirer et de tenir seulement ses regards sur la lente victoire qui vient. C'est là le rude combat que tout le monde doit fournir : il faut lutter contre ses émotions, contre toutes les tristesses qui déferlent, contre les désespoirs qui vous guettent. Pourtant, comme j'ai eu pitié de cette malheureuse L... ! Et ce n'est pas encore la pire souffrance de bondir sous le coup d'une nouvelle atroce : c'est la station immobile devant la mort, et c'est plus tard la vie reprise au fond du trou béant. On se demande à de certaines heures comment l'âme française pourra survivre à tant de tristesses, garder son élan, retrouver sa confiance dans

1. M. Bertoni venait de succéder comme doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Fribourg à P.-Maurice Masson.

2. Le lieutenant André Miniscloux, secrétaire de l'ambassade de France à Vienne, passé sur sa demande d'un service de l'arrière au 50e régiment d'artillerie, tué près d'Ypres le 30 octobre 1914. Il était le gendre de M. G. Saint-René Taillandier, ministre plénipotentiaire, engagé volontaire en 1915.

sa mission, comment il pourra y avoir encore sur ce sol dévasté des jeunesses en fleurs, des amours, des rêves de bonheur... Et que je la plains, cette pauvre L..., et que je reste en pensé avec elle, avec tous les siens ! J'attends d'avoir la douloureuse certitude avant de lui écrire. Il serait pénible pour elle de recevoir une lettre qui lui parle d'espoir, quand elle n'aura plus d'espoir que dans la vie éternelle. Qui sait, d'ailleurs, si tout est perdu?

Pour nous, nous restons dans un perpétuel qui-vive. Deux compagnies de notre bataillon sont parties avant-hier vers le front : je serais surpris qu'on nous laisse longtemps loin d'elles, le commandant désirant avoir tout son bataillon avec lui.

A MADAME A. M...

Ce 6 novembre 1914.

Si je vous écris, ce n'est point pour troubler par de vaines paroles une douleur qui a besoin, je le devine, de silence et de recueillement ; c'est plutôt pour soulager mon cœur, pour vous dire mon émotion et ma peine. Vous avez eu, en pleine jeunesse, un départ triomphal vers la vie, vous avez connu les meilleures joies de l'amour dans l'intimité d'une âme ardente, droite et bonne entre toutes ; et maintenant, de ce bref et délicieux bonheur, il ne vous reste que le berceau près duquel vous pleurez. En d'autres temps, ce serait une douleur atroce, qui vous ferait frissonner de révolte ; il semble aujourd'hui que ce ne soit qu'une douleur poignante, et qu'on puisse presque un instant oublier sa souffrance dans la souffrance du pays. Les nobles âmes, comme la vôtre, acceptent généreusement les mystérieux sacrifices qui assureront la victoire du juste. Mais, quand cette victoire sera venue et que l'allégresse nationale semblera auréoler tous les deuils, alors, dans le calme retrouvé de la vie ordinaire, vous sentirez plus cruellement le vide affreux de votre cœur. Puissiez-vous, dans l'enfant si chère qui vous reste, retrouver comme un témoin et comme une résurrection de votre passé. Puissiez-vous surtout chercher un refuge près de Celui qui ne passe point, vers qui monte tout ce qui est beau et bon, et qui nous rendra tout ce que nous avons aimé.

A MONSIEUR R. Z...

Ce 7 novembre 1914.

Vous avez dû être bien bouleversé par le deuil de cette pauvre petite L... Je lui ai écrit hier quelques mots ; mais que peut-on dire devant de pareilles douleurs ! Et encore n'ont-elles pas donné toute leur amertume. L'exaltation du péril, la pensée du salut national soutiennent aujourd'hui la générosité des veuves. Mais quand elles se retrouveront plus tard dans la maison vide, le sentiment de la victoire ne suffira pas à soutenir leurs énergies. Il faut avoir une foi bien vive dans les grandes réalités célestes pour commencer si tôt et si seule une vie qui reste si longue.

A SA FEMME

Ce 19 novembre 1914.

... Je ne sais si je t'ai demandé de me dire où tu t'étais arrêtée dans la copie définitive du dernier chapitre de ma thèse. Donne-moi simplement la dernière phrase que tu as copiée. Je travaille tous les jours à mes épreuves ; j'essaie même de mettre sur pied la fin du dernier chapitre ; mais j'ai eu besoin de relire les derniers placards pour me remettre dans une atmosphère qui m'était devenue tout à fait étrangère. Je ne m'y sens pas encore très familier ; et je me demande qui, après la guerre, sera capable de s'intéresser encore à tout ce passé. Il est vrai que, quand la paix sera revenue, la vie, la vie toute simple et toute nue, retrouvera son tragique qu'elle semble avoir perdu sur les champs de bataille ; et le problème de la destinée redeviendra plus proprement humain. Je ne sais pas si je m'explique clairement ; mais je me comprends.

A MONSIEUR PIERRE DE LABRIOLLE

Ce 26 novembre 1914.

Votre lettre m'a fait grand plaisir. Vous êtes bon de répondre si généreusement à mes petites cartes. N'ayez, d'ailleurs, pour moi ni trop d'admiration ni de compassion excessive. Eh ! sans doute, ma vie n'est pas drôle ; mais elle comporte encore quelques charmes très appréciables, et que je sens très vivement. Par exemple, j'ai des loisirs : ils manquent un peu de solitude et de recueillement ; et les lettres que j'écris doivent avoir quelque chose de l'incohérence et du désordre au milieu desquels je vis ; mais enfin, je puis barbouiller bien du papier et faire ainsi plaisir à plusieurs bonnes âmes qui s'intéressent à moi et qu'il est inutile de vous énumérer. J'ajoute que j'ai des officiers qui sont aimables et de très bonne façon, ce qui se rencontre moins qu'on pourrait le croire dans les milieux territoriaux, où les anciens adjudants jouissent parfois de leurs doubles et triples galons avec une satisfaction qui manque de grâce. Il y a surtout un jeune sous-lieutenant d'artillerie qui a vécu dans notre redoute pendant un mois et qui maintenant occupe un petit abri dans le bois voisin : il a le don de me tonifier l'âme. Pour nous autres grisons, c'est un gosse de vingt-quatre ans ; mais il y a là tant de jeunesse, même de gaminerie, de gaîté, d'amour de la vie, que cela me secoue mes idées moroses et me ramène pour quelques instants vers des bords charmants que j'ai, hélas ! définitivement quittés ! Ce qui me met pourtant un peu de vague à l'âme, c'est l'incertitude du lendemain ; les jours, les semaines s'accumulent sans que la ligne Nieuport-Dixmude ait bougé. Si tous les mois qui vont venir renouvellent aussi peu la carte des opérations, nous commençons à tout le moins la guerre de Trente ans.

Je suis charmé que mon *Chateaubriand* vous ait fait passer une heure, et je sens le prix de l'estime du lieutenant P... (ce n'est point une chose méprisable pour un sergent que l'estime d'un lieutenant) ; mais j'ai eu un peu honte de me voir dans la *Revue* parmi d'autres pages plus vivantes et toutes fré-

missantes des angoisses d'aujourd'hui. Le temps n'est plus — du moins provisoirement — aux divertissements de mandarins.

A SA FEMME

Ce 30 novembre 1914.

Tu trouveras sous cette enveloppe une grande lettre de Bertoni qui est vibrante, et très sincèrement vibrante. Elle est écrite, du reste, avec une aisance de français admirable, et ce qu'il dit de la science allemande et de sa perversion est tout à fait intelligent.

A SA MÈRE

Ce 1er décembre 1914.

Si je pouvais réunir toutes les minutes disponibles que je puis grappiller ici et là, si surtout je pouvais les concentrer dans le silence d'une chambre tranquille, j'aurais beaucoup de temps à moi. Mais tout cela est dispersé : je commence une phrase, elle est interrompue ; quand je reviens, le fil de mon discours m'a échappé. Pour moi surtout, qui n'aime pas écrire à une table commune, j'ai toujours devant moi quelque tête, sitôt que je lève la mienne ; c'est le plus souvent une bonne tête, mais elle ne stimule pas toujours l'inspiration. De temps à autre quelque camarade à la jambe brutale s'insinue dans le banc ou souligne une démonstration par quelques vigoureux coups de poing sur la table. Alors ce sont des encriers renversés, des verres qui chavirent et qui arrosent mon sous-main, mille petites infortunes qui ne m'irritent plus, mais qui arrêtent mon élan. Excusez-moi donc quand je radote.

A SA FEMME

Ce 3 décembre 1914.

C'est vraiment dommage que tu ne puisses pas te procurer le *Bulletin des armées*. Il est intéressant par les faits qu'il contient, les anecdotes et même les chansons, et plus encore

par son esprit. C'est vraiment l'esprit nouveau. On ne croirait jamais, à le lire, que c'est le bulletin officiel des armées de la République. Les articles sur Benoît XV, le cardinal Ferrata, Gasparri étaient, à ce point de vue, très significatifs. Dans l'un des derniers numéros, il publiait la correspondance — d'ailleurs très juste de ton — entre le cardinal Luçon et le pasteur Gossin. L'écho suivant était intitulé : *Un sacrilège*, et racontait la profanation que les Allemands avaient fait subir à la célèbre vierge polonaise. Qui l'eût dit, il y a six mois, que tout cela s'imprimerait sous le ministère Viviani ? Mais il faudrait que les catholiques sachent user avec modération de ce retour providentiel. Sauront-ils?

Ce 13 décembre 1914.

Il paraît que la promotion de sous-lieutenants qui a été faite il y a quelques jours ne suffit pas à combler les vacances ; et les commandants de compagnie ont été invités à faire des propositions. Mon capitaine m'a donc fait appeler hier et m'a montré la lettre du capitaine faisant fonctions de chef de bataillon lui demandant de présenter ses candidats. La lettre disait qu'on désirait des candidats qui, par leur situation civile, fussent en état d'occuper convenablement leur poste d'officier. J'ai dit au capitaine quels étaient mes scrupules jusqu'ici et pourquoi je n'aurais voulu rien faire pour sortir du milieu où je me trouve : j'y voyais une question de discipline morale et d'exemple. Mais, du moment qu'il prenait l'initiative de me présenter, je n'avais aucune raison pour refuser. La présentation est donc faite, et en termes très aimables pour moi.

Ce 14 décembre 1914.

Mon *Chateaubriand* m'a valu, comme je le pensais, plusieurs réponses suisses tellement francophiles que je ne veux pas les laisser sans remerciement... Tu trouveras ci-joint la lettre de P..., qui est vraiment bien affectueuse ,et très franchement orientée du côté français.

A MONSIEUR GEORGES PYTHON

En campagne, par Toul, ce 15 décembre 1914.

Votre si affectueuse lettre a été pour moi une surprise et une joie véritable : elle m'a fait sentir que vous aviez bien deviné la signification de mon envoi. Cet envoi voulait dire que, dans les jours si émouvants où nous vivions, je n'oubliais pourtant ni Fribourg, ni son Université, ni son chef. En corrigeant, au bruit du canon, les épreuves de cet article, je me réjouissais qu'il pût paraître au début de novembre, c'est-à-dire au moment même où j'aurais dû, sans l'appel aux armes, retrouver ma chaire et mes étudiants. Il me semblait que c'était encore une façon de travailler à distance pour l'œuvre qui nous est chère. S'il m'arrive souvent de me retrouver en esprit aux bords de la Sarine, ce n'est pas seulement parce que j'ai vécu parmi vous une vie heureuse et recueillie ; c'est que mon affection reste acquise à cette Université à laquelle j'ai donné, depuis dix ans, ce que j'avais de moins mauvais, mais qui m'a rendu, en bénéfice intellectuel et moral, plus que je lui ai donné. Pour elle aussi, cette guerre mondiale est une crise douloureuse. J'espère fermement que ce sera une crise régénératrice, où elle retrouvera en pleine jeunesse des forces nouvelles. Laissez-moi vous le souhaiter à la fin de cette année si grave.

A SA FEMME

Ce 17 décembre 1914.

As-tu lu le beau discours de Bergson à l'Académie des sciences morales?... Il faut lire aussi l'admirable article de Barrès dans l'*Écho* d'hier[1]. C'est du noble et grand Barrès : c'est, exprimé en phrases magnifiques et pourtant simples, le sentiment obscur qui travaille tant d'humbles âmes de soldats sans qu'ils puissent toujours l'élucider. Ce sont de

1. Il s'agit sans doute ici de l'article, *le Chant des races courageuses*, recueilli dans *les Saints de la France* (Émile-Paul, 1915, p. 253-259).

ces pages qui devraient refaire une France une, je ne dis pas une France catholique, mais une France respectueuse de la foi et désireuse de la retrouver. Du reste tous ces articles quotidiens de Barrès sont très beaux ; il n'y en a pas un de médiocre : ils sont très artistes, mais l'art y est atteint sans le vouloir, sinon sans le savoir. A travers le petit fait quotidien, il sait discerner la pensée qui s'y exprime ; et dans les gestes de nos soldats, gestes traditionnels ou instinctifs, il aperçoit tout ce qu'il y a en eux de signification éternelle. Ce n'est pas la flamme ardente, et joyeuse et claire de ton cher de Mun ; mais c'est une belle flamme, profonde, et sombre et héroïque aussi. Sans être soldat, à l'heure présente, Barrès « sert » bien le pays.

Ce 20 décembre 1914.

Il fait un temps effroyable. La pluie tombe à verse depuis le premier matin sans discontinuer : impossible de mettre le nez dehors. Mais la contre-partie la plus affligeante de cette situation, c'est que tous les sous-off n'ont pas bougé de cette chambre depuis l'aube. Quand je dis cette chambre, je devrais dire cette cage, car à l'heure où je t'écris (midi), c'est une vraie ménagerie de bêtes fauves et folles. Tout cela chante, crie, hurle, tourne en rond, danse, secoue tout. C'est un entraînement merveilleux pour combattre sous la mitraille, mais c'est une atmosphère mal propre à la littérature épistolaire.

A MONSIEUR PHILIPPE GODET

Ce 20 décembre 1914.

Merci de votre carte si amicale et si française de cœur. J'en ai été profondément touché. Vous avez bien compris que mon envoi n'était pas un hommage d'auteur, mais simplement un signe de vie, pour dire à ceux qui veulent bien se souvenir de moi : Je ne vous oublie pas non plus, et je vous suis reconnaissant de vous voir apporter à la cause de la justice des sympathies si réconfortantes. Il n'est plus possible à ceux qui sont dans la mêlée d'être impartiaux ; mais l'évidence de notre bon droit nous paraît si incontestable, et le dessein

d'agression si criant, qu'à de certains jours on pourrait se demander si nous ne sommes pas victimes d'une énorme illusion. Mais la protestation des peuples amis nous rassure et nous encourage. Puissions-nous toujours rester dignes de l'espoir qu'on a placé sur nous, et réaliser partout où nous passerons l'idéal que nous représentons aujourd'hui : la liberté par le droit... Oui, je l'avoue, je désire survivre à cette admirable épopée, pour être témoin du grand renouveau qui doit la suivre. J'ajoute aussi : pour pouvoir serrer des mains amies et la vôtre en particulier. Mais il faut s'en remettre à la Providence.

A MONSIEUR J. Z...

Ce 22 décembre 1914.

Je te commence une lettre que je ne sais si je pourrai achever ce soir, car j'ai un entourage tellement bruyant que le moment viendra peut-être où il sera plus sage de battre en retraite. Mais je ne veux pas que les derniers jours de l'année s'achèvent sans que je t'aie redit quelques choses que tu sais bien, mais que j'ai plaisir à te redire et toi peut-être à entendre.

Ton départ m'a causé une petite émotion que tu comprends. On ne peut te sentir tout proche du front sans que les pensées qui se dirigent vers toi ne prennent une autre nuance. Il est vrai que cette inactivité des derniers mois finissait par te peser. Et depuis le départ de J... tu devais te trouver dans une bien grande solitude. Le mouvement, l'intérêt du spectacle, et, j'espère bientôt, la victoire, vont te ragaillardir le cœur, si seulement la réalité vient correspondre sans tarder à la belle proclamation de notre Taciturne.

Pour nous, nous continuons à nous morfondre dans la boue de la campagne touloise. Les jours vous glissent entre les doigts, monotones et gris, éclairés seulement par la lecture des lettres et des journaux parfois bien vides. Heureusement, j'ai trouvé dans le bois voisin un très gentil gamin de vingt-quatre ans qui veut bien oublier qu'il est sous-lieutenant pour causer amicalement avec un simple sergent. Nous passons presque tous les deux jours quelques moments fort agréables

dans sa grotte autour d'une tasse de thé, devant de succulents pains d'épices emmiellés. Je me rajeunis à ce contact. Cette évocation des plaisirs de l'estomac me rappellerait, s'il en était besoin, qu'hier m'est arrivé de la part d'Y... un cake fort appétissant, que je réserve pour Noël, et qui m'a transporté en esprit dans notre cher Fribourg, où nous avons goûté l'un et l'autre un bonheur que nous ne comprenons pleinement qu'aujourd'hui... Il m'en coûte tellement de ne plus vous revoir. J'espère encore que nous nous reverrons, que nous aurons encore à l'Aubépine les bonnes soirées d'autrefois ; mais elles ne seront plus les mêmes : tant de choses auront changé autour de nous, tant de tristesses se seront accumulées le long du chemin, qu'on ne peut pas s'imaginer qu'on retrouvera la gaîté de jadis. Et pourtant il faut compter sur l'allégresse de la victoire et sur les facultés d'oubli de la pauvre humanité. Dès à présent, malgré toutes les raisons que j'aurais d'être triste, je suis presque gai et je ne m'en scandalise pas. Pour moi, comme pour ceux qui m'entourent, cette gaîté est d'une bonne hygiène morale...

A moins que « notre Joffre » nous apporte une grande victoire pour nos étrennes, nous aurons cette année un triste Noël, un triste nouvel an. Dans ces jours de recueillement familial, je penserai à toi et à toute la chère Aubépine avec une tendresse toute particulière. Que Dieu nous ramène les uns aux autres purifiés par la souffrance, mais régénérés par le triomphe de la justice.

A SA MÈRE

Ce 25 décembre 1914.

En ce jour de Noël, plus qu'en aucun autre, je sens la nostalgie de la famille et la tristesse d'être loin de vous. La splendide lumière du ciel, le calme rayonnant de la campagne scintillante de givre, tout cet émouvant spectacle me met les larmes aux yeux. Le calme et la beauté des choses me navre toujours quand je songe à l'immense bouleversement où chacun nous sommes pris. Et pourtant, bon Noël, puisqu'il y a quelque chose de bon et de réconfortant dans les hautes pensées dont

Noël est le message. Essayons de nous y réfugier tous pour y trouver les joies supérieures et le sentiment de ce qui dure parmi toutes les figures qui passent. Il n'y avait pas de messe de minuit aujourd'hui, je crois te l'avoir dit. Dans tout le diocèse, elle avait été supprimée. Mais j'ai pu aller ce matin à la messe et y communier. Vous étiez là, toutes et tous, pour m'escorter. J'ai bien prié avec vous et pour vous.

A NOELLE ROGER

Ce 27 décembre 1914.

Votre lettre m'a été au cœur ; je me doutais bien que vous étiez avec nous ; mais vous l'êtes avec un élan et une ferveur de sympathie qui ne peuvent laisser insensible un Français. Vos trois paquets m'arrivaient peu après, comme les symboles visibles de votre amitié. Vous ne vous imaginez peut-être pas comme toutes ces humbles choses m'ont ému. Je ne sais si, parmi ces tricots, il en est qui se soient faits entre vos doigts ; ils ont du moins passé par eux ; et ce geste généreux et charmant d'une Genevoise, je ne pourrai plus l'oublier. J'ai distribué toutes ces douceurs aux hommes de ma section, en leur disant que c'était une amie de Genève qui leur envoyait ce petit Noël. Ils ont été, eux aussi, réconfortés par la pensée de ces amitiés du dehors, dont les journaux leur parlent souvent, mais qu'ils ne réalisent pas toujours et ils vous ont remerciée par un « Vive la Suisse » qui vous aurait fait plaisir à entendre. La plupart, d'ailleurs, de ces bons territoriaux sont moins à plaindre que leurs camarades plus jeunes : ils ne voient encore le feu qu'à l'horizon, et, en guise de tranchées, ils n'occupent jusqu'à présent qu'une casemate bétonnée, presque confortable ; mais, pour beaucoup, qui ont quitté leur maison depuis cinq mois et qui, depuis cinq mois, sans nouvelles de leurs femmes et de leurs enfants, savent seulement que cette maison est brûlée, — il y a une immobilité qui est peut-être plus héroïque qu'une vie de mouvement et de combats. C'est là la souffrance que rien ne peut alléger et que chaque jour rend plus lourde. Pour le reste, la camaraderie des plus fortunés y supplée ; et bien des fois déjà nos

femmes, nos mères, nos sœurs et nos amies nous ont ravitaillés. Si donc vous aviez encore quelques provisions disponibles, il vaudrait mieux les réserver pour les jeunes soldats des tranchées.

Vous l'avez bien pensé : la mort d'Henriette Brunhes a été pour moi une grande peine. Ce n'est pas seulement une amitié exquise qui va nous manquer : c'est, pour tous ceux qui l'ont approchée, un grand levier spirituel qui se brise. On savait que près d'elle on trouvait toujours, dans toutes les inquiétudes ou les joies, un cœur compréhensif qui semblait alors ne battre que pour vous ; elle avait une belle âme, claire et sereine, où la vérité semblait se réfléchir comme dans un ciel. Elle vous admirait beaucoup ; elle vous aimait davantage ; et je ne m'étonne point que son départ vous laisse maintenant dans une grande solitude morale. Vous la sentirez surtout quand la tourmente sera passée et que nous retrouverons le calme de nos vies.

Merci de ce que vous me dites de si obligeant sur la petite plaquette que je m'étais permis de vous envoyer plutôt comme un signe de vie que comme un hommage d'auteur. Votre jugement m'est précieux ; mais pour l'instant j'ai presque honte de pareilles bagatelles. Retrouverai-je même jamais la sérénité d'esprit nécessaire pour de pareils divertissements?

Encore merci pour la sympathie si charmante et si efficace que vous avez bien voulu témoigner à la cause française.

A MONSIEUR PIERRE DE LABRIOLLE

Ce 30 décembre 1914.

Je ne sais plus où nous en sommes, si c'est moi ou vous qui dois une lettre à l'autre. Peu importe ; voici l'année qui finit : il est juste, équitable, salutaire et bienfaisant de se tourner vers les vieux amis, de leur faire un signe de la main et d'échanger avec eux quelques paroles d'espoir et d'affection. Je ne vous dissimule pas que chez moi l'espérance est précaire et que j'entrevois assez mal la conclusion de l'effroyable aventure où nous sommes pris, vous et moi. Il y a quelques semaines encore, je m'amusais à essayer des prévisions : je les

faisais belles et réconfortantes à souhait ; et j'arrêtais avec complaisance ma pensée sur une prompte et triomphante clôture de la bataille ; il y a même huit jours, après le nouveau coup de clairon de notre père Joffre, j'avais eu la naïveté d'espérer quelque joli pas de charge, à la française, avec un bon coup de pied dans le Kluck des Barbares ; mais il faut se résigner à ces héroïques bonds de crapaud. A cette allure, pour aller jusqu'au Rhin, en passant par Bruxelles, il faudra au moins deux ans. Il les faudrait, sans quelque imprévu inévitable qui mettra dans ce triste drame un peu d'accélération et d'inédit. Et, quand je pense que la vie est brève, et que nos mois de pauvre humanité se passent en cette inhumaine besogne, — je ne laisse pas de trouver l'avenir, et surtout le présent, un peu gris. Mais ce n'est qu'un léger nuage : il suffirait, par exemple, que j'aperçoive quelque lettre spirituelle de l'ami de Belfort pour voir une clarté à l'horizon. Tenez, il y a huit jours, je suis allé à Toul : je n'étais pas entré dans une ville depuis quatre mois. J'ai déjeuné chez un aimable lieutenant, qui n'est qu'un adolescent, mais qui veut bien devant moi oublier son galon pour ne voir que mon âge, ma vertu et mes talents. J'ai fait un excellent repas, rapide et élégant, dont la parfaite tenue a évoqué pour moi une civilisation délectable et déjà si lointaine. Ce fut une journée brève et furtive, mais qui m'a aéré le cerveau pour quelque temps. Heureux homme qui avez assez de loisirs pour parler du libéralisme et des droits de la science ! Votre tableau m'a bien amusé, et la photographie qui soutenait votre description m'a fait grand plaisir.

Mon cher ami, je nous souhaite à l'un et à l'autre de nous revoir cette année et de revoir ceux que nous aimons. Je nous le souhaite, mais je ne l'espère que modérément... Faut-il donc répéter simplement le mot de saint Augustin : « Seigneur, notre cœur est inquiet, etc. ». J'étais fait pour prêcher. Et actuellement encore ce n'est ni sans plaisir ni sans éloquence que je rappelle aux ivrognes de ma compagnie les grands principes de la morale. Mais, à vrai dire, je suis un pauvre roseau qui résonne à tous les vents. Vous avez senti, n'est-ce pas, que c'est le vent mélancolique du soir qui passait en ce moment.

A SA FEMME

Ce 30 décembre 1914.

Le *Prix de la vie* n'est pas encore arrivé à l'Ermitage du Bois Gengoult. Ce petit retard me chiffonne, je voudrais bien que l'ami V... eût ce livre en main. Il y a des choses qui se disent mieux par un livre que de vive voix ; et je voudrais que ces choses lui fussent dites. La chère maman, qui anticipe toujours l'avenir avec une belle ardeur, voit tout de suite son fils très apostolique emportant de haute lutte une belle âme pour la consacrer au Seigneur. La réalité est plus humble : il faudrait d'abord que je me convertisse pleinement moi-même avant d'essayer mes forces sur les autres. Cependant les choses sont comme voici. Il y a près de moi un gentil jeune homme, presque un jeune homme charmant, dont la jeunesse a des grâces gaies et primesautières qui m'enchantent. Tout bien pesé, j'ai pour lui de l'amitié, avec tout ce que ce mot peut comporter d'indulgence et d'affection. J'ai du plaisir à causer avec lui ; et les heures que nous vivons en commun sont parmi les plus agréables de mon séjour ici. C'est une intelligence vive, spirituelle, compréhensive, une nature, trop éprise de plaisir peut-être, trop effarouchée devant les contrariétés et les efforts, mais instinctivement droite et bonne. Entre nous, il n'y a pas seulement la différence des âges, il y a aussi une différence de culture et d'orientation morale ; mais, comme c'est une âme souple et pleine de ressources, je voudrais voir se développer en elle tout ce qu'il y a d'excellent ; et je me plais à la conduire amicalement dans des sentiers inconnus pour elle jusqu'ici. Qu'en sortira-t-il? Tout dépend du temps qui nous reste à passer ensemble, de la vie qui nous est réservée et de la grâce de Dieu. Mais tout compte fait — et en attendant — sa jeunesse met dans mon existence un peu terne un joli feu follet ; et, pour moi, sans être à l'égard de cet enfant un vieux sermonnaire, je tâche de diriger son âme vers les pensées bienfaisantes qui donnent un sens et un « prix à la vie ».

A SA MÈRE

Ce 31 décembre 1914.

Je crois que tu t'illusionnes un peu sur la vertu de ton fils. Je suis bien loin d'être un saint ; je fais vaille que vaille, sans trop gémir, mon métier qui est aussi mon devoir ; je tâche de rendre à ceux qui vivent avec moi la vie meilleure et moins lourde. Je sens une tendresse plus vive que jamais pour tous ceux que mon cœur regrette et réclame, je voudrais maintenir mon âme sur les hauteurs d'où les choses humaines apparaissent selon leur plan véritable ; tout cela est vrai, et je sens bien qu'après la guerre il me sera impossible, à moi comme à bien d'autres, de garder certains égoïsmes ; mais, je l'avoue aussi, je sens que la guérison n'est pas complète, et qu'au fond de moi, il y a un désir de joies humaines, qui va peut-être en s'exaspérant. Si je reviens de la mêlée, si je retrouve mon chez moi, mon amour, toutes mes chères tendresses, je crois bien que je m'abandonnerai à cette douceur de vivre avec un peu de lâcheté ; mais j'essaie de faire le silence sur tous ces désirs et de m'abandonner sans réserve à la Providence. Cette pensée met en moi beaucoup de sérénité : je souffre de sentir les jours passer loin de tout ce qui fait ma vraie vie, mais j'accepte les jours tels qu'ils viennent, sans révolte et sans fièvre.

A SA FEMME

Ce 3 janvier 1915.

... Finalement ton gros colis est arrivé hier et en excellent état... Nous avons mangé hier soir à la popote des sous-officiers un des jambonneaux et une boîte d'ananas : le tout a été très apprécié. B..., qui est notre garçon de table, a été pris d'une admiration sans réserve devant l'exotisme de l'ananas : il a déclaré qu'il avait déjà été à bien des noces, mais qu'il n'y avait jamais rien mangé d'aussi rare. Ce B... est un des types les plus réussis du paysan lorrain ; mais on ne peut en parler : il faut l'entendre et le voir.

Ce 5 janvier 1915.

Ici, même situation: pluie, vent et boue effroyables. On vient de nous donner des sabots. Le vice-doyen de la Faculté des lettres commande les corvées en sabots. Quel dommage que je n'aie pas un petit kodak pour me faire croquer. Il nous faudra bientôt des bottes d'égoutier. Et toujours la même pensée qui devient obsédante : que font les malheureux qui baignent dans les tranchées? Il y a là un héroïsme de ténacité qui est effrayant et superbe.

Ce 11 janvier 1915.

Oui, je reçois les épreuves du tome III, et mieux que cela, je les corrige. Hier j'ai même rédigé une belle préface d'outre-tombe que tu trouveras ci-joint et que tu conserveras «avec soin, pour t'en servir au besoin», ce qui, je l'espère, n'arrivera pas [1]. Tu auras, sans doute, un tout petit frisson en lisant cette littérature inutile. L'essentiel, c'est qu'on ne l'imprime jamais.

A SA MÈRE

Ce 15 janvier 1915.

Rien de toi hier. Il me semble que mes lettres ou cartes commencent souvent par ce petit gémissement. C'est que, dans une vie monotone et grise comme celle que nous menons, l'arrivée du courrier est le grand événement. Il reste encore les journaux ; mais voilà des semaines qu'on se traîne dans la même ornière. Hier pourtant *l'Écho de Paris* du 14 publiait *in extenso* la lettre pastorale du cardinal Mercier. Si tu peux la lire, je te conseille de le faire : elle est très belle, à la fois très chrétienne et très humaine. L'Église s'y montre dans son rôle traditionnel, proclamant avec fermeté les vérités immuables et sachant pourtant dire les paroles de justice et de pitié que réclament les misères présentes. Je comprends que la Belgique et son roi soient fiers de leur cardinal ; et la mala-

1. A cette préface à sa *Religion de J.-J. Rousseau*, P.-Maurice Masson devait finalement en substituer une autre, celle de septembre 1915, qu'on peut lire à la page IX de son volume sous le titre de *post-scriptum*.

dresse des Allemands dans toute cette affaire souligne leur irritation bien compréhensible.

A MONSIEUR VICTOR GIRAUD

Ce 20 janvier 1915.

Vos lettres sont réconfortantes, et l'on a parfois besoin d'un peu de réconfort dans mon trou. Elles m'entraînent avec vous sur ces sommets d'où on voit les grandes lignes de l'horizon et d'où l'on pressent les grandes aurores. Pour nous, qui vivons austèrement dans une monotonie méritoire et humble qui n'a même pas la satisfaction et la fierté que donne la présence du péril, nous trouvons les journées à la fois courtes et longues, lentes surtout, et nous sentons que nous usons jour à jour nos vies dans une attente qui ne finit point. N'allez pas me croire déprimé. Ma santé est fort bonne et mon moral est plus qu'honorable ; mais j'ose dire que, si vous étiez obligé de vivre ma vie, vous vous y trouveriez dépaysé et même davantage. Quand il y a près de quinze ans qu'on n'a pas repris contact avec la discipline et la vie militaires, on a besoin d'une petite réacclimatation. Elle est faite en ce qui me concerne, mais cela ne m'empêche pas de sentir la terrible indigence du milieu où je vis. S'il n'y avait pas, dans le bois voisin, un gentil sous-lieutenant avec qui je puis causer en toute liberté amicale autour d'une tasse de thé, je serais complètement exilé parmi mes camarades. Cela ne veut pas dire que nous ne causions ensemble très amicalement, mais nous avons eu des vies et des pensées trop différentes jusqu'ici pour qu'il puisse y avoir une vraie fusion. Elle pourrait se faire dans la tranchée sous le feu ; elle ne se fait pas dans un fortin, à 10 kilomètres du canon. De là, par instants, un sentiment de lassitude, un besoin d'aération morale qu'il faudrait la victoire pour guérir radicalement.

Mais je m'excuse de vous parler de choses sans intérêt et d'avoir l'air de gémir, alors qu'au contraire je suis un privilégié et que je regarde filer les jours dans une parfaite égalité d'humeur. Dans le fond, c'est vous qui avez raison ; les petites tristesses individuelles ne comptent pas : il faut penser au pays, à sa victoire et à tout ce qu'elle représentera.

Les lettres que je reçois de Fribourg me montrent que la société fribourgeoise est de plus en plus avec nous et que le gouvernement suit l'évolution du public. J'ai reçu de Weyrich une lettre qui est admirable d'élan et d'ardeur française : c'est une révélation. Je vous assure qu'elle m'a ému.

A MONSIEUR F. P...

Ce 21 janvier 1915.

Votre *Appel* vient de m'arriver. Une excellente carte de J... l'avait précédé de quelques jours. Tous ces témoignages d'affection m'ont bien touché. Le livre de Psichari me fait un vif plaisir. Je ne l'ai pas encore lu ; mais j'avais depuis longtemps un grand désir de le lire. Ce petit-fils de Renan, ce fils du vertueux et prétentieux cabotin qui s'appelle Psichari, m'attirait. Je lui savais gré d'avoir su se libérer si courageusement des tyrannies familiales qui pesaient sur lui, pour être, un peu durement et âprement, mais généreusement aussi, un pur Français et un soldat. Les comptes rendus que j'avais lus de son livre, l'admiration que lui témoignait Barrès, stimulaient ma curiosité. Et maintenant le livre s'est achevé en geste héroïque, « l'appel des armes » a été aussi l'appel de la gloire et l'appel de Dieu ; et Ernest Psichari a rejoint dans la mort cet étonnant Charles Péguy, qu'il salue comme « son maître » à la première page de son livre. Je vais introduire ce bon compagnon d'outre-tombe dans l'intimité de mes soirées. Je lui demanderai ce réconfort et cet entrain dont on a besoin parfois dans la vie stagnante et reployée qui est la mienne. Et puis, il sera un nouveau lien entre nous ; il reportera plus souvent ma pensée vers les chers amis pyrénéens que je suis si heureux de sentir réunis. Encore merci. Que bientôt, comme vous me le dites dans votre si gentille dédicace, la victoire et la paix nous réunissent tous.

A SA FEMME

Ce 25 janvier 1915.

L'ordre nous arrive de partir. Nous allons à quelques kilomètres en avant et nous allons cantonner dans un gentil village.

Ce 25 janvier 1915.

Je t'écris après l'arrivée au cantonnement : nous avons fait quinze kilomètres sous un verglas très amusant. Nous sommes arrivés sur un miroir avec des armes et des figures toutes glaçonnées. Il est possible que notre installation d'aujourd'hui ne soit qu'une étape et que dans quelques jours nous partions un peu plus loin ; mais à chaque jour suffit sa peine. — V... doit t'expédier en recommandé toutes mes paperasses rousseauistes.

Ce 26 janvier 1915.

Nous sommes ici pour quelques jours ; il est probable que vers la fin de la semaine nous irons un peu plus loin, peut-être même occuperons-nous des tranchées de seconde ou troisième ligne. — Je t'écris dans une belle grande cuisine bien propre, à une table où de gentils enfants s'amusent et papotent sans me gêner. Je t'écris sous la lampe de famille qu'on vient d'allumer. La cuisine est chaude : c'est du grand luxe. Hier je t'avais écrit dans une maison abandonnée et vide, à la lueur d'une méchante chandelle trouvée à grand'peine, sur le coin d'une planche branlante. C'est là que nous avons mangé (fort mal) et couché, dans de la paille, d'ailleurs épaisse. Aujourd'hui j'ai trouvé un bon lit, que je n'aurai sans doute qu'une nuit, dans la chambre qui est de l'autre côté de la cuisine où je t'écris : chambre inespérée, une belle chambre très propre, avec vieilles commodes et fauteuils du second Empire, chambre qui ne sert jamais ou presque, comme on en trouve souvent dans des maisons de fermiers aisés. Je me promets déjà de passer là une excellente nuit qui sera réparatrice, car celle d'hier était un peu insuffisante. Dans la nuit d'hier à

aujourd'hui, la neige a succédé au verglas, une grosse neige qui tient et feutre bien les chemins.

Ce 29 janvier 1915.

Le voisinage du front, ou plutôt la perspective d'y aller bientôt, rend le moral de tous bien meilleur ; et entre mes camarades sous-officiers, il règne, du moins avec ceux de mon peloton, une franche cordialité qui rend la vie plus agréable.

Ce 31 janvier 1915.

... Demain matin à sept heures aura lieu le vrai départ et, avant la nuit sans doute, nous serons installés dans nos tranchées. On les dit très confortables, taillées dans la pierre et sèches. On dit même qu'on y a installé des poêles. Je ne puis pas te le garantir. Ce qu'il faut d'abord, c'est que ce mot de tranchées ne te fasse pas peur : c'est un cantonnement comme un autre, et quelquefois moins dangereux qu'un village.

Ce 2 février 1915.

Je n'ai pu t'écrire hier. Nous sommes partis à sept heures du matin et arrivés à cinq heures du soir, juste pour nous coucher. Ça a d'ailleurs été pour moi la meilleure journée de la campagne, fatigante sans doute à cause du sac et de l'état lamentable des chemins, mais à travers le plus joli paysage du monde. Je n'aurais jamais cru qu'en ce coin de Lorraine il pût y avoir des paysages d'un pittoresque aussi inattendu. C'est charmant comme le bois des Morts ou le Gotteron. Nous sommes installés dans une petite vallée étroite et boisée dont l'accès est assez difficile. En descendant les pentes gelées et glissantes, bien des hommes se sont étalés et ont atteint le bas de la côte à fond de culotte. Nous logeons pour l'instant dans de petits gourbis en terre qui seraient charmants pour jouer au Robinson en plein été, mais qui aujourd'hui sont assez peu confortables. On y gèle la nuit. Heureusement il ne pleut pas. Et puis, à force de se serrer l'un contre l'autre, on se réchauffe. Nous sommes à environ six kilomètres du centre

postal, et à trois kilomètres de nos cuisines où l'on ira tous les jours nous chercher notre pitance par de petits sentiers alpestres. Je t'écris ce matin sur la porte de mon gourbi avec un rayon de soleil qui me réchauffe un peu les mains.

Ce 3 février 1915.

Je t'écris à l'entrée de ma hutte sur mes genoux aux premiers rayons d'un soleil qui serait charmant par sa tiédeur, s'il n'achevait de fondre les dernières neiges de notre toit et de nous arroser à l'intérieur. Mon assiette que j'avais soigneusement nettoyée hier soir était pleine ce matin d'un liquide jaunâtre que nous appellerons, si tu veux, du bouillon de toiture. L'arrivée dans ce petit vallon, le premier soir, avait été féérique. Les pentes étaient gelées et givrées, les huttes de terre se confondaient avec le sol. Seules les entrées faisaient de petits trous noirs. L'ensemble rocailleux et ferme me faisait penser, je ne sais pourquoi, à la vallée de Josaphat. Mais dès hier, et surtout aujourd'hui, le paysage de rêve s'est évanoui. Tout fond, tout est déliquescent, la boue jaune couvre tout. Ma vallée de Josaphat est devenue un village nègre où tous et tout barbotent dans une boue immonde. Le pis c'est qu'on ne peut faire de feu, du moins de jour, parce que la fumée nous décélerait. Il faut attendre la nuit pour allumer nos petits braseros. L'intérêt de ces feux est double : assainir et chauffer nos gourbis, remettre au chaud notre souper. Car les cuisines sont à quatre kilomètres environ de notre campement, toujours à cause des feux. Tous les jours les hommes du ravitaillement partent aux cuisines et rapportent vers deux heures de l'après-midi les soupes, la viande cuite, le pain et le vin. On attend la nuit pour réchauffer soupe et café ; et dans la matinée on achève de grignoter un peu de viande froide, de pain, de chocolat, etc.

Tout cela, me diras-tu, c'est fort intéressant ; mais la guerre? Eh bien ! la guerre, elle se fait autour de nous et nous la faisons aussi dans la mesure où nous occupons des petits postes sur le front. En tout cas, toute notre vie se poursuit sous les trajectoires des deux artilleries. Nuit et jour les obus et les marmites passent au-dessus de nos têtes, mais on ne s'en émeut

pas. Il paraît d'ailleurs que nous sommes dans un angle mort de tir et que nous ne risquons de recevoir aucun percutant. Le seul risque c'est de recevoir de temps en temps un petit éclat de shrapnell ; mais il faut que ces éclats soient sérieux pour être endommageants. Hier soir un d'eux est venu mourir en sifflant à mes pieds : ce n'est pas plus émouvant qu'un moustique. Pratiquement la sécurité est donc complète. Parfois aussi on entend la sentinelle qui crie : « Aéro ». Alors, et jusqu'à ce que l'aéro soit identifié, tout le monde se terre, à la fois pour ne pas être vu et pour éviter bombes et fléchettes. Tout cela, il faut le dire, paraît accessoire : l'essentiel, c'est la boue ; tout mouvement se fait dans la boue, la répand, la propage, la fait gicler. Les capotes commencent à être d'un kaki irrégulier, mais suffisamment terreuses pour devenir invisibles. Officiers et soldats errent pêle-mêle dans une saleté commune. Ce sera charmant au printemps quand on ira aux violettes, plus charmant encore en été. Chose étrange : avec une nuit comme celles que nous venons de passer, un bon bourgeois serait criblé de rhumatismes et recueillerait une belle bronchite : nous ne sommes même pas enrhumés.

Et la guerre? J'y reviens. Notre bataillon est venu remplacer un bataillon de réserve qui est allé se reposer, et nous occupons ses emplacements. Hier, sous la conduite d'un très gentil sergent d'active, nous avons été visiter toutes les lignes du secteur, visite très intéressante, où nous nous sommes arrêtés à tous les petits postes et observatoires de première ligne, dont quelques-uns sont à 500 ou 300 mètres de l'ennemi. Avec une bonne jumelle, on voyait leurs sentinelles et les cheminées de leurs cuisines. Aujourd'hui, j'étais de jour et suis resté au « village », mais demain j'achèverai la visite de ces lignes.

A SA MÈRE

Ce 3 février 1915.

L'essentiel, c'est que tu saches que je vais très bien et qu'on peut vivre sous les trajectoires des obus en pleine sécurité. Nous avons eu une arrivée charmante dans un paysage de rêve. Toute cette région de la W... a été pour moi une révéla-

tion. La petite vallée au sommet de laquelle nous sommes installés est une longue et étroite vallée assez semblable au Gotteron. Je n'aurais jamais cru qu'à une vingtaine de kilomètres de Toul il pût y avoir des paysages si différents des rives de la Moselle. Tout était alors givré, et les coteaux plongeant dans la brume se laissaient prolonger par l'imagination. Je me serais cru aux environs de Fribourg. Cette marche de lundi fut pourtant assez rude : une vingtaine de kilomètres dont les dix derniers dans de petits chemins alpestres qui avaient été des ruisseaux de boue deux jours auparavant et qui étaient durcis et rendus cahotiques par la gelée. Comme on ne voulait pas suivre le fond de la vallée à cause de l'arrosage des obus, nous avons dû monter sur la crête boisée et redescendre à la tête de la vallée par un long détour. Les hommes glissaient et tombaient, chutes d'autant plus désagréables qu'ils étaient plus lourdement chargés, car nous avions sur notre sac, en plus de son chargement ordinaire, chaussons, sabots et couverture. Heureusement j'avais le pied montagnard et je suis arrivé beaucoup plus charmé que fatigué. Mes camarades sont étonnés de ma résistance qu'ils ne soupçonnaient pas. Il y en a qui sont déjà catarrheux, asthmatiques, goutteux ; la plupart sont arrivés fourbus et fiévreux. Je ne veux pas trop me glorifier, car il est possible qu'un jour ou l'autre je sois pincé ; mais vraiment je suis moi-même surpris et enchanté de ma santé.

Je crois t'avoir dit dans ma carte d'hier qu'après cette arrivée si plaisante, nous avions eu deux jours de dégel abominable, mais ce soir il commence à geler de nouveau ; et ce n'est même pas très commode de t'écrire sur mes genoux dans une hutte sans feu, avec une lumière crépusculaire qui ne filtre que par la porte ; mes doigts sont gourds, et il faut faire un petit effort pour achever ce griffonnage. J'écris un peu en somnambule, sans trop savoir si je te dis les choses qui pourraient t'intéresser et répondre à vos questions. Cela se fera petit à petit.

A SA FEMME

Ce 5 février 1915.

Il est dix heures du matin. Dans mon gourbi en terre, je suis assis sur la paille, au fond d'un angle obscur. Le gourbi est étroit, et nous y sommes quatorze sous-officiers. Tous ces corps grouillants autour de moi achèvent de masquer le peu de jour qui filtre à travers la porte. Je viens d'allumer une bougie, et sur un couvercle de boîte d'olibets, je t'écris ceci. Que je te décrive mon gourbi, ou, comme on dit ici, ma « cagna ». Nous sommes au sommet d'un petit ravin, que tu trouveras facilement sur la carte... Le long de la pente droite du ravin (pente bien abritée contre les obus) nos prédécesseurs ont construit vaille que vaille, et dans le plus pittoresque désordre, une cinquantaine de « cagnas » de toute forme et de toute contenance. Là il ne peut y avoir qu'un homme ; ailleurs la cagna peut en contenir quinze. La nôtre est de celles-là... Les « cagnas » sont, pour la plupart, taillées dans la terre rocheuse ; on creuse, et la paroi sert de mur de fond. A trois mètres en avant, on fait un mur de terre un peu moins haut. De l'un à l'autre mur, on pose de gros rondins que l'on recouvre de glaise ; et voilà l'essentiel de la baraque, quand on a fait un trou pour la cheminée et un autre pour la porte. En dessous, il y a de la paille, souvent humide, quand le toit goutte, et voilà le mobilier. Il est vrai que le troupier, « toujours ingénieux », comme disent les reporters, a le don de l'organisation, n'en déplaise à Ostwald ; et depuis que nous sommes installés dans mon gourbi, nous avons des portemanteaux, des chandeliers, des rayons, des tables volantes, etc. Dans mon coin, R... a fait une petite installation assez confortable ; et c'est grâce à sa suspension que je puis t'écrire en attendant le dîner. Des toiles de tente sont maintenant tendues au plafond et arrêtent le plus gros du suintement. Dans mon sac de couchage, sur une paille qui s'épaissit tous les jours, avec un bon couvre-pied et ma couverture, je goûte des nuits excellentes. Le long de nos gourbis passe un étroit sentier cahoteux, actuellement rocaille et vase, que les hommes de corvée vont couvrir de

fascines. Y marcher en sabots n'est pas une volupté. Au-dessous du sentier coule le ruisseau ; car, plus favorisés que les autres camarades du secteur, nous avons de l'eau ; et le matin on peut se débarbouiller sans chicherie. Si tu voyais comme nos camarades de tranchées à quelques kilomètres plus loin nous envient ce luxe. Pendant que je t'ai écrit, le dîner s'est réchauffé ; et, ma foi, il a l'air assez appétissant. Il faut oublier ce que j'ai vu hier, et la trituration des viandes par des mains ignobles. Il reste alors dans des marmites mal lavées un bouillon aux larges yeux blondissants et un beau bœuf à la mode. Nous nous sommes procuré du fromage, l'un de nous a reçu un petit jambon, l'autre des confitures, le gouvernement nous donne du vin et du rhum, et nous nous coucherons sur une bonne tasse de thé.

Mais il faut que je revienne aux journées précédentes et surtout à celle d'hier. Pour nous initier à la vie du front et nous faire connaître toutes les positions occupées par nous, le colonel du régiment de réserve que nous sommes venus renforcer avait mis à la disposition...

Suite. 7 février, 7 heures du matin. — Même décor, même position, même éclairage ; seulement il pleut à verse depuis hier soir, et nous avons été réveillés dès quatre heures par des douches trop fraîches. Depuis que j'ai allumé ma bougie, elle a déjà été éteinte deux fois par les gouttières. Je reprends ma phrase inachevée. Le colonel a donc mis à la disposition des sous-officiers de notre compagnie deux guides, et deux guides très gentils : un sergent et un caporal (un clerc de notaire et un représentant en bonneterie, ce dernier silloniste et très fin ; l'autre excellent garçon, d'une tenue morale que je n'étais plus habitué à trouver dans mon milieu. Je crois, du reste, qu'ils ont été heureux de me rencontrer ; et déjà le bon B..., — c'est le clerc de notaire — veut me montrer un poème qu'il a élaboré dans ses loisirs de campagne). Sous la conduite de ces deux aimables jeunes gens, nous avons visité toute notre ligne de front. Pour moi, je n'ai pu faire que trois des quatre journées d'excursion militaire. Celle du jeudi avait pour moi son principal intérêt en ce que nous la faisions en compagnie d'un de mes camarades qui est un gros cultivateur du premier village de la ligne allemande. Il a pu s'approcher

à 500 mètres environ de sa maison et s'assurer par ses yeux qu'elle n'avait pas été bombardée. Avec la jumelle, il en fouillait tous les détails ; et c'était une telle joie à chaque constatation heureuse ! Trois jours plus tôt, il avait reçu, après cinq mois de silence, une lettre de sa femme qui avait été emmenée en Allemagne et qui venait d'être relâchée et évacuée en Savoie par la Suisse. En moins d'une semaine, tout lui était rendu. Je n'ai jamais vu un visage illuminé comme celui-là.

La journée de vendredi fut plus variée. Nous avons d'abord refait le chemin de lundi dernier jusqu'à M... Il y avait une gelée blanche qui poudrait encore tout ce paysage d'idylle alpestre. Le soleil était déjà assez haut quand nous sommes partis. Il faisait exquis marcher. On allait allègre et léger. Je suis d'abord passé à l'infirmerie, où j'ai pu voir un bon dentiste. A l'épicerie du village, nous nous sommes ravitaillés en chocolat, conserves, cartes postales ; puis, dans une maison de paysan, nous avons fait un copieux déjeuner. Nous avons alors quitté M... pour aller à l'M... voisin. L'espace compris entre les deux villages n'a été en septembre qu'un champ de bataille, et les deux cimetières militaires qui se trouvent à la sortie de l'un et à l'entrée de l'autre le disent assez : cimetières si propres, si amoureusement entretenus et enguirlandés que la tristesse qui y flotte n'est pas déprimante. Du reste, dans les champs, après cinq mois que ces choses se sont passées, on ne peut pas faire un pas sans heurter quelques débris émouvants : pauvres petits képis, dont les têtes qu'ils couvraient sont maintenant Dieu sait où, équipements, fusils brisés, pantalons rouges déchiquetés par la mitraille. Nous errions au milieu de tout cela sous un vrai soleil de printemps, déjà trop lourd et accablant. Dans l'église sans clocher, où nous entrâmes peu après, la toiture éventrée pendait par places ; devant l'un des autels latéraux, une grande mare de sang disait qu'un blessé tout récent avait été couché là. Dans le village, tout plein de jeunes gens qui devaient partir le lendemain, il n'y a plus qu'un vieillard et le curé. Sous ce soleil inespéré de février qui rayonne comme un soleil de mai, cette désolation est plus grande. Nous marchons sans parler et nous rentrons dans le bois qui nous ramène au ravin. Avant d'arriver nous passons par une petite clairière parmi des sapins. L'herbe est drue quoique

jaune et vieille de six mois. Le soleil la dore. Nous nous laissons tous tomber sur ce tapis. Dix minutes délicieuses, estivales, où nous oublions la guerre. Des pensées diverses me visitent : je songe à la mort de Roland et à l'archevêque Turpin...

11 heures et demie. — Même décor, même coin obscur, la bougie a été renouvelée ; la pluie tombe sans arrêt ; notre plafond n'est qu'une passoire. Les hommes qui doivent revenir de la soupe ne sont pas encore revenus. Sans doute que l'averse a empêché les feux en plein vent de flamber. Mes camarades s'attaquent déjà à la miche pour achever de s'aiguiser les dents. Il faut le reconnaître, la matinée a été morne. Autour de nous, c'est une boue gluante que le moindre mouvement fait gicler. La pluie rend tout travail impossible. Les hommes qui ne sont pas de garde sont terrés dans leurs cagnas et se réchauffent comme ils peuvent devant des cendres froides. Tout le monde attend cinq heures et demie pour pouvoir allumer les feux ; et en attendant, on entasse capotes et tricots humides pour se protéger.

5 heures du soir. — Même décor, même bougie. Il ne pleut plus, mais presque toute l'après-dînée a été occupée par une réfection de notre plafond. Nous avons installé nos toiles de tente en velum ; nous avons ménagé des pentes pour l'écoulement de l'eau, et des boîtes de conserve nous servent de puisards. Je crois que nous risquons de passer une nuit à peu près sèche. Mais déjà l'humidité a fait son œuvre : notre capitaine a la grippe ; et notre commandant, un vieux petit notaire qui nous parlait dimanche dernier de « la bonne aubaine » que nous avions d'aller au feu, repart piteusement ce soir chercher un lit à M... pour y dorloter son lumbago... Voilà la soupe qui arrive. C'est joli de voir la théorie des porteurs de soupe, escortés des porteurs de pain. Les boules sont enfilées par sept ou huit au bout d'un bâton que l'homme porte sur l'épaule. Si l'on ne voyait pas les uniformes (mais peut-on appeler ainsi les étoffes sales et décolorées qui couvrent tous ces « poilus » couleur de terre?), on croirait assister à quelque scène de vie pastorale, ou à je ne sais quelle migration des peuples primitifs. Mais il faut voir les cuisines, si l'on peut appeler ainsi l'espèce de carrefour où, en plein air, les cuisiniers font bouillir leurs marmites. Le matin, quand toutes

les victuailles arrivent là, c'est le plus étrange fouillis qu'on puisse rêver. Sur les tables salies par la boue, les quartiers de viande frigorifiée fraternisent avec les blocs de gruyère, les sacs de sucre éventrés. Çà et là des flaques de vin, un goût de graisse et d'alcool, des poilus noirs de fumée qui découpent et partagent tout cela ; autour des tables, un grouillement de gens affamés, — on croirait un jour de marché dans un faubourg de Damas ou du Caire.

À SA MÈRE

Ce 7 février 1915.

Je pense que maintenant tu sais où je suis installé et que tu peux fixer ta pensée sur le petit vallon qui m'abrite (m'abrite est une façon de parler, car il m'arrose plus encore qu'il me couvre). Je m'excuse de t'écrire si mal, mais je suis assis dans la paille au fond d'un gourbi obscur, et la bougie qui m'éclaire n'empêche pas qu'une ombre importune m'accompagne sur le papier et m'empêche de voir les mots que je forme. Je ne m'en excuse qu'à demi. Ta tendresse saura tout déchiffrer.

Il ne faut pas s'attendrir sur mon compte ; la réalité est toujours moins effrayante que les tableaux qu'on en fait. Je m'habitue fort bien à manger le matin avec mon pain un chocolat tout ruisselant d'humidité, je vois les fourchettes et les cuillers de mes camarades barboter dans les marmites douteuses où je vais picorer moi-même sans que mon appétit en soit diminué, je bois comme un vieil alcoolique la ration d'eau-de-vie que le gouvernement nous donne chaque jour pour nous maintenir du cœur au ventre, et voilà douze jours que je ne me suis pas déshabillé sans pour cela moins bien dormir ou me sentir moins reposé le matin. Les premiers jours que les obus sifflent au-dessus de vos têtes, on les baisse instinctivement. Quelques jours plus tard on y est si accoutumé qu'on trouve monotones les heures de silence et de calme. La seule chose que je regrette, c'est que je ne puisse vous conduire ici, ne fût-ce qu'un instant. Je vois d'ici l'émerveillement d'André et je suis sûr que, pendant une heure au moins, il voudrait jouer au Robinson avec moi.

Ce 10 février 1915.

Dans le petit coin de paille où je suis réfugié, il y a parfois, quand la bougie manque, une telle obscurité que je ne sais même pas si je forme des lettres ; et puis je suis si souvent interrompu par mon service que je ne me rappelle plus, en retrouvant une phrase inachevée, ce que je voulais lui faire dire. Persuadez-vous que toute lettre, si insignifiante qu'elle soit, représente un effort méritoire, et que, si sèche qu'elle puisse être, elle est toute pleine d'une tendresse effective. Mais j'ai l'air de gémir, alors que je suis fort content de mon sort et que je m'accommode fort bien de ma nouvelle vie. Il est certain que, si elle continue, elle sera, comme la précédente, assez morne. Les premiers jours d'installation et de marche ont été mouvementés. Il y avait une animation, un imprévu, un sentiment du nouveau et le pressentiment du péril voisin, qui stimulaient les imaginations. Mais maintenant je me rends compte que le péril est, pour le moment, à peu près nul et que nous allons retrouver sur le front une vie de stagnation comme à l'arrière, seulement beaucoup plus dure. Il est vrai que l'effort renouvelé qu'il faut faire pour accepter ces fatigues est déjà une action et remplit la vie. Pour moi, grâce à Dieu, j'ai jusqu'ici une santé excellente qui me permet de bien réagir, et j'accepte de bon cœur et de belle humeur le reste.

A MONSIEUR PIERRE DE LABRIOLLE

Ce 14 février 1915.

Voilà dix jours que je suis dans les tranchées. Les premiers jours m'ont beaucoup plu ; la vie était infiniment plus fatigante et rude ; mais elle était changement, mouvement, pressentiment du péril tout proche. D'ailleurs le paysage était charmant, imprévu, et l'étroit ravin où étaient creusés nos gourbis me faisait vaguement songer à la vallée de Josaphat. Mais aujourd'hui que nous sommes installés, nous nous retrouvons dans une stagnation aussi morne que la précédente, avec le confort — et quel confort ! — en moins. Je vous écris ceci en plein midi, accroupi sur la paille, éclairé par une

méchante bougie, perpétuellement heurté par les bons Troglodytes qui vivent avec moi. Nos cuisines sont à quatre kilomètres d'ici ; nous n'avons le droit de faire du feu que la nuit ; et donc à midi, nous mangeons un rata tiède dans des gamelles sales, sous un plafond de glaise qui suinte. Le matin, après une nuit coupée de longs réveils, on retrouve tout son matériel et ses vêtements trempés ; et pour se sécher, on va se promener dans la boue épaisse et les taillis englués des sentiers qui sont les rues de nos cités glaiseuses. Il n'y a même pas le petit frisson du péril. On vit dans la trajectoire et le sifflement incessant des marmites dans une pleine sécurité. De temps à autre pourtant quelque pauvre diable se fait emporter un bras ou une tête ; mais on ne se persuade pas un instant que la même aventure puisse vous arriver. Au demeurant, je suis d'excellente humeur, bien meilleure même que la plupart de mes camarades, et je m'étonne moi-même de résister si bien à une vie si malsaine. Elle sera, du reste, tout à fait plaisante quand les sentiers seront secs, les buissons verts, le soleil tiède et les muguets en fleurs. Attendons.

A SA FEMME

Ce 15 février 1915.

Si nous devons rester ici quelques semaines encore, je vais tâcher de me remettre à mon *Jean-Jacques*. Ce sera très drôle. Je voudrais au moins esquisser les paragraphes VI et VII du dernier chapitre. Envoie-moi donc la copie du canevas que j'ai laissé dans mes papiers.

17 février 1915.

... Je te disais hier que les obus étaient devenus silencieux. J'avais parlé trop tôt. Hier soir nous avons eu le plus joli arrosage dont nous ayons été gratifiés depuis notre arrivée ici. Si tu avais été près de moi, tu n'aurais eu, comme moi, d'autre sentiment qu'une grande curiosité et tu aurais mis le nez à la porte pour admirer les beaux éclatements. Le ravin où sont adossés nos cagnas est complètement à l'abri sur un de ses flancs, celui naturellement où nous habitons. La pente

d'en face, au contraire, peut être arrosée et elle l'a été copieusement hier. Quelques pauvres diables qui revenaient du ravitaillement par le petit sentier d'en face n'ont eu que le temps de venir vers nous en traversant le ravin plein de vase. Mais ils s'en moquaient bien ; et ils étaient tout rayonnants, malgré leur engluement, d'avoir sauvé leur peau.

Dans la nuit, il y a eu une attaque extrêmement violente de nos troupes contre la forêt de M... Nous avions été prévenus de nous tenir prêts. Deux des compagnies de notre bataillon ont passé toute la nuit dans leurs tranchées. Mais on n'a pas eu besoin de nous et nous nous sommes endormis comme des bienheureux dans un admirable concert de fusillade, de mitrailleuses et de grosses pièces. Ce matin on nous a dit que l'attaque avait eu un plein succès et nous avait valu trois tranchées. Après cela, sans doute, nous allons rentrer dans le calme pendant quelques semaines.

18 février 1915.

Voilà la pluie qui revient : j'avais annoncé son départ trop tôt. Mais rassure-toi. Notre gourbi est maintenant si bien installé, les toiles de tente font un beau plafond si étanche que je dors maintenant sans que les gouttes d'eau viennent me réveiller. J'ai même pu donner mon sac de couchage à un camarade frileux qui habite, d'ailleurs, une cagna plus humide.

Hier soir nous avons eu exercice d'alerte. Et pendant quatre jours nous allons recommencer de six heures à sept heures et demie. Il s'agit, pour chaque section, de se porter le plus rapidement possible et sans bruit, la nuit, aux tranchées qui seraient nos tranchées de combat en cas d'attaque. Tout s'est fort bien passé. Au départ du ravin, chacun a pris par de petits sentiers la direction qui lui était assignée ; mais quels sentiers ! Ce sont plutôt de larges sillons de boue et de glaise ; et, quand ce sont des sentiers qui montent presque à pic, je ne connais pas de gymnastique moins plaisante que de les escalader. Ce n'était pas encore la pleine nuit ; mais il faisait déjà assez noir pour que tout fût indistinct et que le terrain, très accidenté, parût plein de casse-cous. Les hommes avançaient silencieusement et précautionneusement. On arriva

à la tranchée. Un à un tous descendirent par le trou noir : c'est une tranchée déjà ancienne, à demi écroulée dans certains endroits, et qui aurait grand besoin d'être restaurée. Rien que pour s'y insinuer, on était englaisé de la tête aux pieds, mais on n'y fait plus attention. Nous sommes restés là une demi-heure, les armes installées dans les créneaux, les hausses mises, les hommes prêts. Sur les crêtes voisines occupées par l'ennemi, le rayon des projecteurs glissait ; de loin en loin une fusée éclairante montait à l'horizon ; sur la gauche, aux confins de la forêt de M..., les fusils crépitaient, renforcés par le grondement plus long de l'artillerie ; mais, devant nous, rien que les buissons immobiles entre lesquels s'insinuait le pâle cordon de la route ; et devant cette immobilité, cette tranquillité et ce silence immédiats, je me demandais si j'étais au théâtre ou face à l'ennemi. Ce soir nous recommençons ce même exercice, mais dans une autre tranchée, en sorte qu'au bout de quatre soirées chaque section aura occupé chacune de nos tranchées.

Ce 19 février 1915.

Matinée radieuse aujourd'hui ! Le ciel est si bleu, le soleil si clair, que je puis t'écrire sans chandelle. Assis sur le gros rondin qui limite notre dortoir de gauche, je vois en face de moi la pente du ravin tout éclairée. Les dernières feuilles des buissons frissonnent légèrement sous la bise, et, encore humides de pluie, brillent çà et là comme de petites flèches : un souffle frais et pourtant tiède arrive jusqu'à moi, un oiseau chante... mais il y a aussi un obus qui siffle. Quand retrouverons-nous le vrai printemps, le printemps pacifique?...

Hier soir nous avons eu, comme je te le disais, notre second exercice d'alerte. Cela termine la journée d'une façon un peu fatigante ; mais ce sont deux heures que j'aime bien, parce qu'elles sont silencieuses et que rien ne vient y troubler la vie intérieure. Hier notre section devait aller occuper successivement deux tranchées dans un petit ravin latéral qui s'embranche sur le nôtre, comme le vallon de l'Abreuvoir sur le fond de Chavenois... Nous étions partis sous un ciel encore alourdi par places de gros nuages durs et noirs ; mais, au bout d'une demi-heure, entre les deux pentes du vallon, on ne voyait

plus qu'un admirable ciel étoilé, où luisait un croissant de lune. Nous marchions le long des taillis dans leur ombre. Le reste du vallon était inondé de lumière blanche. Avant la guerre, c'était une prairie : un ruisseau y coulait ; l'herbe devait y être grasse et haute. Aujourd'hui, tant de troupes y ont passé que l'herbe disparaît sous la boue. Le ruisseau a débordé et a laissé des mares. Tout le reste n'est qu'un cloaque de vase et de glaise, que les lourdes bottes, en s'y enfonçant, ont transformé en chaos. La lune et la nuit en faisaient une grève étrange, où l'on eût dit que la mer, en se retirant, avait laissé des flaques d'argent. Les hommes y marchaient pesamment ; la boue giclait ; mais si un rayon filtrait par là-dessus, il y avait de jolis scintillements métalliques, comme si de petits goujons avaient frétillé dans ces flaques. La nuit était plus silencieuse que la veille ; à peine, de loin en loin, quelques salves un peu grêles dans la direction de la forêt deM... J'écoutais et je regardais ces choses tout en marchant ; mais ma pensée était au loin : le souvenir de l'Abreuvoir me hantait...

A SA MÈRE

Ce 21 février 1915.

La journée est charmante. Le soleil entre dans ma cabane ; depuis près d'une heure, on n'a pas entendu un coup de canon ou de fusil. Si tu étais là, tu trouverais plaisir à te promener dans les taillis encore sans verdure que j'aperçois par la baie. Ah ! si tu pouvais venir jusqu'ici, quelle joie tu aurais à contempler ce paysage que la vie militaire a rendu si étrange ! et moi comme je serais heureux de te faire les honneurs de mon gourbi. Ce serait le bon moment pour le voir. Le soleil permet d'en apercevoir les quatre coins ; il a même assaini l'intérieur, qui commençait à sentir un peu l'écurie ou l'abattoir, comme tu voudras, car les peaux de moutons dont on nous a gratifiés ont une odeur tenace que rien ne peut étouffer. Si tu étais entrée quelques heures plus tôt, à midi, tu nous aurais vus à table, si toutefois l'expression n'est pas ironique. Presque tous les sergents sont rassemblés dans notre gourbi pour l'heure de la soupe. Ils sont treize. Restent, en outre,

six hommes qui couchent avec nous. C'est un assez joli entassement. Quelques-uns mangent debout sur un gabion en fascines; les autres, dont je suis, couchés sur la paille. Chacun a sa place bien fixée ; autrement on ne pourrait se loger tous. Pour moi, je suis donc du groupe des couchés. On installe sur la paille un couvre-pied, sur le couvre-pied une plaque de ciment ; nous nous couchons tout autour en étoile ; et voilà notre restaurant. Si nous n'avions que la pitance réglementaire, ce serait un peu maigre : il y a très suffisamment, à mon gré, de vin, d'alcool et de café ; mais les ratas uniformes de pommes de terre et de haricots, où baigne toujours le bouilli de frigorifié, ont besoin, pour être « becquetables », comme on dit ici, d'être chauds ; et, ma foi, quand le soir, dans la cheminée, on les a fait mijoter de nouveau, on les mange de bon appétit. C'est autre chose quand ils sont tièdes. Heureusement nous pouvons au village voisin nous procurer bien des suppléments, chocolat, fromages, confitures, cornichons, biscuits, etc. Aussi nous ne sommes pas à plaindre, et je t'assure qu'il faut réserver ta pitié pour de plus malheureux.

A SA FEMME

Ce 21 février 1915.

...Pauvre cher Joseph[1] ! Je savais bien que je l'aimais ; mais on peut dire que sa mort a achevé de me révéler à moi-même toute mon affection et mon admiration pour lui. Puisque tout est fini, je voudrais espérer qu'il a eu la belle mort à laquelle il avait droit, qu'il n'aura pas été atteint dans une tranchée par quelque balle perdue, mais qu'il sera tombé en héros, dans un noble geste d'entraîneur d'hommes. S'il s'est vu mourir, il a dû avoir le cœur déchiré en songeant à sa femme et aux pauvres solitaires du coteau ; mais ce sacrifice suprême n'a fait qu'ennoblir cette mort et lui donner tout son sens. Joseph était une de ces âmes supérieures, pour qui le

1. Le lieutenant Joseph Ollé-Laprune, cousin germain par alliance de P.-Maurice Masson, premier secrétaire de l'Ambassade de France à Rome, passé sur sa demande de l'État-major de la 185e Brigade territoriale au 140e Régiment d'Infanterie, tué à Lihons le 16 février 1915.

christianisme n'était pas une croyance tout extérieure, mais le ressort profond de toute sa vie. Il semblait n'aimer si passionnément les siens que pour pouvoir sacrifier cet amour à un devoir plus haut. S'il y a un mot qui vient naturellement aux lèvres quand on pense à lui, c'est le mot de héros, ou, mieux, celui de chevalier, car son héroïsme avait Dieu pour stimulant et pour but. C'est certainement un des hommes que j'ai vu croire le plus fortement, le plus spontanément et le plus simplement en Dieu. Dans cette mystérieuse intimité où l'âme du père et celle du fils sont maintenant fondues, l'auteur du *Prix de la vie* a dû être fier de celui qui l'a si bien compris. C'est sa pensée vécue qui jette une dernière flamme dans cette noble mort et qui en montre la grandeur... Dans ces jours de détresse, tous ceux qui ont aimé Joseph ne peuvent que se sentir réunis dans un même sentiment de fierté et de souffrance généreuse.

Cette dure nouvelle m'a surpris comme un coup de massue. J'avais tant de confiance dans son entrain et sa vaillance mêmes. J'espérais qu'il aurait cette bonne fortune que connaissent seuls les plus audacieux.

A MADAME L. O.-L..

En campagne, ce 21 février 1915.

Vous aurez donc connu toutes les douleurs! Nulle autre plus atroce ne pouvait vous atteindre. Depuis plus de dix mois que la guerre fait saigner la France, tant de fils encore jeunes sont tombés aux champs de gloire, qu'on serait presque tenté, devant les larmes de tant de mères, de ne plus sentir cet instinctif frisson de révolte qu'éveille en nous toute souffrance contre nature. Mais vous avez déjà été si durement frappée! Et puis Joseph n'était pas un fils comme les autres. Il était à la fois l'héritier d'un noble nom et la flamme sacrée de toute une famille. Il avait été pour celle que lui avait confiée son père, à la fois le fils qui soutient, qui réconforte et le petit enfant qui reste d'une soumission et d'une tendresse ingénues. Il fut un frère admirable, qui s'oubliait sans effort pour alléger l'immense souffrance de R... Il se donnait tout entier à tous ceux

que son devoir ou son cœur lui montrait. Et ce qu'il leur donnait, c'était une âme noble et magnifique entre toutes, une âme de chevalier, forte de sa vive intelligence, de son énergie inusable, de sa foi toute simple, et des hautes pensées que lui avait léguées son père. S'il s'est vu mourir, il a dû se sentir le cœur déchiré en pensant à vous tous ; mais il savait aussi que, dans le plus profond et le plus surnaturel de vous-même, vous jugiez, comme son père lui avait appris à juger, que la vie n'a de prix que par la générosité avec laquelle on sait la vivre et, au besoin, la quitter. Avec lui s'éteint un beau nom ; mais il s'éteint en jetant une dernière et très pure flamme. Je ne vous parle pas de mon chagrin : il est grand. Entré dans une famille où chacun considérait Joseph comme un fils ou comme un frère, j'avais pris bien vite des sentiments de fraternelle amitié pour celui que ma chère M... admirait autant qu'elle l'aimait. Mais, comme elle, je ne peux penser qu'à vous, qu'à A..., à R..., à P... Je devine à tous votre détresse sans nom, et je voudrais que mon affection sût un peu l'adoucir. Mais je sens que toutes les paroles sont vaines. Une seule parole est salutaire : la parole intérieure qui redit les mots de foi, de résignation et d'espérance : c'est celle qui apaise le tumulte du cœur ; et c'est aussi la sienne, celle qu'il nous murmure au dedans de nous. Il y aura pourtant des heures où la souffrance sera plus forte que tout, et où vous serez comme submergée par elle. Sentez alors toute proche de vous mon affection compatissante.

— Excusez mon illisible écriture. Je vous écris sur la paille de ma tranchée, à la lueur, cent fois masquée, d'une mauvaise chandelle.

A MADAME J. O.-L...

En campagne, ce 22 février 1915.

Devant une douleur comme la vôtre, toute parole serait superflue ; et l'on ne devrait que vous serrer la main dans un silence respectueux. Pourtant, ceux qui ont aimé et admiré votre Joseph, ceux qui s'étaient si fraternellement réjouis du plein bonheur qu'il avait trouvé par vous, ne peuvent rester silencieux. Ils ont besoin de pleurer avec vous et de s'unir à vous

dans un sentiment de fierté. Ce qu'il y a d'émouvant et de magnifique dans cette mort, c'est qu'elle a été acceptée depuis des mois avec le plus tranquille des courages, et qu'il semblait ne tant vous aimer, ne tant aimer sa mère et sa sœur, que pour pouvoir sacrifier davantage au devoir qui le réclamait, montrant ainsi dans un dernier geste de chevalier chrétien qu'il est des cas où, pour achever la beauté d'une vie, il faut savoir la perdre. Vous voilà donc seule après quelques mois d'une très haute félicité ; et bientôt aux yeux des indifférents, il semblera peut-être qu'un rapide nuage de joie et de douleur a passé sur votre jeunesse. Mais vous, qui savez toutes les richesses de ce héros, vous savez aussi que, de ce bonheur si bref, il vous reste des pensées et des souvenirs pour illuminer toute une vie, et, dans votre détresse même, vous vous sentez une privilégiée. De vous dire que vous avez été l'élue de cette âme exigeante, que vous avez fraternisé avec elle dans une intimité parfaite, que vous avez partagé les rêves de cette noble intelligence, que vous avez mis dans ce cœur ardent de la douceur et de la joie, et qu'il a trouvé sans doute dans votre amour l'élan suprême pour le suprême sacrifice, — tout cela doit vous aider, — et vous pouvez vivre silencieusement au dedans de vous avec tous vos trésors. Selon le mot cher à son père, il est allé vers Dieu avec toute son âme. Qu'il vous rende désormais présent et consolateur ce Dieu très bon auquel il s'est donné. Je ne vous dis rien de ma peine : elle est profonde ; elle sera durable ; mais je veux l'oublier devant la vôtre ; et je reste près de vous pour admirer, souffrir et prier.

A SA FEMME

Ce 22 février 1915.

... Que ce Dieu auquel Joseph a été si simplement, si ardemment et « de toute son âme », que ce Dieu qu'il faut appeler non seulement le Dieu très grand, mais le Dieu très bon, les console, les soutienne, leur soit un centre d'amour et leur fasse déjà sentir au dedans d'eux la présence bienfaisante de celui qui semble mort.

Ce 24 février 1915.

Je comptais t'écrire aujourd'hui assez longuement, mais je vais partir d'un instant à l'autre pour ma nouvelle destination. Je suis, en effet, nommé sous-lieutenant. Pour quelques jours encore, je ne quitte pas la 9e compagnie ; mais c'est du provisoire. De toute façon, je resterai au 3e bataillon auquel je suis définitivement affecté.

Ce 27 février 1915.

Hier soir, en revenant de M..., j'avais l'intention de t'écrire comme je le désirais ; mais je suis arrivé pour trouver notre bataillon dans le premier branle-bas du départ. Nous quittons, en effet, notre ravin demain dans la journée pour retourner au village dont nous étions partis. Combien de jours y resterons-nous? Je ne sais ; mais il est peu probable que ce soit notre cantonnement définitif. J'ai été obligé d'interrompre ma carte parce que j'ai dû aller à M... pour m'occuper du convoi des bagages que je dois conduire demain ; et je reviens après avoir fait 18 kilomètres dans une glaise infâme.

2 mars 1915.

Nous venons de faire en deux jours 50 kilomètres par un temps abominable ; et pendant ces deux jours j'ai été chargé de la direction du convoi, dure et fatigante besogne. Enfin nous voici au repos dans un petit village aux portes de T... Je vais tout à l'heure dans la grand'ville pour tâcher de m'équiper provisoirement... Je suis affecté depuis hier à la 10e compagnie.

A MADEMOISELLE M. DE P...

En campagne, ce 5 mars 1915.

Ton bel envoi de pipes et de couteaux vient de m'arriver, il y a une heure à peine ; et déjà le voilà distribué. Tu peux te vanter d'avoir fait bien des heureux. Je ne te dirai jamais assez combien je suis touché de ta générosité pour mes soldats. C'est très beau de ta part de te priver si gentiment de

tes petites économies pour rendre un peu plus agréable le sort de nos braves territoriaux. Ce sont, pour la plupart, des hommes mariés et des pères de famille comme ton papa, qui ont quitté leurs femmes et leurs maisons pour venir faire leur devoir. Quelquefois leurs femmes et leurs enfants sont prisonniers chez les Barbares ; souvent, comme ce sont des Lorrains de la frontière, ils savent que leur village est incendié et leur maison, sans doute, détruite. Et cependant ils gardent courage et bon visage ; et ils restent souriants en fumant leur pipe. Grâce à toi quelques-uns d'entre eux en auront une fort jolie ; et quand d'autres iront, comme ils disent, « casser la croûte » sur le terrain, ils auront un excellent couteau pour étaler leur fromage sur leur pain. Je viens de distribuer toutes ces belles choses — ainsi que le tabac dont ton cher papa avait si aimablement agrémenté le paquet — aux hommes de ma section, après une revue d'armes dont j'avais été très satisfait. Ils m'ont chargé de te dire que tu étais une bien gentille nièce. Je pense comme eux.

Tu auras été, j'imagine, bien émue par la mort de ton cher oncle. Tu auras trouvé, j'en suis sûr, qu'il n'était pas possible d'avoir une plus belle mort, — et je suis de ton avis ; mais, comme moi, tu auras pensé avec navrement à la douleur de tous les siens. Tu demanderas à ton papa et à ta maman de m'excuser si je te charge de les remercier de leurs excellentes lettres qui m'ont été au cœur. Ils ont bien compris quelle était ma peine de perdre un cousin qui était en même temps un ami, et d'être dans le chagrin sans pouvoir le communiquer à d'autres, sans pouvoir l'alléger en en parlant. Si j'avais plus de temps, je les aurais remerciés chacun par une lettre, mais ils excuseront un nouveau sous-lieutenant qui s'initie à la vie de sa compagnie.

A SA FEMME

6 mars 1915.

... C'est décidé : à partir de lundi, tous les jours nous partons à six heures du matin par le train pour aller faire des travaux dans le bois de Lagney. Combien de temps ce régime bizarre du train ouvrier durera-t-il?

Ce 7 mars 1915.

Demain nous commençons notre nouveau régime : ce que j'appelle le régime des trains ouvriers. Lever à quatre heures et demie. Déjeuner à cinq heures un quart. Départ de la compagnie à cinq heures trois quarts. Embarquement à six. Débarquement à Lagney vers sept. Marche dans le bois jusqu'à l'emplacement des tranchées à faire. Travail jusqu'à onze. Repos pour le déjeuner de onze heures à midi et demi. Travail jusqu'à quatre heures. Puis rentrée par le train. Nous serons de retour sans doute dans nos cantonnements pour cinq heures et demie, six heures du soir. C'est l'heure du dîner.

Ce 8 mars 1915.

Je t'écris dans le wagon qui nous ramène à notre cantonnement. La neige continue à tomber et à tenir. Je vais rentrer avec un fort bel appétit après dix kilomètres de marche et quelques heures de travail dans un bois peu fréquenté où les sangliers et les cerfs ne sont pas souvent dérangés. Nous travaillons à la lisière de la forêt, le long d'une clairière qui sera charmante en été, quand on pourra pêcher l'écrevisse dans le gros ruisseau qui y coule, mais qui ce matin déjà était bien jolie par la neige. Te rappelles-tu que je t'avais promis le premier perce-neige? Je l'ai cueilli tout à l'heure. Jamais, d'ailleurs, perce-neige n'eut un plus gros chapeau de neige.

A MONSIEUR PIERRE BINET

Ce 10 mars 1915.

Je suis honteux de répondre si brièvement — mais c'est une réponse provisoire — à ta longue et excellente lettre de tout à l'heure. Jamais je n'ai été si absorbé que depuis que nous sommes au « repos ». Nous nous levons à quatre heures et demie, pour aller au travail de terrassement, et nous rentrons au cantonnement à cinq heures. Se changer, lire son courrier, causer avec deux ou trois camarades, et le dîner est arrivé.

Il faut écrire à la veillée, et c'est ce que je fais ; mais alors le sommeil vous prend.

Nous avons passé, en effet, un mois dans les tranchées, et pendant plus de six semaines je ne me suis pas déshabillé : ça a été assez dur ; mais ma santé a bien supporté ce genre de vie, et maintenant je le regrette. La chanson des obus me manque, et je trouve le ciel morne. C'est à ce moment que j'ai été nommé sous-lieutenant ; mais ce n'est pas ce qui s'appelle être promu sur le champ de bataille, car nous n'avons pas combattu : nous avons connu simplement l'arrosage quotidien que le communiqué appelle « duel d'artillerie » ; il y a, d'ailleurs, une providence : les marmites tombent entre les « poilus », mais ne les touchent pas.

Merci de ta sympathie dans le deuil qui nous atteint. C'est une vraie peine pour moi. Joseph était une admirable nature, et ce cousin était un ami. Il faut savoir accepter tous ces déchirements. Je me réjouis que tu n'aies encore connu aucune de ces tristesses de famille. J'espère que vous garderez votre bonne étoile.

A SA FEMME

Ce 11 mars 1915.

Je commence par m'admirer moi-même : j'aurai connu toute les prouesses épistolaires. Il est huit heures du matin. Je suis dans un taillis de mon bois. Je viens de mettre mes chantiers en train et je m'enfonce dans le fourré. Impossible de m'asseoir, car il y a une neige très épaisse, et, d'ailleurs, les sièges manquent. Je suis debout devant un petit rondin que j'ai coupé pour me faire un pied de table. J'ai apporté une petite planchette dans ma musette ; et me voilà installé à mon secrétaire. Tu avoueras que je suis le modèle des correspondants et que je pourrais être cité à l'ordre du jour des services postaux.

Ce 12 mars 1915.

Aujourd'hui temps tiède, délicieux. Si l'on voulait faire une cure d'air et se nourrir des fortes senteurs des bois, on ne pourrait mieux trouver. Hier, sous la neige, le bois était encore

silencieux et mort. Aujourd'hui tout s'anime, la buse siffle, les geais crient, des oiseaux traversent les layons de la forêt avec de jolis froufrous d'ailes ; et l'on voit les premiers bourgeons d'aubépine.

A MONSIEUR VICTOR GIRAUD

En campagne, ce 13 mars 1915.

Voilà plusieurs jours que je veux répondre à votre si bonne lettre ; et chaque jour le temps me manque ; je suis obligé de veiller très tard pour tenir à peu près au courant ma correspondance. Et cependant nous sommes au « repos ». Depuis douze jours, nous avons quitté les tranchées. Au lieu d'en occuper, nous en faisons. De nouveau la canonnade s'est éloignée et assourdie, et nous ne sommes plus, jusqu'à nouvel ordre, que des terrassiers. Nous menons, d'ailleurs, la vie d'ouvriers. Lever à quatre heures et demie. Départ pour le chantier par le train. Retour au cantonnement à la nuit, après avoir travaillé toute la journée en plein bois, dans des bois qui sont charmants, et où il ferait délicieux admirer l'éclosion du printemps, si l'on était un peu plus libre d'esprit. Quand on rentre le soir chez soi un peu fatigué par la route, le grand air, et tantôt par les dernières brises d'hiver, tantôt les premières brises printanières, — il faut déjà un certain courage pour lire son courrier, un peu plus pour lire son journal, beaucoup plus pour répondre aux lettres. C'est pourtant ce courage, mon cher ami, dont vous êtes ce soir le bénéficiaire. Depuis que je suis sous-lieutenant, ma vie matérielle s'est bien améliorée, j'ai un confort, une liberté, ou plutôt une solitude qui sont très appréciables ; mais j'ai aussi plus de responsabilité ; je prends mon métier au sérieux, et je passe toutes mes journées à surveiller mes hommes, et à tâcher de les connaître, pour en tirer le meilleur parti, en leur rendant la vie aussi supportable que possible.

Merci de la sympathie si affectueuse que vous avez témoignée à ma femme et à moi dans la grande peine qui nous a atteints. Mon cousin Ollé-Laprune était pour moi un vrai ami. J'admirais profondément sa nature généreuse. Il est allé au-

devant de la mort avec un oubli de lui-même que d'aucuns pourraient appeler de la témérité ou de l'imprudence, mais une si noble imprudence ! Je ne crois pas que vous l'ayez connu. Mais parlez-en à Hazard. Il vous dira que c'était une nature de héros, ou mieux de chevalier.

J'ai lu avec un grand plaisir tous les articles que vous m'avez fait parvenir. Votre article sur l'Alsace m'a beaucoup appris : j'ignorais absolument cette émigration alsacienne en Algérie et en Normandie. Les conclusions que vous tirez de ces faits économiques et sociaux me paraissent fort justes. J'ai beaucoup goûté votre appel *Aux Jeunes*. Je n'en suis plus un ; mais votre éloquence et votre émotion m'ont rajeuni. Pour moi, quoi qu'il y ait eu dans ma vie, depuis sept mois, quelques jours durs ou quelques jours mornes, je ne regrette rien de mes expériences, et je me réjouis d'avoir pu faire mon devoir comme les camarades de mon âge. Je n'en savourerai que mieux l'ivresse et les douceurs de la victoire. Car la voici qui vient : elle approche, et nous allons la violenter. Dans quelques jours, sans doute, va commencer la grande ruée décisive, qui entraînera sans doute vers l'avant notre bataillon. Peut-être la victoire va-t-elle prendre une allure accélérée ; et peut-être notre revoir est-il plus proche qu'on pourrait le croire.

A MADEMOISELLE G. Z...

En campagne, ce 20 mars 1915.

C'est vous qui aurez aujourd'hui la lettre du bois... Me voici, comme les jours précédents, assis sur mon fagot dans la demi-clairière que j'ai fait débroussailler en avant de ma tranchée. Hier nous avions eu une pluie glaciale sur laquelle avait passé un vilain hâle de mars. Aujourd'hui, une petite gelée a rendu le sol croustillant, et un admirable soleil illumine les lierres et les mousses des chênes ; les perce-neige achèvent de s'épanouir entre les feuilles sèches, et déjà on voit poindre, toutes luisantes comme de petites épées, les premières pousses du muguet. Si vous étiez ici, malgré toutes les tristesses qui vous oppressent, vous vous laisseriez prendre par cet éveil printanier de la forêt ; vous jouiriez de toute

cette vie nouvelle qui commence à s'ébrouer dans les taillis ; vous qui aimez tant les oiseaux, vous en verriez de bien jolis rassemblements : il y a des geais, des bergeronnettes, des merles, des verdiers, que sais-je? Dans ce bois infréquenté, où il y a encore des troupeaux de sangliers, on ne peut faire deux pas sans apercevoir un nid. Ce matin, en passant près d'une épine qui commençait à rougeoyer, j'ai aperçu le plus charmant nid de grives qu'on puisse rêver. Mes hommes font du clayonnage très artiste devant leurs tranchées ; mais rien ne vaut le « clayonnage » de ce nid de grives. Je pensais à vous en me promenant dans les layons de la forêt.

Je viens d'être interrompu par la visite d'un officier du génie avec qui nous avons causé terrassement, talus, banquettes de tireur, casquettes, appuie-coudes, etc. Je reprends mon fil. Vous m'avez écrit l'autre jour une lettre si affectueuse, dont l'amitié si profonde et si vraie m'a fait un tel plaisir et un tel bien. Plus les tristesses et les préoccupations s'amassent autour de nous, plus on sent dans les amitiés et dans l'amour le meilleur refuge contre le chagrin et la démoralisation, parce qu'il semble qu'on éprouve mieux à plusieurs la certitude des réalités divines que dans l'isolement du cœur. Vous avez bien deviné toute la peine que m'avait causée la mort si noble, mais si tragique, de Joseph. Sans doute, je le connaissais moins que vous ; je n'avais eu avec lui que des contacts rapides et toujours trop pressés ; mais c'était une de ces belles âmes transparentes qui séduisaient aussitôt et qui montraient dès l'abord toute leur générosité et toute leur force d'élan. Et je crois pouvoir dire que, si je ne le connaissais pas assez pour souffrir de sa mort autant que d'autres, je l'ai assez connu pour pouvoir l'admirer autant que quiconque.

A SA FEMME

Ce 25 mars 1915.

Il est certain maintenant que nous partons. C'est une question de jours et de très peu de jours. Il est vraisemblable que nous allons revenir dans la région où nous étions le mois précédent ; mais, cette fois, le temps sera beaucoup plus

agréable, et nous ne risquerons plus de trouver des tranchées pleines de boue comme au début de février. Voilà pourtant deux jours qu'il tombe de bonnes averses, mais ce sont des pluies chaudes qui hâtent l'éclosion du printemps.

Ce 26 mars, à 6 heures.

Je reprends ma lettre à la fin de ma journée, ma dernière journée d'Écrouves sans doute, car demain — c'est bien décidé — nous partons. Nous ne savons pas encore où. Nous savons seulement que notre première étape est Saint-Jean, tout près de l'endroit dont je te parlais hier. Quelques-uns disent que nous y resterons et que nous ferons des travaux dans le voisinage ; d'autres que nous irons occuper des tranchées dans un bois en avant, près de Pont-à-Mousson. Dans quarante-huit heures nous serons fixés. Si nous avons demain le temps d'aujourd'hui, ce sera merveilleux, mais c'est encore une gelée blanche.

Ce 27 mars 1915.

Nous voici arrivés à destination en dix heures de marche. Surprise charmante : nous sommes revenus dans la région que nous occupions en février, dans le même bois, mais tout à fait à l'arrière, dans un petit village sylvestre qu'on a installé en quelques semaines et qui est simplement une merveille. C'est charmant et tout à fait imprévu.

Ce 28 mars 1915.

Il est huit heures du matin ; nous allons bientôt déjeuner avant de partir sur le terrain. En attendant le signal du départ, je te commence une lettre sur la petite table de ma chambre ; car j'ai une chambre ; mais j'ai tant de choses à te dire que je ne sais trop par où commencer le débrouillement de l'écheveau. Nous n'occupons pas de tranchées ; et nous sommes venus simplement ici en terrassiers ; nous allons savoir tout à l'heure ce qu'on nous demandera : un officier d'artillerie me disait hier que nous allions construire un chemin sur le plateau de M... ; d'autres croient qu'il s'agit de travaux de défense : nous verrons. Le petit ravin où nous sommes est,

comme celui que nous occupions il y a un mois, dans un angle mort de tir : de temps en temps, il tombe des éclats ; mais nos toits sont assez épais pour s'en moquer. Quand nous sommes redescendus le 24 février, le ravin était solitaire, inoccupé et son taillis vierge. En l'espace de trois semaines des artilleurs du 6e ont fait une petite merveille. Ils ont établi au fond du ravin montant vers la crête une route minuscule, bien empierrée, avec de petits fossés d'écoulement en miniature. Le long de cette route, ils ont élevé une petite cité en bois, dont les maisons sont bien alignées du même côté, le côté gauche en montant. Je dis des maisons, je devrais dire des villas, car elles sont construites très joliment avec un goût ingénieux qui a le souci de l'élégance. Ces villas sont dissimulées sous la mousse et les branchages pour éviter d'être aperçues des avions : les toits, en tôle ondulée, sont recouverts d'une couche assez épaisse de terre et de pierres pour défier les obus. L'intérieur est vraiment très confortable pour qui se rappelle l'organisation des tranchées. Les hommes ont des bas-flancs convenablement élevés au-dessus du sol et bien secs avec de la paille en abondance. Les officiers ont, deux par deux, dans un angle de baraque, des chambrettes très propres et très engageantes ; j'ai un lit ou quelque chose qui y ressemble fort. Sur un cadre en planches, élevé de 0 m. 60 du sol, on a tendu une toile métallique qui forme sommier. Là-dessus une grosse botte de paille recouverte d'une toile de tente, et mon sac de couchage, je suis installé comme dans un lit authentique. Ce lit occupe exactement l'un des panneaux du quadrilatère. Sur l'un des panneaux perpendiculaires, une large planche de 0 m. 75 de longueur me sert de table ; en face, quelques grands clous sont élevés à la dignité de pendoirs. En face du lit, la porte. Au-dessus de la table, une fenêtre-lucarne de 0 m. 30 sur 0 m. 60, et voilà mon home. La porte ouvre sur un minuscule couloir. Vis-à-vis, la porte de la chambrette de M. P... Entre les deux, un petit poêle, où nous pouvons faire du feu la nuit. J'oubliais : dans huit jours nous aurons la lumière électrique. Tout est posé : on n'attend plus que le générateur.

... Nous allons travailler à une heure de marche environ de nos anciennes tranchées. Nous transformons en boyau de

communication le fossé de la route. Nous traverserons deux fois par jour le champ de bataille de M... dont je t'avais parlé... J'ai revu et entendu avec plaisir les obus. Cela met un peu de variété et d'émotion dans une besogne bien monotone, car je ne connais rien de plus ingrat que de surveiller pendant toute une journée, sur une route en plein vent et sans abri, une équipe de terrassiers. Heureusement la pensée du péril, celle aussi du service réel que l'on rendra aux camarades, vous encouragent.

Ce 30 mars, midi.

Voici de la haute couleur locale. Je t'écris dans le boyau de communication que nous avons creusé hier et que nous occupons aujourd'hui. Nous savions depuis hier qu'il y aurait cette nuit une importante attaque ; mais nous ne supposions pas que nous serions englobés dans le mouvement. Ce matin nous sommes partis au travail comme d'habitude. A peine avions-nous fait un kilomètre hors du ravin qu'un cycliste nous donnait l'ordre de rentrer. Nous étions depuis cinq minutes sur le chemin du retour qu'un autre cycliste nous donnait l'ordre de repartir de l'avant. Nous sommes donc repartis, mais en prenant le chemin des écoliers, car il y avait grand concert, et le chemin direct était trop arrosé. Nous avons passé devant des séries de batteries françaises de tout calibre et de toute force. Il n'y en avait pas une d'inactive. Du côté boche, on cherchait à les faire taire, mais rien n'arrivait à destination. Nous avons cheminé ainsi par des chemins défilés jusqu'à notre boyau de communication où tout le bataillon s'est enfoncé. Nous étions là en réserve pour le cas où le régiment qui était à l'attaque aurait eu besoin de soutien. Jusqu'ici on n'a pas recours à nous, et, sauf une contre-attaque toujours possible, il est probable que ce soir nous rejoindrons tranquillement nos chalets. Voici une heure que la canonnade s'apaise. C'est tout juste si de loin en loin un obus passe et vient mourir de l'autre côté de la route. Il semble, d'ailleurs, que dans toute cette affaire, même au moment où ça chauffait le plus fort, l'artillerie allemande ménageait ses projectiles. Un cycliste du 169e — qui faisait l'attaque — nous apporte à l'instant d'excellentes nouvelles. La tentative

a parfaitement réussi, et tous les objectifs qu'on se proposait sont atteints. Le calme est tel depuis une heure que j'ai pu quitter mon boyau et m'en aller par la route déjeuner avec P... et mon capitaine dans le boyau qu'ils occupent.

A MONSIEUR GUSTAVE LANSON

En campagne, ce 1er avril 1915.

J'apprends par le *Temps* d'avant-hier que la *Revue de Paris* doit publier aujourd'hui une réponse de vous à l'appel de la *Revue des nations.* Je ne m'étonne pas que Reynold ne m'ait pas envoyé son plaidoyer, car j'ai laissé sans réponse une lettre déjà très ambiguë qu'il m'avait écrite il y a quelques mois. Aussi j'aurais grand plaisir à lire son appel et votre réplique. Si vous avez fait de votre article un tirage à part, ou s'il vous reste quelque numéro disponible de la *Revue*, vous seriez tout à fait aimable de m'en envoyer un. Pardonnez-moi mon sans-façon ; mais le sujet est de ceux sur lesquels il est bon dès maintenant de s'arrêter aux heures de loisir ; et excusez-moi de vous quitter un peu brusquement, mais le boyau de sape, où je surveille en ce moment le travail de mes hommes, est un cabinet assez peu confortable, et le sifflement aigre des marmites qui roulent au-dessus de moi me donne de temps en temps quelques distractions.

Merci d'avance pour votre envoi, si vous pouvez me le faire. Je continue à très bien aller et à supporter sans effort les fatigues de la campagne, — fatigues qui sont, d'ailleurs, moins dures pour les territoriaux que pour les réservistes. Je voudrais espérer et j'espère un peu que l'heure de la victoire et du retour approche.

A SA FEMME

Ce 1er avril 1915.

Ce matin, il est neuf heures. Nous venons d'arriver dans notre boyau. Je viens de trouver un quartier de roche ensoleillée qui va me faire un siège très confortable, et me voici pour bavarder. Hier, dans l'après-dînée nous avons changé

de travail. Au lieu de creuser un boyau le long de la grand'-route, nous avons été envoyés deux kilomètres en avant pour élargir un boyau de sape et y faire de distance en distance des niches d'évidement (ces niches permettent à deux files d'hommes qui se rencontrent marchant en sens inverse dans le boyau de pouvoir se croiser). L'ouvrage sera sans doute fini pour midi. Nous sommes à deux kilomètres en avant de la route, dans la direction de F...-en-H... ; mais ces deux kilomètres à vol d'oiseau représentent bien quatre kilomètres de boyau. C'est toute une ville souterraine dont les rues se croisent et s'enchevêtrent les unes dans les autres. Les bons petits gars qui vivent et trottent là dedans se sont naturellement amusés à baptiser ces rues, et quelques habitués du métro ont retrouvé sans peine les noms des grandes lignes, pour les transporter ici. A l'entrée d'un couloir, tu vois : « Direction Porte Maillot, etc. ». C'ést innocent ; et pourtant on rit avec un petit soupir. Nous avions donc à élargir ce boyau, profond de deux mètres, mais trop étroit. Tout le bataillon y a été employé, l'après-dînée, et achève ce matin. Dans ces hautes et minces ruelles, on se sent dans une sécurité parfaite ; et c'est avec une complète sérénité qu'on écoute au-dessus de soi le va-et-vient des projectiles, et qu'on s'amuse à les reconnaître au passage. Il y a les petits 75, qui sont presque dans notre dos, et qui éclatent comme des roquets en colère. Il y a les 120 long, dont les obus partent avec un bruit de locomotive qui démarre, et qui un peu plus loin ont l'air de rouler comme des wagonnets sur des montagnes russes aériennes. Il y a les grosses marmites de 210 qui cheminent avec un sifflement de vent d'orage, qui éclatent en faisant tout trembler, et dont l'arrivée est suivie, dans un cercle de cent mètres, par une pluie de pierres et de mottes de terre, qui tombent lourdement comme des grêlons. Ah ! celles-là nous avons pu nous y habituer hier. Au milieu de la cité souterraine, on avait installé un projecteur — j'imagine pour aider à l'attaque du soir. Quelque avion, sans doute, l'avait repéré. Pendant une heure, d'énormes marmites sont tombées tout autour. Nos ruelles, qui encerclaient le projecteur, étaient donc des loges d'avant-scène. A chaque marmite qui venait s'effondrer sur le sol, je collais mon oreille contre la paroi ; et l'on sentait to te la terre frémir, et bondir comme

un cœur dans une poitrine oppressée. C'était terrible et émouvant ; du moins cela me paraissait tel dans les premières minutes. Mais, au cinquième ou sixième coup, on s'intéressait au joujou infernal comme des enfants. Les hommes pliaient la tête sous le sifflement du passager, et la relevaient aussitôt pour le voir éclater. Heureusement, personne chez nous n'a été atteint : il y a eu seulement un homme qui s'est blessé à la joue avec sa pioche en baissant trop brusquement la tête. Mais nous avons eu de la chance tout de même, car, ce matin, en revenant dans le boyau, nous en avons trouvé l'un des passages obstrué par une marmite qui était tombée en plein dans la ruelle. Ma section avait dû y passer cinq ou dix minutes plus tôt.

— Je viens d'interrompre ma lettre. Sur ma droite, à dix pas de moi, deux planches jetées au-dessus du boyau font un pont. Quatre hommes viennent d'y passer portant sur leurs épaules une forme humaine enveloppée dans une toile de tente. C'est le capitaine de la 2e compagnie du 169e qui passe. Hier soir, dans l'attaque de F...-en-H..., il a été le premier tué. Le village est pris, mais le capitaine est resté. Hier, vers une heure, quand nous avions reçu l'ordre d'élargir le boyau de sape qui conduisait jusqu'à sa tranchée, j'avais été le voir, pour lui demander des instructions. Il dormait : dernier repos avant l'attaque, dernier sommeil avant celui d'aujourd'hui. Malgré ce réveil désagréable, le capitaine J... avait été très accueillant pour moi ; je revois ce grand garçon de trente à trente-cinq ans : figure sérieuse et courtoise ; silhouette élégante et souple. Maintenant c'est quelque chose de lourd et d'inerte qui chemine lentement sur quatre épaules. Je salue et je ne puis quitter des yeux ce pauvre corps voilé. Je suis monté sur le petit pont et j'ai regardé, jusqu'à ce qu'ils disparaissent à l'horizon, les quatre porteurs et leur fardeau. Quelques obus légers sifflaient dans le ciel bleu, les alouettes chantaient comme dans une campagne où le printemps ne serait pas ensanglanté, et les brancardiers du capitaine s'enfonçaient tout doucement dans une brume dorée qui faisait auréole.

Cinq heures et demie. — Nous voilà hors de notre boyau de sape et revenus sur la route. Assis sur la dernière marche d'un

des escaliers que je viens de faire creuser, je regarde devant moi l'horizon merveilleux, dans le calme du soir qui vient après la rude bataille de l'après-dînée. Le soleil, déjà bas, descendait vers les coteaux bleuis comme une hostie vers un reposoir. Et ce sera le seul reposoir que je visiterai aujourd'hui. Triste jeudi saint, sans église, sans sacrifice, sans communion ! mais je me sens bien uni à tous les chrétiens qui fêtaient le grand mystère...

Ce 2 avril 1915.

Aujourd'hui, je jouis profondément de la campagne. Après l'effrayant vacarme des trois jours précédents, c'est une telle félicité de se sentir dans des prés paisibles et de pouvoir humer l'air matinal sans faire attention aux marmites, sans prêter l'oreille au sifflement des obus. Calme absolu sur toute la ligne : c'est, d'ailleurs, le calme de la victoire, puisque nous conservons toutes les positions occupées hier et avant-hier. Seuls quelques avions, tentés par ce ciel enivrant, viennent ronfler au-dessus de nous, tournoient un instant et s'en vont. Mais tout ce silence n'est qu'en surface. Les mouvements de troupe se succèdent. Il n'y a pas dans toute la région un seul abri, une seule grange qui ne regorge de poilus. Les convois de ravitaillement, les grosses pièces d'artillerie se succèdent presque sans fin sur les routes ; et c'est plaisir de voir tout cela, hommes, bêtes et matériel, en aussi bon état. On a le sentiment d'une force neuve, d'un organisme jeune en pleine vitalité. Tout ce que je vois autour de moi me donne grande espérance, espérance dans une victoire prochaine.

Au milieu de toutes ces troupes fraîches, que fera-t-on de nous? Bien peu le savent, je crois. Quand nous avons quitté É..., le général M... nous a donné, devant moi, rendez-vous « dans trois semaines ». Mais la situation peut changer d'un jour à l'autre. Actuellement, à É..., il y a 5 000 hommes qui cantonnent, c'est-à-dire cinq fois ce que nous étions. Si, devant cette ruée qui se prépare, le front allemand se décidait à craquer, nous serions pris dans le mouvement et nous pourrions occuper les positions reconquises. Mais je crois que tu peux te tranquilliser. Sauf imprévu, ce n'est pas à nous qu'on aura recours pour les grands assauts. Vraisemblable-

ment nous serons toujours en soutien, en réserve, ou employés à des travaux pour faciliter telle ou telle manœuvre ou attaque. Ce sont là des besognes qui comportent, sans doute, quelques risques ; mais ce serait un peu honteux d'être aujourd'hui soldat et de n'être jamais exposé. C'est le minimum de ce qu'on peut avoir quand on est sur le front.

Deux heures. — Je continue ma lettre assis sur un beau tronc de hêtre coupé. Je suis dans un bois ; mais il ne reste plus que quelques grands fûts meurtris. Pas une feuille morte sur le sol, ou, pour autant dire, pas une. Partout le sol a été tellement foulé et tassé que c'est une manière d'esplanade. Tout ce qui reste de broussailles et de taillis, tristement fauché et couché, n'est plus qu'une série d'abatis qui s'étendent jusqu'au fossé transformé en tranchée. C'est le Bois-le-Prêtre, la pointe extrême du bois. Une de mes escouades a dû remonter dans le boyau de sape pour y creuser quelques niches supplémentaires ; je viens d'aller y faire un tour d'inspection ; et, pour me rendre à ce chantier, j'ai pris un boyau détourné qui passe par le bois. Je ne puis pas dire encore :

> Nourri dans le sérail, j'en connais les détours;

mais je puis t'assurer que je commence à bien connaître la topographie du village souterrain où nous travaillons. L'après-midi est superbe. Soleil étincelant, une chaleur d'été ! quelques mouches d'orage viennent même vous agacer ; calme presque complet sur le front ; et pourtant ce coin de bois est triste, indiciblement triste ; ce n'est plus qu'un cimetière, où il semble que le printemps ne retrouvera plus sa grâce et sa joie. Et voici pourtant, blottie à mes pieds dans un fouillis de lierre, qu'on dirait ensanglanté, une pauvre petite anémone qui achève de s'ouvrir...

3 avril, 2 heures de l'après-midi.

Je t'écris dans une petite « cagna » toute proche de l'auberge Saint-Pierre avec laquelle l'un des derniers communiqués a dû te faire faire connaissance. A ce propos je te découpe dans ces bulletins de victoire ce qui concerne les événements dont j'ai été le témoin. Ce sera pour toi un nouveau moyen de situer ma vie avec plus de précision. Jusqu'ici le communiqué

et ce que j'ai vu concordent en tous points. Aujourd'hui, contraste complet avec hier. Brouillard pénétrant, pluie fine et froide qui vous glace; malgré mon caoutchouc, toute ma capote est trempée. Heureusement que notre cuisinier nous a fait un bon feu où de temps à autre nous pouvons venir nous sécher.

Pâques 1915.

J'espérais hier soir, en rentrant, pouvoir t'achever après le dîner ma lettre commencée ; mais nous achevions de dîner — lentement, d'ailleurs, car, avec mon vieux capitaine, un repas ne s'enlève pas à la baïonnette, — quand l'ordre nous est venu de partir pour faire des travaux urgents. Il s'agissait d'établir un boyau de communication entre le Bois-Brûlé et les crêtes qui dominent R.., qu'on devait prendre cette nuit même. Nous sommes donc partis en cinq minutes, et tout le monde avec beaucoup de bonne volonté. Les hommes avaient déjà fait quinze kilomètres dans leur journée ; et entre temps ils avaient pioché et pelleté sans relâche. Ils repartirent sur les mêmes routes sans se plaindre. Une pluie fine tombait qui ne nous lâcha pas un instant. Nous sommes restés là à travailler jusqu'à cinq heures du matin sans autre distraction que celle des fusées éclairantes, des projecteurs, des canonnades variées et opposées, des balles perdues qui venaient mourir sur la crête et qui sifflaient finement et ironiquement, nous frôlant comme des caresses de sirène. Ah! quel ciel admirable que ce ciel nocturne et voilé, derrière lequel passait d'instant à autre la face trempée d'une lune de désolation et qui s'illuminait sans arrêt de la fulguration des batteries. Cependant, malgré la beauté et l'intérêt passionné du spectacle, — puisque, au moment même, nous prenions les villages que nous voulions prendre, — j'avais à lutter contre le sommeil.

On nous a laissé reposer le reste de la journée ; mais il est probable que ce soir nous repartirons au travail de nuit... et sous la pluie. Triste jour de Pâques, où je n'ai pu que communier spirituellement avec notre Dieu. Pourtant, quelque fatigué que je fusse, je suis descendu tout à l'heure à M..., à l'heure que je supposais celle des vêpres. Mais l'église était vide, et ce matin le prêtre qu'on attendait n'était pas venu

pourla messe. J'ai pris, sur le banc où j'étais, un vieux paroissien abandonné, et j'ai lu l'évangile de la Résurrection.

A SA MÈRE

Pâques 1915.

Nous avons eu une soirée en impromptu qui a terminé merveilleusement le carême. Nous avons dû partir en hâte pour faire des travaux urgents en vue de l'attaque de nuit — qui a été, comme tu le verras dans le communiqué d'aujourd'hui, une victoire. Nous avons passé notre nuit sur une crête dominant R..., où nous creusions un long boyau en crémaillère pour y faire passer des troupes d'assaut. Ça a été pour les hommes quatre heures de marche et cinq heures de travail, de dur travail sous la pluie incessante ; et pour les officiers qui surveillent et encouragent ou stimulent, s'ils n'ont pas la fatigue de la pelle et de la pioche, ils ont l'ennui des heures interminables où les poussées de sommeil auxquelles il faut résister sont de plus en plus pressantes. Heureusement la bataille était toute voisine, ou plutôt nous étions en pleine bataille, puisque les feux des deux artilleries se croisaient au-dessus de nous et que des balles légères sifflotaient à côté de nous. Quand la crise de sommeil a été passée, j'ai pu jouir des splendeurs changeantes de ce ciel que le canon troublait et secouait sans cesse. Et maintenant nous savons que, sous nos yeux, c'était la victoire qui se faisait dans cette nuit tragique que je n'oublierai pas. Peut-être, d'ailleurs, va-t-elle recommencer ce soir. Nous sommes rentrés ce matin après ces vingt-quatre heures de marche et de travail sans relâche, avec des capotes pleines de boue et lourdes d'eau. Depuis lors, sauf une courte pause pour « casser la croûte », officiers et hommes dorment et ronflent comme de pauvres bêtes fatiguées. Pour moi, je n'ai dormi que quelques heures le matin. Tout à l'heure, je suis allé au village voisin pour faire une petite visite à l'église, — église sans prêtre, d'ailleurs, et d'une tristesse, d'un abandon navrants ; et puis je suis revenu ici mettre ma correspondance à jour.

Dans ce triste et solitaire jour de Pâques, j'ai pensé plus

d'une fois à votre tristesse et à votre solitude ; mais je me suis réuni à vous dans ces espérances de résurrection et d'éternité qui, à travers toutes les douleurs, constituent la joie profonde de la vie.

A SA FEMME

Ce 6 avril 1915.

Il est quatre heures de l'après-midi, et je commence à croire que nous n'irons pas au travail cette nuit. Aussi, au lieu de dîner à quatre heures, nous ne mangerons sans doute qu'à six heures. Après quoi nous irons nous coucher et nous dormirons peut-être une bonne nuit. Hier j'ai passé une nuit blanche et je n'ai même pas eu le temps de dîner, car j'ai dû partir, dès quatre heures, avec les officiers du génie, faire la reconnaissance de notre emplacement de travail pour la nuit. Peine inutile, du reste, car, en fin de compte, nous sommes retournés à notre chantier de Pâques, et nous avons continué à creuser sous un ciel sans lune notre boyau en crémaillère. C'est qu'en effet, au point de vue militaire, la journée d'hier a été, je le crois, une déception pour l'état-major. Nous n'avons avancé que d'une centaine de mètres et au prix de durs sacrifices, alors qu'on espérait sur cette partie du front un fléchissement très prononcé de l'ennemi. Aussi, au lieu de prolonger bien loin en avant les boyaux des premières tranchées, nous avons dû nous contenter d'améliorer notre ancien travail. Ah ! cette nuit d'hier et de ce matin, elle a été bien mélancolique ! et je devais me contenir pour ne pas laisser le doute s'infiltrer en moi, je ne dis pas sur la victoire finale, mais sur la victoire prochaine. Après le si gros effort de la journée, j'avais le sentiment que rien n'était changé sur le front immuable d'en face. De minute en minute les fusées éclairantes s'y succédaient comme le symbole d'une ténacité toujours en éveil. Partout, d'un côté comme de l'autre, les batteries faisaient rage ; c'était un grondement et des rafales ininterrompus ; et ce sabbat infernal était vain. Tout près de nous, sentinelles les plus avancées sur notre ligne, deux pièces de 75 aboyaient dans la nuit. C'était si déchirant, physiquement et moralement, cet éclair brutal qui nous secouait

en nous aveuglant ; et je me demandais combien ces jolis petits canons devraient encore cracher d'obus, avant de pouvoir faire le bond qui les porterait sur la frontière, pourtant si proche... Et le retour, à quatre heures du matin, quelle tragique et inoubliable vision ! Le jour, on ne voit personne dans l'immensité des champs qu'arrosent les marmites et les shrapnells. Des milliers d'hommes sont terrés dans leurs trous et attendent. Dès que l'ombre arrive, toutes ces forces cachées se mettent en mouvement. L'unique route du pays est sans cesse encombrée. Après les grandes pluies des jours précédents, elle n'était plus qu'un large fleuve jaune, où tout le monde, bêtes et gens, pataugeaient en faisant gicler la boue. Des files de soldats immondes, véritables paquets de terre ambulants, qui avaient dû se jeter plus d'une fois à plat ventre dans la glaise pour laisser passer les obus, se suivaient sans mot dire sur un des côtés de la route. Les lourds convois passaient, rejetant dans les fossés les groupes moins puissants et moins rapides. La compagnie faisait cinquante mètres pour s'arrêter aussitôt. On restait là, sous la douche de boue, indifférents et passifs, regardant ce qui nous frôlait. C'était tantôt quelques fuyards, quelques égarés qui s'en allaient sans savoir où, fourbus et un peu honteux, sachant seulement qu'ils n'allaient pas du côté de la rafale. Tantôt c'était des blessés, encore assez solides pour gagner à pied l'ambulance prochaine. Quand une fusée les éclairait, on voyait de pauvres êtres lents et tristes, murmurant des paroles inintelligibles ou des gémissements de détresse, comme s'ils étaient encore dans la fournaise du combat : « Oh ! la misère !... oh ! l'horrible guerre » ! Leurs pansements provisoires mettaient sur leurs figures ou sur leurs mains une tache de blancheur d'autant plus éclatante que le reste, loques et peau, était plus assombri par la boue. Ailleurs, c'en était d'autres, groupés autour d'une cuisine roulante et mangeant gloutonnement dans la nuit noire des choses noires comme elle. Plus loin, à la croisée des chemins, une ambulance de campagne, toute illuminée par l'acétylène, ressemblait, avec ses murs et ses toits en grosse toile de tente, à quelque baraque foraine ; le long de la route, alignés comme à la sortie d'un théâtre, les automobiles attendaient, tout prêts à emmener dans les blancs asiles de paix les

grands meurtris de la bataille. Si je vivais depuis longtemps sur le front, je serais sans doute blasé sur cette détresse des nuits d'attaque ; et je devais payer alors, dans cette longue marche de retour, les trop grandes espérances déçues dont je m'étais enchanté jusqu'à la fin de la journée. Néanmoins il faut penser fortement à la victoire nécessaire, à la revanche de la justice, pour ne pas se laisser démoraliser par ces spectacles de désolation.

A MONSIEUR G. BRÉTON

En campagne, ce 7 avril 1915.

Je ne sais si ma femme vous aura fait parvenir, comme je le lui avais demandé il y a quelque temps, les chapitres V et VI de la IIIe partie de mon *Jean-Jacques.* Si oui, vous pouvez toujours les faire composer ; mais je vous demanderai d'attendre un signe de moi pour m'envoyer des épreuves, car, en ce moment, mes loisirs de correcteur sont réduits à zéro. Je passe, en effet, le plus clair de mon temps (quand je dis « le plus clair », c'est une façon de parler, car je travaille souvent de nuit et par des nuits sans lune) à faire creuser des boyaux de communication entre nos anciennes tranchées et les nouvelles crêtes conquises. C'est une besogne sans panache, mais non sans « marmites », de creuser le chemin de la victoire.

Un peu plus tard, si l'on nous ramène à l'arrière, pour compenser nos nuits sans sommeil, — je demanderai volontiers à Jean-Jacques de distraire mes soirées de cantonnement. En tout cas, si quelque indiscret shrapnell supprimait tout ensemble l'auteur et le correcteur, j'ai eu soin à la fin de janvier, en quittant mon fortin, d'écrire une petite préface d'outre-tombe pour m'excuser auprès du public de ne pas lui offrir un rôti cuit à point. Espérons que ma préface me restera pour compte.

A SA FEMME

Ce 8 avril 1915.

Je t'écris au retour de notre nuit de travail qui a été plus pénible que les précédentes. Il pleuvait à verse pour faire la

route et pour entrer dans le boyau. Cela a duré pendant trois heures, au bout desquelles nous n'avions pas grand'chose à envier aux « poilus » de l'Yser. Quel bain de pieds ! et quelle carapace de boue ! Et je ne parle pas des marmites ! Ce qui nous réconfortait le long du chemin, c'était d'apprendre la bonne nouvelle de la victoire du nord. J'espère, du moins, que ce n'est pas un canard ; mais j'attends, pour me réjouir tout à fait, d'avoir vu le texte officiel. Ce qui doit retarder beaucoup la marche en avant, c'est le temps ignoble, qui dure depuis cinq ou six jours et qui transforme les routes en fleuves immondes, et les champs en marais.

A MONSIEUR GEORGES PYTHON

En campagne, ce 8 avril 1915.

J'avais caressé l'espoir que je serais rentré à Fribourg pour le prochain semestre et déjà je me voyais, oubliant les fatigues de la campagne, sur les hautes terrasses du Guintzet, par les beaux soirs d'été. Mais, quoique je garde toute ma confiance en une victoire beaucoup plus rapide qu'on serait tenté de l'imaginer, je n'attends plus guère ma libération que pour les vacances. Je ne vous cacherai pas que le long exil loin de Fribourg me coûte quelquefois : le mot est bien impropre, car c'est tout le contraire d'un exil que lutter pour son pays sur son sol envahi ; mais il veut dire que j'ai laissé à Fribourg de trop chers souvenirs pour ne pas entendre souvent leur appel. Ce qui achève de rendre cet appel plus tentateur, ce sont les sentiments de gratitude qui s'y mêlent. Si jamais je dois rentrer parmi vous, je ne pourrai pas oublier la sympathie et la générosité de Fribourg pour les blessés français.

Depuis la fin du mois dernier, je suis revenu sur le front ; je passe mes jours, et souvent mes nuits, à faire creuser des boyaux de sape et de communication sous l'aigre sifflement des marmites. Quand il pleut à torrents, comme cette nuit, c'est une besogne qui manque de charme, sinon de danger, mais on est content d'avoir sa part de péril, quand on songe à tous les camarades qui sont déjà tombés pour maintenir une France libre. Jusqu'ici, d'ailleurs, j'ai

eu la chance de ne pas avoir la moindre égratignure.

Veuillez croire que, dans la crise redoutable où nous sommes engagés, je n'oublie pas les graves problèmes qu'elle a posés, par contre-coup, pour la Suisse, et, plus spécialement, pour Fribourg et son Université. A mon espérance d'une prompte victoire pour l'idéal français, se joint chez moi un vif désir de voir Fribourg garder toute sa vitalité internationale, en s'affirmant de plus en plus comme un grand centre spirituel.

A SA FEMME

Ce 9 avril 1915.

Chacune de nos séances de nuit représente déjà — à mesure surtout que nos lignes avancent et en raison des détours qu'il faut faire pour éviter les chemins trop arrosés — plus de vingt kilomètres ; mais vingt kilomètres dans un terrain détestable, avec des à-coups, des arrêts brusques, des changements d'allure qui rendent la marche beaucoup plus fatigante. Mais ce n'est rien encore. Quand on arrive dans le boyau qu'on doit creuser, déjà trempés jusqu'aux os par une averse formidable, et qu'il faut marcher jusqu'à son emplacement de travail dans ces étroits dédales transformés en ruisseaux, on s'installe sur son chantier dans un état déjà peu plaisant. Et il faut rester cinq heures ainsi. Travailler ou surveiller, cela se vaut. L'un est plus pénible, l'autre plus morne. Mercredi, pendant toute la séance, la pluie n'a pas cessé un instant. Si tu te représentes que l'officier doit assez souvent sortir de son boyau pour inspecter ses hommes et se rendre compte de l'avancement des travaux, que plus d'une fois il est obligé de se coucher en vitesse pour éviter la lumière indiscrète d'une fusée éclairante ou une marmite un peu trop proche, tu devines facilement dans quel état on peut rentrer *at home*. Hier matin nous étions de vrais paquets de boue.

Ce 11 avril 1915.

... Si tu étais avec moi, ou mieux en moi, tu sentirais ce que je sens : une grande paix, un abandon total sans inquiétude. On est tout entier à l'instant et au devoir présents, et

le reste on l'abandonne à la Providence. D'ailleurs, il ne faut pas t'exagérer notre danger. Nous avons des risques, c'est certain ; mais ils sont minimes, surtout pour un officier, si on les compare à ceux d'une troupe à l'assaut. Et, pour l'instant, il ne semble pas qu'on veuille nous y envoyer. Notre dernière séance, en particulier, a été très calme. Nous faisions un boyau de communication sur la route de Thiaucourt, juste avant d'arriver à Regniéville. Nous avions les Boches à 300 mètres sur notre droite. Pendant tout le temps que nous avons travaillé, nous avons essuyé quelques coups de feu, surtout après que les fusées éclairantes avaient dénoncé quelques hommes imprudents ; mais les marmites nous ont laissés bien tranquilles. Il est probable que ce soir nous allons travailler dans le village même où nous serons encore plus en sécurité.

A MONSIEUR A. B...

En campagne, ce 11 avril 1915.

Tu as été bien gentil de m'écrire. J'en ai été d'autant plus touché que tu étais toi-même un peu dolent, en quête d'une rougeole qui aura fini, je pense, par se déclarer franchement. Mais tu auras eu une fin de vacances un peu maussade. Ce sont là, il est vrai, de petites misères, quand on songe à toutes celles de l'heure présente. Ton oncle aussi doit faire un petit effort pour t'écrire. Entre ses séances de travail nocturne, s'il s'écoutait, il resterait sur sa paille, à somnoler, à rêvasser, à lire vaguement des journaux, à relire de bonnes lettres comme les tiennes et celles de ta grand'mère ou de ta maman, mais à en écrire, non. Heureusement celles que je reçois me font trop de plaisir, pour que je ne pense pas à celui que peuvent faire les miennes. Et c'est pourquoi j'ai quitté mon sac de couchage, et me voilà installé en face de ma lucarne, sur la petite planche qui me sert de bureau. Je voudrais bien pouvoir te conduire dans ma chambre, qui te paraîtrait, sans doute, si tu y entrais sans transition, une mauvaise mansarde sous les combles et qui me paraît à moi un palais si confortable, surtout quand je reviens de mes boyaux nocturnes. On t'a montré la photographie de ton oncle en sous-lieutenant,

Ce n'est pas un officier pour revue de Longchamp ; mais il est bien lavé et d'une correction presque élégante. Si tu le voyais au retour du travail, tu hésiterais à lui donner la main. L'autre matin, après avoir passé toute ma nuit à circuler dans mon boyau vaseux, ou à en sortir pour surveiller mes hommes, toujours sous la pluie battante, je n'étais plus qu'un sac de boue. J'avais dû entre temps me livrer à quelques exercices d'assouplissement un peu rapides, qui avaient achevé de me faire une jolie carapace : quelque fusée éclairante venait se poser indiscrètement sur la crête, une marmite venait lourdement éclater près de nous : vite, il fallait s'aplatir sans choisir sa place. C'est très amusant... avec un peu de recul, et quand on songe au péril passé. Cela me fera des souvenirs pour mes vieux jours ; cela m'en fera déjà pour nos prochaines vacances, que j'espère bien encore passer à Lay avec vous. Ce sera une grande joie de nous retrouver enfin ; mais, comme tu dis, ce ne sera plus une joie complète ; et nos cœurs regretteront toujours ce quelque chose d'exquis et de bienfaisant qu'était pour tous la présence de ton cher papa.

A SA FEMME

Ce 12 avril 1915.

Je crois que nous commençons à tenir le beau temps ; et ce n'est pas trop tôt, car on se demandait comment l'on pourrait ne pas rester englué dans la boue de certains chemins. Hier déjà, nous avons eu une très belle nuit pour notre travail. A ce calme du ciel correspond un calme relatif du canon, et il semble que, pour quelque temps du moins, on fasse des deux côtés une pause pour souffler.

A MADAME C. DE P...

En campagne, ce 14 avril 1915.

Vous me gâtez avec une insistance affectueuse qui me touche autant qu'elle me couvre de confusion ; et ce n'est pas peu dire : langues de chat et sablés sont arrivés en excellent état

et ne sont pas restés longtemps sous leur ouate protectrice. La popote de la 10e (vous savez peut-être qu'on appelle ainsi le groupe des officiers d'une compagnie, en tant qu'ils mangent), donc la popote de la 10e leur a fait un accueil empressé et reconnaissant. Ces gâteaux exquis sont venus mettre dans notre ordinaire plantureux, mais rustique et peu varié, une note d'élégance et de distinction gastronomique. Mais j'ai été surtout sensible à la pensée inspiratrice, car j'y ai senti cette bonne et fraternelle amitié qui nous unit depuis si longtemps et que chaque année — avec ses joies et ses tristesses — vient resserrer davantage. M... me dit aussi combien vous êtes bonne et entourante pour elle. Elle a eu, ces temps-ci, quelques jours d'inquiétude, que j'aurais peut-être pu lui éviter avec beaucoup de laconisme et un peu de diplomatie ; mais elle m'a demandé avec une telle insistance de l'associer à ma vie en toute vérité que j'aurais cru lui manquer si je lui avais dissimulé les quelques risques que j'ai courus. Le calme relatif qui règne maintenant sur cette partie du front les diminue d'ailleurs considérablement et il est vraisemblable que la semaine prochaine, quand nous irons nous reposer à l'arrière, je pourrai rendre à cette chère amie toute sa sécurité d'esprit. Mais elle n'oubliera pas — ni moi non plus — tous les témoignages de tendresse qui nous ont été prodigués à tous deux dans ces jours un peu émouvants.

A SA FEMME

Ce 17 avril 1915.

Auras-tu vu dans le *Temps* le manifeste des Universités suisses ? C'est de la littérature pleurnicheuse et pâteuse. Ce ne sont pas ces rêvasseries intellectuelles qui avanceront la paix ni surtout la victoire. Il faut d'abord que justice soit faite.

Ce 20 avril 1915.

... Tu me demandes quelques détails sur mes hommes. Les hommes de ma section — car ce sont ceux-là surtout que je connais — sont très mêlés. J'ai quelques apaches, — du reste

intelligents, mais dont l'esprit anarchique ne s'exerce pas au profit de la discipline ; j'ai des ouvriers, un peu aigris comme la plupart des ouvriers d'aujourd'hui ; j'ai des paysans, un peu geignards et toujours mécontents. Et puis j'ai de très braves gens, dont on ne sait pas, au premier abord, ce qu'ils peuvent être dans la vie civile et qui se contentent d'être purement et simplement de bons Français tout à leur devoir présent avec bonne humeur et courage. L'ensemble est loin d'être mauvais ; mais, encore une fois, l'épreuve est trop dure pour des courages ordinaires. Dans les premiers temps, la pensée du péril national a été prédominante ; maintenant que tout se traîne autour d'eux, eux aussi se traînent sur le chemin de l'héroïsme ; et la pensée des lendemains de guerre les hante. Je suis loin de leur en faire un grief ; à leur place, peut-être, je serais beaucoup plus déprimé ; mais enfin, on voit près d'eux ce que c'est que l'envers du « miracle français », comme dit notre bon Giraud. Je crois qu'ils ne me détestent pas. Je t'avoue, d'ailleurs, que devant leur misère, leur pauvre solde, leur maigre pitance, le sentiment de mon aisance et de mon confort relatifs me gêne. J'ai pour eux de petites attentions, où ils savent que mon porte-monnaie est mis à contribution, et cela les touche. Je m'intéresse à leur vie, à leur famille, à leurs ennuis ; ils sentent, je crois, que cet intérêt est sincère, et cela les touche davantage (on a le temps de causer dans les marches de nuit) ; mais, malgré tous mes efforts, nous sommes encore loin les uns des autres ; et ce n'est pas en si peu de temps qu'on peut s'attacher des hommes. A vrai dire, ce n'est pas cela que je cherche. Je voudrais seulement leur adoucir un peu leur vie ; je voudrais aussi les acheminer vers des pensées plus hautes ; mais c'est si difficile de trouver le vrai sentier par où les conduire sans les effaroucher. Pour l'instant je désire surtout leur amitié et leur estime. C'est encore l'un des sentiers les plus sûrs.

Voici l'électricité qui s'éteint, car depuis deux jours nous avons de superbes ampoules qui flambent merveilleusement entre sept et neuf. C'est l'extinction de neuf heures qui vient de se produire et me donne un conseil de volupté que je ne me fais pas prier pour écouter.

Ce 21 avril 1915.

Je croyais bien t'avoir dit que nous n'allions plus au travail qu'une nuit sur deux. Le reste du temps nous appartient, sauf quelques besognes peu absorbantes (rapport, revues d'armes, revues d'effets, etc.). C'est, en somme, un régime très supportable et un régime de grande liberté. Pourtant cette nuit de travail vous engourdit jusqu'à la nuit suivante ; et il n'y a guère qu'une petite promenade qui puisse pleinement vous réveiller. Je la fais souvent. Avec la lecture du *Temps*, la correspondance qui me prend le meilleur de mes loisirs, les journées se passent vite, trop vite même ; et, à certains moments, je m'irrite de voir que j'ai tant de temps disponible et que j'en profite si mal, surtout pour mon pauvre *Jean-Jacques* dont l'inachèvement me désole ou plutôt m'exaspère. Si j'avais plus de liberté d'esprit, je m'y remettrais ; mais il suffirait que je déballe mes brouillons et que je fasse revenir mes fiches pour que nous partions...

Ci-joint un article du *Genevois* que je trouve dans le *Temps*. Je t'avais envoyé l'appel des Universités et je crois bien t'avoir dit que j'y reconnaissais l'esprit de Reynold. Je vois que je ne m'étais pas trompé.

A MONSIEUR VICTOR GIRAUD

En campagne, ce 21 avril 1915.

Vous avez été tout à fait gentil de m'écrire et de m'envoyer vos articles. Votre lettre m'a fait du bien, car, à la longue, on trouve horriblement dure la disette d'amitié que la campagne nous impose. L'article — je pense surtout à celui de la *Revue*[1] — m'a entraîné vers les sommets où il est bon de venir se poser de temps à autre, quand on fait, comme moi, une humble besogne de taupe, et qu'on passe des nuits à sillonner de « boyaux » les quelques kilomètres carrés qu'on vient de conquérir sur cette partie du front. Après avoir, un mois durant, remué des tonnes de terre et de pierraille pour un bénéfice qui paraît assez mince, il est salutaire de venir demander le réconfort à ceux qui ont devant les yeux un horizon plus

1. Article publié dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 avril 1915 et recueilli dans le *Miracle Français*, par Victor Giraud, 1 vol. in-16, Hachette.

dégagé et qui sentent passer sur eux le vent du large. Oui, mon cher ami, cette résurrection française fut une « merveille », la surprise, émouvante ou décevante, selon le spectateur, que la France inépuisable et éternelle réserve à ceux qu'elle inquiète ou scandalise parfois. Vous avez ramassé en quelques pages généreuses d'une simplicité et d'une sobriété qui savent être éloquentes sans hausser le ton, toutes les raisons que nous avions d'espérer et de remercier, toutes les coïncidences providentielles qui se sont réunies pour sauver une France toute proche de l'abîme, semble-t-il. Mais ce qui est bien français, c'est que cette métamorphose inespérée ne nous a pas surpris, comme s'il y avait au dedans de chaque Français une confiance plus forte que tout en la destinée et la mission de son pays. Le premier choc a été rude, et l'épreuve continue, redoutable par sa longueur et sa monotonie. Mais, quand elle sera passée, elle nous aura délivrés pour toujours, je crois, de cette jactance qui agaçait jadis nos meilleurs amis. Vous avez très bien mis en valeur cette gravité de la joie française. Graves, nous le serons de plus en plus, après tant de souffrances qui ne peuvent plus s'oublier. Nous retrouverons, j'espère, la gaîté, qui est l'indice d'une race saine et rebondissante, mais il y a une certaine frivolité de scepticisme qui sera devenue impossible. J'ai même confiance que l'âme française, mûrie par ce douloureux recueillement, se laissera plus volontiers conduire vers les hautes pensées qui donnent à la vie son prix ; et vous serez, cher ami, l'un de ces conducteurs.

Et moi, je remue de la terre sous des cieux noirs, parfois sans étoile. Il y a des heures où je trouve les jours longs, et les nuits plus longues encore. Mais elles me paraissent plus courtes et plus illuminées quand je vous ai lu.

A MADAME J. M...[1]

En campagne, ce 21 avril 191 ,

J'ai su par maman que vous n'ignoriez plus maintenant aucune des angoisses que nous avions pour votre cher Jean.

1. Jean Masson, cousin de P.-Maurice Masson, architecte, sous-lieutenant au 37e Rt d'Infanterie, disparu à Fonquevillers le 11 octobre 1914.

Après ces si longs mois d'espérance inquiète, vous vous acheminez jour à jour vers la plus affreuse des certitudes. Et pourtant, quelque précis que soient tous ces renseignements qui vous sont venus de sources diverses, il me semble qu'ils vous laissent encore une lueur d'espoir. Je vous le dis en toute sincérité, — car je vous sens assez vaillante et assez digne de Jean pour ne pas vouloir fermer les yeux devant ce qui serait la vérité, — je crois encore possible que votre cher mari, blessé dans la tranchée, ait été recueilli dans un hôpital de la région, que sa blessure ait été trop sérieuse pour pouvoir l'évacuer à l'arrière, et qu'il soit toujours dans cette zone d'occupation d'où il est aujourd'hui impossible de communiquer avec la France. Les chances qui autorisent cette hypothèse sont, je l'avoue, restreintes ; mais elle n'a rien de déraisonnable ; et, comme vous, je m'y raccroche avec toute la force de l'amitié. Vous savez combien j'aimais Jean et tout ce qui entrait d'estime dans mon affection pour lui. De penser que ce cher ami est peut-être enseveli dans quelque tranchée des Flandres, — cela m'émeut et m'attriste jusqu'au fond de l'âme. Votre bonheur, que je sentais si complet, était une joie pour moi, et cette joie, vous le savez, M... la partageait pleinement. Aussi est-elle bien malheureuse avec moi. Mais je veux encore espérer, et il me semble que vous-même, jusqu'à preuve indiscutable, vous en avez le droit. Jusque-là, vous allez vivre dans une incertitude atroce, ballottée entre des espérances trop vives et un accablement prématuré. Je prie Dieu qu'il vous soutienne, qu'il vous fasse sentir jusque dans le malheur cette bonté qui console et apaise, et que vous trouviez votre plus sûr réconfort dans ces pensées de vie éternelle où toute vie humaine doit finalement et heureusement s'épanouir.

A MONSIEUR GUSTAVE LANSON

En campagne, ce 24 avril 1915.

Merci de m'avoir envoyé votre article. Le sujet m'intéressait d'autant plus que, si je reviens à Fribourg, le problème de la collaboration, du moins de la cohabitation avec les

intellectuels de Germanie se posera impérieusement pour moi. J'ai beaucoup goûté votre réponse. Si je ne me trompe, elle impressionnera d'autant plus vos lecteurs, surtout les neutres et les neutres suisses, qu'elle reste plus sereine, sans fracas de paroles sinon sans émotion, et sans autre éloquence que celle des faits et des raisons. Vous avez bien raison : il faut incessamment ramener les imaginations et les méditations des rêveurs sur la grande iniquité de Belgique. Il me semble que c'est la vraie pierre d'achoppement, où tout essai de philosophie soi-disant « impartiale » et « supérieure » devient verbiage et inconscience. L'appel des Universités suisses, que vous avez lu dans les journaux, me paraît sortir, lui aussi, de la même fabrique. Décidément, l' « helvétisme » de Reynold le fait déraisonner.

Puisque vous voulez bien vous intéresser à ma vie militaire, voici le sommaire de mes derniers mois. A la fin de janvier, j'ai quitté mon fortin de la banlieue touloise. J'ai passé dans les tranchées tout le mois de février. Je suis revenu à l'arrière pour trois semaines de repos. Depuis les derniers jours de mars, je suis ici entre la forêt de Mortmare et le Bois-le-Prêtre : je remue de la terre et surtout de la pierre ; nous ne travaillons plus que de nuit, car nous sommes maintenant trop près des Boches pour ne pas tenter leurs « crapouillots ». Malgré les fatigues, ma santé reste jusqu'ici très bonne ; mais il y a, je dois le reconnaître, quelques moments de lassitude. Il faut alors songer à l'inévitable victoire et à ses lendemains pour se réconforter. Cependant mon infortuné *Jean-Jacques* moisit piteusement dans les antichambres de Sorbonne, attendant un « bon à tirer » qui viendra Dieu sait quand. C'est le cas de se souvenir que le citoyen « doit s'aliéner tout entier pour le service de tous ».

A MONSIEUR PHILIPPE GODET

En campagne, ce 29 avril 1915.

Je vois dans le *Temps* votre signature et celles de vos fils et gendre au bas du noble manifeste des professeurs de l'Uni-

versité de Neuchâtel[1]. C'est là un témoignage d'amitié pour la cause française et surtout de généreuse indépendance qui ne me surprend point de votre part, mais qui me touche profondément. Laissez-moi vous le dire, et laissez-moi vous dire aussi mon étonnement devant le silence soi-disant impartial de tant de vos compatriotes. Il me semble que, pour un Suisse, l'assassinat de la Belgique devrait être un inépuisable sujet d'indignation. Je remercie tous mes amis romands qui me parlent s affectueusement des souffrances de mon pays, mais c'était pour nous un noble risque à courir, tandis que, dans la grande iniquité de Belgique, je ne puis voir que la violation pure et simple de tout droit. C'est le crime brut sans excuse.

Durant les premiers mois de la guerre, je n'avais pas quitté mon fortin. A la fin de janvier, je suis parti pour les tranchées où j'ai pataugé tout un mois, comme un bon « poilu ». Depuis les derniers jours de mars, je suis revenu sur le front. Me voilà terrassier et noctambule. Je remue de la terre sous le regard ami de la lune et sous les éructations moins aimables des « crapouillots ». Jusqu'ici leur bave ne m'a point sali, et ma santé résiste bien aux fatigues de la campagne. Je ne désespère point de vous revoir ; mais quand sera-ce?

A SA FEMME

Ce 29 avril 1915.

Hier matin, je ne me suis réveillé qu'à onze heures.

J'ai dormi sans débrider au retour de ma séance nocturne. Elle avait été très calme jusqu'à notre départ ; mais, au moment où nous quittions le vallon de notre fontaine, brusquement la fusillade a crépité ; et ce fut aussitôt un effroyable concert où les mitrailleuses et les canons se répondaient. En un instant, les crêtes voisines, qui doucement luisaient sous les clartés lunaires, rentrèrent dans une fumée épaisse et jaunâtre d'où sortait presque incessamment la flamme aiguë des obus. De minute en minute les fusées légères

1. Il ne faut pas confondre ce « noble manifeste » avec celui dont il est question dans la lettre précédente, auquel il s'oppose expressément.

montaient vers le ciel et illuminaient brutalement ce lac de fumée et de feu. Admirable fête de nuit, si l'on n'avait songé à tous les pauvres corps meurtris qui se couchaient sous la rafale, à toutes les âmes gémissantes qui s'envolaient douloureusement vers la grande lumière pacifique. Et nous, un peu lâchement, nous nous en allions vers nos « cagnas » pour y dormir. Les hommes marchaient vite, car les « marmites » nous talonnaient, essayant, sans y parvenir, de réduire au silence quelques braves petits 75 qui japaient sans arrêt au coin du Bois-Brûlé. Au moment où nous allions sortir du bois, cinq ou six éclatements se produisirent autour de nous ; et durant quelques minutes, les débris de branches et les vieilles mousses instables tombèrent en pluie sur nous. Une demi-heure plus tard, tout était silencieux (j'ai su depuis que c'était une attaque allemande qui avait été immédiatement enrayée), et nous rentrions bien tranquillement dans nos bois, comme si nulle tragédie sanglante ne s'était jouée. Que cachait, d'ailleurs, ce silence? Et je songeais aux gémissements des blessés que le vent n'apportait pas jusqu'à nous. Le jour allait se lever quand je me suis endormi. A mon réveil, dans cette chaude et pleine lumière de midi, toute cette vision nocturne n'était plus qu'un souvenir, et presque un irréel souvenir. Je suis allé me promener sur les bords de l'Ache. Tout était clarté, chaleur, joie de vivre. Les « poilus » étaient sortis de leurs trous. Dans l'ombre des « cagnas » il n'y avait plus personne. Tous étaient dehors, dans l'allégresse du printemps et du renouveau des choses. Les uns dormaient à l'ombre, sous les premières feuilles des taillis, les autres pêchaient la truite ou barbotaient sans but dans la petite rivière. Ceux-ci lavaient leur linge ou leur peau. Et sur la prairie, on voyait des taches claires qui bariolaient la verdure : c'était une chemise ou un torse qui séchaient. Beaucoup, parmi ces jeunes hommes qui avaient répondu à l'appel du printemps, connaissaient déjà les angoisses et les émotions de la bataille ; la plupart avant quatre jours devaient avoir retrouvé leurs tranchées et les risques de la première ligne. Aucun sans doute ne pensait aux victimes de la nuit, ou, s'il y pensait, c'était pour dire, peut-être, l'habituelle plaisanterie qui dissimule la pitié: « Il a dû y avoir du rabiot de soupe, cette nuit ». Et c'est

tout, et l'imagination ne s'arrête point, et l'on continue à goûter la vie, belle et bonne malgré tout, en attendant que l'heure de mourir vienne demain.

... Je t'enverrai ce soir le manifeste des professeurs de l'Université de Neuchâtel, en réponse à la filandreuse déclaration de leurs collègues. Ce manifeste est fort bien. J'y ai vu avec plaisir les noms de Godet et de Lombard, et je leur ai écrit aussitôt pour les remercier.

Ce 2 mai 1915.

Voilà deux jours où les loisirs me fondent entre les doigts. Notre commandant a trouvé sans doute que nous en avions trop ; et il a corsé le programme. Nous aurons maintenant, tous les jours où nous ne marcherons pas, deux heures d'exercice le matin, et nous avons déjà commencé hier. En outre, tous les jours à trois heures, il y a une prise d'armes pour toutes les compagnies avec inspection du commandant et du capitaine. Entre temps, de midi et demi à une heure et demie, les officiers doivent faire à leurs sous-officiers une théorie sur le règlement du service intérieur, service en campagne, ou service de places. L'ensemble forme maintenant une vie étrange : la nuit on s'en va creuser des boyaux de communication dont aucun règlement ne parle, et risquer sa peau sous les « marmites » dont le nom n'était pas encore inventé quand les règlements ont paru ; et le jour on apprend des parades de caserne et ce qu'il faut savoir pour rengager comme adjudant après la campagne. Enfin cela rentre dans le dur métier de la guerre. J'oubliais de te dire que nous avons dû préparer et passer un examen devant notre capitaine, P... et moi. Cet examen m'a paru fort comique ; et pendant que je répondais aux questions qui m'étaient posées, je voyais en imagination le dernier examen que je croyais passer il y a cinq mois, la salle des thèses à la Sorbonne, l'hémicycle des juges. Que tout cela est loin derrière moi et... devant moi aussi, sans doute. Ce soir, il faut encore que je revienne à ma théorie, car demain matin, à six heures et demie, le commandant viendra à l'examen. Il s'agit de ne pas se tromper sur la place des serre-files, savoir qu'ils doivent être à un mètre derrière la section. Tu comprends que c'est d'une importance capitale pour conduire

des hommes à l'assaut. Et ces pauvres hommes, qui ont quitté tout, femme, enfants et maison, pour venir défendre leur pays, se demandent avec un peu d'ironie, et aussi d'irritation, à quoi bon toutes ces fariboles. Ils se rendent compte que cela n'a aujourd'hui qu'un rapport assez lointain avec la discipline qui fait les troupes résistantes et avec l'ardeur patriotique qui les fait victorieuses.

Ce 3 mai 1915.

... Je reviens donc aujourd'hui à tous les sujets que j'ai laissés en panne hier, et qui ne peuvent y rester plus longtemps. Il y a d'abord notre nuit d'hier, sur laquelle tu es toujours avide de renseignements. Mais, quand tout est au calme et s'est passé normalement, j'oublie souvent de t'en dire un mot. C'était le cas. Malgré une grosse ondée en arrivant sur le terrain vers huit heures trois quarts, nous avons eu une soirée tranquille, sans crapouillots sur nos chantiers. Vers onze heures, la lune, superbe et toute jeune, s'est levée, et a progressivement tout illuminé. Au pied de la crête où nous creusions un boyau, Regniéville dormait ; et les clartés lunaires transformaient ces misérables ruines en un blanc village de rêve où il faisait bon émigrer en imagination. Vision navrante, à force d'être jolie. Au retour dans notre ravin nous avons été accueillis par les chansons des rossignols. C'est la première fois que j'entendais de tels duos. Ordinairement, le rossignol chante sous la feuillée. Mais cette fois, ils étaient deux et s'excitaient l'un l'autre. Ces roulades si frémissantes, ces hymnes inépuisables de volupté, de confiance et de reconnaissance pour le Dieu si bon qui fit la vie, l'amour et les ivresses du cœur, comme je comprenais tout cela...

A MONSIEUR JACQUES CHEVALIER

Ce 7 mai 1915.

Merci de ton affectueuse petite carte ; mais je pense que tu retrouveras bientôt les loisirs qui te permettront de m'écrire une vraie lettre, un peu copieuse et abandonnée. Dans la solitude morale où je vis depuis près de dix mois, on a besoin

plus que jamais de sentir la présence et le réconfort intérieur de l'amour et de l'amitié ; car, il faut le reconnaître, c'est tout de même une étrange vie que la nôtre. Durant une année pour le moins d'une existence qui n'en compte pas beaucoup, nous aurons tout quitté, tout ce qui semble devoirs et douceurs de la nature, pour nous raidir dans une attitude de combat. L'effort contre nature que l'on fait volontiers et d'un élan spontané en des jours de crise devient lourd à maintenir quand il faut le prolonger sans détente. On dit que certains officiers qui sont sur le front ont eu des permissions de quarante-huit heures ; mais nous, les privilégiés de la frontière, c'est une bonne fortune que nous n'aurons sans doute jamais ; et pourtant ce serait une telle joie de pouvoir, ne fût-ce que deux jours, disposer de sa personne en toute liberté. Quand depuis si longtemps on a été ou cru être le maître intégral de sa vie, c'est extrêmement dur de ne pouvoir plus disposer de soi, et de sentir peser sur soi la « servitude militaire ». Il se trouve, en effet, que c'est cela surtout que nous sentons, et « la grandeur » de notre métier disparaît sous les minuties et les puérilités de la servitude. C'est, d'ailleurs, un cas particulier. Nous travaillons quotidiennement avec des officiers du génie — une noble arme vraiment et dont tu dois être fier que ton père soit le chef ! — et nous voyons parmi eux régner d'un bout à l'autre de l'échelle autant de discipline que de cordialité. Il n'en est pas de même dans notre bataillon, où les officiers sont un peu traités comme un peloton d'élèves-caporaux, et où le sentiment du péril commun, la conscience de la tâche nationale, ne mettent pas dans l'attitude de nos chefs envers nous plus d'intelligence et d'amitié. Je suis inexact en mettant la chose au pluriel ; j'ai tort surtout de gémir un peu ou d'avoir l'air de gémir, car, dans le fond, mon moral est excellent et très ferme, mais il est incontestable que nous pourrions avoir, à faire notre métier, une certaine joie cordiale, dont on nous prive. Mais je m'en veux surtout de parler de moi, alors que tant de fois déjà ma pensée est allée vers toi et vers les humbles besognes qui occupent tes journées. Quelle que puisse être ta bonne volonté, si tu restes dans ton bureau, tu dois sentir aussi plus d'une fois — toi surtout qui avais toujours su si jalousement et agilement sauvegarder ta

liberté — la contrainte importune du « service ». J'imagine encore que tu dois souffrir de certains contacts et de certaines conversations. La volonté de vaincre à tout prix s'anémie parce que les espérances reculent ou deviennent moins lumineuses. Il est vrai qu'on voit mal actuellement par où et comment viendra cette victoire, en laquelle nous continuons à avoir foi. En ce jour anniversaire de la délivrance d'Orléans, je me demande qui sera notre Jeanne d'Arc.

Voilà ce que je me dis souvent la nuit, dans les longues heures de travail et de silence, — parfois interrompu par les « crapouillots », — où je regarde mes hommes remuer de la terre. Nous organisons pour l'instant le terrain qui a été conquis le mois dernier entre le Bois-le-Prêtre et la forêt de Mortmare : ce sont quelques maigres kilomètres carrés que nous sillonnons de boyaux et que nous pourvoyons de places d'armes. C'était une besogne émouvante dans les premiers jours, parce qu'alors nous étions en pleine bataille, et qu'on en partageait les espérances et les tristesses ; maintenant que le front est relativement calme et que nous travaillons la nuit sans grand risque, on sent chaque jour davantage la monotonie des heures.

La grande consolatrice sensible, c'est la nature. Nous habitons de petites cabanes rustiques au fond d'un ravin boisé. La brusque éclosion de la verdure et des fleurs charme le cœur en même temps qu'elle le trouble. Et le matin, peu avant l'aube, quand on rentre du travail de la nuit, la chanson du rossignol est divine.

J'ai bien compati à ta peine, en apprenant la mort de Jourdain, ton disciple. J'ai lu avec émotion dans l'annuaire de l'école ta belle notice sur Merlin ; n'oublie pas que, si je reste dans une tranchée, c'est à toi que je demande de ne pas m'oublier dans l'annuaire.

A MONSIEUR ALFRED LOMBARD

En campagne, ce 8 mai 1915.

Merci de votre amical souvenir. Il y a quelques jours précisément, écrivant à M. Godet, je le priais de vous dire combien

j'avais été touché, sans en être surpris, de voir votre signature au bas du noble manifeste de l'Université de Neuchâtel. (Vous aurez vu, je pense, dans le *Temps*, combien, en France, tous les esprits cultivés y avaient été sensibles). Et tandis que vous continuez dans une cité paisible une besogne intellectuelle qui doit parfois peut-être vous sembler étrange, je suis devenu un *obscur* terrassier de nuit (dans tous les sens du mot), qui travaille sous les étoiles ou sous l'averse au chant d'inquiétantes sirènes, les « marmites » et les balles folles. Ah ! les heureuses et paisibles journées dans la bibliothèque de Neuchâtel, pendant qu'à travers la grande baie je voyais la longue ligne des Alpes varier ses couleurs au gré du soleil. Comme elles sont loin pour moi ! Mais il y a quelque chose qui me reste très présent, c'est le souvenir de votre amitié.

A SA FEMME

Ce 8 mai 1915.

... J'ai sur ma table de plus jolis muguets que ceux que je t'ai offerts ; mais je ne te les envoie pas, car ce n'est pas moi qui les ai cueillis. Ce sont des bouquets qui m'ont été offerts par mes hommes. Voilà plusieurs fois qu'en rentrant dans ma chambre, je trouve des petits bouquets anonymes. C'est gentil, n'est-ce pas?

Ce 9 mai 1915.

Je t'annonce aujourd'hui une bonne nouvelle : j'ai eu la messe à Martincourt. Ce fut vraiment fort bien : l'église était comble, il y avait de la gravité et de la sérénité dans les visages ; une grande paix était descendue sur tous ; chacun sentait plus ou moins confusément que dans cette petite église de village ils trouvaient le véritable secret de l'étrange aventure où ils étaient jetés. Et moi, en sentant aussi plus fortement que jamais les vérités éternelles qui donnent au mystère de la vie son sens et au sacrifice sa grandeur, je jouissais pour mon pays de voir ces hommes assemblés et priant. Si seulement « l'union sacrée » pouvait se sceller un jour entre tous les Français dans les églises de France ! C'est là que l'on

pourrait effectivement la réaliser, cette « union sacrée » qui serait autre chose qu'un armistice, et qui serait l'union des âmes dans la même divine espérance. Oui, sur ces bancs poussiéreux de la petite église plus encore que dans la tranchée, je me sentais frère avec ceux qui m'entouraient. J'ai aperçu de loin avec plaisir quelques hommes de ma section, un entre autres que j'avais déjà vu communier à Écrouves et qui a un clair et doux regard d'apôtre, d'apôtre avant l'appel. La messe était dite par un cavalier encore jeune, avec une moustache presque de mousquetaire. C'est vraiment une vision de guerre, ou, si tu veux, de « ligue », que ce prêtre en culotte rouge et en houseaux, dont l'aube gazait à peine la silhouette militaire. L'aumônier de la 23e division a prêché, un grand bel homme, qui fut, dit-on, officier de cuirassiers, et qui a, lui aussi, accommodé son costume à sa fonction. Il a parlé de Jeanne d'Arc avec simplicité, avec élan, avec foi, et en fort bons termes, sans trop hausser le ton et sans cris. Ceci encore fut excellent ; et quand les hommes se sont dispersés lentement au sortir de l'église, on sentait chez tous plus de confiance, de la joie, et un courage rajeuni.

— Que dis-tu de l'horrible torpillage du *Lusitania*? C'est le cynisme dans la goujaterie. J'espère que cet odieux crime va achever d'ouvrir les yeux aux quelques neutres qui hésitaient encore. — Je viens de recevoir deux brochures de Noëlle Roger, intitulées : *Carnets d'une infirmière*, avec les dédicaces suivantes : « A M. P. M. M., hommage sympathique d'une infirmière qui a eu le privilège de soigner des soldats français ». Et cette autre : « L'heure n'est pas à la littérature, mais ceci n'est pas de la littérature, c'est un témoignage ». Je vais lire avec intérêt ces brochures, qui sont, comme elle le dit, le témoignage d'une noble amitié pour la France.

Ce 11 mai 1915.

... En remontant, nous avons rencontré le marchand de journaux. Nous en avons pris trois ou quatre, et nous sommes remontés à pas lents jusqu'à notre petite gloriette, où nous nous sommes installés pour la lecture. Le communiqué était excellent, l'entrée en scène de l'Italie imminente, l'indigna-

tion américaine après la perte du *Lusitania* pleine de promesses. Allons ! je crois, cette fois, que mai ne s'achèvera pas sans que nous ayons vu des choses très intéressantes, sinon décisives. Derrière tout ce crépitement de guerre, ce que j'aperçois, c'est le beau visage de la paix, de la paix forte et juste, qui rendra à l'âme française sa pureté et son élan.

As-tu vu dans les journaux, outre la protestation des universitaires de Neuchâtel, celle des professeurs de Genève et de Lausanne qui n'ont pas voulu signer le manifeste des 300? A ce propos, serait-il possible, par Jacques, d'avoir la liste complète des signataires du fameux manifeste? l'aurait-il eue dans la *Liberté*? Ce serait bon à savoir pour plus tard.

Ce 13 mai 1915.

Je t'écris le matin, au retour de Martincourt, où j'ai pu avoir une messe ultra-matinale et communier. Il y avait, d'ailleurs, de très nombreuses communions. Comme je me suis senti près de toi dans cette union plus intime avec Celui qui nous soutient et qui est le meilleur de nous-mêmes ! J'ai bien prié pour toi, pour tous les miens et les tiens ; et je suis encore revenu à nous. Que le bon Dieu nous garde l'un à l'autre ; mais que, quoi qu'il arrive, Il nous trouve résignés et confiants. Je sens une grande paix. Qu'il en soit de même pour toi... Je voudrais tant que ta lettre d'aujourd'hui me dise ton apaisement, ta confiance, ta sérénité joyeuse. Abandonnons-nous en toute simplicité et tout espoir au Maître de la vie. Remercions-le de nous avoir donné notre amour, un amour qui ne peut point mourir et qui sera toujours au dedans de nous, où que nous soyons et quoi qu'il arrive, une source perpétuellement jaillissante de félicité.

En campagne, ce 14 mai 1915.

... La pluie est tombée et la fraîcheur avec. Je préférerais la continuation de la chaleur et du beau temps. Mais l'essentiel, n'est-ce pas, c'est la température militaire et diplomatique ; et vraiment elle paraît bonne, malgré cette inquiétante hésitation des Italiens en dernière heure. Ici, sur les deux ailes

de notre front, comme tu as pu le voir ou le verras par les communiqués, la progression est continue ; et chaque jour confirme la victoire d'Artois et met en valeur son importance. Si l'on pouvait, par quelque heureux coup de main, dégager, sans trop tarder, Lille et Roubaix !

A NOELLE ROGER

En campagne, ce 14 mai 1915.

Vous êtes bien bonne de ne point m'oublier et vos *Carnets d'infirmière*[1], qui sont venus me trouver dans les taillis du ravin où j'habite depuis près de deux mois, m'ont fait passer quelques heures émouvantes et salutaires. Je ne vous dirai pas combien j'ai goûté votre art si délicat, mais instinctif et involontaire. Devant la noble et douloureuse humanité que vous avez vue, les scrupules d'art s'évanouissent ; mais vous ne pouvez pas ne pas conserver devant toute chose votre regard si lucide et si précis, et l'élan habituel de vos méditations. A première lecture, il semblerait peut-être peu réconfortant pour un soldat de vous suivre près des blessés et d'arrêter son imagination sur le lit d'ambulance qui peut l'attendre demain. Mais, pour moi du moins, c'est une pensée familière. Dans les longues nuits où je surveille mes hommes s'enfonçant peu à peu dans le boyau qu'ils creusent, il n'y a pas une « marmite » qui me frôle sans que me frôle aussitôt la vision de ce qu'elle peut laisser derrière elle ; et, dans les intervalles paisibles, mon esprit me ramène sans cesse vers les affirmations divines qui donnent à la mystérieuse souffrance son prix et qui prolongent la vie par l'éternité. Je ne crois pas me tromper en devinant que ce sont aussi les pensées où maintenant vous vous sentez à l'aise, et qui ont été votre refuge aux heures de trop vive émotion et peut-être de révolte. Je m'en réjouis pour vous, car je crois qu'elles portent en elles à la fois la paix et la vérité. Cette nuit encore, où j'ai eu le chagrin de voir frappés à côté de moi par une bombe imbécile les deux sergents de ma section, pendant que je conduisais le moins

1. Noelle Roger, *Les carnets d'une infirmière*, Paris, Attinger.

blessé des deux, tout gémissant et tout sanglant, vers le poste de secours, j'entendais au dedans de moi — un peu plus forte et plus consolante, grâce à vous — « la voix qui rattachait l'atroce misère de cette heure à toutes les grandeurs divines ».

Merci d'avoir montré à tous ceux qui vous liront l'asile sacré où les douleurs les plus pitoyables se muent en douceur et en espérance.

Permettez aussi à un officier français de vous remercier de tout cœur pour avoir soigné dans nos hôpitaux nos blessés de France.

A SA FEMME

Ce 15 mai 1915.

Je ne t'ai écrit hier qu'une petite carte : c'est que mon temps a été bien coupé ; et puis aussi, dans les quelques minutes qui me restaient disponibles, l'entrain me manquait. J'avais besoin, physiquement et moralement, d'un peu de silence, de recueillement. De ce recueillement, tu n'étais certes pas absente... ; mais il y avait en moi comme une espèce de lassitude engourdissante à laquelle j'ai cédé un peu lâchement. Aujourd'hui, je te dis tout de suite que cette lassitude est passée ; mais la tristesse reste : tu vas voir laquelle.

Avant-hier, comme d'habitude, nous étions allés au travail de nuit. Il s'agissait de faire un boyau qui relie la route de Regniéville à une tranchée de première ligne, sur la droite du village, à 500 mètres de la route. Nous y avions déjà travaillé deux jours auparavant ; et ma compagnie occupait, comme avant-hier, l'extrémité du boyau. Pendant les longues heures de travail, j'étais monté à la tranchée ; nous avions parlé avec l'officier, un lieutenant de l'active, qui commandait les hommes de la tranchée. Avec lui, P... et moi, nous étions allés jusqu'au poste d'écoute qui se trouve 60 mètres plus loin, en avant des fils de fer. La nuit était assez obscure ; mais on entendait très distinctement les Boches qui, eux aussi, remuaient de la terre à 150 mètres devant nous. Un moment même, quand brusquement une fusée s'élança vers nous, nous aperçûmes très nettement, dans le réseau de fils de fer, la forme humaine qui venait de jeter la fusée. Nous sommes

restés là quelque temps près des deux « poilus » qui étaient de sentinelle. Parfois une flamme spéciale jaillissait, la flamme de départ d'une bombe. On entendait la bombe cheminer dans l'air lentement et lourdement, pour éclater un peu en arrière de nous. Et le lieutenant qui me faisait admirer tous ces divertissements de la nuit guerrière, me disait en guise de conclusion : « N'est-ce pas, c'est très amusant, la guerre »? Et moi aussi je m'amusais beaucoup. Mais voici qu'avant-hier nous sommes revenus au même boyau, la compagnie à la même place et ma section en tête. Quelques bombes étaient déjà tombées près de nous ; mais on les avait vu venir et on avait eu le temps de se garer. Tout à coup un éclatement brutal, un long cri de douleur à l'extrémité de ma section. Les deux sergents, qui se trouvaient ensemble, venaient d'être touchés. Si l'on songe à tant de malheureux qui restent des nuits entières sur la place où ils sont tombés, ou qui, trébuchés dans des fils de fer, restent douloureusement étendus entre les deux tranchées ennemies, — on peut dire que mes deux sergents ont été encore des privilégiés, puisque, vingt minutes après le passage de la bombe, ils étaient sur un brancard, et une heure plus tard dans l'automobile qui les emmenait, déjà pansés, vers l'ambulance. Mais que ces vingt minutes d'attente m'ont paru longues! J'avais le sergent G... appuyé contre moi. Il était assis par terre ; j'étais à genoux et je le soutenais. Triste corps meurtri, sanglant et gémissant que j'ai éclairé un instant de ma lampe électrique et qui faisait pitié à contempler ! Pauvre G...! Nous avions fait la route ensemble; nous avions causé ensemble cordialement, en bons camarades. Je savais que c'était une nature droite et de foncière honnêteté, un type de paysan français à la vieille mode, travailleur, rangé, probe, fermement et simplement croyant, excellent mari, excellent père, pas très guerrier de tempérament, ayant sans doute plus de prudence qu'un jeune volontaire de dix-huit ans, mais ayant un vif sentiment du devoir, qui lui aurait permis d'être partout tout ce qu'il devait être. On sentait que toutes ses pensées étaient incessamment tournées vers son village et sa famille. Aussi les premiers mots du blessé furent pour elle. « N'est-ce pas, mon lieutenant, que je les reverrai? Le bon Dieu ne voudra pas que je meure ! Je l'ai toujours bien servi ».

Cahin-caha, à travers le boyau, nous avons pu le conduire jusqu'à la route, lui faisant un suprême effort pour marcher, moi et l'un de ses camarades le soutenant. Là, le brancard l'a pris et l'a emporté dans la nuit vers le poste de secours. J'aurais tant voulu l'accompagner; mais c'était déjà une grande concession que me faisait le capitaine en m'autorisant à le mener jusqu'à la route, car le règlement défend de s'occuper des blessés : c'est aux brancardiers que ce devoir revient. Ce n'est pas qu'il fût insensible, mon vieux capitaine. Certes non, il aime beaucoup ses sous-officiers, infiniment plus que ses officiers ; il aimait beaucoup surtout les deux sergents de ma section ; mais sa douleur se manifestait sous une forme « militaire » : il mâchonnait sa moustache informe, battait sa botte de sa cravache et jurait sans désemparer. C'était un aspect comique, touchant en un certain sens, de cette scène de souffrance. Le second de mes sergents était malheureusement beaucoup plus atteint. Depuis la minute où il a été touché jusqu'à l'arrivée à l'ambulance, sa pauvre vie n'a été qu'un hurlement perpétuel. Ce qu'il y a de triste dans de pareils cas, c'est que, le plus souvent, les camarades voient partir le blessé et restent longtemps sans savoir ce qu'il est devenu. Heureusement pour nous, notre position d'immobilité un peu à l'arrière nous facilite les choses. Hier matin, peu après notre retour au cantonnement, je suis reparti à Mamey, pour savoir où mes deux sergents avaient été évacués. De Mamey, on m'a renvoyé à Martincourt où est l'ambulance de triage. Et là, j'ai appris que le matin même on les avait emmenés à l'ambulance de Manonville. Ce n'est pas très bon signe, car c'est une ambulance réservée aux grands blessés qui ne peuvent pas aller plus loin.

Ce 16 mai 1915.

Hier j'ai été obligé d'interrompre ma lettre beaucoup plus vite que je le voulais. Tu comprendras tout de suite quelles tristes besognes m'ont absorbé, si je te dis que je reviens à l'instant de Manonville, où nous avons enterré cet après-midi le malheureux sergent D... qui a passé brusquement de l'excitation douloureuse des premières heures au coma final. Ce fut rès triste, et en même temps très bien de simplicité et d'émo-

tion sincère. Tous ceux qui étaient là ont oublié un instant les petites choses de la vie quotidienne ; et, devant ce cercueil d'un camarade, ils ont pensé avec pitié, mais aussi avec admiration et avec espoir, à ce que signifiait cette mort. Grâce à l'aumônier de la division, qui se montra d'un tact parfait et d'une délicatesse de cœur dont tout le monde fut touché, les choses se passèrent décemment. On eut un cercueil, — grand luxe en temps de guerre, — une absoute à l'église et un petit coin propret, qui sera bientôt fleuri, dans le cimetière militaire. Un caporal de mon peloton, qui est horticulteur à Nancy, avait fait de jolies couronnes de feuillages. Un grand soleil illuminait les champs et les bois tout verts : on avait le cœur serré en songeant à la femme et aux orphelins qui ignoraient encore leur malheur et qu'un règlement stupide maintient indéfiniment dans un silence atroce ; et pourtant il n'y avait dans notre tristesse nulle angoisse ; et j'acceptais même sans horreur et sans frémissement la pensée d'être un jour conduit, une balle dans le cœur, vers un petit cimetière de village...

Que je te dise maintenant le grand plaisir que j'ai eu. J'ai revu dans un beau lit bien propre, emballée dans des linges bien blancs, la brave figure de G..., qui n'est plus la pauvre loque sanglante de l'autre nuit, mais un blessé bien choyé qui s'achemine vers la convalescence. Comme je savais depuis le matin, par le vaguemestre qui l'avait vu, qu'il désirait un peu de champagne et des oranges, je lui en avais fait porter...

A MADAME J. Z...

En campagne, ce 17 mai 1915.

J'aurais voulu que mes vœux de fête pussent vous parvenir après-demain ; mais, avec le régime habituel des lettres, ils vous arriveront en retard. Je le regrette : j'aurais été heureux d'arriver le jour même, comme au bon temps de Fribourg, avec dans les mains quelques fleurettes cueillies le matin même pour vous. J'avais l'intention de vous écrire avant-hier ; mais ma journée a été tristement remplie. La veille, dans la nuit, j'avais eu la douleur de voir frappés à côté de moi les deux sergents de ma section ; et hier nous avons été

enterrer l'un des deux dans le petit cimetière de l'ambulance. Ce sont là des spectacles qui vous enlèvent pour quelques jours votre liberté d'esprit. Mais je m'en voudrais d'arrêter vos pensées sur des visions de deuil. J'aime mieux m'évader avec vous vers l'avenir, un avenir que j'espère réconfortant, malgré toutes les tristesses que nous ne pourrons oublier et qui nous étreindront jusque dans la joie de la victoire. Que Dieu nous laisse revenir au complet dans nos maisons de Fribourg, et qu'entre nous le téléphone retrouvé fasse circuler les messages de l'amitié ! Ce sera là mon vœu.

A SA FEMME

En campagne, ce 19 mai 1915.

Je reviens de Manonville où je suis allé ce matin serrer la main à mon brave sergent G..., qui se remet très vite et qui sera sans doute avant dimanche évacué sur un hôpital de Toul. J'ai eu plaisir à revoir cette bonne figure honnête que la souffrance ne déforme plus et où l'on sent si vives la joie d'avoir échappé à la mort, la certitude de revoir femme et enfants. Il me semble, en effet, qu'on doit retrouver la vie avec une telle reconnaissance après l'avoir senti vaciller dans ses yeux. Je suis repassé aussi au cimetière sur la tombe du pauvre D... Ce matin encore, j'ai rencontré l'aumônier et il est venu me reconduire quelque cent mètres sur la route. Ma bonne impression de l'autre jour s'est confirmée. Si je devais un jour échouer dans quelque ambulance, je serais très heureux de le trouver.

A SA MÈRE

Ce 20 mai 1915.

En commençant cette petite lettre, je me dis qu'aujourd'hui à Auteuil vous êtes une fois de plus réunis sans moi, et cette sensation m'est dure : il me semble qu'il y a des siècles que je mène loin des miens cette vie contre nature et que je ne retrouverai plus jamais la douceur de vous voir, dans cette complète intimité des âmes, qui me manque tant. Je te dis

cela ; et en même temps je regrette de te l'avoir dit et de ne pas te montrer plus de courage. C'est, d'ailleurs, un instant de lassitude passagère dont le ciel gris et bas est sans doute responsable. J'en ai même honte, quand je songe à tant d'autres, même aux hommes de ma compagnie qui ont tant d'autres tristesses que moi et d'autres angoisses pour leur avenir. Ceci prouve seulement qu'il faut renouveler de loin en loin ses provisions de courage. Si on m'avait dit au mois d'août que je serais encore dix mois plus tard prisonnier du dur devoir, je me serais senti sans force. Et maintenant encore, je me fais un horizon agréable pour me réconforter et maintenir mon entrain. Ah! si j'étais un jeune homme de vingt ans, plus fort, plus ardent, plus généreux, et aussi plus insouciant, je n'aurais pas sans doute ce sentiment douloureux des jours qui passent, et je n'entendrais pas aussi vif l'appel de chez moi, l'appel de l'amour, l'appel de toutes les tendresses familiales. C'est là un sacrifice qu'il faut renouveler tous les jours et qui presque tous les jours est aussi dur. Prie bien, ma bonne maman, pour que ton fils corresponde toujours à son devoir avec allégresse et pour le bien des autres.

Toutes ces réflexions se présentent à moi dans cette fin d'après-midi un peu morne, où le courrier tarde à venir et où je sens encore la fatigue et la somnolence de ma nuit de travail. Je crois vous avoir dit la peine que j'avais eue, il y a huit jours, en voyant tomber deux de mes sergents. Hier, heureusement, malgré un bombardement assez violent, nous n'avons eu aucun accident ; mais il faut avoir le courage de se dire qu'on s'en va le soir sans être sûr de revenir à l'aube. Mais à quoi bon vous redire ce que vous savez comme moi ? Je me le dis aujourd'hui, où je suis sûr de passer une longue nuit tranquille, pour m'habituer à cette pensée et pour qu'elle ne me prenne pas au dépourvu. Ce n'est pas d'être prêt qui m'empêchera d'être préservé.

Allons, je ne sais trop comment je t'aurai écrit aujourd'hui une lettre bien grave ; mais ne t'en trouble pas. Au dedans de moi, je l'avoue, je conserve inébranlable la certitude de vous revoir tous. Ah! quel jour de joie, malgré toutes les tristesses accumulées !

A SA FEMME

En campagne, Pentecôte 1915.

Il faut être courageux, quoi qu'il arrive ; il faut « tenir » jusqu'au bout : c'est notre devoir à chacun de maintenir intacte, chacun pour notre part, la force de résistance et d'élan du pays tout entier. Il y a des moments où l'on aspirerait lâchement à la paix ; mais nous avons trop souffert au nom de la justice, pour que nous puissions accepter une paix sans elle. D'ailleurs, quoique la marche de la victoire soit lente, je crois pourtant qu'elle prend une allure accélérée. Voici l'Italie en mouvement. J'espère bien que la Roumanie va la suivre sans trop tarder. Si nos bons alliés russes et serbes voulaient faire ensemble un suprême effort, on verrait, je pense, craquer l'Autriche ; et ce serait un craquement avant-coureur. Mes désirs vont un peu vite, je crois ; mais il faudra bien que l'inévitable droit se réalise. Puissé-je assister à sa victoire et à la nouvelle organisation du monde qui s'ensuivra : ce sera le plus passionnant spectacle que l'histoire ait offert depuis la Révolution et peut-être même depuis la Réforme.

Ce 24 mai 1915.

J'ai senti que le virus intellectuel n'était pas mort en moi, car j'ai eu tant de plaisir à revoir mes épreuves, à feuilleter le *Chateaubriand*, à examiner toutes mes fournitures de bureau. Je ne sais ce que deviendront mes beaux projets de travail : il faudrait bien réduire ma correspondance pour pouvoir travailler sérieusement... J'ai pourtant l'intention, si nous restons encore quelques semaines avec la même organisation, de recommencer à triturer la pâte. Après un ou deux jours de préparation, j'aurai retrouvé le mouvement de mes anciennes pensées.

Et voilà mon camarade Thomas sous-secrétaire d'État à la Guerre. Je crois que c'est un très bon choix, et je lui ai écrit pour le féliciter. J'avais entendu dire à Toul par le lieutenant F..., fils du colonel qui commande l'artillerie de la place, que

dans les milieux militaires on appréciait beaucoup sa puissance de travail et son honnêteté. Mais je ne puis m'empêcher de me reporter à quinze ans en arrière, quand le jeune Thomas, néophyte de Jaurès, représentait parmi nous le socialisme sans compromission et clôturait toutes les réunions par l'*Internationale* qu'il chantait à pleine voix, avec une conviction qui était presque contagieuse. Maintenant il travaille énergiquement à la « lutte finale », mais ce n'est plus celle qu'il proclamait alors.

Ce 25 mai 1915, 4 heures de l'après-midi.

Je comptais achever cette lettre assez à loisir dans la soirée, puisqu'ayant été de jour, je ne devais pas aller au travail ; mais l'ordre de notre départ arrive à l'instant. Nous partons demain matin, sans doute, pour une destination inconnue : la direction est dans la région sur notre gauche ; nous sommes affectés, m'a dit l'officier adjoint, à la suite du 31e corps, dont le centre est à Boucq. Resterons-nous près de Boucq, ce qui équivaudrait à être à l'arrière, où irons-nous dans un de ces petits villages dévastés de la première ligne, Bernécourt, Beaumont, Rambucourt, etc.? Quoi qu'il arrive, je regretterai beaucoup notre charmant ravin et je doute fort que, même au point de vue du confort, nous puissions retrouver l'équivalent...

Ce qui m'amuse, c'est que je venais de couper mon *Chateaubriand*, de faire la révision de tous mes papiers et de préparer la machine pour demain. C'est un signe que le ciel veut décourager ma ténacité ; mais je n'abandonne pas la partie.

En campagne, ce 26 mai 1915.

Il est trois heures de l'après-dînée. Je t'écris après la sieste dans un bois charmant : une belle coupe, à mi-flanc de colline ; et à travers les chênes élancés, apparaît tout ensoleillé le village où nous venons de descendre d'auto, car on nous a promenés ce matin sur les grand'routes, à poussière que veux-tu : on ne savait plus, au débarquement, si c'était des soldats ou des meuniers. Le temps est d'une splendeur tout estivale :

chaleur d'août, mais sèche, sans nuage ni orage; il fait bon s'allonger à l'ombre, d'autant plus que ce matin nous nous sommes levés à une heure et demie. Nous allons rester ici jusqu'au soir; puis, à la nuit tombante, nous gagnerons nos nouvelles demeures... Nous avons changé de département, et nous respirons l'air vivifiant des hauteurs. Dans le fond de la vallée, les champs sont cultivés, et l'on entend les faneuses qui fauchent les premiers foins. Le canon est silencieux, et cela fait plaisir d'arrêter ses yeux sur ces visions pacifiques.

En campagne, ce 27 mai 1915.

Ma carte d'hier t'aura dit la première partie de notre journée. Le reste a été un peu fatigant, en raison surtout de notre lever matinal. Partis de notre bois à huit heures du soir, nous sommes arrivés ici à une heure et demie du matin et nous avons dû coucher à la belle étoile, puisque les cagnas de ceux que nous allons remplacer étaient encore occupées. Elles ne seront libres que ce soir. Nous avons, d'ailleurs, été reçus avec une camaraderie parfaite ; et nous venons de faire un excellent déjeuner, qui, réduits à nos propres moyens, eût été fort piteux, car nous n'aurons nos bagages que demain. Nous pourrons alors nous installer, et confortablement : le capitaine a une cagna pour lui seul ; P... et moi une pour deux, et très bien aménagée par nos prédécesseurs. Depuis hier nous avons descendu dans la vallée ou plutôt la plaine : région boisée et marécageuse au pied de collines allongées qui, malgré leur nom, n'ont rien d'âpre pour des yeux lorrains. Nos cagnas sont en pleine forêt, et à cent mètres de nos tranchées, — qui, du reste, sont d'une sécurité parfaite. Au point de vue risque, nous gagnons beaucoup au change.

En campagne, ce 28 mai 1915.

A la fin de la journée, j'espère que nous serons installés et confortablement installés ; la grande indigence, c'est l'eau ; il n'y a rien de tel que d'être dans une forêt marécageuse, mais les dernières chaleurs ont vidé les étangs, et il ne reste guère que quelques mares d'eau trouble où il est peu plaisant

de puiser de l'eau pour la cuisine et la toilette; heureusement nos ordonnances sont très débrouillards et finiront bien par en trouver. Je crois que la vie ici sera très agréable et très reposante... Si nous restons ici quelque temps, comme je l'espère, ce sera une charmante cure d'air, et je commence à croire que l'envoi de *Jean-Jacques* et de *Chateaubriand* n'aura pas été une ironie du destin.

En campagne, ce 28 mai 1915.

A partir de demain soir, sans doute, ma vie sera organisée, et elle comportera des loisirs. Cette vie sera, d'ailleurs, très agréable ; et si je ne me trompe, ce sera certainement ma tranche de vie guerrière qui me laissera jusqu'à nouvelle métamorphose le meilleur souvenir... De Saint-Jean à nos tranchées, il y a à vol d'oiseau une vingtaine de kilomètres; et une route excellente y conduit presque directement. Par quel mystère stratégique avons-nous mis près de vingt-quatre heures pour faire ce chemin si simple qui ne dépassait pas la longueur de nos marches de nuit, c'est ce que je ne cherche pas à comprendre. Mais voici l'étrange itinéraire que nous avons suivi : levés à deux heures, le mercredi, nous étions à Tremblecourt pour six heures. Là nous attendaient une quarantaine d'énormes cars automobiles avec quelques petites voitures plus légères pour les officiers, plus légères et surtout mieux fermées, car au bout de leur randonnée les pauvres diables étaient enfarinés comme au sortir d'un moulin. Nous sommes partis sur Toul, nous avons passé devant la gare... D'Écrouves, par Foug, Sorcy, nous sommes arrivés à Aulnois-sous-Vertuzey. Il était dix heures et demie. Nous nous sommes installés pour la grande halte dans les bois qui couvrent les côtes d'en face. Nous y sommes restés jusqu'à la nuit ; et, sous la clarté d'une lune qui se voilait déjà de vapeurs d'orage, nous nous sommes acheminés moitié par la route, moitié par de petits sentiers de bois, jusqu'à notre emplacement actuel. Il était une heure et demie du matin. Les cagnas que nous occupons actuellement abritaient encore leurs anciens propriétaires : nous avons dû bivouaquer au petit bonheur. Le capitaine, P... et moi, nous nous sommes abrités dans la

petite cabane qui servait de popote aux officiers ; et, couchés à même le sol, nous avons attendu, en somnolant à demi, le lever du jour : la nuit était, d'ailleurs, merveilleusement calme ; et il fallait savoir qu'on était sur le front pour s'en douter. Au lieu de la canonnade intermittente et du crépitement presque incessant des balles dans notre ancien secteur, nous n'entendions que la chanson aiguë des rainettes dans les étangs qui se dessèchent déjà. Depuis lors, le canon s'est fait entendre, et quelques balles espacées et lointaines ont claqué vers le soir ; mais rien ne pourra me faire oublier la sérénité de cette nuit. Nous voilà donc de nouveau dans les tranchées ; et dans les tranchées de première ligne ; mais le mot ne doit pas te faire illusion, et, tout en étant à un poste de combat, nous sommes infiniment moins exposés que dans l'humble besogne de travailleurs qui fut la nôtre deux mois durant : le secteur que nous occupons est, en effet, un secteur mort. Nos premières lignes sont en avant du bois, à 500 mètres environ des premières lignes allemandes, elles aussi dans la plaine. Immédiatement derrière, ce sont les « âpres » collines de Meuse, auxquelles il est impossible de se heurter de front : nous ne cherchons donc pas à avancer droit devant nous, et c'est dans les secteurs des ailes que s'exercent les pressions continues. Les Boches en font autant en face de nous, parce qu'une avance dans notre forêt ne les « avancerait » à rien. On reste ainsi en face l'un de l'autre, silencieux... ou presque.

En campagne, ce 30 mai 1915.

... Je suis désigné à l'instant pour aller à quinze kilomètres en arrière suivre un cours de perfectionnement militaire. Je pars cette nuit avec mon ordonnance. D'après les indications présentes, c'est un cours qui doit durer quinze jours ou trois semaines ; mais, dans la vie militaire, on ne sait de toute certitude que le jour du départ ; le reste est fertile en surprises... Je vais donc faire mes malles et mes adieux, et après une nuit passée à la belle étoile, je me retrouverai écolier dans un petit village de Meuse. Étrange aventure !

En campagne, ce 31 mai 1915.

Je suis arrivé, et je suis encore dans l'ahurissement de l'étrange vie qui m'attend, et qui, d'ailleurs, est encore pour moi une inconnue. Ce matin à six heures, sur la grande place d'Aulnois, on voyait déboucher de toutes les directions quelques officiers poudreux, quelques sous-off un peu moins propres encore, qui avaient l'air de chercher vaguement quelque chose et qui s'abordaient tous en se demandant l'un à l'autre : « Savez-vous où est la fameuse école de perfectionnement militaire »? Quand le groupe fut à peu près coagulé, on vit paraître un capitaine de chasseurs qui nous cherchait. C'est notre patron pour quinze jours ou trois semaines. Il nous réunira tout à l'heure après le déjeuner pour nous expliquer le programme de cette école de campagne et son utilité...

Six heures et demie du soir. — Ce cours spécial de perfectionnement doit durer quinze jours ; et, pour faire en si peu de temps ce que notre directeur d'études a l'intention de nous montrer, il faudra prendre une méthode intensive. C'est bien, d'ailleurs, semble-t-il, celle qui va nous être imposée. Nous aurons environ huit heures de travail par jour, qui représenteront à la fois un effort intellectuel et un effort physique. Il s'agit de ramasser dans un espace resserré et dans un laps de temps très court les différents aspects de la guerre de tranchées actuelle et les aspects probables de la guerre lorsqu'elle cessera d'être une guerre de taupes. On expérimentera devant nous tous les engins à la mode : nous verrons fonctionner tous les mortiers, tous les lance-bombes, etc. ; nous saurons quel est le dernier cri des tranchées ; on essaiera d'organiser au mieux, de jour et de nuit, une lisière de bois, un village, etc. Le capitaine qui nous dirige est un capitaine de l'active, qui paraît intelligent, grave, énergique, un soldat d'aujourd'hui.

En campagne, ce 19 juin 1915.

Je trouve ta lettre en rentrant de notre visite des tranchées de Flirey. Nous sommes partis ce matin en auto à deux heures, et nous étions pour trois heures et demie au pied des tranchées qui font face à la lisière de Mort-Mare. C'est un des

secteurs les plus actifs de toute la région, un de ceux où le bombardement est presque continuel ; et c'est précisément pour cela que nous en faisions la visite à l'aube, parce que c'est le moment où, des deux côtés, par un accord tacite, chacun, fatigué d'une rude nuit, laisse là fusils, mortiers et grenades, et s'en va se coucher. Et, de fait, ce fut bien calme pendant tout le temps que nous y avons passé, mais les brancards qui descendaient au moment où nous arrivions témoignaient de l'activité de la nuit. Je revois surtout dans un boyau, porté par deux hommes dans une toile de tente, comme un pauvre gibier meurtri, une espèce de loque humaine qu'un obus avait pulvérisé. Mais qu'est-ce qu'un mort dans cet immense cimetière ! La tranchée de première ligne qui a été conquise sur les Boches et qui a vu des luttes acharnées, des corps à corps plusieurs fois recommencés, n'est qu'un ancien charnier, où les murailles, les parapets, les créneaux sont taillés dans la pâte humaine. On voit encore çà et là un pied lamentable qui fait saillie, un dos qui s'arrondit en bosse dans un pan de contrefort. Peu à peu on dissimule toute cette misère par des revêtements de sacs à terre, mais ce n'est qu'un écran insuffisant : l'affreuse odeur âcre qui vous prend à la gorge, le bruissement incessant des grosses mouches vertes qui s'agitent sur ces débris, vous rappellent assez où l'on est. Et dire que des hommes vivent là dedans, dans cette terre cadavérique, dans cette tragique insalubrité que le soleil multiplie et fait rayonner ! A travers les étroits boyaux, on voit passer des hommes avec la petite hotte en cuivre des vignerons qui vont sulfater les vignes : ils arrosent de chlore et de désinfectants ces vignes de la mort. Et pourtant la vraie vigne touloise y pousse encore. Dans cette terre engraissée de sang et que brûle le soleil, tout pousse brutalement. Entre les créneaux, parmi les vieux sacs, les équipements abandonnés, dans la pourriture et les détritus, au milieu du chaos creusé par les marmites, on voit des pieds de vigne ou plutôt des rejetons d'une verdeur admirable. Plus loin ce sont d'énormes trochées de pommes de terre, et surtout des champs de coquelicots, d'un rouge magnifique, étincelant, qui semblent être comme l'épanouissement de tout le sang qui arrosa cette terre. Qu'une vie humaine paraît peu de chose, et chose

insignifiante, dans ce pêle-mêle de cadavres, de renouveau printanier et d'activité insouciante ! car tout le long de ce sanglant dédale, de jeunes « poilus », qui ne disent peut-être pas tout ce qu'ils sentent et qui peut-être ne sentent plus, dorment paisiblement, plaisantent ou font la manille, en attendant la bombe qui va les meurtrir.

En campagne, ce 21 juin 1915.

... Je suis donc rentré cette nuit dans ma forêt. Mon nouveau capitaine m'avait envoyé un homme pour me conduire à ma cagna ; mais mon guide s'est d'abord égaré ; et c'est seulement à une heure du matin que j'ai pu me coucher. J'ai revu dans la matinée avec plaisir quelques-uns de mes anciens camarades...

Ce 23 juin 1915.

... Quand la nuit est calme, adorablement sereine et douce, comme elle l'était avant-hier, c'est une fête d'aller là-bas regarder les étoiles. Nos avant-lignes sont à environ 700 mètres de la lisière, à mi-chemin à peu près entre la forêt et les extrêmes pentes occupées par les Boches. Ceux-ci font comme nous et envoient de petits postes chaque nuit en avant de leurs lignes. A 200 mètres d'intervalle, dans la plaine silencieuse, les lignes de sentinelles s'égrènent parallèlement, se font face jusqu'à ce que le ciel blanchisse, et s'en retournent à l'aube tranquillement chacun chez soi. C'est une vaste prairie où les herbes sont hautes et drues : les grandes marguerites viennent caresser les fils de fer barbelés, et les oursins se hérissent dans le joli cresson des ruisseaux. Mais il faut regarder de près pour voir tous ces bibelots de guerre. Dans la clarté tamisée de la nuit, on ne distingue que les grandes lignes calmes des prés et les formes légèrement frissonnantes des saules. Comme c'était la première fois que j'occupais la position, j'ai fait soigneusement mon tour de propriétaire : j'ai visité d'un bout à l'autre mon réseau de fils de fer en avant des sentinelles, et j'ai fait deux ou trois rondes sur mon front — il est assez étendu, environ 5 à 600 mètres — pour m'assurer que tout le monde était à son poste. Mais dans les intervalles,

je suis venu m'asseoir sur les racines d'un vieux saule, et je me suis laissé prendre, sans penser, par le charme de la nuit. Pas un bruit ou presque. De loin en loin, une balle mourante, qui vient du bois d'Ailly, passe et tombe à bout de course. A l'horizon, une fumée monte un instant, un rat qui trotte fait craquer les brindilles et froisse les hautes herbes ; et c'est tout, jusqu'à l'heure où la caille commence à appeler le jour à petits cris bon enfant. C'est le signal qu'il est temps de se préparer au retour, pour rentrer dans la forêt sans être vu ; et l'on arrive à la lisière au moment où chante la première alouette. Je connaîtrai encore vendredi ce plaisir des belles nuits de juin ; et il en sera ainsi tous les quatre jours. C'est un régime singulièrement plus agréable que le régime des tranchées avec roulement entre deux compagnies et déménagements incessants. J'ai dans ma forêt une maisonnette où je suis chez moi, et où je pourrai me faire une vie à moi.

A SA SŒUR

En campagne, ce 26 juin 1915.

Cette lettre viendra te porter vendredi l'expression d'une tendresse plus fraternelle et plus compatissante que jamais. Pauvre amie, je ne sais si de Fribourg j'aurais pu, en autre temps, venir jusqu'à toi pour ce premier anniversaire de douleur ; mais je souffre ici d'ètre rivé à mon devoir et de ne pouvoir aller t'embrasser. Même loin de toi, si j'étais seul avec M... dans l'intimité de notre chez nous, nous passerions ensemble une journée recueillie, où nous aurions revécu les grands souvenirs de l'an dernier et admiré ensemble la grandeur de cette mort qui fut tout à la fois si navrante et si belle. Ce qui me sera pénible, c'est de ne pouvoir parler avec personne de ce passé, car j'aime mieux le silence que certaines sympathies brèves et indifférentes. Je ne fais grief à personne. Pour ceux surtout qui font campagne, il faut que la mort devienne une chose je ne dis pas insignifiante, mais qui ne laisse près d'elle ni indignation, ni frayeur, ni étonnement. Heureuse es-tu, dans ton immense douleur, d'avoir eu le spectacle d'une mort auguste, sereine, apaisée, qui semblait

n'être qu'un déliement et une envolée. Il en est tant de jeunes veuves aujourd'hui, qui ne peuvent penser à la fin de l'ami aimé sans un frisson d'épouvante et de révolte : morts brutales, rapides ou lentes, qui se sont achevées dans la boue, dans le sang, dans les piétinements impies, morts à la centaine, qui sont passées inaperçues, sans respect comme sans pitié, et qui ont à peine arrêté un instant ceux qui, plus fortunés, avaient encore échappé. Pour moi, quand je songe à ces morts, j'en viens presque à envier ton cher François, qui a eu une fin si noble, si haute, à la fois humaine et divine, et qui a pu laisser à ceux qui restaient avec tant de tristesse tant de douceur. Comme je voudrais pouvoir aussi, quand mon heure viendra, finir comme il a fini, avec cette pleine conscience et ce plein abandon, avec cette bonté exquise pour ceux qu'il faudra quitter, avec cet espoir paisible en Dieu et ce pressentiment de la félicité éternelle. Cette belle mort, à laquelle je ne puis songer sans me sentir une grande paix et un grand désir du mieux, a été la récompense d'une belle vie, d'une vie toute simple, toute droite, si riche pourtant en délicatesse de cœur, en toutes ces qualités intimes qui font d'une âme un trésor. Cher François, depuis ces premiers jours de juillet qui ont été pour moi un tel bouleversement, ma vie a été si étrange, si imprévue, que maintenant encore, quand j'essaie de me représenter ce que sera la reprise de la vie normale, je ne puis croire qu'il ne sera plus là pour y mettre son charme et sa bonté. Que de fois, toi-même, après douze mois écoulés, tu ne dois pas parvenir à réaliser cette définitive solitude de cœur! Comme je te plains et comme je comprends tes heures de détresse ! J'espère que, dans tes deux chers enfants, tu auras la joie, année par année, de voir revivre quelque chose de l'âme exquise de leur père. Mais ce sera une joie d'un autre ordre ; et, quelles que soient les tendresses qui puissent t'entourer, tu resteras seule dans certains souvenirs. Plus que jamais il faut croire au Dieu très bon et mystérieux vers qui va tout ce qui est noble et beau, et qui ne prend que pour mieux rendre. Il faut s'abandonner à lui avec une invincible espérance, car c'est le seul appui qui ne cède pas et qui soit digne d'une grande douleur.

A SA FEMME

Ce 26 juin 1915.

Cette nuit j'ai été de nouveau aux avant-lignes : malgré une très forte envie de dormir, qui s'est d'ailleurs passée vers minuit, j'ai vécu des heures délicieuses. Situation paradoxale ! voilà deux mois que, dans cette large plaine au pied d'Apremont et de Loupmont, Français et Boches s'en vont chaque nuit se terrer à 150 mètres l'un de l'autre, sans se tirer un coup de fusil : on s'entend ; au petit jour, on voit les petits postes qui se retirent chacun de leur côté dans l'atmosphère encore grise ; parfois même, la nuit, de l'autre côté des réseaux de fils de fer, on devine la patrouille qui parcourt le secteur ; et cependant l'on reste silencieux jusqu'au jour où l'on courra l'un sur l'autre.

En campagne, ce 30 juin 1915.

... Cette nuit, c'était mon tour d'avant-lignes. J'ai passé la meilleure partie de mon temps à faire avec un de mes sergents le tour de nos fils de fer pour y repérer les passages, en cas toujours possible d'une sortie, d'une patrouille, d'une embuscade. Comme la nuit était claire, j'ai dû faire cette ronde d'inspection à quatre pattes dans les hautes herbes d'une prairie qu'on n'a pas fauchée et que les averses récentes ont bien trempée. Près d'un kilomètre en petite belette mouillée, quand on n'est plus très entraîné à ce mode de cheminement c'est assez agréable sur le moment même, mais cela vous laisse après une heure ou deux de repos, un engourdissement contre lequel je serai obligé sans doute de lutter toute la journée. — J'ai maintenant des loisirs et je vais me remettre au travail. J'ai déjà commencé hier. Aujourd'hui je suis trop abruti pour pouvoir aligner deux phrases sensées...

Ce 1er juillet 1915.

... Je reprends ma lettre à dix heures du soir, au retour des avant-lignes où je viens d'aller conduire P... Peu de spectacles sont aussi émouvants que cette large plaine et les hautes

collines qui la limitent, à la nuit commençante, sous un ciel uni et profond, encore trop clair pour laisser scintiller les premières étoiles. Sur ces grands prés où la faux ne passera pas cet été, les yeux glissent lentement et ne s'en détachent qu'avec peine, tant est douce la caresse qu'ils en reçoivent. Posés avec grâce par quelque fée lunaire, des groupes de vieux saules attendent le lever de la lune qui les argentera ; et, dans cette première descente de l'ombre, ils ont sous leurs basses branches des refuges propices, où il ferait bon pour des amoureux venir s'asseoir, en échangeant les mots éternels de l'amour. Et puis, brusquement, à l'extrémité de cette plaine si douce, si accueillante, semble-t-il, aux bonheurs humains, les crêtes des Hauts-de-Meuse surgissent, ligne austère qui se détache sur un fond encore lumineux et qui fait penser à quelque immense autel d'où monteraient des prières. Maintenant encore c'est le silence. Avant une heure, tous ces sommets crépiteront, et, en guise de prières, on verra les fusées jaillir. Quand donc ces nobles paysages seront-ils rendus au calme des nuits ! Je ne connais rien de plus troublant que ce contraste entre la paix du soir qui tombe sur les champs et cette irritante trépidation des fusils qui ne veulent pas dormir. Ce sont là comme deux appels contradictoires qui vous sollicitent, et dont le conflit héroïque met une beauté nouvelle sur ces collines, collines pacifiques dont on fait des guerrières. Je songeais à tout cela ce soir en revenant vers la lisière de ma forêt. J'y ai songé davantage hier encore dans la nuit, car je l'ai passée aux avant-lignes comme la précédente, mais, cette fois, en embuscade. Depuis quelques jours, les Boches que nous avons devant nous sont plus agressifs ou plutôt sont moins discrets. Nous savons que ce sont des troupes nouvelles (probablement de jeunes recrues ou de la vieille landsturm). Auparavant c'étaient des troupes de la garde qui occupaient ces hauteurs ; c'étaient des gens très réservés et qui ne bougeaient guère. Ceux-ci sont un peu plus agités. Toutes les nuits, ils s'amusent à envoyer quelques salves sur nos avant-lignes, leurs patrouilles se promènent ; l'une d'elles était venue jusqu'à nos sentinelles et leur avait tenu des propos falots. Aussi, pour tâcher de couper court à ces petites manifestations, le colonel du régiment de réserve

dans lequel nos compagnies sont enchâssées avait décidé de faire quelques embuscades en avant des fils de fer, pour tâcher éventuellement de cueillir les patrouilles trop aventureuses. Hier, c'était ma compagnie qui devait faire l'embuscade. On avait demandé douze volontaires et un sergent. J'ai trouvé que, pour la première, il valait mieux qu'un officier y allât, et voilà comment cette nuit, si tu avais pu être une des étoiles dont la lumière glissait sur nous, tu m'aurais vu à plat ventre dans les hautes herbes, avec douze poilus autour de moi, qui étaient à l'affût du Boche. C'est joli à voir, ces douze corps allongés dans l'herbe, pacifiquement. La lune, qui filtrait de place en place à travers les nuages, tombait sur les capotes bleu clair, et les azurait davantage ; mais la pointe des baïonnettes brillait et rappelait qu'on était prêt à bondir. Je te dis tout de suite que nous sommes revenus bredouilles. Les Boches nous ont envoyé de loin les quelques salves habituelles ; on les entendait de l'autre côté de la route piocher et enfoncer des piquets ; il y a même eu un vigoureux « fertig », qui nous aurait réveillés si nous avions eu la tentation de sommeiller ; mais aucun promeneur incivil ne s'est présenté. Mes hommes étaient un peu déçus, ils espéraient ramener un Boche. Pour moi, je n'avais pas trouvé le temps long pendant ces quatre heures de guet. J'avais les yeux un peu fatigués à force de regarder les minuscules buissons qui émergent des prés et de bien me convaincre que ce n'était pas quelque patrouille en marche ; pas un instant, moi qui ai toujours la tentation du sommeil, je n'avais senti mes paupières battre, et je ne m'étais pas même aperçu que de ces grandes herbes toutes mouillées nous allions sortir ruisselants comme d'un bain. Vingt bonnes minutes de marche, et on avait déjà chaud en rentrant. J'ai donné un quart de vin à mes hommes et je me suis allé coucher. Quel divin sommeil !

A SA SŒUR

En campagne, 2 juillet 1915.

Depuis ce matin je suis avec toi. J'espère que la lettre que je t'ai envoyée il y a quelques jours m'aura permis de m'unir

à tes pensées de façon plus sensible ; mais j'ai besoin aujourd'hui de revenir encore près de toi pour revivre à tes côtés quelques-unes des inoubliables émotions de cette grande journée, à la fois crucifiante et divine. Je me doute que tu dois être en ce moment comme enfermée dans tes souvenirs : le monde entier doit être comme aboli autour de toi, tu dois oublier la guerre et la germination sanglante d'un nouvel univers, pour rester en contemplation devant cette chose sacrée et sans prix dont tu as été le témoin : une âme humaine qui va vers son Dieu. Je te comprends. Ce serait là, si l'on n'y prenait garde, un des plus grands dangers spirituels de la guerre : d'enlever à la mort son prix, de mettre au premier plan de nos pensées le salut d'un pays alors que le salut des âmes reste la grande chose de la vie. En un certain sens, les plus étonnantes victoires ne valent pas une âme qui s'exhale, car elles n'ont pas ce qu'a l'autre : les promesses de l'éternité. Elles n'acquièrent tout leur prix que par les sacrifices acceptés qu'elles impliquent et par les grands renouvellements d'âmes dont elles ont été l'occasion. Nous pouvons donc, sans scrupules, aujourd'hui, moi comme toi, oublier, ne fût-ce qu'une heure, l'angoisse de la grande bataille, pour méditer l'admirable leçon qui nous fut donnée il y a un an et pour retrouver dans nos cœurs les divins pressentiments que cette belle mort y a laissés. Tu as raison de demander à François de me protéger : il était de ces âmes naturellement détachées, que la souffrance a trouvées simples et prêtes, et que la mort a sanctifiées pour toujours. Nous pouvons prier celui qui t'a tant aimée, et dont l'amour reste ton soutien, de nous protéger tous, et de protéger surtout celle qui doit achever l'œuvre commencée par lui.

A Dieu, si chère amie : je crois deviner toute ta souffrance, mais aussi les joies très hautes qui fleurissent parmi ces épines. A tous ces sentiments divers je m'unis d'un cœur très fraternel.

A SA MÈRE

En campagne, ce 2 juillet 1915.

Je viens d'écrire à notre chère H..., et me revoici près de toi pour t'embrasser plus tendrement que jamais dans le souve-

nir de ce triste jour qui allait inaugurer pour nous une si tragique année. Mais quoi que j'aie pu souffrir depuis lors, rien n'a égalé jusqu'ici le trouble et la stupeur que m'a laissés cette catastrophe si brutale qui me surprenait en pleine confiance dans la vie. Et quelques jours après, au moment même où je croyais pouvoir revenir vers vous pour mêler nos pensées et nos tendresses, voilà que nos vies ont été dissociées et que, loin les uns des autres, nous sommes comme enfermés dans un dur devoir qui n'est pas près de finir. Pour moi, du moins, c'est une demi-mort que cette vie contre nature. Mais c'est alors que, pour me réconforter, je pense à toutes les grandes leçons que François nous a laissées dans cette fin si simple, si sereine et si haute : je songe à « cet amour qui survit même au tombeau », à tout ce qu'il y a d'éternel dans nos âmes et que rien ne peut briser. Et je demande à ce cher ami, qui est mort comme un saint, de me donner ce qu'il a eu lui-même dans la lutte finale : ce courage simple et humble, fait de résignation et de confiance. Je dois te dire, du reste, que je suis moins que jamais découragé. Je vois clairement que nous n'échapperons pas à une campagne d'hiver, et, dès à présent, j'accepte ce sacrifice.

A SA FEMME

En campagne, ce 5 juillet 1915.

... Pendant quelques jours encore je vais avoir beaucoup à faire. Le commandant m'a prié de lui faire un plan du secteur. J'ai passé toute ma matinée à faire le relevé des différents ouvrages et lisières, et maintenant il va falloir que d'ici à demain ou mercredi je reporte tout cela au net. En outre, nous venons de recevoir un nouvel adjudant. C'est moi qui irai ce soir le conduire aux avant-lignes, et je dois, en attendant, lui montrer les différents travaux et ouvrages du secteur. Enfin, pour jeudi, il y a une petite matinée artistique, ou tout au moins récréative, à laquelle le colonel, les commandants et autres officiers du régiment sont invités. Et le capitaine m'a chargé d'en surveiller l'organisation. Ce sont, comme tu vois, des journées assez remplies. Au fond, c'est

excellent : cela donne l'illusion de l'action, et cela empêche de penser. Résultat : physique et moral excellents.

En campagne, ce 9 juillet 1915.

Eh bien, cette fois, le « tuyau » est exact. Il y aura des permissions ; il en est, du moins, décidé *en principe*. Mais les réalisations sont peut-être moins imminentes que tu le croyais et que je l'espérais tout d'abord... Si j'ai une permission, je *veux* aller faire mes vérifications à la Nationale : je considère cela comme un *devoir* (il en est de toute sorte : c'est le devoir de l'ouvrier qui a commencé un ouvrage, et qui entend l'achever, laissant derrière lui de « la belle ouvrage »).

... Ce qu'il y a de mélancolique dans cette organisation de permissionnaires, c'est qu'elle implique dans le haut commandement la persuasion qu'il y aura une campagne d'hiver. Il est vrai que j'y étais résigné depuis quelques jours.

En campagne, ce 10 juillet 1915.

La petite fête a été très réussie. Succès unanime. Les hommes et les officiers se sont également bien amusés. Il y avait pour les officiers du champagne avec un assez joli buffet, pour les hommes du « pinard », des biscuits et des cigares. C'est une dépense d'environ une trentaine de francs pour chacun des officiers de la compagnie ; mais j'en aurais donné bien d'autres, pour distraire une après-dînée ces pauvres gars dont la vie est si austère. La représentation a eu lieu, à la lettre, sous les obus. C'était l'heure où, suivant l'habitude quotidienne, les batteries boches d'en face essayent d'agacer les nôtres. Sous leurs trajectoires, les Boches auraient été bien étonnés s'ils avaient vu cette salle de spectacle improvisée. Peut-être, d'ailleurs, ont-ils dû entendre dans leurs tranchées quelques-unes des chansons qui ont été poussées le plus vigoureusement. Tout le monde a ri...

En campagne, ce 13 juillet 1915.

Notre vie se poursuit très monotone, ce qui ne veut pas dire sans charme, car cette villégiature — même forcée — en forêt

me plaît infiniment. Espérons que nous n'y serons plus en hiver, car alors la forêt, et surtout les prairies qui l'entourent, ne doivent être qu'un marécage, et les nuits d'avant-lignes doivent être tout simplement des nuits de bains. La forêt a été organisée par des locataires qui s'y sont installés en plein hiver, c'est-à-dire en pleine eau. Pas un sentier en terre battue ; tous les chemins sont faits en petits rondins, et sous les rondins il y a une large rigole qui sert à l'écoulement de l'eau. La terre est tellement argileuse, sans aucune pierre, qu'à la moindre pluie, le sol vous colle aux bottes, et qu'il est à peu près impossible de marcher hors de ces chemins en bois. C'est ce que nous expérimentons aujourd'hui même où nous venons d'avoir une très violente et assez longue averse. Et déjà la forêt est plus fraîche qu'on le voudrait et les arbres ont des allures d'automne ; il me semble qu'il y a quelques semaines seulement que je viens de les voir verdir ; et c'est la vision de la chute des feuilles qui vous hante. Que le temps aille moins vite dans cette guerre si lente !

A SA MÈRE

Ce 19 juillet 1915.

Toujours la même vie régulière et un peu terne. Comme la plus grande partie se passe en plein air, les phénomènes naturels prennent une grande importance. On inspecte le ciel en connaisseur, tous les soirs ; et l'on a beau manquer de thermomètres, on sait, à quelques degrés près, la température du jour et des différentes heures du jour. Elle est singulièrement fraîche la nuit ; j'ai beau avoir une couverture et deux capotes sur moi, je me réveille parfois, sinon gelé, du moins un peu transi ; et dire que les pauvres hommes n'ont même pas un couvre-pied ! On les leur a enlevés, il y a quinze jours, sous prétexte de les désinfecter. Vie modeste, sans grand héroïsme, mais où il y a une souffrance, petite ou grande, pour chaque heure du jour. Je trouve qu'on doit être bien indulgent pour des hommes qui mènent cette vie depuis un an.

A MONSIEUR VICTOR GIRAUD

En campagne, ce 20 juillet 1915.

Et moi aussi, bien cher ami, je suis resté longtemps silencieux. Je m'en accuserais, si j'avais plus de loisirs ; mais la vie militaire, surtout en campagne, est peu propice à la correspondance. On a souvent fort à faire ; et, quand « on pourrait disposer », ce qui signifie faire ce que l'on veut, il y a les exigences de la camaraderie et de la vie en commun qui vous grignotent ce qui peut vous rester de liberté. Il faut s'y résigner de bonne grâce. Depuis un mois environ, j'ai quitté ma haute école de guerre villageoise et je suis revenu dans la belle forêt meusienne d'où j'étais parti. En face de nous, se dressent les nobles falaises d'Apremont d'où le Boche nous nargue. Entre notre lisière et le pied de ces collines, il y a un belle plaine herbue, large d'environ un kilomètre. Chaque soir, chacun fait 500 mètres en avant jusqu'à ce qu'on se trouve à peu près bec à bec. Et quand, à l'est, le ciel blanchit, eux remontent la côte, et, nous, nous rentrons dans nos taillis. De temps à autre, quand on se sent si voisins, on se chamaille un peu, on se coupe des fils de fer, on se tire quelques coups de fusil, on met bas quelque pauvre diable. Jusqu'à présent, comme vous voyez, je n'ai pas encore fait les frais de ces petites fêtes de nuit. Chaque quatre jours, c'est mon tour de prendre les avant-lignes. Quand la nuit est merveilleuse comme aujourd'hui, c'est « le songe d'une nuit d'été » ; mais, quand la pluie tombe lourdement sans arrêt, c'est un divertissement un peu frais de rester allongé cinq ou six heures dans les grandes herbes ruisselantes. Traitement homéopathique de premier ordre pour rhumatisants. Pour moi, je m'en trouve très bien. Il faut dire que, le reste du temps, je me promène dans la forêt, surveillant l'aménagement des travaux de défense, ou bien, comme en ce moment, je griffonne du papier dans une jolie hutte de branchages où je voisine avec une vingtaine de souris et deux gros rats. Jusqu'ici, nous faisions assez bon ménage ; mais les voilà qui deviennent familiers et s'en vont me caresser du museau

quand je dors dans mon hamac : j'ai dû me protéger contre ces grâces indiscrètes par quelques fils de fer aménagés en piège. Vous ne savez pas tout ce qu'on fait avec du fil de fer. C'est certainement un des principes de l'univers. Tous les soirs, quand « l'ombre s'étend sur la montagne », nous sortons de nos buissons avec d'énormes bobines de barbelés. On entend pendant une heure ou deux le rythme des maillets qui enfoncent les gros piquets, puis, de l'un à l'autre, on fait courir le réseau argenté. Ce sont, pour ces pauvres prairies sans faucheurs, les fils de la Vierge de cet été guerrier. Tout cela, sans doute, n'est pas sans charme. Pourtant, je le confesse, une permission, ne fût-ce que de quatre jours, ferait mieux mon affaire ; mais j'ai fait mes calculs : et je ne puis y prétendre avant le début d'octobre. D'ici là...

D'ici là, vous aurez fait quelques nobles articles, et proposé à l'admiration de ceux qui ont encore le temps de songer et de lire cette « troisième France », en vérité admirable, la France des poilus de seconde classe, pauvres héros anonymes qui font de grandes choses sans le savoir ou plutôt sans le dire.

Adieu, cher ami, je retourne près de mes sacs à terre qui vont me couronner à merveille une excellente tranchée de flanquement.

A MONSIEUR C. DE P...

En campagne, ce 20 juillet 1915.

Tu ne t'étonneras pas si je t'écris des choses sans intérêt ; mais je ne suis qu'à demi éveillé ; j'ai passé toute ma nuit aux avant-lignes, et j'ai un gros arriéré de sommeil. C'est très amusant les nuits d'avant-lignes. Nous habitons dans une forêt. Les Boches sont sur les collines en face de nous. Entre eux et nous, il y a une belle prairie, large d'environ un kilomètre. Quand la nuit vient, eux descendent vers nous, nous montons vers eux ; chacun s'arrête à mi-chemin, et l'on se trouve presque bec à bec avec un méchant petit réseau de fils de fer pour nous séparer. Tu me demanderas si je vois beaucoup de Boches dans ces nuits de garde. Pas beaucoup, car il fait trop noir. Parfois on voit quelque forme qui se glisse

de l'autre côté du barbelé, on envoie un coup de fusil, et tout redevient tranquille. Parfois une équipe plus audacieuse s'en vient en rampant couper nos fils de fer ; alors, quand on entend le bruit des cisailles, on s'en va voir ce qu'il en est avec quatre ou cinq « poilus » ; on tire, ils ripostent, on a quelquefois un blessé ; et, de nouveau, c'est le silence. Mais un peu plus loin, sur les hauteurs qui sont devant nous, on ne se repose guère : toutes les nuits, ou presque, depuis une semaine, on se bat à coups de bombes et de grenades : c'est un concert peu plaisant, quand on est aux fauteuils d'orchestre. — Si je vois peu de Boches, je vois, pour compenser, beaucoup d'animaux que je fréquentais peu jusqu'ici. Et d'abord des rats : ils sont énormes, ils font un tel bruit sur la ligne des sentinelles que, dans les premiers temps, on croit entendre quelque patrouilleur se glissant dans les grandes herbes. Dans ma « cagna » j'en ai un gros, qui grogne aigrement dans la nuit. Je ne parle pas des souris qui font des rondes sans fin dans mes murs de branchages et de terre, qui trottent sur ma couverture, ou plus indiscrètement encore prennent mon cou pour un corridor. Heureusement, il y a près de nous d'autres bestioles plus agréables : il y a les belettes, bien jolies, les écureuils, les hérissons, et des oiseaux de toute plume. Il n'y a guère d'escouade dans ma compagnie qui n'ait deux ou trois geais en cage. Tu t'amuserais bien,... au moins pendant un jour, si tu étais ici. Mais voilà un très long bavardage pour un homme qui n'a pas de loisirs. Je t'embrasse bien fort pour tes huit ans et je te rappelle qu'à cet âge-là on doit commencer à être très sage.

A MONSIEUR J. Z...

En campagne, ce 21 juillet 1915.

Ceci est à double fin, pour te remercier d'abord de ton excellente grande lettre, et pour te souhaiter une bonne fête. Triste fête, en vérité, qu'embrumeront bien des inquiétudes et que n'illuminera pas encore le soleil de la victoire. Je l'ai longtemps guetté, et je croyais partout voir des aubes ; maintenant je suis plus patient. Je garde au cœur la confiance

dans notre triomphe, dans un autre triomphe peut-être que celui dont j'avais rêvé, mais je ne lui fixe plus d'échéance, persuadé qu'il viendra à des jours et sous une forme que je n'attendais pas. Cela met dans l'âme une grande sérénité. J'en aurais davantage si j'avais derrière moi une bonne petite permission de huit jours, voire même de quatre, où j'aurais revu tous les chers visages qui me manquent et où j'aurais mis de l'ordre dans toutes les paperasses que j'ai laissées en fouillis au matin de la mobilisation. Mais cela encore viendra, je l'espère, et je garde cette espérance pour illuminer mon horizon. D'ici là, ne comptons pas nous revoir, et, à moins que tu n'obtiennes d'Albert Thomas ou de quelque gros hère de nos amis un laissez-passer jusqu'ici, je ne vois pas trop comment nous pourrions nous joindre. Ce serait cependant bien amusant de t'emmener une nuit aux avant-lignes. Nous charmerions ensemble les heures, un peu longues quand elles sont calmes. M... m'a dit qu'elle avait eu le plaisir de voir ton beau-frère, qui lui a paru réaliser un très chic type d'officier français. J'ai peur, quant à moi, avec ma barbe poivre et sel, de sentir encore trop l'universitaire ; il est vrai que Gouraud porte sa barbe, et mon capitaine m'assure que je lui ressemble. Amen.

A SA FEMME

En campagne, ce 27 juillet 1915.

Mon capitaine, souffrant de plus en plus de ses rhumatismes, se décide à céder aux instances des médecins et à se faire évacuer... Hier soir et ce matin déjà, j'ai regardé les différentes pièces journalières qu'on est obligé d'établir et de signer. C'est une initiation un peu rapide pour une fonction que je ne connais que très imparfaitement. Mais puisque, par un hasard assez plaisant, sur trois officiers de la compagnie, c'est un sous-lieutenant de cinq mois de grade qui se trouve le plus ancien, c'est moi qui vais provisoirement devenir commandant de compagnie... Cela ne m'enchante qu'à demi, parce qu'il y a là des responsabilités pour lesquelles je ne me sens pas encore très préparé.

En campagne, ce 31 juillet 1915.

... Depuis hier soir nous avons un nouveau capitaine, M. de H... Je ne pouvais pas désirer mieux ; et lui, de son côté, est charmé de venir dans ma compagnie. C'était un excellent camarade ; ce sera un capitaine tout à fait amical. Je dis : « ce sera », car il part aujourd'hui même en permission ; et c'est moi qui garde le commandement de la compagnie jusqu'à son retour.

En campagne, ce 2 août 1915.

... Impression charmante et douloureuse tout ensemble. Voilà les cloches d'A... qui sonnent à toute volée. Il y a six mois que je n'ai entendu sonner les cloches. A moins que ce ne soit pour fêter l'anniversaire de la guerre, j'ai bien peur que cette sonnerie n'annonce la prise attendue de Varsovie.

En campagne, ce 3 août 1915.

Je me suis remis à ma thèse avec une ardeur nouvelle. Je puis y travailler environ une heure par jour, par bribes et morceaux. C'est bien peu et l'on manque d'élan ; mais enfin, petit à petit, les feuilles s'accumulent, et j'espère que, pour la fin de la semaine, j'aurai fini la rédaction de mon dernier chapitre ; il y aura des retouches à faire, mais enfin l'ouvrage sera complet.

En campagne, ce 5 août 1915.

... Grâce à ton ami Poncheville, je pourrai me retrouver bien près de toi dans la communion des grandes idées qui soutiennent, exaltent et ennoblissent la vie présente. Déjà hier soir, avant de me coucher, j'avais lu d'un bout à l'autre ce petit cahier d'extraits, et je me propose bien d'y revenir ce soir, car ce n'est pas en une demi-heure qu'on épuise le contenu de pages comme celles-là. Je comprends ton admiration et la partage : c'est émouvant, tout en étant robuste, c'est saintement et noblement chrétien, c'est sobrement et fortement écrit ; et je te remercie de tout cœur de m'avoir

copié ce bréviaire du chrétien mobilisé, puisque, mobilisés, nous le sommes tous, à vrai dire, tous sur pied de guerre.

Ce 6 août 1915.

Ce matin, mes tournées faites, mes pièces signées, j'ai eu à moi deux belles heures ; je les ai consacrées à la thèse : je dois dire, d'ailleurs, que la plume marchait vite et bien, je trouvais sans peine le mot juste ; et les liaisons d'idées se manifestaient à moi avec une clarté parfaite. J'avais aussi la joie de sentir le point final approcher, car je crois bien que, sauf imprévu, je pourrai le mettre demain matin. Chose étrange et déconcertante, au premier regard, que de travailler à juxtaposer des mots et des idées, quand il se joue devant moi une partie formidable et d'un tel enjeu !... Et pourtant je ne crois pas coupable de faire ce que je fais : les heures inoccupées seraient les plus lourdes si l'on voulait ne fixer que les tristesses qui nous regardent en face.

Ce 7 août 1915.

Grande nouvelle que ma lettre d'hier te laissait déjà pressentir ! J'ai terminé ce matin mon dernier chapitre. Il y a, sans doute, quelques retouches à apporter, quelques menues vérifications à faire ou faire faire sur épreuves ; mais ce sont des détails. L'ensemble de l'œuvre est achevé et je puis dire un *nunc dimittis* provisoire.

De ma vie ici, rien de bien sensationnel à t'annoncer. Mon capitaine rentre lundi. Jusque-là je suis toujours commandant de compagnie. C'est absorbant, mais c'est intéressant. C'est certainement, dans la vie militaire, le rôle le plus passionnant que l'on puisse avoir, j'entends au point de vue de l'action directe sur les hommes. Ils sont, à ce que je puis en juger d'après cette courte expérience, faciles à commander et faciles aussi à toucher. Dès qu'ils sentent qu'on les aime bien, et qu'on veut faire tout le possible pour leur rendre la vie supportable, tout en exigeant un service excellent, on les a en main ; et, à ce point de vue, je quitterai avec regret le commandement de la compagnie.

Ce qui rend pour l'instant l'autorité du commandant de compagnie particulièrement impressionnante, c'est que c'est lui qui dispense les sacro-saintes permissions. Les recommandations pleuvent ; et les maires, les députés font leur service démocratique comme aux plus beaux jours de paix. J'ai fait de mon mieux : je n'ai tenu aucun compte de ces recommandations et j'ai désigné les élus avec le plus strict souci de la justice, des situations particulières et du mérite. C'est, d'ailleurs, un choix fort difficile à faire et je ne regretterai pas ce privilège. Tous les jours des hommes demandent à me parler pour m'expliquer leur cas, qui leur paraît naturellement le plus intéressant de tous. Que de tristesses et de tout ordre !... Que de misères insoupçonnées derrière la gloire sanglante de la bataille !

Ce 8 août 1915.

... Je crois que, sur tous les points du front, les officiers font assez bonne chère. On ne peut pas trop les en blâmer, quoique quelquefois, en passant devant le rata des hommes, je me sente comme un petit remords. Et pourtant il n'est pas mauvais ce rata et je me suis arrangé pour l'améliorer le plus que j'ai pu pendant ces quinze jours de commandement. Ainsi, le boni étant assez élevé, j'ai pu donner à chaque homme par jour trois quarts de vin, ce qui est la chose qu'ils préfèrent. Je me suis surtout attaché à la nourriture des douze hommes qui chaque jour passent vingt-quatre heures aux avant-lignes. Quand, à l'aube, nous redescendons dans la forêt, sur les trente qui sont venus avec le chef de section, dix huit seulement redescendent ; les autres restent blottis dans leurs petits trous d'où ils ne peuvent bouger sous peine d'être vus. Eh bien! pour que ces pauvres bougres trouvent les heures moins longues, surtout quand la pluie leur tombe sur le dos tout le jour, il faut qu'ils aient au moins la distraction d'une bonne nourriture, qui ne peut être que froide, car, quoique je leur ai donné de petits échauds, ils ont juste de quoi faire réchauffer leur « jus »... Mais je m'arrête, car tout cela ne doit guère t'intéresser, et je ne sais comment je me suis embarqué dans ce discours qui sent l'arrière cuisine.

En campagne, ce 18 août 1915.

... Rien de bien nouveau dans ma vie : j'ai un point lumineux vers lequel tous mes regards se concentrent, c'est la permission : je commence déjà à faire ma liste de ce que je dois emporter, de ce que je dois faire, de ce que je dois rapporter. Si tout marche normalement, quand tu recevras cette lettre, nous serons à environ un mois de la délicieuse échéance.

Ce 21 aoû' 1915.

Voilà donc Kowno pris. Nous le savions depuis trois jours, car les cloches d'A... avaient sonné à toute volée mardi dernier. Ces sonneries de joie, quand je les entends de l'autre côté de la ligne, me donnent des battements de cœur angoissants, d'une angoisse presque physique. Quand donc nos cloches aussi pourront-elles sonner?

... Je n'ai pas le temps aujourd'hui de t'envoyer la feuille quotidienne des renseignements pour la thèse.

A MONSIEUR BERNARD BOUVIER

En campagne, ce 24 août 1915.

Ceci s'appellera, si vous voulez bien, « la bibliographie sur le front », et c'est la requête d'un « poilu », qui, entre ses nuits d'avant-lignes, continue à se « divertir » suivant les recettes d'antan. Dans ma hutte de sauvage, au milieu des bois, je corrige des épreuves ; mon pauvre *Jean-Jacques* abandonné m'a fait pitié, et j'ai décidé de donner le « bon à tirer », pour libérer enfin tous ces milliers de caractères que j'immobilise depuis dix-huit mois dans les ateliers de B... Que les « marmites » me respectent encore quelques semaines, et ce sera chose faite. C'est risible, sans doute, de garder de pareils soucis en un pareil moment ; mais c'est un scrupule d'ouvrier, qui ne veut laisser derrière lui que de l'ouvrage bien fait. Seulement l'indigence des bibliothèques de tranchées est grande, et je suis obligé d'y suppléer du moins mal que je peux

par des questionnaires. Seriez-vous assez aimable pour me dire... *(Suit un long questionnaire bibliographique).*

Il me reste tout juste assez de place pour m'excuser et vous remercier. Je suis dans mon treizième mois de campagne. J'ai un peu grisonné. Au demeurant, la machine est restée bonne et la confiance intacte. Tout de même, ce sera un beau jour, s'il vient, que celui où la victoire me rendra ma liberté et me permettra d'aller serrer la main à mes amis de Genève.

A SA FEMME

Ce 25 août 1915.

... Les nuits allongent formidablement. Mais celle-ci, sauf la dernière heure où la lune voilée laissait l'ombre envahir le ciel, était une nuit de lumière. Pleine lune. La grande prairie où aucun faucheur n'a passé, et qui est toute jaunissante, avait l'air d'un champ d'or. Immobilité et silence absolus. Sauf, de loin en loin, « Polyte » qui tirait sa balle solitaire, du haut de son perchoir d'A..., pour ne pas perdre ses bonnes habitudes, on n'entendait d'autre bruit que le trottinement furtif des rats ou le vol d'un oiseau de nuit ébloui par tant de lumière. Une nuit tiède et douce qui n'avait rien de la guerre et qui me gonflait le cœur d'amour. Au reste, sécurité entière : on ne craint alors ni les patrouilles ni les cisailleurs de fils de fer : la plaine devant soi demeure sans mouvement ; les sentinelles peuvent dormir, la lune fait sentinelle pour tous. Le seul inconvénient, c'est qu'il faut rester immobile ; et tu sais que ce n'est pas mon fort. Je commençais, vers trois heures du matin, à avoir de terribles inquiétudes dans les jambes, quand la lune, entrant en pleins nuages, m'a permis de m'étirer et de trottiner comme les rats. Que de fois, durant ces belles heures silencieuses, j'ai savouré par avance les délices d'une permission que je croyais déjà tenir, comme si je n'avais pas été bien éveillé.

A MONSIEUR JACQUES CHEVALIER

En campagne, ce 27 août 1915.

C'est une telle joie pour moi de rester en contact avec toi dans ces jours de commun sacrifice et de commune espérance. Je suis content que tu sois enfin sorti de la lourde et démoralisante atmosphère des dépôts, pour vivre un peu plus virilement sur le front ou, du moins, tout proche de lui. C'est une vie qui a ses fatigues et surtout ses risques, mais c'est la seule qui paraisse digne d'un homme encore jeune, quand ce sont les destinées mêmes de son pays qui se jouent.

Il y a combien de temps que je ne t'ai écrit? Je ne me le rappelle plus exactement. Je t'avais envoyé quelques lignes, voilà plus de deux mois, quand j'étais au peloton de perfectionnement pour faire connaissance avec les joujoux de la guerre moderne, bombes, pétards, grenades et autres gentillesses. Je crois bien t'avoir écrit quelques semaines plus tard, quand j'étais déjà rentré dans ma forêt, où je suis encore aujourd'hui. Si alors je t'ai décrit ma vie, elle n'a pas changé : il n'y a que les nuits d'avant-lignes qui allongent et fraîchissent considérablement. Ces grandes prairies meusiennes, toutes pleines de ruisseaux et d'étangs, sont merveilleuses en plein été, après quelques jours de sécheresse, lorsque la pleine lune dore les hautes herbes jaunies que la faux n'a pu entamer depuis deux ans. Mais, dès qu'il pleut et que les lourds brouillards traînent dans les vallées, c'est une humidité gluante dont on ne peut se guérir. Ce sont, d'ailleurs, des nuits assez émouvantes et dont le souvenir me charmera plus tard, que ces nuits obscures où je garde avec ma section, derrière un méchant réseau de fils de fer, un front d'environ 800 mètres. Huit heures durant, nous sommes là, mes hommes et moi, à faire le guet, écoutant les pas dans les herbes, épiant les patrouilles qui rôdent ou les cisailleurs qui essayent de couper notre barbelé. De temps à autre, des deux côtés, les fusils partent, heureusement presque toujours sans qu'il y ait de morts. Mais enfin, il y en a parfois, et je puis être un de ceux-là. N'oublie pas, n'est-ce pas, puisqu'il faut une notice dans

l'*Annuaire des anciens élèves de l'École*, que je compte sur toi pour cet ensevelissement d'ami. J'avoue que, pour l'instant, cette hypothèse un peu mélancolique n'arrête point ma pensée. Un seul rêve m'absorbe tout entier : la permission. Si rien d'imprévu ne survient, dans quinze jours je reverrai ma femme, ma mère, tout ce qui m'est cher. Je retrouverai, pendant six jours, la liberté que j'ai presque oubliée, depuis treize mois que je l'ai mise au service commun. Si mes plans peuvent se réaliser, je passerai trois jours en Bretagne près de ma mère et de ma sœur, et le reste à Paris. J'irai voir tiens. Que ne peux-tu être là?

A SA FEMME

En campagne, ce 27 août 1915.

... C'est donc le 10, peut-être même avant, si l'on fait un peu chevaucher les permissions l'une sur l'autre, que je partirais vers toi. Mais tous ces conditionnels ont besoin pour se réaliser du maintien du *statu quo* ; et voici que de nouveau on annonce notre départ imminent... Ce que nous devons nous dire c'est ceci : nous faisons des projets, nous prenons des dispositions, *comme si* la permission devait venir ; mais nous savons qu'elle est suspendue à un fil ultra-fragile qui d'un instant à l'autre peut se briser. Excellent exercice de détachement !

En campagne, ce 30 août 1915.

Je pars ce soir à B... C'est la petite villégiature dont je t'ai parlé. La besogne, qui n'est pas autrement excitante, consiste à conduire quarante « poilus » et quatre sous-off prendre une douche de propreté ; mais j'ai grand'peur que nous n'ayons une autre douche avant celle-là. Si j'ai le même programme que mes prédécesseurs, je couche dans le second lit (peu appétissant à ce que l'on dit) de la chambre occupée par l'officier adjoint du 2e bataillon du 42e territorial, je prends mes repas à l'état-major et il paraît qu'ils durent longtemps. Dans l'intervalle, je surveille la douche de mes poilus. On part à la nuit, on rentre à la nuit, pour ne pas être vu. Vingt-huit

heures pour arroser quarante bonshommes, c'est une étrange opération.

B...-les-Bains, ce 31 août 1915.

Je t'écris dans une méchante cuisine qui sert d'antichambre à mes appartements privés. « Privé » est inexact, car j'ai partagé ma chambre avec un autre lieutenant de mon régiment qui rentrait des tranchées dans sa garçonnière. Coïncidence assez amusante : il a été reçu à l'agrégation des lettres en même temps que moi... Le soir, avant de nous coucher sur nos ignobles paillasses, dans de vieux lits dont il ne reste plus que la carcasse, nous avons bavardé comme deux pions en vacances. Il faisait froid ce matin, et l'on sentait septembre tout proche. Cependant il y a du soleil, un beau soleil clair, seulement qui paraît si triste, parce qu'il éclaire un village sans vie, qui est hérissé à toutes ses extrémités de masques en feuillages et de barrières en barbelé, et dont on ne peut sortir sans risquer de se faire voir des Boches. Bien des rues sont interdites, d'autres ne sont accessibles que le long des murs de droite. Partout s'ouvrent des trous sombres, qui sont des entrées d'abris contre le bombardement. On a l'impression d'être des prisonniers qui seraient autorisés à se promener dans un préau. Bien des hommes préfèrent cette vie de village, si réduite qu'elle soit. Il y a des maisons — bien trouées, il est vrai, — quelques bestioles, trois femmes, des épiciers, bref les représentants rudimentaires de la civilisation intégrale. Mais, moi, je préfère ma forêt. J'aime mieux mon lit en planches neuves, avec sa paille fraîche, que de vieux lits à paillasse douteuse, à bois habités, dans des chambres empoussiérées et déjà dévalisées par les précédents occupants. Aussi je crois que ce soir je retournerai avec plaisir dans ma hutte.

A MONSIEUR MAURICE LEGENDRE

En campagne, ce 7 septembre 1915.

Tu es toujours bref : il n'y a que la guerre qui soit longue. Moi-même aujourd'hui je ne pourrai guère bavarder, car s'il plaît à Dieu et aux Boches (quel rapprochement ! mais tu me

comprends), je pars demain en permission. Après plus de treize mois de campagne, cette première permission sera délicieuse... Tu exagères : je ne travaille pas à ma thèse dans les tranchées ; je me contente, quand je suis redescendu des avant-lignes et que je retrouve des loisirs dans ma hutte de branchages, de reprendre de vieilles épreuves tirées avant la guerre et que j'achève de corriger. C'est une distraction comme celle des bagues : cela rentre dans la catégorie « art de poilu ». Tu as raison, les Boches sont ignobles. Mais qui saura les museler définitivement? Du reste, je crois fermement à la victoire française, j'avoue humblement que j'aimerais la voir et assister à la transformation mondiale qui suivra. Je ne te parle pas du plaisir que j'aurais à te revoir et à mêler nos souvenirs. Tu le sais assez.

A SA FEMME

Ce 18 septembre 1915.

Depuis le triste accident de la semaine dernière, on s'est enfin décidé à adopter un peu en arrière de notre ligne actuelle une ligne de résistance plus rationnelle. Et depuis une huitaine de jours on travaille ferme toutes les nuits à organiser ces nouveaux postes et cette nouvelle ligne... Je vais donc surveiller jusqu'à une heure du matin les équipes de terrassiers... Je viens de parcourir à nouveau toute cette plaine familière : clair de lune merveilleux, légère brume qui flotte sur les prés et qui séraphise toute chose : j'ai revu les buissons, les arbres, la rangée de saules, tous ces aspects du paysage auxquels je m'étais accoutumé durant plusieurs mois, et j'y ai pris plaisir. J'avais pourtant le cœur un peu serré en songeant au pauvre caporal et à ses hommes qui étaient morts là, en défendant leur poste. On m'a raconté sur eux des détails émouvants que je te dirai peut-être un jour. Le matin, en montant vers mon bois, je m'étais arrêté au petit cimetière qui dépend de l'infirmerie et j'avais prié un instant sur leurs tombes. Les pauvres ! je ne les plains pas ; mais cela me fait mal de penser à leurs femmes et à leurs enfants. Et voilà que demain le colonel organise à notre compagnie une matinée récréative. C'est un peu tôt, ne trouves-tu pas?

R... avait, pendant mon absence, travaillé comme un nègre. J'ai trouvé une admirable cheminée, des murs réparés et renforcés, une double fenêtre, tout un ensemble d'aménagements, qui rendront la vie de mon chez moi beaucoup plus confortable.

En campagne, ce 20 septembre 1915.

... Nous avons eu hier — subie plutôt que désirée, du moins en ce qui me concerne — cette matinée dramatique dont je te parlais dans ma dernière lettre. Il y avait, d'ailleurs, un prestidigitateur vraiment très fort et qui nous a divertis. Peut-être, après tout, n'était-ce pas une mauvaise chose, car les hommes ont besoin d'une détente : ils sont certainement très fatigués ; et, malgré leur courage, je crois que plusieurs, devant ce travail intensif, seraient obligés de lâcher pied, si le temps n'était depuis quelques jours merveilleusement beau et sain. Les nuits sont fraîches, les matinées aussi, mais le soleil reste chaud, l'air vif et stimulant.

Au nez des Boches, sous le clair de lune.

En campagne dans tous les sens, ce 21 septembre, 22 heures.

Ceci est pour me distraire un peu et pour te distraire aussi. La lune est si ronde, si lumineuse dans un ciel si pur que je pourrais lire mon journal si le *Temps* était un peu moins ample et son développement moins sonore. Mais je ne résiste pas à la tentation de t'écrire quelques lignes sur mon genou. Calme absolu, pas un souffle, un air léger et subtil vous enveloppe. Devant moi les hautes collines que les Boches profanent plongent silencieusement dans la douce lumière de l'horizon. Pas un aboiement de 75, pas un sifflement de balle ; « Polyte » lui-même se tait. Très loin, par intervalle, on entend un grondement d'artillerie lourde. Un peu à l'arrière, nos travailleurs enfoncent les piquets de notre nouveau réseau ; les grosses masses, emmaillotées dans des sacs, tombent sur la tête des piquets avec un rythme sourd ; une chouette, qu'un rayon de lune est venu aveugler dans son vieux saule, s'envole gauchement en quête d'un trou sombre ; les rats crient, scient, grignottent, trottent comme des fous dans les hautes herbes

sèches, et, bousculant sans vergogne les vieilles boîtes de sardines abandonnées, troublent l'auguste sérénité du soir par un fracas de chiffonniers. Devant moi, la petite levée de terre derrière laquelle mes hommes pourront tirer ; à côté, l'abri à grenades et le fossé ensanglanté où, douze jours plus tôt, notre pauvre caporal et ses quatre camarades se firent tuer ou prendre : je pense à leurs âmes surprises, qui se sont éveillées, encore toutes frémissantes de la lutte suprême, dans l'éternité ; je songe aux nuits solitaires et douloureuses de leurs veuves, qui déjà savent tout ou pressentent tout.

En campagne, ce 22 septembre 1915.

Je viens de retrouver dans mon portefeuille le petit torchon de papier que je t'ai griffonné cette nuit. Je me demandais presque ce matin, en me réveillant, s'il existait vraiment et si je n'avais pas rêvé ; mais non, il est bien là ; il sent un peu la nuit et le clair de lune ; mais, tel qu'il est, il te traduit assez bien les impressions un peu incohérentes et monotones qui se renouvellent en moi durant ces nuits de garde...

A MONSIEUR BERNARD BOUVIER

En campagne, ce 22 septembre 1915.

Vous m'envoyez les fleurs de Jean-Jacques, et, moi, je vous envoie les drapeaux pour lesquels je combats. Ce sont les symboles de nos deux vies. Si différentes qu'elles puissent paraître, elles restent pourtant très voisines par quelques sentiments profonds. Je l'ai bien compris en lisant votre beau discours sur Rod. Vous y avez su à merveille, tout en restant discret, et en parlant d'un artiste en artiste, affirmer avec force cet idéal de « justice » qui nous est commun et qui nous est, à nous autres Français, notre raison de lutter. Je pensais à tout cela cette nuit, aux avant-lignes, en faisant le guet derrière le barbelé. Comme tout cela, en apparence, est loin de Jean-Jacques ! Et pourtant non ; et vous le sentez comme moi. Aussi, en vous quittant, je vais sans remords revenir à lui... et à mes épreuves.

A SA FEMME

En campagne, ce 23 septembre 1915.

... J'ai, pour quelque temps encore, beaucoup moins de loisirs qu'autrefois. Notre réorganisation n'est certes pas achevée ; il y a des travaux urgents qui nous sollicitent de toutes parts ; et puis les Boches nous tiennent en haleine, et nous font perdre bien des heures inutiles en alertes. Ce matin encore au petit jour, profitant du brouillard, ils ont essayé de renouveler sur le petit poste de mon ancienne compagnie le vilain coup de l'autre jour ; mais ils en ont été cette fois pour leurs frais, et tout s'est borné à une vive fusillade sans résultats malheureux, du moins de notre côté.

En campagne, ce 24 septembre 1915.

... L'aventure d'hier ne les aura pas mis (les Boches) en goût, je crois, de recommencer avant quelque temps, car nous n'avons eu aucun blessé, et eux en ont eu, peut-être même des morts — on a vu leurs brancardiers venir ramasser les gisants. — Ce matin même une forte patrouille de chez nous est allée les asticoter ; après quoi les 75 les ont arrosés copieusement. C'est une petite douche calmante dont on peut attendre les meilleurs effets. — Tu me demandes si nous avons enfin notre téléphone. Hélas ! non, mais il va devenir inutile dans quelques jours, quand nous aurons occupé nos nouveaux emplacements un peu à l'arrière, bien mieux organisés et échelonnés, où les deux compagnies voisines auront un commun groupe de résistance avec un petit poste téléphonique. Nous serons à la fois bien plus tranquilles et bien mieux en sûreté. En attendant, nous travaillons à force à notre nouveau réseau qui sera d'une tout autre résistance que l'ancien, parce que nous pouvons le construire tout à notre aise, derrière notre actuelle ligne de sentinelles. Hier soir encore je suis resté dans les champs jusqu'à minuit dans les équipes de barbelé,

En campagne, ce 26 septembre 1915.

... Cette fois, la grande offensive est commencée : le communiqué le montre clairement, et l'aveu formel en est fait aux troupes. Puisse-t-elle être rapide et décisive ! A nous, territoriaux, on ne demande que de tenir sur nos emplacements : je crois qu'en effet nous tiendrons, même si une grosse attaque se portait sur nous, ce que je crois improbable.

En campagne, ce 27 septembre 1915.

Je m'attends désormais à de très grandes irrégularités dans le courrier, soit que l'administration militaire juge plus prudent, pour éviter toute indiscrétion, d'arrêter quelque temps les lettres dans les deux sens, soit que les trains postaux soient suspendus pour laisser passer des convois de ravitaillement, ou des renforts, soit enfin que notre offensive assez heureuse nous permette sur tout le front la marche en avant et inaugure la guerre de mouvement. Je n'ose pas trop l'espérer. Pourtant ces premiers communiqués d'offensive sont vraiment réconfortants : 18 000 prisonniers, c'est un bien joli coup de filet et qui semble indiquer que les Boches ont dû être surpris et avoir une panique. Puisse-t-elle être contagieuse ! Depuis hier, comme tu peux t'en rendre compte par les communiqués, l'offensive générale est prise presque sur tout le front. On demande aux territoriaux comme nous de tenir vigoureusement leur ligne pendant que des troupes plus jeunes et plus vives, massées à l'arrière, partent pour les grands assauts. Il est donc probable, et il faut le désirer, que cette vie d'immobilité sur le front va cesser.

... Les loisirs diminuent singulièrement : à tout instant il y a de nouvelles questions qui se posent, des vérifications nécessaires, une surveillance qui nécessiterait presque de tenir permanence à la lisière de jour et de nuit aux avant-lignes. Les Boches sont certainement beaucoup plus remuants depuis quelques jours ; je suis bien persuadé qu'ils ne se livreront pas à une attaque sérieuse sur cette partie du front, mais ils nous harcèlent et nous obligent à ouvrir l'œil plus que

jamais. Voici cinq jours et nuits que je ne me suis pas déchaussé ; et ce petit régime va durer quelque temps encore.

En campagne, ce 29 septembre 1915.

... Quand je suis rentré à onze heures des avant-lignes où j'avais été surveiller des travaux, c'était le grand calme et le ciel étoilé ; et j'étais content en songeant à nos hommes qui passaient la nuit devant le barbelé, en songeant surtout à nos troupes d'attaque en Champagne et ailleurs. Le communiqué de ce matin marque un temps d'arrêt, dont les tempêtes de l'équinoxe sont sans doute un peu responsables. Les jours précédents, j'avais eu, à lire ces magnifiques bulletins de victoire, une immense joie ; mais je voulais me prémunir contre des espérances trop promptes et d'imprudentes anticipations. Je crois que j'ai bien fait, et que, si nous parvenons à faire la trouée, ce sera très long et très dur. C'est l'heure des grands courages qui est venue, où il faut tendre toutes ses énergies et ne plus penser à soi... Songeons chacun à faire virilement ce que nous avons à faire, et confions tout à Dieu...

Ce 3 octobre 1915, 23 heures 45.

Je t'écris de mon « poste de commandement », mot somptueux, mais dont la réalité est presque digne... C'est un poste tellement différent de celui que j'occupais jusqu'ici, quand j'allais passer ma nuit à la belle étoile, ou surtout sans étoile, sous le saule pleureur que la pluie faisait ruisseler ! Aujourd'hui c'est le grand confort, du moins pour moi. Notre ligne a été légèrement reculée, au moins pour ma compagnie qui faisait une saillie un peu dangereuse. Durant trois semaines, sous la protection de notre ligne de sentinelles, nous avons tendu des réseaux de fils de fer barbelé, dressé des grillages, installé de petits abris dans des buissons qu'on a plus ou moins maquillés. Au lieu d'une ligne continue de sentinelles, nous n'avons plus qu'une série de petits postes à la Bugeaud, l'effectif est moindre, mais les groupes sont plus compacts, et, le cas échéant, plus résistants. A 300 mètres derrière eux, dans un petit bois, en avant du grand, on a organisé une belle tranchée avec chambre de repos pour les hommes, et,

donnant sur un petit boyau, deux chambres se faisant face : la cabine téléphonique et le poste de commandement de l'officier. C'est ce que l'on appelle le « centre de résistance ». De là partent les patrouilles, les reconnaissances que le chef de poste croit utile d'envoyer pour assurer la liaison des petits postes... Je viens de passer la première partie de ma nuit avec les sentinelles ou dans la tranchée. Notre poste est très bien placé, juste derrière une petite crête d'où on domine la plaine. C'est charmant de voir du haut de cette terrasse la légère et haute trajectoire des fusées. Tout à l'heure, il y a eu une petite attaque sur la crête d'en face. Alors aussitôt, des deux côtés, les fusées de monter toutes rougeoyantes dans le ciel sombre. Je ne suis pas resté trop longtemps sur cette crête, car mes deux commandants m'appelaient déjà au téléphone pour avoir des renseignements... « Fusillade sans importance sur la crête ; tranquillité complète de notre secteur ». Et, sans doute, il est « tranquille », mais cela n'empêche pas mes pauvres sentinelles de patauger dans des prairies trempées et d'avoir les nerfs tendus dans l'attente du Boche qui peut surgir d'un instant à l'autre. Et j'ai presque honte de mon modeste luxe, comme si j'avais lâché un poste dangereux pour goûter le confort de l'embusqué.

A MONSIEUR ET MADAME SOLACROUP

En campagne, ce 8 octobre 1915.

Après toute une semaine d'interruption dans le service postal, quelques lettres de Paris me sont enfin arrivées ce soir, quelques lettres parmi bien d'autres qui étaient parties vers moi. Toutes contiennent des allusions à votre immense malheur ; mais celle qui devait me l'annoncer et me donner quelques détails est, sans doute, égarée ou perdue. Qu'importe, d'ailleurs? et j'en devine assez. Il n'y a pas tant de façons de mourir en combattant ; il n'y a pas tant de façons de souffrir quand on pleure un fils très cher [1]. Voilà une heure que cette

1. Le capitaine Charles-Emile Solacroup, ingénieur civil des mines, passé, sur sa demande, d'un Régiment territorial au 69e Bataillon de chasseurs à pied, tué près de la ferme Navarrin le 27 septembre 1915.

grande tristesse pèse sur moi, et je reste dans une stupeur que rien ne peut distraire. Depuis quinze mois que chaque journée s'achève sur des champs de bataille, on devrait être familiarisé avec la visite de la mort ; mais, quand ceux qui tombent sont vos amis, on est toujours pris au dépourvu. J'avais, quant à moi, une instinctive admiration pour cette belle et riche nature, qu'on sentait si ardente, si généreuse, et où tant de bonté dissimulait presque tant d'énergie. Mais pourquoi vous parler de ma peine quand toutes mes pensées vont à la vôtre, à celle d'Y... et de vos enfants? A un an d'intervalle, le même sacrifice vous est demandé ; et, de ces deux fils qui étaient votre fierté, il ne vous reste qu'une incommensurable douleur. J'ai tort, il est vrai, car cette fierté doit être plus grande que jamais. Ils ne sont qu'à demi-morts, ceux dont le tranquille courage demeure dans nos souvenirs comme un si vivant symbole. Au dedans de vous, vous les retrouverez ; ils vous parlent encore, ils vous remercient de leur avoir donné le sens de l'honneur, plus précieux que la vie ; ils vous assurent qu'ils ont été dignes de vous. Si meurtrie que soit la famille qui les perd, elle garde en eux une force. Et puis, il faut se dire que toutes ces douleurs humaines sont éphémères, et que ce qui mûrit dans ces agonies prématurées et dans ces larmes maternelles, ce n'est pas seulement l'avenir et la régénération d'un peuple, c'est la joie et l'indicible paix d'une éternité qui nous rendra tout. Plus que jamais, par delà les angoisses et les tristesses quotidiennes, c'est là qu'il faut maintenir son regard.

A SA FEMME

En campagne, ce 9 octobre 1915.

Enfin l'odieux silence des jours précédents a cessé... Mais tu devines mon émotion en retrouvant dans toutes ces lettres des allusions à un malheur que j'ignorais. Je suis resté quelque temps dans une stupeur de tristesse, en ayant devant les yeux ce nouveau deuil auquel je ne parvenais pas à croire... Pauvres parents, qui n'ont plus de fils, et qui doivent renouveler, à un an d'intervalle, le si dur sacrifice qui leur fut déjà demandé. Une souffrance comme celle-là doit être écrasante : elle doit

étourdir et affoler. Il faut avoir une foi presque religieuse en sa patrie pour accepter sans révolte et sans désarroi moral une pareille immolation. Il y a des moments où, devant toutes ces morts de jeunes gens, — et elles ne sont pas finies, — on a des doutes qui vous étreignent. L'enjeu vaut-il le sacrifice? Est-ce que ces millions d'hommes, victimes volontaires ou passives, parviendront à nous valoir une humanité meilleure, et plus proche du « règne de Dieu »? Quels seront les lendemains de guerre, et même de victoire? Ce sont là des doutes furtifs, que l'on chasse, mais qui reviennent dans les heures de tristesse, où l'on se sent si seul avec sa peine, où l'on voudrait tant être à plusieurs pour souffrir et pour espérer en commun !

A MONSIEUR ET MADAME J. Z...

En campagne, ce 9 octobre 1915.

J'étais depuis huit jours sans aucune nouvelle, quand hier soir j'ai reçu quelques lettres, la tienne, mon cher Jacques, et deux lettres toutes récentes de M... Tu devines mon émotion. Toutes trois me parlaient de votre chagrin, comme si je le connaissais déjà. Et maintenant je le sais, mais sans rien savoir d'autre, sinon qu'une grande amitié s'est brisée pour vous, et qu'il vous reste, dans une fierté muette, une douleur qui va grandir chaque jour. Dans quel tumulte de sentiments on se trouve pris, quand on reçoit des coups comme celui-là ! On voudrait nier : il semble que notre tendresse pour ceux qui nous sont si chers devrait être plus forte que la mort, et que l'âpre désir de les conserver pour nous ferait autour d'eux comme le vide du péril. Il y a une immense souffrance, et, en même temps, cette humiliation de sentir au-dessus de nous quelque chose d'inexorable qui nous brutalise ainsi. Un frisson de doute et de révolte nous secoue. A quoi bon? et la vie n'est-elle pas meilleure que toutes les gloires? Surtout quand celui qu'on aurait voulu garder avait l'âme si riche, si séduisante, quand notre cœur avait si besoin de lui et qu'on ne peut plus se représenter la vie sans lui? Je sais tout ce qu'Émile était pour vous. Quand un frère est, par surcroît, un ami, il y a peu

de douceurs humaines qui valent celle-là. Dans votre commun bonheur, il n'était jamais entré que pour en jouir avec vous, et pour y mettre un charme de plus. Il voulait bien me témoigner de l'amitié ; je la lui rendais de tout cœur, en y apportant une instinctive nuance d'admiration. J'admirais cette intelligence si vive, cette belle énergie au service d'un idéal, cette bonté qu'on ne pouvait que deviner tant elle était discrète. S'il n'avait pas eu cette fière audace des généreux, sans doute aujourd'hui encore il serait de ceux qui vivent ou qui, du moins, attendent leur tour ; mais, pouvant disposer de sa vie, il a jugé que son devoir était de faire plus que son devoir, et qu'une vie, si utile qu'elle fût, ne vaudrait pas l'exemple qu'il donnerait en la perdant, car une mort comme celle-là fait germer la vie derrière elle ; elle laisse à ceux qui en souffrent et qui l'admirent le désir de n'être pas indignes d'un tel avant-coureur ; elle restera toujours, pour vos enfants comme pour vous, un ferment de générosité. Quant à lui, disons-nous qu'il aura connu la « paix » avant nous, qu'au sortir du tumulte sanglant où il est tombé, il s'est réveillé dans cette sérénité sans fin qui attend les défenseurs de la justice, et qu'oubliant les dernières horreurs que ses yeux ont vues, il ne garde plus dans sa joie immortelle que la vision de ceux qu'il a aimés.

A SA FEMME

Ce 10 octobre 1915.

Comme je te le disais hier, j'ai écrit à Y... ainsi qu'à ses parents, aussitôt que j'ai su ; mais redis-lui bien, quand tu la verras, comme je pense à elle, à son admirable frère, à ses parents, — comme je les plains, elle et eux, comme je souffre de leur peine qui s'ajoute à celle que je sens pour moi-même. Je comprends l'espèce de vertige qui te prend, quand tu songes à ces deux fils tués. Il y a là, dans tant de familles, un immense holocauste que toutes les gloires du monde ne pourront faire oublier. C'est en songeant à ces effroyables ravages, qui font le vide complet en de certains cœurs, qu'on se sent, par moments, effleuré du doute, et que l'effroi vous saisit devant l'immensité du sacrifice déjà fait et de celui qui reste

à faire. Pourtant il est sûr que nous, Français, nous représentons cette fois la justice et que nous en sommes les serviteurs. De sentir cela à plein, comme nous le sentons tous, c'est, sans aucun doute, une force, et, si la mort doit venir, une aide. Mais que diront les pauvres Boches que sabrent les cosaques et qu'abrutissent nos canons? Il y a des heures où je me sens une telle pitié, et, je l'avoue, un tel désarroi, devant cette effroyable pâtée sanglante d'humanité, qui se triture sans relâche depuis quinze mois, et qui continuera de se triturer longtemps encore !... Vois-tu, je crois qu'il vaut mieux ne pas penser, se cantonner humblement dans son petit rôle, et là y faire son devoir quotidien, sans plus.

Ce 11 octobre 1915.

Hier soir, pendant que nous dînions, le commandant du 157e, qui commande notre secteur, m'a fait appeler. Je ne lui avais parlé qu'une fois, mais il faut croire que ma tête ne lui avait pas déplu, puisqu'il venait me demander d'être son officier adjoint. Les officiers sont peu nombreux dans son bataillon : il préférait prendre un territorial pour mieux réaliser la fusion provisoire entre les deux éléments. Il est bien entendu, m'a-t-il dit, que, quand les deux régiments se sépareront, vous reprendrez le vôtre. Si j'avais suivi mes goûts, j'aurais répondu *non* ; mais il m'a demandé si la chose m'était « souverainement désagréable ». Je n'avais qu'à m'incliner : on n'est pas dans la vie militaire pour faire ce qui plaît. J'ai seulement bien spécifié que, quand je rentrerais au 42e, je rentrerais dans ma compagnie. C'est accepté.

A MONSIEUR GEORGES PYTHON

En campagne, ce 12 octobre 1915.

Qui m'eût dit, quand je vous écrivais, l'an dernier, pour m'excuser auprès de vous si je ne reprenais pas mon poste à la date prescrite, que, un an plus tard, je viendrais encore vous exprimer mes regrets de ne pas rentrer dans notre cher Fribourg? Et, maintenant, qui peut savoir quand ce sera?

La victoire nous vient, mais il semble qu'elle sera lente et dure. Jusqu'à ce que nous la tenions à pleines mains, mon devoir est de tendre vers elle toutes mes énergies ; mais cela ne m'empêche pas de jeter un regard de désir vers ma vie d'autrefois et vers le pays ami dont l'hospitalité intelligente et cordiale m'a laissé une liberté de travail et m'a permis des expériences intellectuelles que je n'aurais peut-être pas connues ailleurs. Un petit fait vous symbolisera cette fidélité de mon souvenir. Dans la forêt où j'ai ma hutte de branchages, les vaches ne viennent point excursionner ; et, pour notre café au lait du matin, notre cuisinier est obligé de recourir au lait condensé. Voilà quinze jours que je vois apparaître sur la table les boîtes franco-anglaises de Lapp et Cie, Fribourg (Suisse). Croiriez-vous que de lire ces quelques mots sur une méchante boîte de conserves m'attendrit presque? Je me réjouis de constater, par ces insignifiants détails, l'expansion économique du canton ; mais le sentiment est plus profond : ce seul nom de Fribourg est tellement évocateur pour moi, et l'involontaire émotion qu'il suscite en moi me ferait comprendre, si je l'ignorais encore, par combien de liens je lui reste attaché !

Quand reviendrai-je parmi vous? Dieu seul le sait. Si la guerre se prolonge beaucoup, il est possible, fort possible que je ne revienne pas, car ces assauts successifs sont durs pour l'infanterie. Mais, si je reviens, je sens que là-bas, plus peut-être que partout, la tâche des organisateurs de la paix sera passionnante et fertile en imprévus. Je crois pouvoir vous dire que j'y apporterai toute ma bonne volonté et une ardeur intellectuelle qui aura été rajeunie par le repos. En attendant, dans les quelques heures de loisir que je puis économiser, j'achève de corriger les épreuves du grand ouvrage sur Rousseau auquel je travaille depuis si longtemps ; et ce sera pour moi double plaisir et double fierté de le signer comme professeur à l'Université de Fribourg et comme officier français.

A SA FEMME

Ce 13 octobre 1915.

Demain je ferai mon déménagement. J'ai eu le choix facile parmi toutes les somptueuses demeures que l'état-major du précédent régiment avait groupées autour de la maison du colonel. Malheureusement ce sont des maisons d'été où le chauffage n'a pas été prévu. La cagna que j'ai reprise est celle du lieutenant adjoint au colonel de C... Elle est souterraine ou peu s'en faut ; mais elle est très confortable. Plafond, sol et parois sont complètement planchéiés ; pas une fissure par où les rats puissent passer : c'est précieux ; ils feront des valses sur mon toit-terrasse, mais ce n'est pas cela qui m'empêchera de dormir ; l'essentiel est de ne pas craindre à tout moment la visite et surtout la morsure d'une de ces ignobles bêtes. J'ai passé une partie de mon après-dînée avec le commandant à examiner les différents dossiers du secteur, le réseau téléphonique, la liaison avec les corps voisins, etc., etc. Ce pourra être intéressant. Ce sera, du moins, une diversion dans ma vie toujours un peu monotone.

En campagne, ce 18 octobre 1915.

Ce matin, j'étais en train de m'habiller, quand le commandant m'a fait demander si j'avais envie de l'accompagner dans son tour de secteur ; en arrivant près de lui, les chevaux nous attendaient : c'était une petite malice de mon patron ; mais elle me plaisait tout à fait, car j'avais grand entrain. J'ai enfourché ma bête, et me voilà parti. Je rentre à l'instant (dix heures) après trois heures de promenade qui ont été coupées par quelques bons petits temps de trot, et surtout de galop qui est délicieux par ces matinées de calme brouillard. La brume était assez épaisse pour que nous puissions sortir du bois et suivre les lisières qui, en plein jour, sont sous le nez des Boches. Exquis, ces paysages d'automne, où les bois alternent avec les étangs et que la brume agrandit jusqu'à en faire des rêves !

A MONSIEUR GUSTAVE LANSON

En campagne, ce 19 octobre 1915.

J'avais entendu parler de votre malheur comme certain ; mais je ne voulais pas y croire. J'ai demandé à votre ami Jacques Madeleine de me rassurer. Hélas ! la lettre si affligée et si touchante d'amitié que je viens de recevoir ne me laisse plus aucun doute et me donne les plus tristes précisions. Je n'avais fait qu'entrevoir votre fils[1], il y a bien longtemps déjà ; mais je sais tout ce qu'il était lui-même et tout ce qu'il était pour vous, tout ce qu'il portait avec lui d'espérances et tout ce qu'il vous donnait de joie. Et maintenant, il ne vous reste plus, dans une immense douleur, qu'un sentiment de fierté, mais qui doit avoir ses envers de révolte. Devant ces jeunesses magnifiques, toutes pleines de promesses, dont une balle imbécile arrête la floraison, l'inévitable « à quoi bon? » se présente à nous. De telles souffrances valent-elles leur enjeu? Et la France qui sortira de la sanglante victoire sera-t-elle assez régénérée, assez belle dans son renouveau, pour faire accepter de si durs sacrifices? Vous n'êtes pas de ceux, je crois, pour qui les pensées religieuses peuvent mettre de la lumière à l'horizon de leur chagrin ; et je ne vous en plains que davantage. Près d'un deuil comme le vôtre, on se sent timide et gauche ; et l'on ne peut offrir à ceux qui souffrent qu'une compassion toute amicale. Il faut se dire pourtant que de telles morts ne sont pas vaines, qu'elles maintiennent dans la nation une pure flamme d'honneur et d'aspiration vers le juste ; elles sont, pour ceux qui restent encore sur le front de combat, comme un appel à ne pas être trop indignes de cette jeune et admirable avant-garde. C'est en songeant à la France et à tout ce qu'elle représente dans la lutte d'aujourd'hui, que la nuit si cruelle de votre cœur en détresse doit un peu s'éclairer ; mais que de fois la blessure paternelle doit être plus forte et le sentiment de l'irréparable adieu plus poignant que

1. Michel Lanson, aspirant au 156e Régiment d'Infanterie, tué près de Maisons-de-Champagne le 26 septembre 1915.

tout ! Dans ces heures si rudes, dites-vous que vous n'êtes pas seul à souffrir et que d'autres sont dans la peine en vous y sentant !

A MONSIEUR JACQUES CHEVALIER

En campagne, ce 21 octobre 1915.

J'allais répondre à ta bonne petite carte où tu me disais avec tant de joie que « ton frère[1] avait miraculeusement échappé à la mort », quand le douloureux entre-filet de l'*Écho de Paris* m'est tombé sous les yeux. Je viens d'écrire à tes pauvres parents pour leur dire ma peine et ma compassion ; et maintenant je reviens à toi, pour t'embrasser et pour que tu sentes, dans ton chagrin, la présence de mon amitié. Il faut d'autant plus t'entourer que tu dois être plus seul. J'imagine que tu n'as pas pu obtenir de permission, et que tu as dû mettre un masque à ta peine dans un milieu qui ne la comprendrait pas ou pour qui l'idée de la mort est devenue indifférente, tant il faut voisiner avec elle ; car c'est là peut-être une des conséquences les plus troublantes de cette guerre indéfinie : c'est qu'on en vient à perdre, avec l'effroi de la mort, le respect qu'on éprouvait devant elle. Ils sont si nombreux ceux qui tombent, qu'on n'a plus le temps de se recueillir devant eux. Le pourrait-on, du reste, qu'on ne le voudrait pas, car faire la guerre, c'est affronter la mort, et non point la méditer. Pourtant, quand on est, comme toi, atteint au vif du cœur, quand c'est un morceau de votre vie qui s'arrache avec celui qui s'en va, on se sent tout désemparé parmi tous ces camarades qui ne voient plus dans la mort qu'un accident sans importance. Et puis, je te connais assez pour deviner que tu dois presque oublier ta peine et ne songer qu'à celle de tes parents. Je sais la tendresse toute vibrante de ta mère pour ses enfants ; elle doit être d'autant plus malheureuse que, parmi ceux qui restent, ses meilleurs soutiens sont au loin. Pauvre cher ami, quelles heures de désolation tu as dû connaître ! Heureusement, j'en suis sûr, un élan instinctif de ton âme t'a conduit dans le refuge des

1. André Chevalier, fils du général directeur du génie, capitaine au 3e Rt d'artillerie lourde, blessé mortellement en Champagne le 4 octobre 1915.

pensées éternelles, là où les douleurs d'un jour s'apaisent en face de l'horizon divin, là où le misérable tumulte humain n'apparaît plus que comme une brève préface aux seules réalités. C'est bien vers elles, du reste, que les regards de ton cher André se sont levés en expirant ; et, dans la sérénité confiante de cette mort, il y avait déjà la vision anticipée de ce qui ne passe point.

Au milieu de cette tristesse qui t'étreint, je n'oublie pas ta grande joie. Je comprends qu'il te soit dur de ne pas connaître ta petite Thérèse ; mais il faut penser à toutes les petites Thérèses qui ne connaîtront pas leurs pères, et cela est encore plus dur. Ou plutôt, il ne faut pas penser ; il faut faire au jour le jour la tâche prescrite, en gardant pourtant la foi dans la justice de la cause française, la foi dans la victoire, la foi dans la vie par-dessus la mort, la foi dans la vie par delà la mort.

A MONSIEUR VICTOR GIRAUD

En campagne, ce 22 octobre 1915.

Depuis que je vous ai écrit, mon existence a un peu changé. Je suis toujours dans ma forêt, mais plus au même titre. Je suis provisoirement détaché au régiment d'active dans lequel nous sommes encadrés, et je suis lieutenant adjoint au commandant du secteur. C'est un peu une « embuscade » : je ne sais plus ce que c'est que les nuits d'avant-lignes ; je ne vois plus les Boches qu'au travers du téléphone où l'on m'annonce qu'ils sont en train de marauder dans nos fils de fer ; et tous les matins, comme un honnête gentleman farmer, je me promène à cheval dans les allées du parc ou le long des lisières brumeuses, près des grands étangs qui commencent à se remplir et que l'automne mélancolifie. Car, je ne vous le cache pas, malgré la gaîté ou la belle humeur du dehors qui reste tout extérieure, le fond est un peu triste, un peu même angoissé. Après cet immense espoir qui nous avait tous soulevés il y a trois semaines, retomber lourdement sur ses pieds avec des ailes demi-coupées, c'est très dur. N'allons-nous pas perdre la partie sottement et chèrement dans les Balkans? Et qui peut dire quand finira la guerre, surtout comment elle finira? Et

puis tant de morts pour souligner cette grande espérance avortée !... Toutes ces morts, inégalement tristes, posent également la même et angoissante question de l'*à quoi bon* ! Cette immobilité qui se prolonge, alors qu'on la croyait toute proche de finir, n'est pas génératrice d'ardeur : le mouvement nous manque trop pour avoir encore l'élan. Ne me croyez pas découragé : je ne le suis pas. Seulement la guerre est une chose qu'il faut agir et non méditer. La méditation est un dissolvant. Allons, voilà un sot bavardage. Il est dix heures du soir : si j'étais, comme il y a dix jours encore, de garde, dans la prairie, sous le vieux saule au clair de lune, en train de guetter le Boche malfaisant qui rôdaille, j'aurais des idées plus nettes et plus saines. — Décidément, il vaut mieux ne pas être « embusqué ».

A MONSIEUR JACQUES MADELEINE

En campagne, ce 26 octobre 1915.

Les journaux m'avaient déjà apporté la triste nouvelle, quand votre lettre si émouvante et si attristée m'est parvenue. Je ne connaissais pas Michel Lanson ; je l'avais aperçu, il y a quelque dix ans, quand il était encore un enfant; mais je savais tout ce qu'était ce fils unique et très chéri dans la vie de ses parents ; et je crois deviner tout ce qui se cache de sensibilité chez M. Lanson, derrière les apparences d'une réserve un peu froide. De tels deuils sont atroces; on se sent impuissant devant eux ; et je comprends fort bien l'espèce de timidité un peu angoissée et hésitante de votre amitié devant cette immense douleur. Pourtant, lorsque la première stupeur de la souffrance sera passée, et peut-être aussi les premiers cris de révolte apaisés, vous voudrez voir votre ami, et lui faire sentir par votre présence une affection qui lui sera douce. Redites-lui alors ce que je lui ai écrit : de quel cœur compatissant je m'unis à son chagrin et à celui de Mme Lanson.

A MONSIEUR ET MADAME J. Z...

En campagne, ce 28 octobre 1915.

Vous aurez un anniversaire sans joie. Ma pensée va vers vous fraternellement et tristement. Je songe à cette journée d'il y a huit ans où il y avait un si joli soleil d'automne, et surtout un tel soleil intérieur ! Je revois des visages qui ne sont plus que des souvenirs, d'autres que le bonheur faisait rayonner et qui sont maintenant usés par la souffrance, la peine ou l'inquiétude. Et toutes ces visions d'antan me font mal ; je voudrais les chasser : elles me reviennent. Je suis sûr que, vous aussi, elles vous assaillent et qu'elles mettent dans votre douleur présente comme une ironie et une amertume de plus. Ah! mes très chers, qu'il fait bon s'évader vers les pensées de Toussaint, vers ce ciel invisible où toutes ces joies refleuriront et trouveront enfin leur signification d'éternité. Mais que cela est dur parfois d'entraîner sa pauvre âme vers ces sommets trop hauts quand on la sent en détresse, et que le cœur meurtri semble un désert sans horizon... Mais, du reste, que vous dirai-je que vous ne vous soyez dit mille fois? Le difficile dans une grande peine n'est pas de voir les consolations possibles, mais d'en sentir l'efficace. Et toujours, après avoir fait le tour de sa souffrance, c'est à Dieu qu'il faut revenir pour trouver un sens à cette vie et surtout à la vie souffrante.

A Dieu donc, à Lui plus que jamais. C'est vers Lui qu'il faut arrêter nos regards pour ne pas les sentir se brouiller devant la triste incohérence des jours. J'avoue que partout ailleurs je ne vois que raisons de souffrir et de douter. Les tristesses familiales me font pitié, je me représente les angoisses de chacun et j'en suis bien malheureux ; la victoire française paraît bien lointaine et presque fuyante ; une immense lassitude semble peser sur tous sans qu'aucun des adversaires puisse se sentir triomphant ; et l'on se demande si l'on ne va pas au-devant de la pire catastrophe : une catastrophe morale [1]. Il

1. On a pu voir récemment que cette « catastrophe morale », comme disait si fortement P.-Maurice Masson, une paix de lassitude qui ne consacrerait pas le triomphe de la justice, la France, après une nouvelle année de lutte, n'était pas près de s'y résigner.

faut fermer les yeux et se raccrocher désespérément au Dieu de la justice et de l'immortalité ! Je voulais ne vous apporter que des paroles de réconfort, et voilà qu'un peu lâchement je vous associe à mes doutes d'aujourd'hui ; voyez-y, du moins, un témoignage d'amitié et une façon de souffrir avec vous.

A MADAME A. M...

En campagne, ce 29 octobre 1915.

Merci d'avoir pensé à moi. Ce memento m'a bien touché, et parce qu'il me vient de vous et parce qu'il me parle de lui. Dans la tristesse que me donne le sentiment de votre chagrin, c'est un de mes regrets de ne l'avoir qu'entrevu et de ne pouvoir garder de cet énergique et loyal visage qu'un souvenir rapide qui peut-être ira s'effaçant. Mais mieux qu'un visage, une mort comme la sienne le défend de l'oubli : tant d'élan, un courage si français, une intelligence si claire du devoir, un grand amour qui se refuse à n'être qu'un égoïsme en commun, et qui met au cœur plus de générosité, — ce sont là des choses d'une beauté toujours vivante. J'ai lu avec recueillement les nobles et hautes pensées que vous avez mises autour de son image comme les ex-voto qu'on suspend dans une chapelle. Puissiez-vous non seulement les penser, mais les vivre ! elles vous épargneront les heures de détresse et mettront sur votre âme en peine un peu de sérénité et d'apaisement. « Nul de nous ne vit pour soi-même et nul ne meurt pour soi-même ». Comme vous avez eu raison de vous rappeler et de nous rappeler cette vérité ! C'est ce qui fait la grandeur de l'amour et de la guerre, c'est que l'une et l'autre peuvent avoir cette même devise, et doivent nous conduire au même détachement, ou plutôt à la même fusion. Vous le sentirez davantage en ce jour de Toussaint, où la chaîne brisée dans la douleur se renoue dans l'espoir et dans l'affirmation des réalités éternelles. La journée de demain vous fera revivre l'atroce déchirement de l'an dernier ; celles qui suivront vous entraîneront vers la cité invisible, où les tristesses éphémères refleurissent en joie. C'est là qu'il faut arrêter nos regards pour ne pas perdre courage, quand la solitude du cœur ne semble plus qu'un désert

et que le regret de la présence sensible, des chers yeux que les autres ne peuvent plus rencontrer, met l'âme en désarroi. Je prierai pour que vous connaissiez cette paix courageuse qui vous laisse tout ensemble confiance dans la vie et confiance en Dieu, et pour qu'à ceux qui restent votre André[1], parti en avant-coureur, fasse entendre les appels d'en haut.

A SA FEMME

Toussaint 1915.

Tu sais quelles sont mes pensées et mes prières. S'il y a quelque chose qui donne un sens, une valeur et une beauté à la vie, c'est cette pensée de la continuité de la chaîne entre le présent et l'invisible, entre ceux qui vivent et ceux qui ont dépassé la vie. Cette communion des saints, elle n'est pas seulement un dogme consolateur ; c'est aussi une explication de la vie, explication indulgente et profonde : « Nul de nous ne saurait vivre pour lui seul, nul ne saurait mourir pour lui seul ». Cette belle maxime de saint Paul est, par essence, la pensée de Toussaint. Il y a du ciel à la terre, entre ceux qui pressentent l'éternité et ceux qui y plongent, comme un grand courant spirituel où chacun, Dieu aidant, apporte sa goutte d'eau ; mais ni les bons ne sont entièrement responsables de leur vertu, ni les médiocres ou les méchants de leur atonie ou de leur perversité. Chacun collabore à tout, et tout va vers le mieux, c'est-à-dire vers Dieu ; en sorte que tous, sans le savoir, sont enrôlés dans cette grande armée des « saints » dont Dieu est à la fois le terme et le ferment. Pardonne-moi mon petit sermon qui n'est peut-être pas d'une rigueur toute théologique et où peut-être un inquisiteur trouverait quelque vague saveur de modernisme. Je t'emporte près de Dieu. Qu'Il soit entre nous le lien d'éternité.

1. André Miniscloux ; voir la lettre du 6 novembre 1914.

A SA MÈRE

Toussaint 1915.

Si court que soit le temps dont je dispose aujourd'hui, je ne voudrais pas ne pas m'associer d'une façon sensible à toutes les pensées qui vous prennent aujourd'hui et qui vous entraînent vers les sommets. Je te griffonne ceci avant de partir à la messe. Ce sera notre point de rassemblement. Nous nous retrouverons devant Dieu en union avec nos chers disparus, et nous leur demanderons de nous donner cette paix du cœur qui vaut encore mieux que l'autre, pour laquelle cependant nous combattons. Temps de Toussaint, ce matin : ciel gris et humide, chemins glissants, pauvres arbres déplumés qui pleurent sur le passant.

En campagne, ce 6 novembre 1915.

Ma foi si ! les obus tombent dans notre bois, ils tombent même assez nombreux depuis quelques jours ; mais le bois est vaste, et l'on a les plus grandes chances de se promener bien tranquillement dans un coin pendant qu'ils éclatent à un autre ; mais dans les petits postes en plein champ, où les hommes s'installent au matin pour ne les quitter qu'à la brume, et où ils sont obligés de passer leurs journées accroupis, quand les obus encadrent leurs petits gourbis, ils ont grande chance de recevoir, à tout le moins, des éclats. Mais tout cela, ce sont jeux d'enfant en comparaison des bombardements de Champagne ou même de ceux de Flirey. Sois donc sans crainte, au moins pour l'instant.

A SA FEMME

En campagne, ce 6 novembre 1915.

... Il faut reconnaître que je suis une exception, et qu'il y a peu de « poilus » qui écrivent d'aussi longues lettres que moi. C'est le courage épistolaire ; et je t'assure qu'il y a des jours où

il est méritoire, ne serait-ce que par la souffrance que j'éprouve à écrire le plus souvent si mal, si improprement, si fadement, à répéter à Pierre et à Paul tant de banalités et de considérations sans intérêt ; mais, comme dit Jacques, j'insère cela à la rubrique « charité ».

Ce 10 novembre 1915.

Il a plu toute la nuit. La terre ici est rebelle à l'absorption de l'eau. Après cinq ou six heures de pluie, tout le bois est transformé en un glacis gluant sur lequel on ne peut marcher qu'avec de gros souliers et une bonne canne ferrée. Les dernières feuilles s'en vont. Le bois n'est plus qu'un taillis noir et frêle où les gouttes de pluie font de petites lumières tristes le long des branches et des brindilles. Voilà plus d'un an qu'on a tellement abattu et taillé dans la forêt que le rideau d'arbres est devenu de plus en plus clair. Et aujourd'hui, en plein centre des taillis, on aperçoit à travers leur rideau aminci la ligne des collines boches. Certainement nos villages nègres doivent se laisser pressentir et peut-être apercevoir. Ainsi s'expliquent les arrosages un peu plus fréquents qui nous sont offerts. Mais avec un objectif aussi vaste que le bois, l'artillerie ne peut guère arriver à des tirs efficaces. C'est seulement sur la ligne de petits postes avancés dans la plaine que malheureusement le tir peut se faire beaucoup plus précis. Hier encore quatre 210 sont tombés en plein sur l'un d'eux : deux blessés et un mort. Et le triste pour les blessés, c'est qu'on ne peut traverser de jour l'espace à découvert qui les sépare du bois : il faut attendre le crépuscule pour les transporter. On téléphone avec eux ou avec leurs camarades, et l'on est obligé de rester immobile. C'est émouvant, surtout pour ceux qui, comme moi, ne sont pas familiarisés avec les charniers gémissants des grandes attaques.

A SA MÈRE

En campagne, ce 13 novembre 1915.

Ma vie est tellement monotone, et les petits incidents qui peuvent la remplir sont tellement peu de chose en compa-

raison des tristesses qui se préparent !... Voici deux jours que nous vivons dans un orage ininterrompu, symbole de mes pensées. La rafale d'eau et de vent fouette sans arrêt ma pauvre cagna, démolit le toit, disjoint les planches, inonde tout, et menace de transformer mon trou en baignoire. Ce sont là de minuscules détails que l'on oublierait vite, si l'on avait le cœur en joie ; mais quand on traîne avec soi un cœur mélancolique, ces petites contrariétés deviennent irritantes. Ce vent, d'ailleurs, qui ne s'apaise point, finit par vous énerver. Ah ! qu'il ferait bon chez soi, près des siens, entourant sa pauvre amie dans le chagrin et lui allégeant tout ! J'ai l'air aujourd'hui de manquer un peu de courage, ne le croyez pas : c'est un instant rapide de malaise moral, auquel j'ai le tort, peut-être, de vous associer. Parlons d'autre chose.

A NOELLE ROGER

En campagne, ce 15 novembre 1915.

La fidélité de votre souvenir me touche profondément. Je me plais à y voir surtout le témoignage d'affectueuse admiration qu'une Genevoise de grand cœur renouvelle d'étape en étape aux petits soldats de France ; et ce témoignage me réconforte autant qu'il m'émeut. J'ai lu vos deux *Carnets* avec un infini plaisir, car, en vous lisant, je n'ai pas cru quitter mes « poilus » ; je les ai retrouvés tels que je les vois chaque jour, avec leur cordialité de camaraderie qui fait sentir toute sa sincérité aux heures de danger ou de souffrance, avec ce stoïcisme silencieux qui n'a pas perdu le don du sourire. Ce qui m'a charmé en vous suivant, c'est de ne rencontrer près de vous que le simple soldat de deuxième classe. C'est lui qui, dans cette guerre dure et lente, est le héros par excellence, celui devant lequel les autres héroïsmes ont un mouvement instinctif de respect. Je n'ose partager tous vos espoirs, et je crains un peu qu'après avoir été « plus que frères », on se retrouve à peine frères quand la paix sera venue... si elle doit venir. Mais, à l'heure actuelle, ce qui fait surtout de l'armée française une noble chose, c'est cette fraternité véritable, sans phrases et sans protocole, qui nous unit tous (j'entends,

du moins, ceux du front) et tempère si heureusement la discipline, sans chercher à la dissoudre. De tous vos « carnets », je crois, celui qui aurait peut-être mes préférences, c'est le dernier : *Entre camarades.* Serait-ce que l'atmosphère qu'on y respire en est moins mélancolique? serait-ce que, de tous ces récits, il monte comme une invitation discrète à être plus généreux? Je ne sais ; mais le livre est émouvant, tout en restant presque gai. Il est plein de pages qui seraient délicieuses dans un roman, et dont on serait tenté d'oublier l'art, pour n'en sentir que le parfum de vérité.

Je ne vous parle pas de moi : je ne veux plus être aujourd'hui qu'un parmi cent mille. Il y a, sans doute, des heures où l'inévitable lassitude vous guette, où l'on voudrait retrouver la liberté de ses plaisirs et même de ses souffrances ; mais on sent aussi ce qu'il y a de saint dans cette vie collective et anonyme. Depuis longtemps j'ai renoncé à la tentation de penser au loin, sinon en haut; je n'essaie même plus de me représenter l'avenir ; mais je garde au cœur ma foi entière dans la justice française, et je fais humblement ma besogne quotidienne qui n'est pas sans joie. C'est à tout prendre une passionnante expérience de détachement ; elle n'est pas définitive, je le sens ; mais elle est salutaire.

En campagne, ce 24 novembre 1915.

Quoique je vous aie écrit il y a quelques jours, je ne veux pas laisser sans réponse votre lettre si généreuse et votre second envoi. Il y a là une sympathie trop vibrante à l'égard de la cause française, pour que je ne vous dise pas aussitôt combien j'en suis touché. Mais je crois que votre bienveillante amitié s'illusionne un peu sur mon compte. Ma vie est loin d'être une série de « combats », comme vous semblez le supposer. Pour le fantassin d'aujourd'hui, vivre dangereusement sous les marmites, passer la nuit au guet devant les réseaux de barbelé, échanger des coups de feu avec quelque patrouille aventureuse, ou quelques imprudents cisailleurs de fils de fer, ce n'est point « combattre ». Il n'y a qu'un seul combat qui mérite ce nom, c'est l'assaut ; et je n'y suis pas encore allé. Il est vrai que, quand on y part, on a quelque chance de n'en point

revenir. Ce doit être une chose atroce et admirable. Je ne vous dirai pas que je sollicite âprement cet honneur. Je le verrais venir avec quelque crainte, — instinctive crainte physique, je l'avoue, — crainte encore de ne pas être tout ce que je voudrais être, mais aussi avec une immense curiosité ; et je crois pressentir que, dans ces choses extraordinaires, d'une grandeur horrible, mais exaltante, il y doit avoir d'étranges renouveaux d'âme. Ce ne sont que des pressentiments. J'attends paisiblement l'avenir, quel qu'il soit.

Vous êtes mille fois bonne de penser à mes territoriaux. Cet hiver, l'administration les a pourvus, dès les premiers froids, de lainages confortables et de fourrures sans élégance, mais non sans chaleur. De ce côté-là, je crois, ils sont convenablement munis. Je dirais même que, depuis les « cinq sous du poilu », ils pourraient se procurer bien des petites douceurs supplémentaires. Mais à vrai dire, ce qui leur manque, ce n'est pas tant l'argent que l'occasion de le dépenser. Voilà huit mois que ces hommes vivent en plein bois, six mois qu'ils habitent celui-ci. J'en connais même plusieurs, parmi ceux qui n'ont pas encore eu la chance d'aller en permission, qui n'ont franchi la lisière de la forêt que pour aller, la nuit, dans la plaine, planter les réseaux de fils de fer ou attendre le Boche qui y rôde. C'est une plaine de W..., c'est tout dire. Les premières pluies en font un immense marais, les premières gelées une patinoire. Ce sont de longues nuits que celles que l'on passe là-bas, les pieds dans l'eau glacée, le corps transi par l'aigre rafale du vent d'automne, l'oreille aux écoutes, l'œil scrutant l'ombre des buissons et les ondulations des hautes herbes qui n'ont pas été fauchées. Il y a là un héroïsme humble dans sa continuité, mais qui mérite le respect. Un trop grand nombre, hélas ! ont déjà été couchés par les obus qui tombent le jour, ou par les balles et les grenades qui s'échangent dans la nuit. Mais ceux-là même qui n'ont pas encore été atteints et qui ne se sentent qu'une demi-envie de prendre les tranchées d'en face à la baïonnette, ne mériteraient-ils pas autant la croix de guerre que tel officier d'état-major, qu'une main trop complaisante a bien voulu décorer pour « avoir porté un ordre important jusqu'en première ligne »? D'un bout à l'autre du front, c'est toujours au soldat de deuxième classe qu'il faut

revenir, pour sentir la beauté du devoir accompli silencieusement et fortement. C'est pourquoi j'aime tant vos *Carnets*, car j'y retrouve mon ami le simple pioupiou, interprété par une artiste fraternelle, qui sait en deviner toute la grandeur et qui sait surtout l'aimer.

A MONSIEUR GUSTAVE LANSON

En campagne, ce 25 novembre 1915.

Un mot de ma femme, reçu hier, m'apprend que votre *Lamartine* vient de m'arriver à mon adresse de Paris. Merci d'avoir pensé à moi. Si bientôt, comme il est vraisemblable, nous allons au repos quelques semaines, je me ferai envoyer vos deux volumes ; et, grâce à eux, je m'évaderai un instant dans une oasis de souvenirs qui déjà semblent si lointains. A vous surtout, cette œuvre, qui vient de paraître, doit vous donner l'impression d'un passé à jamais aboli. C'était le temps où vous pouviez travailler en savant et en artiste, avec une entière sérénité d'esprit ; et maintenant, sans doute, devant tout travail de cabinet, vous devez sentir se poser à vous un « à quoi bon »? découragé. Dans une grande douleur comme la vôtre, on se sent tellement étreint par la pensée que tant de choses pour lesquelles on s'agitait sont vaines. Si même vous avez l'âme assez généreuse pour oublier presque votre chagrin personnel, et pour ne vouloir songer qu'à l'angoisse du pays, les tâches d'érudition et de goût ne peuvent plus guère tenter ceux qui sont pris tout entiers par le souci de la France, de sa victoire et de son avenir. Et pourtant, non seulement il est des heures où il faut se « divertir » pour pouvoir durer, mais il importe que la France victorieuse continue à être plus que jamais une maîtresse de vie intellectuelle. Il faut prévoir, par delà même les plus douloureux brisements, il faut prévoir les inévitables et désirables recommencements.

A SA FEMME

En campagne, ce 3 décembre 1915.

Je remercie Dieu qui m'a donné ces jours de recueillement, de prière et d'union... Je garde aussi d'autres souvenirs, et qui seront durables : ce sont ceux que me laisse cette mort[1] si belle, si confiante, si abandonnée, si pleine du ciel où elle conduit. Si je n'ai pas eu le bonheur d'en être le témoin, j'en ai vu l'impression sur tous vos visages. On y lisait une immense douleur, mais aussi une grande paix. Vous souffriez de l'irrémédiable brisement ; mais vous aviez conscience d'avoir vu monter une âme, une âme belle et bonne entre toutes, vers le Dieu qui l'appelait. C'est là la grande douceur que nous laisse cette mort : elle met un peu plus Dieu parmi nous et en nous.

En campagne, ce 5 décembre 1915.

— Je reviens de la messe. Comme j'ai prié pour ton cher père et pour tous les tiens. Ce sont là, d'ailleurs, des pensées qui ne me quittent point. Jamais la vision de ton père ne m'a été plus présente que maintenant... Je le revois dans telle et telle circonstance de nos heureux jours d'autrefois ; je revois des gestes, des attitudes, j'entends certaines intonations familières ; mais ce que je revois surtout, d'un regard intérieur, c'est cette noble vie, si laborieuse, si simple, si une, si pénétrée du plus haut sentiment du devoir, si illuminée par la bonté. Soyons dignes d'un tel père, et tâchons de puiser dans son exemple cette bienveillance indulgente qui avait fait l'union des cœurs autour de lui.

En campagne, ce 6 décembre 1915.

... Il y a en ce moment de grands projets de réorganisation partout, spécialement pour le 42e. On va verser probablement les classes les plus jeunes dans les régiments de réserve, et

1. La mort de son beau-père, René Zeiller.

sans doute aussi les officiers. Je suis donc peut-être à la veille d'un changement. Ce serait presque à réfléchir si je ne ferais pas bien de demander à passer au 157e. Mais avant de prendre une décision, il conviendrait d'attendre des renseignements plus précis.

En campagne, ce 7 décembre 1915.

Depuis aujourd'hui commencent ces mouvements dont je te parlais dans ma dernière lettre, et qui amènent dans les anciens régiments, dits de réserve, tous les territoriaux des dernières classes. Ils sont nombreux dans notre régiment. Lorsqu'ils auront tous été versés dans des corps plus actifs, le vieux 42e reconstitué avec des éléments plus vénérables, ne ressemblera plus guère à celui que j'ai connu. Il est vraisemblable, presque certain même, que le mouvement concernant les hommes sera complété par un autre mouvement concernant les officiers. Il paraît même que la liste est déjà dressée. Bien entendu, moi qui suis parmi les plus jeunes, mon tour viendra dans les premiers.

En campagne, ce 8 décembre 1915.

Nous sommes en pleine eau. Toute la nuit, il a plu sans discontinuer, et, malgré tous les efforts, l'inondation me guette. Mon pauvre H... est obligé de vider deux ou trois fois le jour le puisard qui se trouve au centre de mon plancher ; mais, d'un moment à l'autre, sans doute, j'abandonnerai cette demeure; aussi je suis résigné à supporter, sans trop me regimber, l'inondation, si elle doit venir.

En campagne, ce 10 décembre 1915.

Depuis hier, la vie est singulièrement compliquée par l'inondation, qui progresse presque d'heure en heure. Ce matin, je me suis réveillé en pleine eau ; et l'eau monte sans cesse. Je me suis décidé à déménager, et je vais m'installer dans la petite maison d'été du colonel de C... qui est en superstructure et complètement sèche. Elle serait, je crois, assez froide, s'il gelait de nouveau ; mais j'aurai la faculté de revenir alors

dans mon ancienne cagna. Il pleut tellement, du reste, que, des deux côtés, personne ne songe plus à tirer. Entre les Boches et nous, il y a un lac infranchissable, et les obus n'éclatent pas, mais s'enfoncent dans la vase. Aussi le bombardement est à peu près nul, et je puis donc m'installer dans cette petite baraque sans troubler en rien ta sécurité sur mon compte. Au milieu de toutes ces besognes variées et de l'eau qui monte je jette de temps à autre un coup d'œil sur mes épreuves...

En campagne, ce 12 décembre 1915.

Je pensais bien que l'annonce de mon départ imminent du 42e te troublerait un peu. Plus que jamais, c'est Dieu qui est le maître de l'heure : tel passe à travers de grands dangers et en sort sain et sauf, tandis que tel autre reste sous le premier obus qu'il entend tomber. Hier, dans des travaux de deuxième position, à trois kilomètres environ de nos avant-lignes, on faisait travailler de vieux territoriaux bretons, tous plus R. A. T. les uns que les autres. Quelques obus tombaient dans leur voisinage. C'était la première fois qu'ils en voyaient. Ils détalèrent comme des lapins vers l'arrière, oubliant qu'en sortant du bois qui les protégeait, ils s'offraient aux vues de l'ennemi. Les Boches les poursuivirent à coups de canon : il y eut un tué et quelques blessés. Quelques jours plus tôt, les cinq ou six hommes qui occupaient de jour l'un de nos petits postes ont reçu, blottis derrière leur tranchée, une trentaine d'obus pour eux seuls. Ils ont été admirablement encadrés ; personne n'a été touché. Je ne sais pourquoi je te raconte toutes ces petites histoires sans intérêt, car tu sens aussi bien que moi l'incertitude de la vie présente, et l'abandon perpétuellement renouvelé qu'il faut faire de son avenir entre les mains de la Providence. Pour l'instant, je n'ai encore pris aucune décision : je me demande même si j'en prendrai une, et si je ne ferai pas ce que j'ai fait jusqu'ici : attendre les événements et me laisser conduire par eux... Mais tout cela c'est anticiper l'avenir. Ne regardons pas si loin... Plus modestement et pratiquement, achevons de mettre sur pied cette malheureuse thèse qui, malgré tout aura été pour nous, pendant cette guerre, aux jours les plus tristes, comme un

salutaire refuge. Et, quand elle sera imprimée, on verra s'il y a moyen de la soutenir en armes et de mettre quelques maigres lauriers académiques sur mes lauriers militaires plus maigres encore.

En campagne, ce 14 décembre 1915.

... Je suis dans l'admiration de ce bon Madeleine ; il relit mes épreuves avec une attention sans égale. Tous les deux jours, je reçois toute une série de points d'interrogation et de cas de conscience. Malheureusement je ne puis pas répondre à tous. En tout cas il ne tiendra pas à lui que mon *Jean-Jacques*, ne soit parfait. Mais hélas ! quand pourra avoir lieu la soutenance?

En campagne, ce 20 décembre 1915.

C'est certain maintenant ! Communication officielle du corps d'armée : nous serons relevés (le 42e) à la fin de la première quinzaine de janvier. Mais d'ici là serai-je changé? Cela me semble peu probable. Le mouvement semble pour l'instant arrêté.

A MONSIEUR J. Z...

En campagne, ce 20 décembre 1915.

Comme tu es gentil de m'avoir écrit déjà deux si bonnes petites cartes et d'avoir pensé si amicalement à ma tristesse solitaire. Elle reste profonde, tu le devines, quoique, pour les autres, les apparences soient presque gaies, car je ne voudrais pas faire peser sur mes camarades une peine qu'ils ne peuvent pas sentir, alors surtout qu'ils ont aussi les leurs, et que chacun, par une espèce de convention tacite, cache les siennes à son voisin. Mais c'est à ta tristesse que je devrais penser et que je pense en effet. Ce doit être un tel brisement, et dont la conscience douloureuse ne doit point te quitter ! Nous avions beau savoir que tout espoir était perdu, quelle différence entre l'émotion de cette certitude, adoucie par une chère présence, et le vide d'une chambre où on le cherche en vain ! Tu as, au moins, cette consolation de pouvoir être tout entier à ton chagrin, et de pouvoir prolonger par une

méditation de tous les instants le souvenir de ces inoubliables derniers jours. Ce qui doit mettre surtout dans ta tristesse autant de douceur que de fierté, c'est l'unanime témoignage rendu à ton père, à sa droiture, à sa bonté, à sa noblesse de caractère autant qu'à son labeur et à sa science.

A MONSIEUR ALFRED LOMBARD

En campagne, ce 22 décembre 1915.

Cette lettre est une lettre de demande. Je m'en excuse à peine, car, depuis le début de la guerre, votre amitié pour moi et votre sympathie pour la cause française se sont manifestées avec une ardeur si spontanée et si franche, que vous demander service est presque une façon de vous dire une fois de plus merci.

J'achève en ce moment la correction des épreuves de mon *Jean-Jacques*. La besogne est, pour ainsi dire, terminée. Ce ne fut pas chose facile. Une vérification qui n'aurait demandé dans mon cabinet de travail qu'une demi-minute, le temps d'allonger ma main vers ma bibliothèque ou de feuilleter mes fiches, exige une lettre et d'interminables explications. J'ai heureusement pu trouver à Paris un collaborateur très expérimenté et cordialement dévoué, qui a bien voulu me prêter ses yeux et son temps. Mais, à Paris, plusieurs textes font défaut. Et je suis obligé de me tourner vers vous, pour obtenir des renseignements qui dorment dans mes tiroirs de Fribourg. Voici donc le petit questionnaire que je me permets de vous poser...

A SA FEMME

En campagne, ce 23 décembre 1915.

... J'ai pensé à moi hier en lisant le *Temps* : un lieutenant d'artillerie, tué en Champagne, et qui avait donné le *bon à tirer* de sa thèse la veille de l'attaque, a été récemment proclamé docteur en Sorbonne après sa mort. Me voilà sûr, au moins, de ce doctorat posthume ; mais je ne désespère pas de

l'autre. — Toujours rien de nouveau en ce qui concerne mon changement de corps : on dit même que le projet est ajourné pour l'instant, mais ce ne sont que des *on dit.*

En campagne, ce 23 décembre 1915.

Ce matin, j'apprenais que j'étais désigné par le colonel du 42e pour aller à T... suivre les cours de commandants de compagnie avec P... Cela devait se passer du 26 au 10... Le commandant, qui désirait beaucoup me garder jusqu'à la fin de son séjour ici, me propose de demander mon recul d'un tour. J'accepte. Il prie donc le colonel M..., par l'intermédiaire du colonel du 157e, de me reporter sur la prochaine liste. Le colonel M... répond au téléphone au colonel Du N... : « Très volontiers, mais je ne sais si la prochaine fois le lieutenant Masson sera sous mes ordres, car je viens d'apprendre officieusement qu'il était affecté au 261e ». C'était le mouvement depuis longtemps prévu qui se déclanchait... Pour avoir des précisions plus grandes, j'ai demandé au commandant R... l'autorisation d'aller cet après-midi à G... voir mon colonel. L'avis officiel de ma nomination lui était arrivé. Pour le moment, on prend les quatre plus jeunes officiers du 42e et on les verse tous les quatre au 261e. Le changement doit être fait au plus tôt ; il devrait théoriquement s'effectuer demain ou après-demain... Actuellement ce régiment est au repos à J..., pas loin d'ici ; et si les ordres étaient exactement exécutés, je pourrais alors goûter une douzaine de jours de repos avant le départ pour les tranchées. Mais le commandant R... m'a demandé si je n'aimerais pas autant rester avec lui jusqu'à la relève. Je n'ai pas hésité un seul instant. Je préfère rester ici jusqu'à la dernière limite.

Il ne faut pas que ce changement te trouble beaucoup ; il ne doit même pas te troubler du tout, au moins pour l'instant, car, tant qu'il n'y a pas d'offensive, territoriaux et active font le même service dans les tranchées. Reste donc bien tranquille et bien calme. Gardons intacte, comme par le passé, notre confiance en Dieu...

P. S. — 24 décembre. Dernière heure. La réponse du 261e arrive. Je reste ici jusqu'au 1er janvier. J'aurai une semaine de repos à Pagney, derrière B..., près de T...

MONSIEUR VICTOR GIRAUD

En campagne, ce 24 décembre 1915.

Merci de votre si bonne lettre que j'ai trouvée il y a trois semaines en rentrant dans ma forêt, et merci encore pour votre *Pro patria* que j'ai reçu il y a quelques jours, et que je viens de lire ce soir à la veillée. Je les connaissais, d'ailleurs, pour la plupart, ces excellents articles, qui ne veulent être modestement que des actes de bon civisme et de civisme armé. Un beau vent de confiance les emporte tous vers ce point lumineux de l'horizon où vous apercevez victoire et justice. Je les accompagne de mes vœux et aussi de mon espérance.

Vous devinez que ma vie ici depuis mon retour n'est pas sans mélancolie. J'ai emporté avec moi et la tristesse des autres et la mienne. Vous ne pouviez que pressentir l'âme si noble et si droite de mon beau-père ; mais, moi qui ai vécu dix ans près de lui dans une intimité toujours plus filiale, je sens fortement tout ce que j'ai perdu, et je garde au cœur un vide profond. Pourtant mon devoir, à l'heure présente, est de ne puiser dans ce souvenir qu'une raison de plus d'être tout à ma tâche et de tenir vaillamment. Jusqu'ici, d'ailleurs, je ne sens ni fatigue physique, ni lassitude morale ; mais on ne me laisse guère chômer. Comme quelques territoriaux qui n'ont pas atteint la quarantaine, je viens d'être affecté à un régiment de réserve, — ou d'active, comme vous voudrez, puisque c'est tout un. Seulement je quitte mon régiment à l'heure où il va prendre son repos après huit mois de présence ininterrompue sur le front, et je retombe dans un autre régiment qui vient de goûter trois mois de repos et qui part sur le front. C'est une petite malchance, mais qui, j'imagine, troublera un peu ma femme. A la grâce de Dieu !

Je voudrais vous causer[1] plus longuement, mais mes loisirs sont minimes, et tellement morcelés ! Il n'y a que mes veillées qui le plus souvent m'appartiennent ; et elles ne suffisent pas

1. On s'étonnera peut-être de trouver cette expression sous la plume de P.-Maurice Masson. Mais il avait rencontré « causer à » dans Jean-Jacques Rousseau et jugeait depuis lors qu'on pouvait à la rigueur l'accepter.

à toute ma correspondance. Trouvez ici, cher ami, avec le souvenir de ma vieille affection, mes vœux les meilleurs. Que 1916 nous réunisse de nouveau, et dans la joie de la victoire, dont vous aurez été le bon messager.

A MONSIEUR GEORGES PYTHON

En campagne, ce 26 décembre 1915.

Encore une année qui s'achève pour moi loin de ce Fribourg ami, où tant et quelques-uns de mes meilleurs souvenirs restent attachés. Je n'ose plus formuler de vœux, ni me risquer à des espérances qui deviennent si vite ironiques. Nous sommes embarqués dans une lutte qui s'élargit chaque jour et dont on ne peut prévoir la fin, j'entends le terme ; car je n'admets pas un instant que la fin de cette guerre puisse consacrer autre chose que le triomphe de la justice. Si, par hasard, j'avais pu garder quelques hésitations sur la valeur morale de la cause française et me persuader peut-être, à de certaines heures, que l'exaltation de la mêlée m'empêchait de voir clair, tant de témoignages de sympathies me sont venus de la Suisse romande et de Fribourg en particulier, qu'ils m'auraient enlevé tous mes doutes ; mais, à vrai dire, je n'en ai jamais eu, et, aujourd'hui, comme au premier jour de l'agression, j'attends la restauration de mon pays dans les limites de son droit.

Au début du mois prochain, je vais être incorporé dans un régiment d'active. C'est une chance de moins pour moi de revenir intact de la bataille ; mais il faut tout remettre à la Providence.

A SA FEMME

En campagne, ce 28 décembre 1915.

... Il y a des heures où cette reprise du passé me paraît impossible ; il y en a d'autres, où je la pressens certaine, où je crois déjà y toucher, et où j'en goûte d'avance la volupté. Oui, je devine que, si ce jour du retour doit venir, quelles que puissent être les tristesses, les irrémédiables tristesses qui

pèseront sur nous, nous serons de tels privilégiés! Mais, pour l'instant, il ne faut pas s'attarder à ces pensées : elles sont trop douces, dans tous les sens, c'est-à-dire un peu molles. Bornons-nous au jour présent, à sa tâche quotidienne... Et puis réfugions-nous dans cet asile de souvenirs qui s'est si tristement enrichi pendant cette année : de partout il nous vient un appel à la vaillance, à la générosité, au devoir accepté et aimé. C'est de cela dont nous avons surtout besoin, et c'est là seulement que nous pourrons trouver, quoi qu'il arrive, cette paix du cœur qui est le premier des biens. Nous l'avons, gardons-la. Mais elle n'empêche pas la souffrance. Et je n'imagine que trop combien cette fin d'année sera navrante...

MADAME R. Z...

En campagne, ce 28 décembre 1915.

Je vous ai écrit hier ; mais si, par hasard, ma lettre arrivait un peu plus tôt que je le crois, je ne voudrais pas que le dernier jour de l'année s'achève sans que je vous aie redit moi-même la fidélité de ma tendresse et de mon union. Quel pauvre petit cercle autour de vous dans ces jours d'ancienne joie qui ont été pour vous de si heureux jours, des jours d'espérance et de retours complaisants sur le passé, et qui ne sont plus maintenant que des jours découronnés et tout embrumés d'inquiétude. Dans cette désolation et ce vide apparents, refaisons autour de nous la compagnie des âmes, et retrouvons-nous tous — les absents provisoires comme les absents immortels — dans les mêmes pensées divines.

A MONSIEUR JACQUES CHEVALIER

En campagne, ce 28 décembre 1915.

Je savais déjà par mon beau-frère avec quelle sympathie toute spontanée tu t'étais associé à notre grand deuil ; mais ta bonne petite lettre, reçue il y a quelques jours, m'a fait grand bien. Ce qui est dur surtout peut-être, dans une peine comme la mienne, c'est la solitude morale où il faut continuer

à vivre, et l'espèce de gaîté dont il faut la masquer pour ne pas faire peser sur ses camarades une atmosphère trop lourde. Ceux qui me voient ici ne peuvent guère deviner quelle est ma tristesse profonde. Et pourtant, elle est si vraie ! Ton amitié pour nous avait bien pressenti l'âme délicate de mon beau-père ; mais ceux-là seuls qui ont vécu dans son intimité peuvent réaliser tout ce qu'ils ont perdu. Pour ma belle famille, qui jusqu'alors était restée comme intangible dans un bonheur parfait, c'est un brisement sans retour ; et ce n'est peut-être qu'une première étape sur une triste route...

Je ne sais encore comment ma femme supportera la nouvelle toute récente de mon passage dans l'active. J'ai peur qu'elle sente passer en elle un frisson qu'elle prendra pour un pressentiment. Il est vrai que ce rajeunissement — au moins administratif, car cela ne m'empêche pas d'être fort grisonnant — diminue en des proportions notables mes chances de retour chez moi, le jour, lointain encore, où notre dernière victoire nous apportera la paix ; mais on a presque honte, dans des heures comme celles que nous vivons, de s'arrêter à des risques personnels. L'enjeu de la bataille nous dépasse tous, de tellement haut. Je m'abandonne simplement — je dirais même humblement — à cette Providence en laquelle je persiste à croire, même au milieu de la nuit où nous continuons à nous mouvoir. Peut-être un jour apercevrons-nous la lumière divine qui flotte sans doute au-dessus de nous.

Puisque c'est toi qui me le souhaite — et quoique aujourd'hui je ne me risque guère à des souhaits — j'accepte avec toi la chère espérance de nous revoir un jour ; mais tu sais que notre amitié, comme toutes les choses divines, a l'éternité pour elle.

A MONSIEUR ET MADAME J. Z...

En campagne, ce 28 décembre 1915.

Si je n'écoutais que mon désir, je vous écrirais longuement. Ce serait pour moi une telle douceur de reparler avec vous de tous ceux qui nous ont quittés pendant cette année si rude, et dont le souvenir, incessamment présent, est comme l'âme même de notre vie. Mais vous savez ce que c'est que le devoir

épistolaire du nouvel an. Si délié que je sois, semble-t-il, de toute obligation civile, je ne le suis pas des devoirs de compassion ; et parmi tous ceux auxquels je dois écrire, il en est bien peu qui n'aient pas l'âme en deuil. Je ne connais rien de plus triste que ces révisions d'une année, où chaque étape est marquée par une peine, par une espérance perdue. Comme il faut avoir une foi robuste en la Providence, pour ne pas perdre pied devant cette marée de tristesses ! Heureusement toutes ces tristesses mêmes portent avec elles leur remède, et presque une certaine joie. Avant-coureurs de la vie éternelle, ces nobles âmes qui ont su faire leur sacrifice avec tant de générosité restent près de nous comme des aides et des amis. On se sent porté par leur exemple, et l'on veut demeurer digne d'eux. Jamais je n'ai mieux éprouvé au dedans de moi la présence efficace de ton père que depuis que le lien terrestre est brisé entre nous. Dans la maisonnette solitaire où je t'écris ceci, je me sens entouré affectueusement par d'invisibles entraîneurs : tous me disent que la mort n'est pas si dure, et qu'il y a des choses qui valent mieux que la vie. Je ne le désire certes pas, mais je n'ai pas peur de les suivre. Je vous dis cela à vous, mais je me garderais bien de le dire à M... Elle va être déjà assez troublée par mon passage dans un régiment d'active. Répétez-lui, au contraire, — ce qui, d'ailleurs, est presque exact, — que territoriaux et non territoriaux mènent aujourd'hui la même vie, au moins jusqu'à l'heure de l'attaque. Et, si cette heure doit venir, eh bien, alors, à la grâce de Dieu ! Pourtant je garde au cœur l'espérance du revoir. Quelque triste que puisse être la vie de demain, après tant d'irrémédiables chagrins, elle restera bonne par toutes les affections que les peines communes auront encore resserrées ; et vous savez que votre amitié en sera l'une des plus précieuses.

A MONSIEUR JACQUES MADELEINE

En campagne, ce 28 décembre 1915.

Moi aussi, c'est sans doute ma dernière lettre de l'année. Qu'elle vous porte — avec l'expression renouvelée de mes

remerciements — tous mes vœux, quoiqu'ils semblent depuis quelque temps bien inefficaces. Que 1916 vous ramène en bonne santé votre cher prisonnier. Pour moi, le 1er janvier, je quitte le bois ami qui m'abritait depuis le 27 mai, et je passe dans un régiment d'active. C'est une chance de plus pour ne pas ramener intacte ma chétive guenille. Raison de plus pour activer l'impression. Je vous confie mon bonnet de docteur.

A SA FEMME

En campagne, ce 29 décembre 1915.

... Cette lettre t'arrivera peut-être au matin du 1er janvier. Je n'ose lui confier des vœux. Aujourd'hui, plus que jamais, je sais tellement tout ce qu'il y a de précaire et d'incertain dans nos vies, que je ne veux pas avoir d'autres souhaits que ceux de la Providence. C'est à elle que je te confie, que je nous confie tous deux. C'est elle qui est le terme et la raison d'être de nos vies ; qu'elle les mène, comme il lui plaît, vers le grand inconnu, qui ne peut être, dans un univers divin, qu'un mystère de bonté. J'essaie, aussi sincèrement et simplement que possible, de n'avoir plus d'autre désir que cet acquiescement à la volonté d'En-Haut.

A MADAME J. O.-L...

En campagne, ce 29 décembre 1915.

Je ne puis vous écrire longuement. Aussi bien n'ai-je qu'un mot à vous dire, et vous le savez : c'est un mot de fidèle et compatissante amitié. Toutes les fins d'année sont tristes ; mais quelle est l'indicible tristesse des années qui s'achèvent sur un bonheur perdu? Et quel bonheur ! Vous devez revivre en esprit les jours si brefs où vous l'aviez près de vous ; vous devez regarder avec effroi les jours si longs qui vous restent à vivre sans lui. Dans la détresse où parfois vous devez sentir votre cœur chavirer, comme il faut vous réfugier dans ce sanctuaire intérieur où maintenant encore continue à fleurir devant Dieu ce qu'il y avait d'éternel en votre amour

A Dieu, et toujours plus à Lui. Qu'il nous soit à tous notre centre de ralliement, celui où nous retrouverons tout ce que nous avons aimé et où nous trouvons déjà l'espoir et la paix.

A SA FEMME

En campagne, ce 29 décembre 1915.

... Nous avons eu un patrouilleur boche qui est venu se rendre à l'un de nos petits postes. Comme il n'y avait personne dans l'entourage du commandant qui sût l'allemand, c'est moi qui ai dû l'interroger. C'était un jeune Polonais de vingt-huit ans, qui en avait assez d'être maltraité et mal nourri. L'interrogatoire a duré assez longtemps, et ne manqua pas d'intérêt. Nous avons appris quelques renseignements utiles sur la ligne ennemie qui nous fait face. Ce grand gaillard rose et blond, tout florissant de santé, quoiqu'il assure ne faire qu'un repas par jour (haricots avec un peu de viande arrosée d'eau claire), avait l'air bien joyeux de se trouver chez nous ; et c'est vrai : tout le monde était bon garçon avec lui ; il y avait entre son escorte et lui cette cordialité un peu joviale qui est bien la caractéristique française. Je me représentais la même scène, ou plutôt une scène analogue, de l'autre côté des fils de fer. Quelle différence dans les attitudes ! Il nous a confirmé qu'il y a eu récemment de graves émeutes à Berlin ; mais ce qui est irritant, c'est que, chez ces animaux-là, les permissions réglementaires sont de « quinze jours », et que par compagnie de 200 hommes il y en a toujours 20 en permission. C'est scandaleux ! Et quand viendra ma malheureuse permission de six jours ?

... Il est à peu près certain que nous allons occuper les tranchées que j'ai photographiées en juin ; mais il paraît que, depuis lors, l'activité de l'artillerie s'y est un peu calmée, et qu'en tout cas on y a ménagé des abris beaucoup plus confortables. N'importe, je crois qu'avec cette boue tenace et gluante de la W..., je redescendrai tous les quatre jours au cantonnement dans une tenue plutôt inélégante ; mais ce n'est qu'un détail.

30 décembre. — Plus qu'un jour, après celui-ci, à passer dans mon bois. J'ai presque le sentiment de quitter un ami.

A MONSIEUR MAURICE LEGENDRE

En campagne, ce 30 décembre 1915.

Je ne sais si ma femme aura déjà pu répondre, comme elle en avait l'intention, à ton affectueux petit mot ; mais je sais qu'elle en a été bien touchée, et moi avec elle. Tu n'avais pu qu'entrevoir mon cher beau-père ; et il n'était pas de ceux qui se laissent connaître en une rapide conversation. Il faudrait avoir vécu dans son intimité pour sentir tout ce qu'il y avait de bonté dans son cœur et de délicatesse dans sa conscience ; mais la distinction de son visage laissait pressentir la distinction de son âme ; et tu dois deviner que ma peine n'est pas seulement la peine de ma femme : c'est une peine personnelle, et très vive. J'ai pu avoir quarante-huit heures de permission mais ce fut bien court ; et la séparation reste dure.

Quand tu recevras cette lettre, je serai passé à mon nouveau régiment, un ancien régiment de réserve, ou, si tu veux, un régiment d'active. Cette affectation va sans doute — du moins, je l'imagine — troubler un peu les miens ; mais ton exemple pourra les rassurer, et leur montrer qu'un officier d'infanterie, qui n'est pas un embusqué, n'est pas nécessairement un homme mort. Et puis la mort n'est pas le plus grand des maux. Mais il y a ceux qui restent.

Pour l'instant ma santé continue à être excellente ; je trouve les jours longs et lents, mais je garde au cœur — sans peut-être parvenir à me la représenter — l'espérance de la victoire. C'est là le seul vœu que nous puissions nous permettre l'un pour l'autre. Le reste est dans la région du trop incertain. Pensons plutôt aux nôtres, à ceux qui sont en peine de nous et qui peut-être continueront à vivre sans nous.

A MADAME J. M.

En campagne, ce 30 décembre 1915.

J'ai si peu de loisirs, que je ne puis vous écrire qu'un mot, mais, si bref qu'il soit, vous y sentirez toute ma fidèle et

compatissante amitié. L'année s'achève pour vous sur des tristesses plus lourdes et des espérances diminuées. Je comprends que vous vous y rattachiez tenacement ; et peut-être n'avez-vous pas tort ; mais même si l'heure bénie du revoir devait jamais venir, quelles dures années que ces années solitaires, où l'on se sent le cœur étreint par l'angoisse, et par une incertitude parfois plus affolante que la vérité cruelle ! Sachez bien que je suis avec vous de tout cœur dans ces émouvants rappels du passé, qui doivent s'imposer à vous plus particulièrement en cette fin d'année. Je n'ose vous offrir des vœux ; mais vous devinez ce qu'ils pourraient être. Il n'y a qu'à vos chers enfants qu'on peut souhaiter quelque chose, car la vie leur appartient.

Je m'unis à vous dans la pensée de celui qui, même absent, reste votre soutien et votre raison de vivre.

A SA FEMME

En campagne, ce 1er janvier 1916.

Je ne puis ce matin t'écrire qu'un mot en courant. Déjà mes bagages sont partis... Le reste de ma matinée va être employé au travail quotidien du secteur et à l'achèvement de mes visites d'adieu. Il faudra surtout que je dise adieu à ce bois où je suis arrivé il y a bientôt huit mois et qui sera maintenant comme l'un des points de repère de ma vie. Bien des tristesses sont venues m'y visiter... elles me reviennent aujourd'hui au cœur, plus émouvantes que jamais ; et, en ce jour de traditionnelle réunion, qui est maintenant pour moi un jour si mélancoliquement solitaire, je revois autour de moi tous ces chers visages qui me regardent avec affection, et qui me disent d'avoir confiance dans la vie, même quand c'est la mort qui la termine avant l'heure.

En campagne, ce 2 janvier 1916.

Je ne puis encore te donner aucune impression bien précise. Pour l'instant tout est un peu gris et confus comme le temps. Finalement, et sur les instances du commandant, je ne suis

parti hier qu'après le déjeuner, vers deux heures. Le commandant avait l'air fort mélancolique de me voir partir, et, comme il lui arrive quand il est préoccupé, parlait peu. Quand le moment du départ est arrivé, il m'a reconduit près d'une heure sur la route, puis m'a quitté un peu brusquement « pour éviter tout discours », comme il dit, en se contentant de me rappeler que « si je me trouvais trop mal dans ce nouveau régiment, je n'avais qu'à lui faire signe, et que je trouverais toujours de la place dans son bataillon ». — A pied jusqu'à G... où mes bagages m'avaient précédé la veille. Adieux rapides au colonel du 42e ; puis, à quatre heures, départ en voiture. Voiture découverte. Pluie à verse pendant les 25 kilomètres. Je suis arrivé à P... à sept heures, juste pour me mettre à table. Les officiers du bataillon mangent ensemble. Popote confortable et gaie, mais d'une gaîté à laquelle je m'adaptais mal (ce n'est peut-être qu'une première impression). Mon capitaine est absent pour quelques jours encore. Il n'y a à la compagnie que deux autres sous-lieutenants.

En campagne, ce 2 janvier 1916.

Je ne puis encore formuler aucun jugement raisonnable sur le milieu où je vais vivre. Les hommes sont au repos aujourd'hui, et je n'ai pas eu d'autre occasion de prendre contact avec eux que les rencontres de la rue. Régiment très mêlé, où les visages presque adolescents voisinent avec de bonnes petites têtes barbues déjà grisonnantes. Malgré les apports disparates des derniers remaniements, le recrutement est assez homogène : c'est le recrutement de l'Ardèche, région en grande partie protestante : j'ai même vu qu'il y avait pour le régiment un aumônier protestant. Cependant, à la messe ce matin, il y avait une centaine de soldats et deux ou trois officiers. Je crois t'avoir dit que, tant que le bataillon était au repos, tous les officiers mangeaient ensemble. La table est excellente pour des palais méridionaux, et Jacques la trouverait exquise : je la trouve un peu trop savante pour un régime ordinaire. Le ton général est très cordial ; mais c'est seulement au bout de quelques jours de vie commune que je pourrai savoir ce qu'i y a derrière cette façade.

Ce lundi 3. — Nous sommes partis au tir à six heures du

matin. Nous venons de rentrer à onze heures et demie. A une heure, il y aura de nouveau départ pour l'exercice. Pluie battante toute la matinée ; néanmoins l'impression est meilleure qu'hier : j'ai trouvé quelques visages dans ma section qui sont excellents de bonne humeur et d'énergie. Je crois aussi que mes camarades seront très cordialement accueillants pour le nouveau venu. Enfin j'ai échangé mon ordonnance maître d'hôtel contre un brave paysan, et je crois que j'ai gagné au change.

En campagne, ce 6 janvier 1916.

J'oubliais de te parler des tranchées que nous allons occuper. Eh bien, elles sont certainement mieux, toutes proportions gardées entre les saisons, que quand je les ai vues en juin. Les projectiles de tranchées ont augmenté en calibre, sinon en quantité ; mais les abris sont beaucoup plus solides et plus confortables. Je m'attendais aussi à y trouver beaucoup plus d'eau. Le terrain est bien moins fangeux que dans la région d'où je viens : il y a de la boue à revendre ; mais on n'en a pas au-dessus de la cheville : l'écoulement des eaux se fait assez bien, et je suis persuadé que, s'il fait un peu sec pendant quelque temps, ce sera très habitable.

... Je t'avais quittée à quatre heures du matin, après m'être levé, avant de partir en auto pour visiter nos tranchées de F... Nous sommes revenus à midi et demi, crottés comme des égoutiers, et un peu fourbus. Le temps de me changer, de déjeuner, et j'étais sur la route de T...

En campagne, ce 8 janvier 1916.

Nous sommes ici dans le cantonnement qui doit être tous les quatre jours notre lieu de repos. Il est assez en arrière de la ligne pour qu'il y ait une bonne dizaine de kilomètres à faire pour revenir de la tranchée, mais il est d'une tranquillité parfaite. Et puis c'est un bois... Ce sont des baraques en planches, comme celles que nous occupions en avril, électricité en moins ; nos prédécesseurs les ont laissées dans un état d'ignominie qui est un vrai scandale ; mais avec un peu de soin, on pourra rendre ces baraques très habitables. Hier soir

quoique je fusse un peu écœuré de toute cette saleté, j'ai dormi sur ma paille comme un roi. Nous sommes arrivés ici à sept heures du soir par une pluie diluvienne, crottés inénarrablement, car tout le long de la route, pendant que nous montions vers les premières lignes, les troupes relevées descendaient.

A MONSIEUR JACQUES MADELEINE

En campagne, ce 11 janvier 1916.

Je vous écris ceci à vingt-cinq mètres des Boches, dans mon P. C. souterrain et robuste. Les bombes et les torpilles font en ce moment même un ballet sans élégance sur mon toit ; mais, grâce aux bons rondins, aux gros rails et à une honorable couche de sacs à terre, je leur fais la nique, à la condition que leur calibre ne devienne point trop « kolossal ». En tout cas, il serait actuellement très inconfortable de rôder dans les boyaux. C'est l'heure de penser à *Jean-Jacques* et de faire son courrier. Ci-joint donc les « dernières corrections du tome III », qui, en effet, ont bien chance d'être les dernières. Ce que vous me dites de la date de l'achevé d'imprimer me navre. J'espérais tant la fin de janvier ! Je vais écrire à M. Bauerlé pour lui demander de faire un effort, et de tâcher, au moins, de ne pas dépasser la première semaine de février, car je crois avoir des chances, dans mon nouveau régiment, d'avoir une permission vers la mi-février.

A SA FEMME

En campagne, ce 11 janvier 1916.

Depuis le 9 à minuit où nous nous sommes levés pour le départ jusqu'à aujourd'hui trois heures de l'après-midi, j'ai pu juste m'étendre une petite demi-heure, que je me suis offerte parce que je tombais de sommeil et que j'étais un peu fatigué. Le reste du temps j'ai rôdé dans mon secteur quand la température le permettait, c'est-à-dire quand les bombes et les torpilles nous laissaient en repos ; j'ai fourni des comptes rendus, j'en ai fait faire, j'ai étudié le dossier du secteur, j'ai donné des ordres, etc. Ce n'est pas une sinécure que d'être ici

commandant de compagnie, au moins dans les débuts. Les hommes, quand ils ont fini leur corvée de garde ou de travail, dorment dans les abris, les chefs de section de même, quand ils ont fini leur quart ; mais moi, non : je suis scrupuleux à l'excès. J'ai eu, d'ailleurs, la triste malchance d'avoir quatre blessés dès ma première nuit, et ce n'a pas été une petite affaire que de les panser dans mon abri et surtout de les en faire sortir ; car il faut que tu saches, pour être bien rassurée, que nous avons ici des abris excellents. Je t'écris ceci à cinq mètres de profondeur, dans un beau P. C. qui peut résister à presque tous les projectiles. Nos prédécesseurs ont admirablement travaillé et c'est nous qui en bénéficions. Quand les hommes ne sont plus en service ou en corvée, ils peuvent s'installer dans des abris qui sont de vraies galeries de mines et qui offrent toute sécurité. En ce moment même, qui est l'heure où le bal commence, les crapouillots font leur petite valse de l'après-dînée sur le toit de mon P. C., mais je m'en moque royalement. Par exemple, depuis trente-six heures que je suis ici, je ne me suis pas passé une seule goutte d'eau sur la figure ni sur les mains, je suis dans une capote qui est raide de boue, et cela augmentera encore d'ici la relève. J'ai à peine eu le temps, bien entendu, de manger, et je n'ai pas pu faire réchauffer mes repas, qui m'arrivent tout froids de cinq kilomètres à l'arrière ; mais j'espère, dès ce soir, mieux m'organiser. Nous avons dû renoncer, tous les officiers, à manger ensemble, et nous avalons chacun dans notre trou notre petite pitance, car, outre qu'il serait imprudent de laisser chacun son blockhaus sans son chef, il n'est pas sûr qu'on pourrait toujours sortir de son abri pour aller jusque chez le commandant de compagnie. Somme toute, c'est une assez dure vie ; mais je ne voudrais pas que tu me plaignes, car je ne me plains pas, et je suis même très content d'y participer comme tant de braves gens qui sont dans des secteurs aussi peu agréables. Tous mes hommes ou presque tous sont de braves paysans montagnards, très bons enfants, très faciles et très courageux : j'en ai déjà eu la preuve. Il faut que je m'arrête, car voilà le bombardement qui en fait autant. C'est l'heure pour le courrier de descendre en tranquillité relative.

En campagne, ce 12 janvier 1916.

Il est onze heures : le secteur est calme, de temps à autre une fléchette passe, une grenade fait un bruit sourd en éclatant : le reste est silence ; une grande partie des hommes dorment dans les abris ; la tranchée, comme disait le commandant R... qui a passé six mois ici, « la tranchée se défend surtout par la terreur qu'elle inspire » ; seuls les guetteurs veillent, et le commandant de compagnie veille aussi : c'est plus prudent. Il a, d'ailleurs, reçu cette après-dînée une bonne nouvelle : nous serons relevés demain matin, après seulement trois jours de garde...

Tiens, je viens d'être ramené un peu rudement à la réalité. Pendant que ma page séchait, j'avais repris ta lettre, et dans le grand silence de la nuit, j'étais certainement bien loin de la guerre ; et puis, crac, tout d'un coup, ma bougie s'éteint, la terre dégringole du plafond : c'est une grosse bombe qui vient de tomber sur l'angle de mon P. C. Heureusement qu'il est solide et profond, cet abri enfoncé à cinq mètres dans le sol, blotti sous trois épaisses couches de rondins et de poutrelles en fer. Sois donc bien tranquille...

Je te disais que j'en avais fini avec la thèse, mais non : j'ai reçu, il y a quelques jours, deux lettres de Ritter et de Lombard, bien gentilles toutes deux, et répondant à toute une série de questions que je leur avais posées...

...L'impression est vraiment bonne, très bonne même. Les hommes sont presque tous de solides montagnards, laborieux, durs à la fatigue, très courageux, très bons enfants : on sent chez plusieurs une fidélité naïve à la foi familiale. De ce point de vue, l'impression est réconfortante et saine. A la tranchée — je crois te l'avoir dit — nous mangeons séparément, d'abord parce qu'il vaut mieux ne pas quitter chacun son secteur, ensuite parce qu'aux heures des repas, la traversée des grands boulevards serait souvent dangereuse. Je mange donc seul dans mon P. C. Ce n'est plus l'ordinaire si raffiné de P..., avec ses plats savants et ses entremets merveilleux. Mais ce serait très honorable si tous ces plats, réchauffés par mon ordonnance, ne se ressemblaient tous dans la même fadeur de gamelle d'une propreté douteuse. Mais il faut fermer les yeux.

J'ai photographié hier — malheureusement sous un ciel pluvieux — une grosse torpille non éclatée qui était venue choir à côté de mon P. C. Tu verras quels jolis joujoux les Boches nous envoient.

A SA MÈRE

En campagne, ce 12 janvier 1916.

Depuis que je suis ici, jours et nuits se mêlent si indistinctement, ou plutôt il y a une telle continuité entre des jours et des nuits où l'on veille presque sans arrêt, que je ne sais plus si je t'ai écrit hier ou avant-hier ; cela importe moins qu'autrefois, car il faut nous dire l'un et l'autre qu'il n'est plus possible maintenant d'avoir notre ancienne régularité, quoiqu'à la tranchée la vie ne soit pas interrompue totalement avec le dehors, et qu'il y ait de courageux facteurs comme il y a de courageux cuisiniers. Donc aujourd'hui deux lettres de toi. Au reste, je sentais assez, même dans ces jours de lourd silence, que tu étais de tout cœur avec moi. Je te sentais avec moi quand j'ai quitté mon bois ; je te sentais aussi avec moi quand je suis descendu dans le trou où je t'écris cette petite lettre. Je ne voudrais pas que tu t'installes pourtant ici : tu as beau avoir connu le bombardement de Toul, tu verrais que c'est une bagatelle à côté de celui que les Boches réservent à certaines tranchées fameuses, comme celles que j'occupe aujourd'hui à quelque trente mètres d'eux. Si tu pouvais, quand commence le sabbat, regarder d'une hauteur voisine le jeu des bombes, des torpilles et des obus sur ce chaos perpétuellement bouleversé, tu te demanderais comment, dans un pareil ouragan, des hommes peuvent tenir. Et pourtant ils tiennent. Parfois, hélas ! il y en a de blessés ou de tués ; mais, le plus souvent, comme je le fais en ce moment, ils narguent les obus dans l'abri robuste et profond où ils sont descendus. Ce soir, d'ailleurs, il nous est arrivé une bonne nouvelle. Nous allons, pour la première relève, ne rester que trois jours ; et demain, à l'aube, nous rentrerons à nos cantonnements pour quatre jours. J'avoue humblement que je n'en serai pas fâché, car voilà trois nuits que, trop consciencieux peut-être, je ne dors pas. C'est tout au plus, quand la tentation du sommeil est trop

forte, si je me roule une demi-heure dans ma couverture. Le plus souvent je vais faire une ronde de secteur : c'est excellent pour rafraîchir les idées.

A MONSIEUR ALFRED LOMBARD

En campagne, ce 12 janvier 1916.

Merci d'avoir répondu si promptement et si précisément à mon importun questionnaire. Les passages que vous avez choisis dans Mouchon sont ceux-là mêmes que j'avais notés en 1914, — dont il me semble que nous sommes si loin ! Qui m'eût dit alors que je corrigerais les dernières épreuves de mon *Jean-Jacques* dans l'espèce de caverne où je vous écris ceci, à vingt-cinq mètres des Boches? Il va être minuit : un grand silence couvre ces champs, où, depuis dix-huit mois, tant de morts sont devenus de la terre ; mais ce silence ne fait que rendre plus aigre le sifflement de la fléchette que j'entends passer au-dessus de moi, et plus brutale l'explosion des lourdes torpilles qui viennent secouer mon toit. Heureusement qu'il est robuste, et mon escalier profond. Mais que de fois ma bougie s'éteint brusquement sous le gros souffle des bombes, et la lettre que j'écris achève de se sécher non pas sous le buvard, mais sous la terre qui tombe en pluie de mon plafond ! C'est alors qu'il fait bon s'évader au pays de Jean-Jacques, et savourer l'ironie de ses rêves. Ou plutôt il ne faut pas rêver, mais faire, sans trop penser, tout ce que l'on a à faire. Quand cette carte sera terminée, j'irai voir mes guetteurs, inspecter la ligne, en cheminant par les boyaux effondrés, que mes hommes recreuseront à l'aube. C'est là un champ limité pour la méditation, et c'est salutaire.

A SA FEMME

En campagne, ce 15 janvier 1916.

... On me change de compagnie. Je passe à la 22e, de sorte que je n'occuperai même pas le cantonnement que j'ai préparé ce matin. C'est l'incertitude militaire en plein. Au demeurant,

rien n'est changé dans ma vie. Le roulement de tranchées est le même pour la 22e que pour la 21e, avec cette seule différence, qui te rassurera, c'est que son secteur est beaucoup moins marmité.

En campagne, ce 16 janvier 1916.

... Je t'écris ce matin au sortir de la messe qui vient d'être célébrée dans une baraque du camp par un des brancardiers du bataillon. Il paraît, à ce que l'on m'a dit, que c'est un Franciscain de Fribourg : ce serait une rencontre assez piquante. L'assistance était très nombreuse, très recueillie : vraiment l'impression générale que me donne ce régiment est bonne ; et je regrette vraiment de ne plus être commandant de compagnie pour pouvoir exercer une action plus personnelle sur ces hommes ; mais déjà, comme chef de section, je pourrai faire quelque chose. L'ennui, ce sont ces perpétuels changements. Je suis un peu fatigué d'apprendre sans cesse de nouveaux noms et de m'habituer à de nouveaux visages.

... Je viens de voir le lieutenant adjoint du colonel. C'est un homme aimable... et fort considérable, puisque c'est lui qui est le grand administrateur des permissions. Il a été convenu avec lui qu'il placerait ma permission au moment qui me conviendrait le mieux pour ma soutenance (février ou mars).

En campagne, ce 17 janvier 1916.

Me revoici sous terre. Ce n'est plus le somptueux P. C. de la dernière fois, qui était presque une résidence de grand chef. C'est un modeste trou de mineur, où je pourrai, d'ailleurs, m'étendre de mon long, quand viendront mes quelques heures de repos ; et c'est un luxe que tout le monde ne connaît pas ici. Je vais faire étayer cet abri et le prolonger par un abri tunnel pour les hommes, qui sont bien moins confortablement et solidement installés qu'à mon précédent secteur. Il est vrai que celui-ci est bien moins dangereux, bien moins marmité que l'autre.

En campagne, ce 18 janvier 1916.

... Je souffre de te sentir si anxieuse à mon sujet : il ne le faut pas, absolument pas. Nous sommes bien abandonnés tous

les deux à Dieu, à la fois confiants et soumis. Cela doit nous mettre une grande paix. En outre, je te redis ce que je te disais hier, c'est qu'en changeant de compagnie, j'ai changé le plus mauvais secteur du régiment contre un des deux meilleurs. Les deux compagnies ont beau être voisines, c'est une telle différence entre les deux ! Dans mon ancien secteur, tranchées et boyaux sont perpétuellement comblés et bouleversés ; ici nos dégâts sont relativement minces. Il y a de temps à autre quelques blessés, mais en général légers, tandis que, dans le secteur voisin, il tombe souvent de grosses torpilles qui écrasent tout. Hier, l'une d'elles a tué, en les ensevelissant, trois hommes, dont un petit sergent corse qui appartenait à ma section. C'est triste, mais il ne faut pas s'arrêter à ces tristesses. En tout cas, dis-toi que pour l'instant, je suis autant en sécurité qu'on peut l'être dans ces tranchées de F... Et surtout qu'on ne me plaigne pas. Quand L... dit : « Je vous plains », il se trompe sur mon état d'âme. Je n'aurais pas, je l'avoue, choisi ce poste ; mais je suis content d'y être avec tant de braves gens qui font si simplement leur devoir.

En campagne, ce 18 janvier 1916.

Le bombardement est assez actif : il n'y a qu'à rester dans son trou ; je t'écris sur mon lit de camp, où nous sommes trois assis : moi, mon ordonnance, et un agent de liaison qui attend, pour retourner près du capitaine, que le ciel soit un peu plus clément. A côté de moi, deux hommes piochent dans le mur, pour prolonger mon abri vers un autre boyau, où je compte faire aboutir l'autre ouverture...

...J'ai reçu avant-hier les 160 premières pages du tome III. J'espère les corriger cette nuit et les renvoyer demain... Tu voudras bien me copier sur un papier séparé les notes sur Chateaubriand et Delisle de Sales. Tu me conserverais cette copie pour plus tard, si jamais je fais cet article. — Malgré ton conseil, je n'ai nulle envie de prendre des notes sur les impressions de ma vie de campagne. Je n'aimerais pas beaucoup cette transposition littéraire d'une vie qui est bien supérieure à toute littérature. Le souci de prendre des notes déforme les impressions et empêche même de faire convena-

blement sa besogne. Je laisse ce soin à ceux qui font la guerre à l'arrière.

En campagne, ce 19 janvier 1916.

Allons, je m'exécute, et j'essaie de t'introduire dans ma tranchée. Je t'imagine assez subtile pour te représenter avec une précision suffisante la position qu'elle occupe. En face d'un bois célèbre, qui réunit dans son nom et la mort et la mer, et contre lequel se sont venues briser toutes les vagues de nos assauts, la ligne française actuelle suit de très près la lisière. Le Boche a installé ses tranchées en avant de cette même lisière. Les nôtres épousent parallèlement les leurs à une distance variant de 25 à 30 mètres ; ou plutôt, des deux côtés, on est actuellement en tête à tête sur les positions où se sont arrêtés les derniers combats, il y a huit mois environ. Dans certaines parties, comme, par exemple, dans mon ancien secteur, on s'est avancé comme un coin dans la ligne ennemie, et on y est resté. C'est un saillant qui les gêne et qui est très battu. La tranchée qui est maintenant notre tranchée de soutien, à 150 mètres de la première ligne, s'appelle encore « tranchée de départ », parce que c'est de là qu'on est parti pour les grands assauts. Entre elle et la première ligne, il y a une ou deux tranchées intermédiaires, toutes traversées par quelques grands boyaux perpendiculaires. Depuis la tranchée de départ jusqu'à la tranchée ennemie, c'est un sol perpétuellement bouleversé par les obus, les torpilles et les bombes, sol ensanglanté, où il y a autant de débris humains que de terre, et où l'odeur de cadavre prend à la gorge pour qui le parcourt en arrivant sans préparation ; mais on s'y habitue vite. Entre les deux lignes s'étend une zone neutre, perpétuellement labourée, criblée de trous d'obus et d'entonnoirs de mines. Impossible de mettre en avant de ces tranchées de beaux réseaux, bien larges et bien solides, comme dans les parties du front où les adversaires sont assez loin : les réseaux seraient immédiatement détruits. Il n'y a de possible que des séries d'oursins, de chevaux de frise et autres hérissons barbelés, qui forment devant la tranchée une ligne continue, et qui peuvent être malmenés par les projectiles : ils retombent toujours sur leurs pieds, en formant un fouillis peu engageant.

Mais, à vrai dire, comme disait le commandant R..., qui avait vécu six mois là, la tranchée, des deux côtés, se défend surtout par la terreur qu'elle inspire. Derrière ces grosses murailles en sacs à terre, de vingt en vingt mètres, le guetteur observe, parfois à travers un étroit créneau, vite repéré par les balles, plus souvent et plus commodément par un périscope. La nuit on peut se risquer à regarder par-dessus le parapet : il faut même que les guetteurs aient toujours l'œil à la hauteur du dernier sac à terre ; mais, le jour, c'est impossible : aussitôt une balle vous frôlerait les oreilles, et risquerait même de vous faire redescendre dans la tranchée, tête la première. La nuit, les sentinelles tiraillent : elles brûlent de temps à autre une cartouche pour dire au Boche d'en face : « Nous sommes là ». Le Boche, d'ailleurs, en tire beaucoup plus que nous ; mais on est trop masqué par les amoncellements de sacs à terre pour pouvoir tirer utilement. Dans les endroits où l'on est très près, et où d'anciens boyaux permettraient la communication entre les deux lignes, les sentinelles échangent des grenades. Mais ce sont là des bagatelles. Il n'y a de sérieux que l'artillerie (sauf, bien entendu, s'il y avait une attaque ; alors la grenade est l'arme décisive). Chacun a ses canons braqués sur la tranchée ennemie, pour faire en avant d'elle, à la première alerte, un tir de barrage qui arrêterait net toute attaque. Dans la journée, nos 75 s'exercent à ce jeu. Mais ce qui est redoutable surtout pour l'occupant de la tranchée, ce sont toutes les gentillesses de l'artillerie spéciale, bombes, torpilles, grenades à fusil, fléchettes, etc. A de certaines heures, des deux côtés, on s'arrose méthodiquement ; et, comme chacun des deux adversaires connaît très bien l'organisation et la topographie d'en face, on arrose les tranchées de première et de deuxième ligne, les P. C., les boyaux les plus fréquentés, les mitrailleuses, etc. Généralement les matinées sont calmes ; par une convention tacite, les deux artilleries se taisent, sauf, de temps à autre, quand quelque artilleur grincheux envoie une bombe inattendue (mais ce n'est pas de jeu). Ce temps de repos est, d'ailleurs, bien nécessaire pour réparer les dégâts. Que de fois la tranchée est bouleversée, les boyaux nivelés, les abris comblés! Alors il faut se remettre à l'ouvrage, et sans se lasser. Vers dix heures et demie, onze heures, notre 75 commence à taquiner

le Boche : il met un point d'honneur à ouvrir le bal ; et la fête commence : avec des périodes de répit, cela dure jusque vers minuit. Il fait bon rester dans son abri, surtout quand il est solide. Si le service vous oblige à rôder dans le secteur, il faut alors cheminer prudemment, écouter les départs des mortiers, et regarder où vont tomber les oiseaux sinistres qu'on voit siffler au-dessus de soi. J'appelle cela « vivre dangereusement ». Quand je fais mes rondes, que je surveille mes sentinelles, ou que je dirige des travaux, c'est fort bien : c'est le risque professionnel ; mais j'ai un peu plus de scrupule quand il s'agit, comme je vais faire dans un instant, d'aller chercher « ma soupe ». Quand la bombe éclate non loin de moi, je me dis : « Qui eût cru, mon pauvre ami, que tu irais dîner en ville avec une telle insécurité »? Mais, quand on arrive au restaurant-cave, quelle belle humeur et quel appétit ! Là-dessus, j'y vais, c'est l'heure.

Ce 20 au matin.

Me revoici : il est trois heures. La nuit est calme ; depuis une heure environ, les crapouillots ne bavent plus ; seule, de minute en minute, on entend siffler la balle du guetteur. Le ciel est clair, et, derrière les nuages légers, la lune luit doucement, mettant un peu de bleu et de gaze lumineuse sur la tranchée jaune et sale. Je viens de faire ma ronde. Les guetteurs sont là, attentifs, accoudés au parapet. Un rayon qui filtre entre deux nuages fait reluire le cimier du casque et rend à la peau de mouton, grise et souillée, sa blancheur d'antan. Les chers poilus ! Ils ne savent pas sans doute tout ce qu'il y a de grâce et de force dans leurs silhouettes de bons soldats au guet. S'il n'y avait pas le sifflement intermittent de la balle, on pourrait se croire dans quelque prestigieux théâtre ; et l'on est presque tenté de prêter l'oreille à la chanteuse invisible qui viendrait interpréter l'étrange beauté de cette nuit en armes. Mais aucun chant ne monte sur ce chaos. Il n'y a que le silence. Ah! ce silence de la tranchée, comme il est émouvant, parce que c'est le silence de l'homme au guet, qui attend l'ennemi, et qui est prêt à bondir sur lui. Quand les bombes et les grenades pleuvent, on voudrait bien le calme du silence ; mais dès qu'il arrive, on se demande ce qu'il

cache et ce qui va le rompre. Je voudrais, dans ces heures apaisées de la nuit, te prendre avec moi pour ma ronde... Je te vois t'arrêtant avec moi près des sentinelles. Je crois que tu serais incapable de leur parler, mais tu te retiendrais pour ne pas les embrasser. Et tu aurais raison. Quelle dure vie, mais quelle belle vie ! Confusément ils le sentent ; ils sentent que ce qu'ils font est grand et noble : et ils oublient presque le danger incessant de leur poste pour ne plus sentir que la beauté du devoir qui les y cloue.

En campagne ce 20 janvier 1916.

Voici les « marmites » et les « crapouillots » qui commencent à devenir très bruyants. C'est l'heure de rester chez soi et de faire sa correspondance. Tu n'auras, d'ailleurs, qu'une pauvre petite lettre sans intérêt, car, à la fin de ce quatrième jour, l'impression dominante, c'est le désir de sommeil ; et je ne pourrai y satisfaire copieusement que demain. En attendant, je lutte et je tiens bon ; mais il vaut mieux que je circule dans la tranchée pour fuir la tentation. Ainsi, actuellement, je suis incapable de toute lecture un peu suivie, et ne peux me hausser au-dessus du journal. J'ai pourtant corrigé hier les 160 premières pages du tome III, mais c'était une prouesse, à tout point de vue, car la chandelle éclairait mal.

Tu dois voir que je te dis bien tout très exactement ; je me demande même si, à force d'être exact, je ne fausse pas l'impression d'ensemble, et si, pour ne pas te dissimuler le danger, je n'insiste pas sur lui beaucoup plus qu'il convient en toute vérité. Par exemple, cette fois-ci, ma compagnie a eu, pour ses quatre jours, sept blessés (aucun, du reste, très grièvement) ; mais il faut bien que tu te dises que, jusqu'au jour de l'attaque — que rien ne fait prévoir ni d'un côté ni de l'autre — l'officier a une situation moins exposée : n'étant ni sentinelle, ni homme de corvée, il peut mieux choisir son moment, ou, du moins, faire plus attention. Tout cela est la vérité vraie, un peu humiliante, si tu veux, mais qui te donnera confiance pour moi.

Il a plu — et largement — toute la matinée. Quel gachis dans les boyaux, mais on finit par ne plus sentir qu'on vit dans un bain de pieds perpétuel !

Ce 21.

Me voici de retour, tout étonné du silence de ces lieux et de ne plus entendre la terre trembler sous la secousse des obus. Mais c'est un silence auquel on s'habitue vite.

. .

A SA MÈRE

En campagne, ce 21 janvier 1916.

Je t'écris au retour de ma ronde : il est trois heures du matin ; c'est le moment où la tranchée est le plus calme, et où l'on n'entend guère d'autre bruit que la balle intermittente du guetteur. J'avoue que j'aurais bien envie de faire comme la tranchée et de rester silencieux. Et il faut faire un gros effort, quand commence le quatrième jour, pour écrire autre chose que deux mots rapides. Quand le service vous laisse libre, et qu'on peut rester dans son trou sans travail (je veux dire sans croquis, sans compte rendu, sans paperasse administrative), on ne demande qu'une chose, c'est à rester immobile et muet comme la tranchée que l'on défend... C'est un état de veille contemplative : on est au guet, on attend, on ne peut ni ne veut rien faire d'autre.

Après cela, viendront les jours de détente et de repos, ou plutôt, pour moi, du moins, de sommeil. C'est demain matin que nous redescendons dans notre bois. Puissions-nous y retrouver un peu moins de boue que la semaine dernière !

Je vois que la question appartement est pour vous la plus absorbante en ce moment. Je voudrais que vous vissiez celui que j'occupe actuellement et où je vous écris ceci sur mon genou : un méchant trou, à six pieds sous terre, n'ayant comme plancher qu'une boue grasse et comme mobilier que les quatre planches couvertes de sacs à terre où je vais m'étendre dans un instant, et qui, en attendant, me sert d'escabeau. Mais enfin, peut-être un jour retrouverai-je mon chez moi ! Et je comprends que vous teniez au vôtre.

A SA FEMME

En campagne, ce 22 janvier 1916.

Hier, j'ai reçu une lettre de Bauerlé qui me dit que la thèse pourra être prête le 8 février si je lui envoie rapidement le *bon à tirer* du tome III. Alors hier, au lieu de me reposer, j'ai travaillé comme un nègre toute la journée et une bonne partie de la soirée ; ce matin de même, et c'est fini, et je me reposerai ce soir. Je viens d'écrire à Madeleine une dernière encyclique... Je suis tellement content de sentir que tout est fini, que je ne m'aperçois pas que j'ai travaillé sans désemparer depuis mon retour ici. Ah! cette permission ! Je vais, d'ailleurs, ce soir, passer une nuit grandissime et reposantissime.

A MONSIEUR VICTOR GIRAUD

En campagne, ce 23 janvier 1916.

Chaque nouvelle étape me rapproche un peu plus du péril. Le secteur où mon nouveau régiment prend les tranchées est un des plus célèbres du front, mais c'est une célébrité un peu chère. De dix heures du matin à minuit, il faut vivre sous un bombardement presque incessant. Le touriste qui, à cinq kilomètres en arrière, contemple à la jumelle cette croupe volcanique, en perpétuel jaillissement de fumée et de feu, tumultueuse et bouleversée, comme si quelque cyclone y faisait son œuvre, se demande un peu sceptique s'il peut rester quelque être humain sur cette terre maudite. Et non seulement on y vit, mais on y veille. Il est vrai aussi qu'on y meurt. Chaque jour, en moyenne, à ma compagnie, il tombe un homme ou deux. Mathématiquement, si nous restons trois mois là-haut, mon tour doit venir. Il faut aller là, pour comprendre tout ce que comporte ce mot « tenir », et pour se rendre compte de ce que c'est que la guerre « d'usure ». Pour moi, je reste paisible tout en faisant mon service de mon mieux, — et j'abandonne tout à la Providence.

Et cependant j'ai achevé ma thèse : j'en ai corrigé les der-

nières épreuves à trente mètres des Boches et à six pieds sous terre; c'est peut-être un cas rare dans les annales du doctorat. Dans trois semaines, elle sera complètement imprimée, et dans six s'il plaît à Dieu, à la Sorbonne et aux Boches, je la soutiendrai l'épée au poing. Je vous invite à la séance.

A MONSIEUR GUSTAVE LANSON

En campagne, ce 24 janvier 1910.

J'ai donné avant-hier le dernier *bon à tirer* du dernier feuillet de ma thèse. L'ensemble sera tiré pour la première semaine de février, et les exemplaires réglementaires déposés aussitôt à la Sorbonne. D'autre part, je compte avoir ma seconde permission vers la fin du mois prochain. Il me semble qu'en faisant appel à la bonne volonté du doyen et des membres du jury, il serait possible de placer la soutenance dans ces six jours de liberté. Vous m'aviez, d'ailleurs, assuré l'an dernier que la Faculté, tenant compte des circonstances, ne demanderait qu'à me faciliter toute chose. Je vais écrire à M. Croiset pour lui expliquer mon cas ; mais voudriez-vous être assez aimable pour lui en dire un mot à l'occasion.

Depuis trois semaines, je suis versé dans un régiment de réserve, et j'occupe un des plus mauvais et des plus célèbres secteurs du front : à chaque relève, les pertes de ma compagnie sont assez sérieuses. Les projets que je forme à l'échéance de six semaines n'ont donc qu'une valeur très conditionnelle. Mais ce m'est une raison de plus de désirer la liquidation, sans trop tarder, de ma vieille dette universitaire. Vous m'y aurez vous-même beaucoup aidé en me procurant la collaboration de M. Jacques Madeleine. Il était impossible de trouver un auxiliaire plus scrupuleux et plus dévoué. Je lui en reste, ainsi qu'à vous, très reconnaissant.

A MADEMOISELLE G. Z...

En campagne, ce 26 janvier 1916.

Je suis si touché de vous sentir si fraternellement et si tendrement unie à ma vie de « poilu ». Mais votre compassion est

excessive. C'est vrai qu'on risque sa peau à tout instant, qu'on patauge dans une boue immonde, qu'on a aux pieds des bottes qui sont des citernes, qu'on mange mal et qu'on ne dort pas ; mais tout cela est plus terrifiant de loin, et en y songeant, que vécu sur le terrain même. La puissance d'adaptation du pauvre être humain est merveilleuse ; et vous voyez ici, en sentinelle infatigable, prête à tout, derrière les sacs à terre où viennent incessamment frapper les éclats de grenade ou de bombe, le petit bourgeois un peu falot, le paysan peureux, l'ouvrier vite las et jaloux de bien-être. Quand on voit l'héroïsme sans phrase du simple soldat de deuxième classe, on aurait honte de demander pour soi une compassion qu'on mérite si peu.

C'est plutôt vous, très chère amie, qui êtes à plaindre, vous et ces pauvres Francis, que vous entourez d'un tel dévouement sans pouvoir les guérir ! Que de fois mon affection va vers vous ! Et quand je vois passer un pauvre blessé tout sanglant mais qui, dans quelques semaines peut-être, sera un ressuscité, je pense à celui qui est tombé glorieusement, mais qui ne connaît pas ces lendemains de joie, cette reprise confiante dans la vie. Il n'y a pas de plus grand courage que celui qu'il faut pour accepter ainsi jour à jour la lente et interminable morsure de la douleur. Il semble, d'après les dernières nouvelles que l'amélioration de ces derniers jours va durer ; mais devant un tel lit de souffrance, on est timide dans ses espérances et dans ses vœux. Il n'y a que l'amitié et la prière qui se sentent toute liberté.

A MONSIEUR L'ABBÉ HAMANT

En campagne, ce 26 janvier 1916.

Je suis en retard avec vous, mais je vous sais indulgent ; dans le fond, d'ailleurs, je ne me sens pas coupable, sachant bien que le vrai « poilu » a toujours droit à une absolution générale pour tout délit épistolaire ; et « poilu », je le deviens de plus en plus. Depuis bientôt un mois, je suis versé dans un régiment de réserve, et je réside actuellement dans l'un des plus célèbres et des plus redoutables secteurs du front fran-

çais. C'est un honneur éclatant, sans doute, pour un déjà grison comme moi, de se voir incorporé avec de tout jeunes éphèbes ; mais il y a ici d'autres « éclats » que ceux de la gloire ; t ce matin encore, sans mon bon casque, j'aurais eu chance d'avoir la tête à tout le moins fêlée. Pour l'instant, elle tient encore sur mes deux épaules, et dans les heures de loisir je m'en sers comme autrefois dans mon cabinet de Fribourg. J'aurai corrigé des épreuves à six pieds sous terre, et à quarante mètres des Boches, et j'aurai donné le *bon à tirer* de mon *Jean-Jacques* dans la tranchée, au fond du boyau 5. Ne trouvez-vous pas qu'il y a quelque élégance dans cette ténacité universitaire? C'est un symbole de l'autre, de celle qu'il faut avoir derrière les sacs à terre. Le mois prochain, s'il plaît à Dieu et si les marmites boches ne sont pas trop indiscrètes, je compte soutenir ma thèse en Sorbonne. Je compte même, pour la circonstance, et pour rendre mon jury prudent dans ses attaques, apporter avec moi mon sabre, qui, vous le savez pourtant, est aujourd'hui une arme désuète qu'on laisse dans les panoplies. Qu'en dira le duc Antoine?

Je plaisante, et j'ai l'air gai ; il le faut bien pour ne pas laisser autour de soi une atmosphère déprimante. Mais vous devinez que le fond reste triste. Le grand deuil qui m'a atteint et dont vous avez pris une part si amicale, n'est pas seulement un deuil d'étiquette : c'est un vrai deuil de cœur. Mon beau-père n'était pas seulement un savant éminent, c'était une âme exquise, à la fois belle et bonne. Il avait eu, dès le premier jour, pour moi, une affection toute paternelle. Je me sentais un fils pour lui, et c'était encore un ami.

J'ai été peiné d'apprendre que votre santé vous avait donné tant de soucis cette année. J'imagine que ce n'est pas seulement un état général de fatigue ou de surmenage, mais que toutes les émotions de cette guerre ont dû vous user davantage que le travail professionnel. A vous, comme à beaucoup d'entre nous, il faudrait la victoire pour rendre la vie viable. L'aurons-nous? J'y crois plutôt que je ne la prévois ; elle me paraît inévitable, mais comment se réalisera-t-elle? Parmi quelques raisons que j'ai de désirer vivre, la curiosité de voir la fin de cette immense aventure n'est pas l'une des moindres.

Et vous voilà bombardés à Nancy, comme de vulgaires fantassins !

A SA FEMME

En campagne, ce 26 janvier 1916

... Je te disais hier qu'il y avait un calme inquiétant ; il n'a pas duré, et la fin de la journée s'est terminée par un arrosage honorable, où, fort heureusement, je n'ai eu personne de blessé. Aujourd'hui, il n'y a pas d'hésitation possible : c'est un bombardement sérieux. Il y a, à côté de mon P. C., un petit canon de montagne qui tire rarement et qui a envoyé hier soir trois énormes mines qui ont dû faire de déplaisants ravages chez les Boches. Fureur de ces messieurs, qui ont décidé de mettre la pièce hors de service. Il est deux heures de l'après-midi. Depuis onze heures, il tombe exactement, chaque minute, un gros 150 à dix ou quinze mètres de mon P. C., de l'autre côté du parapet du boyau. Je serais bien étonné si, après tout ce déluge, le pauvre canon n'avait pas quelque égratignure ; mais j'attends que l'air soit un peu moins malsain pour mettre le nez à la fenêtre ! Espérons surtout que j'aurai la même chance qu'hier, et que personne ne sera touché à ma compagnie... Voilà le bombardement qui se calme, je vais voir un peu les dégâts. Tour de propriétaire que j'espère pas trop navrant.

En campagne, ce 27 janvier 1916.

... Après le gros bombardement d'hier, il y a beaucoup à faire. Nous avons eu la chance de n'avoir, après tout ce déluge de bombes et d'obus, qu'un blessé à la compagnie ; mais dans quel état ai-je retrouvé la tranchée à la fin de l'après-midi ! Boyaux bouchés, chevaux de frise déchiquetés et renversés sur les parapets, banquettes de tir écroulées, etc., c'était un très gros travail de réparer tout cela. Il a fallu laisser les hommes en chantier une partie de la nuit, faire chercher du matériel, etc. Pour surveiller cette remise en état, et activer le courage un peu morne des travailleurs, j'ai dû passer toute ma matinée dehors depuis deux heures, où je me suis levé. Et maintenant que je rentre dans ma cagna, il est quatorze

heures : le vaguemestre va venir dans un instant. En outre, j'ai sur la planche des rapports, des croquis, toute une paperasserie odieuse, mais impérieuse.

Ce 27 janvier 1916 (au soir).

... Si, comme commandant de compagnie, je suis logé plus confortablement, j'ai aussi beaucoup plus à faire: quand je sens sur moi la responsabilité d'une compagnie et d'un secteur, je vois toujours quelque chose à préparer, quelque mesure dont il faut s'assurer ; à peine suis-je rentré dans ma cagna, que je me dis qu'il faut en sortir pour voir si tel ordre donné s'exécute. On me rencontre toujours au moment où on s'y attend le moins. Je crois que les sous-officiers — quelques-uns du moins — doivent me trouver insupportable ; mais je m'en moque. Je leur dis: « Nous sommes ici pour embêter le Boche ; et, pour y arriver, il faut que je vous ennuie un peu ». Finalement, comme ce sont presque tous de braves garçons, le travail s'exécute, et on fait bon ménage.

Ce 28.

... Je vois par tes lettres que tu te tourmentes incessamment à mon sujet, et tu as bien tort ; car il y a des heures parfaitement tranquilles où tu pourrais venir en touriste, sans risquer autre chose qu'une boue immonde et beaucoup de mélancolie au spectacle de cette dévastation, qui fait songer aux terres maudites de la Bible. Aujourd'hui, la matinée qui s'achève aura été fort calme ; et, sauf accident imprévu de dernière heure, nous aurons eu la relève la plus bénigne depuis que nous occupons ce secteur. Il faut aussi ajouter que les choses sont toujours bien moins effrayantes vécues que décrites, soit parce que les mots déforment les impressions, soit plutôt parce que les choses mêmes acclimatent progressivement le cœur et le corps aux émotions nouvelles... Mais laissons-là provisoirement toutes ces considérations générales...

Pour ma permission, j'attends, avant d'essayer d'en préciser la date, la réponse de Croiset à qui j'ai demandé s'il pouvait placer la soutenance vers la fin de février. Dès que je saurai ce qui est possible de ce côté, je me retournerai vers

e bureau du colonel pour obtenir des précisions, des promesses et des certitudes. Mais j'ai l'espoir que je n'achèverai pas février sans t'avoir revue. Laissons tomber le rideau sur cette vision.

A SA MÈRE

En campagne, ce 28 janvier 1916.

La relève aura été assez calme pour ma compagnie, puisque jusqu'ici nous n'avons eu qu'un blessé : nous sommes cette fois des privilégiés par rapport aux compagnies voisines. Sauf quelques rares rayons de soleil, nous aurons eu le même temps doux et mou que la dernière fois ; il pleut peu, mais il brume souvent et longtemps ; et les boyaux restent toujours les mêmes ruisseaux de boue où l'on patauge. Enfin, tant que je ne vois pas de sang dans cette boue, je suis content. Je t'ai dit, n'est-ce pas, que cette fois-ci c'était moi qui commandais la compagnie. C'est un peu plus de confort ; mais c'est beau. coup plus de mal pour qui veut faire son métier sérieusement. Celui qui ne chercherait que son bien-être et ses aises pourrait passer dans son P. C. quatre jours confortables et agréables avec quelques livres et quelques bonnes bouteilles, car on n'est guère dérangé par la visite des grands chefs, et l'on est ici souverain seigneur ; mais quand on sent un peu vivement la grosse responsabilité qui pèse sur vous, surtout en cas d'attaque, on voudrait avoir des journées de quarante-huit heures pour faire tout ce qu'il y aurait à faire.

A SA FEMME

En campagne, ce 29 janvier 1916

... Je crois t'avoir dit, n'est-ce pas, qu'elle (la relève) avait été particulièrement heureuse pour la compagnie. Nous n'avons eu que deux blessés, dont un, il est vrai, très grièvement, ce matin même, au moment de la relève. Mon ancienne compagnie, par contre, a été plus éprouvée, et cette nuit encore elle avait quatre blessés dont deux doivent avoir succombé : le sergent bombardier, un gentil garçon, est

malheureusement de ceux-là. Mais ce qui m'irrite dans ce dernier cas, c'est que si ce sergent avait mis son casque, il aurait été blessé beaucoup plus légèrement. Avant-hier soir je faisais une ronde : un de nos canons de tranchée lance une grosse mine, mais les deux lignes sont si près que souvent notre ligne à nous est fortement écornée par nos tirs (plusieurs fois déjà depuis que nous sommes dans ce secteur, nous avons eu des hommes tués par notre fameux 75, que peut-être certains artilleurs manient avec une trop cavalière désinvolture). Donc, cette nuit-là, notre grosse mine tombe sur la première ligne boche en réduisant tout en miettes; mais quel déluge de pierres et d'éclats sur notre tranchée. Les hommes qui étaient là m'ont bien cru blessé; mais c'est mon casque qui a tout pris et qui conserve maintenant une jolie dépression : je la garde et la regarde avec reconnaissance.

En campagne, ce 31 janvier 1916.

Tu as devant toi (hélas! ce n'est qu'une métaphore), tu as devant toi un homme très heureux de vivre, et qui se sent bien en forme. Ce matin, pourtant, je m'étais levé un peu courbaturé ; mais j'avais décidé la veille que, pour me changer un peu les idées, pour m'aérer moralement, j'irais faire une petite promenade à cheval. Ce fut tout à fait délicieux. Gelée blanche, ciel bleu et rose. Je suis parti à sept heures et demie je viens de rentrer, il est neuf heures. Entre temps j'ai erré dans la forêt de la R..., et je suis allé regarder la fête de l'aurore sur les étangs. C'était une merveille : une brume rose et légère flottait sur l'eau tranquille et s'insinuait parmi les grands arbres. Pas un bruit, la solitude. Je me sentais très loin de la tranchée, et même très loin du camp, près de je ne sais quel lac lamartinien...

... Sans doute, et surtout pour moi, la pensée de la mort possible est une de mes pensées fondamentales, et j'inaugure chaque journée par un renouvellement, que j'essaie de faire généreux et chrétien, du grand sacrifice qui peut m'être demandé ; mais c'est une pensée d'arrière-plan, qui n'empêche pas d'autres pensées joyeuses et allègres de fleurir et d'embaumer.

J'ai trouvé le temps, hier soir, de lire le sermon de Mirabeau:

très intéressant, et c'est dommage que je ne l'aie pas connu plus tôt, je l'aurais utilisé. Je suis même à me demander si je ne ferai pas un petit addendum à ce sujet en fin d'ouvrage, mais Madeleine et Bauerlé vont peut-être pousser des cris d'effroi.

Ce 4 février 1916.

5 heures et demie. — Me revoilà ; mais j'ai un peu de vague à l'âme. Encore trois pauvres garçons de blessés ; et, cette fois, par des grenades à fusil. Sept dans la même journée, c'est beaucoup. D'aucun, je crois, la vie n'est en danger ; mais c'est triste de voir saigner et souffrir (pourtant je me cuirasse chaque jour) ; et puis c'est préoccupant de sentir les effectifs qui fondent. Si cela continue, il faudra bientôt que les officiers montent la garde dans la tranchée. Espérons que nous recevrons des renforts. Sur ces trois blessés de tout à l'heure, il y a un caporal, médaillé militaire, croix de guerre avec palme, vieux légionnaire, qui était un des plus audacieux patrouilleurs du régiment. Depuis le début de la campagne, une légère éraflure à la tête ; le voilà avec une jambe bien malade. L'après-midi, je l'avais photographié dans la tranchée ; il m'avait dit : « Attendez un instant que je mette toutes mes médailles » Je t'enverrai le rouleau dès que je serai au repos, et tu feras tirer au plus vite. Je voudrais lui donner sa photographie pour le distraire dans son hôpital.

... Je vais me mettre en campagne, dès que je serai au repos, pour organiser cette bienheureuse permission, à laquelle j'aime mieux ne pas penser, pour ne pas anticiper sur une félicité encore incertaine. Tu verras par les lettres de Lanson et de Madeleine que les exemplaires de thèse seront déposés vers le 12. Je compte huit jours pour la distribution et le semblant de lecture. A partir du 20, je pourrais donc arriver.

A MADAME C. DE P...

En campagne, ce 4 février 1916.

Votre excellente lettre d'hier est venue raviver en moi quelques récents remords, car voilà plusieurs jours que, mes

camarades et moi, nous dégustons en fin de repas vos exquis chocolats avec autant de reconnaissance que d'admiration pour de si bonnes choses ; mais reconnaissance et admiration restaient silencieuses. C'est un scandale, mais qui a peut-être ses excuses. En ce moment où je commande ma compagnie et où le sentiment de ma responsabilité me montre tant de choses à faire et qui me paraissent si urgentes, je n'ai guère, pour écrire, que quelques heures dans la nuit, quand tout se calme et que je crois m'appartenir un peu ; mais, même si je n'avais pas cette responsabilité, je n'aurais pas grande ardeur épistolaire. La vie de tranchées, du moins de tranchées comme celle-ci, où l'insécurité est incessante, et où les plus braves reconnaissent ce qu'il y a d'épuisant dans cette perpétuelle tension nerveuse, — donc la vie de tranchées conduirait assez vite, si l'on se laissait faire, à une espèce de paralysie générale. On reste là des heures à guetter, à observer au périscope, à regarder où va éclater la bombe qui tourne au-dessus de vous, à se demander d'où vient la grenade dont on a entendu le départ ; mais, rentré dans son trou, on continuerait volontiers à rester sur un tas de sacs à terre en sentinelle somnolente, en songeant au coup qui vous a manqué hier, mais qui vous atteindra peut-être aujourd'hui. Et puis vous savez que je suis un grand dormeur, et ici l'on ne dort point, ou guère. Pour ne pas sentir l'inévitable engourdissement, je suis obligé de me promener dans la tranchée, et d'en regarder toutes les pièces en détail. Les sentinelles me voient peut-être plus souvent qu'elles ne voudraient, mais elles ne savent pas que, même quand je leur fais tel ou tel reproche, je sens encore une admiration plus forte que toutes les gronderies, et je remercie intérieurement tous ces braves gens — héros inconscients — pour le réconfort que leur seule vue me donne. Quand, parfois, à de certaines heures, je trouve la vie d'ici un peu dure, et que je serais presque tenté d'en vouloir à ma naïveté qui me maintient à ce poste dangereux sans profit pour personne, et avec tant d'angoisse pour quelques-uns, — je vais m'asseoir au parapet près d'un de mes « poilus » qui est là, de faction, sans bouger depuis deux ou trois heures, quoi qu'il arrive et quoi qu'il tombe autour de lui. Je suis reçu avec un bon sourire d'amitié et de confiance, je regarde ces yeux paisibles que

le danger n'effraie pas, qui ne sont ouverts que sur le devoir, et qui se ferment volontairement sur tous les plaisirs et toutes les affections d'un passé toujours présent ; je me sens tout ragaillardi par ce contact, et je suis content d'être à la fois le chef et le camarade de tels hommes.

Mais voilà bien du verbiage pour essayer de justifier ma paresse. L'essentiel est ceci : pour avoir voyagé à ma recherche pendant plus de trois semaines, votre magnifique boîte de chocolats n'en est pas moins arrivée intacte ; et, malgré nos gourmandises répétées elle semble inépuisable. On se demande quelquefois, il est vrai, comment on reste encore sensible à de pareilles séductions, lorsqu'on porte au cœur de telles tristesses ; mais l'être humain reste une pauvre chose, et, même aux jours des plus grandes émotions, le vilain animal réapparaît tout d'un coup et cyniquement. Pourtant ai-je besoin de vous dire que je ne vis ici qu'à moitié. Le reste (et peut-être le meilleur) est avec ceux que j'aime et que je sens souffrir. Je n'ai qu'à fermer les yeux pour vous revoir tous et me sentir avec vous. Bientôt, il est vrai, s'il plaît à Dieu, je n'aurai qu'à les ouvrir pour vous revoir tous réellement : ce sera bien triste, mais bien bon. Je ne m'arrête pas trop sur cette vision, parce qu'elle est un peu débilitante ; mais secrètement, au dedans de moi, je la caresse.

A MONSIEUR GUSTAVE LANSON

En campagne, ce 4 février 1916.

Merci de votre réponse si amicale et de toute l'affectueuse obligeance que vous voulez bien mettre à me faciliter ce dernier passage sorbonique. L'imprimerie m'assure que les exemplaires de thèse seront tirés et brochés le 10, distribués le 12. A supposer que huit jours, avec beaucoup de bonne volonté, soient suffisants à mes juges, pour parcourir mon *Jean-Jacques*, je pourrais me présenter à eux entre le 20 février et la fin du mois. Autant que possible, j'aimerais assez que la petite cérémonie pût avoir lieu le troisième jour de ma permission, pour me laisser le temps de souffler avant de repartir. Aussi je me permettrai peut-être de vous télégraphier

le jour où je partirai, pour que vous puissiez vous rendre libre sans trop vous gêner. Je vais, d'ailleurs, écrire à M. Uri pour régler avec lui les détails matériels.

Et maintenant, tout dépend de mon colonel, qui, j'en suis sûr, y mettra toute la bonne grâce voulue, et des artilleurs, grenadiers, bombardiers, torpilleurs et tirailleurs d'en face, qui vraiment nous prodiguent leurs gentillesses sans compter. Hier encore, j'avais sept blessés à ma compagnie. Pour peu que j'attende encore, j'ai des chances croissantes de descendre le boyau, empaqueté dans une toile de tente. Que de fois, quand je fais mes rondes dans la nuit, et que je me colle contre le parapet de sacs à terre, pour laisser éclater les grosses bombes maladroites, il m'arrive, en souriant, de penser à la pacifique tranchée de Sorbonne, que j'aurai peut-être à défendre quelques heures. Je me sens alors beaucoup de mordant ; et j'ai fort envie de garnir mes poches de grenades, pour faire, s'il le faut, des contre-attaques vigoureuses. Mais, si près des Boches, il est imprudent de bâtir des châteaux en Espagne !

A MONSIEUR J. Z...

En campagne, ce 5 février 1916.

Il est inutile, n'est-ce pas, d'excuser mon silence, dont je suis un peu honteux. En d'autres temps, je serais inexcusable ; mais aujourd'hui, il m'arrive parfois de m'admirer moi-même de pouvoir encore barbouiller tant de papier. Il y a là, sans doute, le virus professionnel ; mais il y a surtout la fidélité des amitiés, plus douces que jamais, quand le cœur est depuis longtemps au jeûne forcé. Pour l'instant, très cher, il s'agit encore plus de l'estomac que du cœur, et d'un régal gastronomique qui est tout le contraire d'un jeûne. Après diverses aventures qui ont, d'ailleurs, respecté intégralement son contenu, votre magnifique colis de Noël m'est arrivé la semaine dernière. Depuis lors, nous faisons ripaille, avec autant de reconnaissance pour les généreux donateurs que de cynisme dans la gourmandise. Mais je n'en ai honte qu'à demi : les plus belles fleurs poussent sur le fumier. J'accepte d'être la belle et héroïque fleur des tranchées, pas trop empourprée

cependant, s'il est possible. Je voudrais pouvoir t'introduire dans mon P. C. Il est actuellement deux heures et demie du matin. Au dehors, tout est calme, ou presque. De loin en loin, une grosse bombe imbécile qui éclate on ne sait où et on ne sait pour qui, et, de minute en minute, les balles plus ou moins folles des guetteurs. Je viens de me lever, opération qui consiste simplement à rejeter ma couverture et retirer de mes pieds les sacs à terre tout neufs où je les avais enfouis pour ne pas trop salir ma couverture. Je suis à dix pieds sous terre dans un confortable trou au toit robuste en poutrailles de fer, aux murs cossus, tout couverts de planches. C'est le grand luxe. Sur ma table, un chandelier à trois branches — certainement pris à l'église de F... — et où brûlent, en coulant et en fumant, deux bougies de mauvaise qualité. Je viens de recevoir les comptes rendus des chefs de section, et je vais faire le mien au chef de bataillon. Après quoi, je partirai pour ma ronde de quatre heures ; et, vers cinq heures, je serai rentré au P. C., en attendant que j'en reparte à six, pour voir si les chantiers de travail s'organisent. Entre cinq et six, c'est l'heure exquise : on est assez bien éveillé ; en guise de tub, on s'est passé un peu d'eau de Louvain sur le visage ; le « jus » achève de bouillir sur le réchaud à alcool, et le locataire du P. C., s'il jette avec complaisance un coup d'œil sur un coin de son réduit, ce n'est pas sur l'abri à munitions, c'est vers la petite planche où sont alignées d'autres munitions plus fragiles et plus délectables. C'est alors que le plum-pudding que vous m'avez envoyé passera un mauvais quart d'heure : « je les grignotte », dit le papa Joffre. Je fais plus ; et la fin du monstre est proche. Avant-hier, j'avais organisé avec toutes ces nobles victuailles un déjeuner assez amusant. Mais il est l'heure de faire le C. R. et la ronde. La suite à bientôt, après le duel avec le plum-pudding.

Me revoici. Il va être cinq heures ; et pourtant il fait encore une nuit d'encre. Il pleut à rafales ; il vente aigrement. Joli temps pour patauger dans les boyaux ! Je rentre immonde et trempé; mais l'on ose à peine parler de soi, quand on revient de voir les bons poilus qui guettent au parapet sous la douche. Ah ! l'admirable soldat de deuxième classe ! Ce qui rend surtout ce temps malsain, c'est le vent. Quand il siffle sur la tranchée, on n'entend plus le départ de la bombe ou de la grenade et le

vilain frou-frou de leur cheminement dans l'air ; et tout d'un coup, il vous éclate quelque chose de brutal à côté de vous, sans qu'on ait été prévenu. Ce n'est pas de jeu. pius, Et passe encore d'être blessé en plein soleil, mais dans la nuit fangeuse ! Sang et boue, cela manque de charme ! Mais je reviens à mon déjeuner. J'avais invité ensemble — avec peut-être quelque manque de goût — l'aumônier protestant et l'aumônier catholique. Tous deux, d'ailleurs, avaient paru enchantés de cette rencontre confraternelle. Mais, quand arriva l'heure du déjeuner, il n'y eut que l'abbé qui se montra. Il fut bien récompensé. Grâce à vous, il fit chère lie, et cet homme de Dieu mangea comme un vulgaire caporal.

Mais je suis effrayé de commencer cette cinquième page sans t'avoir dit encore autre chose que des balivernes. Tout cela, tu le sens, c'est la vie superficielle. La vie profonde et silencieuse, c'est avec vous tous que je la vis, dans la communauté de vos chers souvenirs qui sont aussi les miens ; je reste associé à toutes vos réunions presque quotidiennes, à ce qu'elles ont de triste, de progressivement plus triste, si l'on peut dire, mais à ce qu'elles ont aussi de consolant...

Tu sais que la grande pensée du règne est près de se réaliser. La thèse est imprimée, quasi déposée, la Sorbonne pleine d'une bienveillance toute patriotique, et moi plein d'un grand désir de venir à Paris. S'il plaît à Dieu, au bon Dieu de France, et au vieux dieu des Boches, la chose se passera à la fin du mois. Ce sera à la fois ridicule et touchant. Et quand ce sera fait, sans doute, je regretterai le temps où ce but, que je croyais presque inatteignable, mettait un divertissement dans ma vie de soldat. Pourrais-tu, à ce propos, me rendre un grand et ennuyeux service ? Il s'agirait, vers le 14, lorsque la thèse sera déposée, d'aller voir Uri, lui demander les formalités à faire, et payer pour moi à quelque guichet infâme la somme qu'il te dira. Grandes excuses et merci. Autre commission. Si tu vois Rébelliau, dis-lui que je le verrais avec plaisir dans mon jury, et que, du reste, le cours dont il est chargé semble le désigner pour occuper en face de moi la tranchée de Sorbonne.

A MONSIEUR WEYRICH

En campagne, ce 7 février 1916.

Permettez-moi de demander un service au chancelier de l'Université; mais je sais que je le demande en même temps à l'excellent Luxembourgeois qui, depuis bientôt deux ans, n'a pas marchandé ses sympathies à la France attaquée, et qui sera heureux, j'en suis sûr, de les témoigner à nouveau, fût-ce par une démarche absolument incolore au point de vue politique. Voilà de quoi il s'agit. Quand la mobilisation est arrivée, mon volume des *Collectanea*, « *La Profession de foi du Vicaire Savoyard* », venait de sortir des presses, et j'avais à l'impression chez Hachette un autre gros bouquin sur « *La religion de J.-J. Rousseau* ». Ces deux volumes devaient être les thèses de doctorat que je comptais soutenir en Sorbonne à l'automne de 1914. Survint la guerre, qui mit pendant quelques mois la correction des épreuves à l'arrière-plan. Bientôt pourtant, avec les loisirs relatifs de la vie de tranchées et aussi un peu de ténacité, je suis parvenu à mener l'œuvre à son terme; et vers la fin du mois, s'il plaît à Dieu, et si les marmites boches ne sont pas trop indiscrètes, je compte utiliser ma seconde permission de six jours, pour reprendre, quelques heures durant, ma vie universitaire, et soutenir mes thèses sabre au poing. Dans ces conditions, il n'y aura plus aucun inconvénient à distribuer mon volume des *Collectanea*, au moins dans l'intérieur de l'Université. Le recteur jugera s'il est opportun de faire actuellement les envois internationaux.

J'arrive au service que je prends la liberté de vous demander. Au moment de la distribution des exemplaires, il en revient vingt à l'auteur. Voudriez-vous être assez obligeant pour faire faire par l'imprimerie les dix envois suivants...

Depuis deux mois, je suis affecté à un régiment d'active. C'est un rajeunissement, au moins administratif. Cela me vaut, pour l'instant, d'occuper un des plus rudes secteurs du front. Chaque jour l'un de nous y reste. C'est vous dire que les projets dont je vous parle comme devant avoir une réalisation

toute prochaine sont essentiellement aléatoires. La Providence y pourvoira.

Au demeurant, ma santé est bonne, ma confiance en notre victoire et ma certitude de notre justice restent intactes ; néanmoins l'avenir est indécis et les échéances du droit encore lointaines. Il faut « tenir » courageusement. De bonnes amitiés comme la vôtre, aussi ardemment et fidèlement françaises, ne sont pas sans nous y aider beaucoup. Plus encore que du petit service que vous allez me rendre, c'est de cela surtout que je vous remercie.

A SA FEMME

En campagne, ce 10 février 1916.

Je t'écris du fond de mon trou, qui s'est, d'ailleurs, confortabilisé, pendant que je ne l'ai pas occupé. Je suis un peu contraint d'y être, car en ce moment il y a un sérieux, très sérieux bombardement. C'est nous qui bombardons, mais les lignes sont si proches que toutes sortes de débris retombent sur les nôtres, et qu'il vaut mieux s'abriter. C'est un vacarme étourdissant, une suite de brusques claquements, avec des sifflements qui sont presque des gémissements, une trépidation incessante sur laquelle se détachent, en quelque sorte, les grosses commotions des arrivées toutes proches. Tout est ébranlé, tout frémit, l'air, la terre, les nerfs. Bientôt, du reste, l'artillerie d'en face s'est démuselée ; et maintenant c'est un effroyable chassé-croisé, qui laisserait une impression de mort s'il s'interrompait un instant.

Ce 11.

C'est ma lettre qui a été interrompue, et bien tristement. Inutile de te raconter tout cela et de fixer tes yeux sur des tableaux navrants. Mais, au milieu de ces tristesses qui me remuent trop encore peut-être, j'ai eu des satisfactions de premier ordre. J'ai eu, dans ma section, un petit sergent et un caporal, deux étudiants de vingt à vingt-deux ans, qui se sont conduits comme les plus chics des vieux poilus, avec cette simplicité, cette grâce légère que seuls les tout jeunes savent avoir. De sorte que cette après-dînée un peu oppressante s'est

pourtant achevée sur une impression de réconfort... Ce matin, tout est rentré dans le calme. On a travaillé une partie de la nuit à tout remettre en état. La tranchée a repris une silhouette normale, quoique son profil soit un peu changé.

En campagne, ce 11 février 1916.

Le soir commence à tomber ; la neige tombe dru depuis deux heures. Un grand calme descend sur toute chose, et les ardeurs les plus belliqueuses s'amortissent sous la ouate qui s'épaissit. Avec cela, je puis avoir les pieds gelés dans mon trou sans feu ; je suis bien tranquille : les Boches n'attaqueront pas cette nuit. Je profite de ces heures paisibles pour revenir à toi. Quel contraste avec hier ! Je revois encore cette lourde et forte brume de fumée qui pesait sur tout et qui faisait ressembler les premières heures de l'après-dînée à un crépuscule d'orage. Je puis bien te le dire, maintenant que l'émotion s'apaise un peu : hier j'ai eu une vraie peine, en voyant mourir un de mes pauvres petits gars, un enfant de vingt ans, gentil, dévoué, bon camarade, un joli type de soldat français ; et ce qui a mis de l'irritation dans ma peine, c'est qu'il a été tué à son poste de guetteur par l'un de nos 75. Sous prétexte de démolir les tranchées d'en face, on commence par nous écorner fortement les nôtres, passe encore ; mais qu'on massacre ainsi des enfants de France, cela me révolte. Il paraît que mon indignation est un peu candide, et que ce genre de tir comporte ces risques. Je garde ma candeur, et je n'accepte pas. Pauvre petit, il avait encore la figure si douce et si fraîche quand je suis venu voir s'il y avait encore un peu de vie sur ces lèvres sanglantes ! Je garde cette vision dans les yeux. Pendant plus de trois heures, il m'a fallu, en faisant le tour de la tranchée, passer devant cet abri défoncé et apercevoir dans l'ombre qui commençait ce pauvre visage penché, car le bombardement était trop fort pour faire venir les brancardiers. Ce ne sont pas eux, d'ailleurs, qui ont déblayé le corps de leur camarade, c'est un jeune sergent, aidé par son ami[1], caporal aussi à ma

1. Un carnet de notes, que P.-Maurice Masson portait sur lui, a appris plus tard aux siens que le jeune sergent et le caporal n'avaient pas été seuls à faire le triste et périlleux travail : leur lieutenant, qui n'en dit rien dans sa lettre, y avait personnellement coopéré.

section, qui a fait la chose avec une délicatesse, une piété, un courage — car la tranchée éventrée les laissait en pleine vue — qui m'ont, en quelque sorte, ôté ce que ma première tristesse avait de trop amer.

11 heures du soir.

Quelques lignes entre deux rondes. C'est déjà le dégel : les boyaux sont pleins d'eau.

En barbotant dans le sorbet, je me dis : « Comme il va faire bon tout à l'heure d'essayer de s'endormir avec ses deux glaçons aux pieds ». Mais je crois que je dormirai tout de même... Malgré le dégel, les champs sont encore tout blancs. La lune, même voilée, les éclaire : une patrouille n'ira pas se risquer par ce temps. Certainement les gens d'en face doivent avoir été changés : ce doit être de plus vieux soldats, plus calmes et qui ne s'affolent pas : ils tirent bien moins. De cinq en cinq minutes une grenade siffle et vient éclater n'importe où. Impression de grande sécurité.

Ce 12.

Voilà le bombardement qui vient de se déclancher. Les Boches veulent nous rendre intégralement la fête de l'autre jour...

A MADAME J. O-L...

En campagne, ce 13 février 1916.

Voici revenir le jour du grand brisement, celui où l'affreuse blessure de l'an dernier va saigner comme à la première heure, et où il faudra savoir accepter d'un cœur résigné, paisible et confiant, ce qui semble inacceptable. Vous savez que je vous accompagnerai de toute mon affection et de toute ma tristesse dans ce premier pèlerinage de douleur. Nous le ferons avec vous dans les mêmes sentiments d'admiration et d'abandon à Dieu ; et nous demanderons à cette belle âme, qui trop tôt pour nous a trouvé son ciel, de nous donner à tous cette foi qui aide à comprendre, à supporter et à espérer par delà tous les chagrins et toutes les morts.

A MONSIEUR MATHIAS MORHARDT

En campagne, ce 13 février 1916.

Vous souvenez-vous du temps déjà lointain — et que la guerre a encore reculé — où vous aviez rêvé d'entreprendre une grande édition de Jean-Jacques, et où j'essayais de vous en montrer toutes les difficultés pratiques, en vous mettant sous les yeux le lourd spécimen de l'édition complète d'un seul fragment : *la Profession de foi du Vicaire Savoyard*? Voici près de deux ans que le volume est tiré, mais je n'avais pas pu vous en faire adresser les bonnes feuilles, comme vous aviez bien voulu m'en exprimer le désir, car, cette édition étant, par surcroît, une thèse complémentaire, pour pouvoir mettre le livre en circulation, il fallait attendre l'heure de la soutenance. Malgré la guerre, cette heure semble venue ; et dans quelque quinze jours, — probablement le 4 mars, — je compte aller chercher en Sorbonne un bonnet de docteur pour ouater un peu le fond de mon casque.

Si les rudes émotions de l'heure présente vous ont laissé une assez grande liberté d'esprit pour vous intéresser encore à ce que beaucoup peuvent taxer de bagatelles, vous n'avez qu'à me dire un mot, et je serai très heureux de vous faire parvenir non seulement mon *Vicaire Savoyard*, mais le gros ouvrage qui l'accompagne sur la *Religion de Rousseau.*

Je vous écris ceci à cinquante mètres des Boches, tandis que le bombardement m'oblige à garder « la chambre ». C'est vous dire que tous mes propos et projets comportent une part d'aléatoire et d'imprévu, et que d'ici là quelque torpille ou grenade, en me frôlant un peu indiscrètement, peut rendre vain tout ce discours. Mais ce n'est pas seulement en guerre qu'on voit des moribonds s'amuser à des châteaux en Espagne.

A SA FEMME

En campagne, ce 13 février 1916, 2 heures du matin.

...Faire ma correspondance entre deux et trois heures du matin! Il faut que ce soit la guerre, la guerre qui renouvelle tout et fait

tout accepter !... Décidément, les lettres sont une forme de courage.

Je ne te parle pas de notre journée d'hier : elle a été un peu agitée ; et maintenant encore la nuit est loin d'être calme. Je serais bien étonné si le communiqué d'aujourd'hui ne consacrait pas un petit paragraphe à tout le charivari du début de l'après-dînée. Nous avons été sur le qui-vive jusqu'au soir, mais les Boches ne sont pas sortis : on était prêt, d'ailleurs, à les recevoir ; et rien ne t'aurait réconforté comme de voir tous ces braves gens à leur poste avec une allure si décidée et des yeux ardents, fouillant sans relâche le terrain devant eux. Ce qui m'a fait plaisir, c'est qu'au moment le plus critique, alors qu'il y avait vraiment du danger à se promener, j'ai vu émerger en première ligne, tel un diable sortant de sa boîte, notre aumônier. Tout le monde l'a trouvé très crâne. Dès qu'il avait su que la situation était un peu tendue, il était monté à ce qu'il considérait comme son poste. — Nous avons eu la chance hier de n'avoir aucune perte à ma compagnie ; mais nos voisins de gauche ont été un peu éprouvés...

En campagne, ce 14 février 1916, 2 heures et demie.

Un petit bonjour, avant de quitter le P. C., avant de rejoindre mon cantonnement de repos, que, cette fois vraiment, nous aurons bien mérité ; non que nous ayons eu des « combats », — au sens proprement dit du mot, qui n'est pas toujours le sens de mon capitaine, — mais nous y étions préparés, et nous avons vécu dans cette tension nerveuse de l'attente qui fatigue un peu. Hier pourtant nous avons eu une journée très calme, si calme même que j'ai pu lire une bonne partie de l'après-dînée... A la tombée de la nuit, nous avons eu encore une petite alerte ; mais elle s'expliquait, sans doute, par une information inexacte, qui avait été transmise au commandant, et nous en avons été quittes pour attendre deux heures durant quelque chose qui n'est pas venu.

10 heures et demie.

Nous voilà rentrés : mais dans quel état, grand Dieu ! Il pleuvait sans arrêt depuis trois heures. Nous n'avons pu

partir qu'à quatre heures. Les boyaux étaient pleins d'eau. La pluie nous a accompagnés jusqu'ici. En arrivant à la porte du camp, je me suis retourné pour voir ma section. Vraiment j'aurais voulu un appareil avec photographie en couleurs pour pouvoir fixer ces choses humaines emballées dans des étoffes ruisselantes et innommables. J'aurais voulu me voir aussi

En campagne, ce 15 février 1916.

Eh bien, elle est là ; je la tiens, je la regarde : *elle*, c'est la thèse, à la fois l'odieuse compagne de tant d'années, et l'enfant d'adoption qu'on caresse avec complaisance. Je ne te le cache pas : ce fut hier soir une petite joie, une joie réelle que de feuilleter toutes ces pages ; et je crois bien que ce matin j'aurais commencé à t'écrire beaucoup plus tôt, si je n'avais pas continué à travers l'énorme volume une promenade de satisfaction.

... Sauf l'imprévu toujours possible, je compte partir le 28, plus probablement le 29... J'arriverais par conséquent le 29 ou le 1er à onze heures trente-neuf. Ici, points de suspension...

En campagne, ce 17 février 1916.

... Au milieu de cette joie, une seule inquiétude me vient: c'est celle de la séparation possible, de la séparation brutale qui ne permettrait même pas le revoir, et qui te conduirait, bien triste, après la guerre, vers le petit cimetière du vallon où je reposerais à côté de tant de camarades. Mais tu as là sous les yeux la fameuse thèse qui est comme le symbole et la garantie de ce revoir... J'ai feuilleté, moi aussi ; mais déjà j'y ai trouvé quelques fautes, heureusement sans importance... Tout le cérémonial est maintenant fixé. La soutenance aura lieu le samedi 4 mars, à une heure, amphithéâtre Quinet. J'espère que la chose pourra avoir lieu malgré l'absence de pièces que je suis incapable de fournir (extrait de naissance : qu'*il* aille en demander un à Metz ; diplôme de licencié : qu'*il* aille le chercher à Fribourg).

... J'en étais là et j'avais encore pas mal de choses à te dire, quand est arrivé un ordre. Pendant la permission du lieutenant

commandant la 24e compagnie, c'est moi qui dois en prendre le commandement.

A MONSIEUR BERNARD BOUVIER

En campagne, ce 17 février 1916.

Voilà bien des jours que je voulais vous remercier de votre amicale visite de sympathie. Ma femme y a été très sensible ; et moi-même je l'a été d'autant plus que j'en ai été plus privé. Mais c'est un bien petit sacrifice parmi tant d'autres. Ce qui est dur, lorsqu'on est habitué à vivre à deux, c'est de rester indéfiniment séparés et de compter bientôt sa longue solitude par années. Le reste, fatigue, privations, souffrances physiques, jusqu'à la mort exclusivement, c'est relativement peu de chose. On en arrive même à ne plus attacher une grande importance à sa vie ; on envisage sans effroi le moment où il faudra la donner ; à force de voir mourir à côté de soi, simplement et sans phrase, on s'en voudrait de s'exagérer à soi-même la grandeur du sacrifice, et l'on en vient à ne plus voir dans la mort qu'un fait divers de la vie quotidienne. Pourtant, je l'avoue, à de certaines heures, j'ai un immense désir d'assister à la fin du drame, non pas seulement parce qu'elle marquera la victoire de la justice, mais parce que cette fin, quelle qu'elle soit, marquera le commencement d'un monde nouveau, dont je suis passionnément curieux de voir l'éclosion.

Pour l'instant j'ai un horizon plus modeste et plus borné. J'attends pour le dernier jour du mois une permission de six jours qui me ramènera près des miens. J'aurai la candeur d'en consacrer la moitié d'un à soutenir mes thèses. Le 4 ou le 5 mars, le bon Jean-Jacques et moi nous serons en Sorbonne. Que M. le président de la *Société J.-J. Rousseau* en soit averti. Il recevra, d'ailleurs, fort peu après, mes deux pièces d'artillerie lourde ; et, si les grandes choses qui se font de par le monde lui laissent encore quelques loisirs pour respirer la pervenche de Jean-Jacques, je pourrai quelques semaines durant les occuper.

Je m'amuse moi-même en vous donnant une date si précise - j'ai l'air d'oublier que la tranchée d'en face est à quarante mètres

et qu'à côté de moi, dans la nôtre, je vois tous les jours tomber un camarade. Mais qu'importe de moi ! j'ai fait de mon mieux ma tâche intellectuelle : je veux être maintenant tout à mon devoir de soldat. Si je suis de ceux qui restent, ne me plaignez pas. Gardez un souvenir au collègue et à l'ami, et laissons faire à Dieu.

A MONSIEUR VICTOR GIRAUD

En campagne, ce 17 février 1916.

La sorbonique cérémonie aura lieu le samedi 4 mars à une heure de l'après-dînée, amphithéâtre Quinet. Admirez la précision, l'imprudente précision ! Avouez que c'est tenter les grenades et les torpilles, au-devant desquelles je remonte cette nuit. Espérons qu'elles auront un peu de respect pour la « culture ». En attendant, le monstre est là, c'est ma thèse que je veux dire ; et de temps à autre, avec un mélange de lassitude et de complaisance, j'y jette un coup d'œil. Je crois que, quand cette lettre vous arrivera, les quelques hollande in-8 réservés à l'élite seront sortis de presse, et que votre exemplaire vous sera parvenu. Puisque vous ne pouvez plus vous occuper que de la guerre, vous n'avez droit qu'au *post-scriptum* de l'*Avant-propos*, qui en parle. Cependant vous pouvez couper le reste : on a toujours le droit de couper en guerre.

Merci de votre dernière lettre si affectueuse ; mais n'ayez pas « le cœur serré » en pensant à moi. Je suis fort content d'être où je suis. Je serais désolé d'abandonner les braves gens qui, chaque jour, à côté de moi, risquent leur vie et souvent la donnent. Ce n'est pas parce que je laisserais quelques gros bouquins derrière moi que ma vie vaudrait plus que la leur. Cette égalité dans le péril anonyme a quelque chose de fraternel qui est très salutaire. Il est vrai que je suis le plus vieux de ma compagnie; mais il ne me déplaît pas de me rajeunir...

A SA MÈRE

En campagne, ce 19 février 1916.

Je t'écris avant l'arrivée du courrier : celui-ci arrive à six heures et demie ; et c'est le moment où le jour est suffisant pour permettre de travailler. Il faut alors que j'organise mes chantiers et que je harcèle mes travailleurs. En ce moment, il est cinq heures. J'ai déjà fait une ronde matinale. C'est d'une volupté inénarrable. Voilà cinq jours qu'il pleut presque sans désemparer. Les boyaux sont des rivières : les terres s'éboulent de partout ; on enfonce dans l'eau, par endroits, jusqu'au mollet. Et par ce temps-là, il y a de pauvres gars qui manient la pioche et qui montent la garde, tandis que les balles sifflent et que les grenades éclatent autour d'eux. A presque tous, on aurait dit, il y a deux ans, qu'ils mèneraient un jour cette dure vie, ils ne se seraient jamais crus capables d'un pareil effort ; mais on monte tout doucement, et sans le savoir, vers les sommets héroïques. Pour moi, je fais comme les camarades, je patauge consciencieusement et je me laisse tremper ; et, comme eux, je résiste très bien : pas de rhume, bon appétit, moral solide. Mais je suis sûr que, pendant le repos de ma permission, je me sentirai un peu fatigué. Parlons-en donc de cette chère permission. Eh bien ! nous nous en rapprochons ; et je ne vois pas d'obstacle surgir : elle s'avance vers moi avec une régularité d'allure qui donne bonne espérance. De jour en jour, elle devient plus probable. J'espère qu'au dernier moment elle ne se dérobera point à la main avide que je veux mettre sur elle. Que ce sera bon, presque trop bon !

A SA FEMME

En campagne, ce 20 février 1916.

... Le temps me manque, surtout le matin. Quand on commande une compagnie nouvelle dans un secteur nouveau, on pourrait passer tout son temps sur le terrain et avec les hommes, qu'on ne saurait pas encore tout ce qu'il faudrait

savoir pour faire consciencieusement son métier. Il faut se résigner à ne le faire qu'à moitié. Jusqu'ici, d'ailleurs, malgré le travail que je fournis, je me sens bien moins fatigué que la dernière fois, car le secteur est calme, trop calme même. Quand le bombardement diminue, et que je n'ai pas aux heures habituelles mes petites rations d'obus, je m'inquiète et me demande le pourquoi. De même, quand il fait très beau, on en vient presque à regretter la pluie, car on se dit: « Voilà un soleil bien propice pour une attaque ». C'est le cas ce matin, au moins en ce qui concerne le soleil. Il fait même si beau que, tout en dirigeant mes poilus, j'ai fait manœuvrer le kodak.

... Je reste fidèle à mon principe, je ne demande rien ; je me laisse faire... A de certains jours, c'est vrai, je me dis que peut-être je pourrais être employé plus utilement dans une direction ou une organisation d'armée. Je me dis que vraiment ce serait dommage de tomber bêtement au coin d'un boyau, que je pourrais rendre à mon pays, la guerre une fois finie, plus de services que d'autres, etc. ; mais toutes ces réflexions sont furtives, j'en ai honte, et je les chasse aussitôt. Ce sont des sophismes un peu lâches pour masquer un manque d'énergie. Il n'y a pas d'homme indispensable ; il n'y en a même pas de nécessaire. A plus forte raison, moi. Si je viens à mourir, ce que j'aurais pu faire un autre le fera, et il n'y a que ceux qui m'auront aimé à plein cœur qui garderont le besoin et le regret de moi. Tous les autres trouveront ailleurs ce que j'aurais pu leur donner. Encore une fois, je ne refuse rien, mais je ne demande rien ; je n'ai pas sollicité l'honneur d'être ici à un poste dangereux, mais cet honneur, je le ressens, et ce n'est pas de moi-même que je chercherais à y renoncer, car je considère qu'à vouloir m'évader d'ici, ce serait toujours céder à des suggestions de vanité et d'assez bas égoïsme. On m'appelle au téléphone pour le commandant ; j'y vais. Me revoici ; allons, j'ai encore du travail sur la planche. Que de papiers ! « La guerre finira faute de papier », disent plaisamment quelques camarades ; et c'est vrai : je barbouille autant de papier que si j'étais à ma table dans mon cabinet. Cela ne m'empêche pas de rôder dans les boyaux pleins d'eau, et de faire le chat dans la glaise, au bord des entonnoirs. Mais cette « noble boue du poilu » me plaît, comme

dirait mon capitaine, qui aime bien que ses soldats n'aient pas l'air de figurants de théâtre. Je ne te parle pas de la permission, mais je ne vis que par elle et pour elle

En campagne, ce 21 février 1916.

Cette nuit, entre une heure et quatre, j'ai préparé mon exposé pour la petite thèse. J'ai fait une pause au milieu de mon travail pour aller admirer les effets de lune dans les boyaux, inspecter les sentinelles et faire poser des chevaux de frise en avant de mon entonnoir. Revenons à la permission ; je sens bien que, comme moi, tu n'as plus de pensées que pour elle. Tu voudrais des précisions, des certitudes, et je ne puis pas t'en donner. Une seule chose est certaine — et le commandant m'en a encore renouvelé l'assurance il y a une minute, — à moins d'accident ou d'absolue impossibilité militaire (attaque, suppression de permissions), je serai à la Sorbonne dans l'après-midi du 4. Maintenant arriverai-je le 29, le 1er, le 2 ou même le 3 au matin, c'est encore imprévisible.

Nous avons eu hier un bombardement assez sérieux et une soirée un peu mouvementée ; mais jusqu'ici l'ensemble de cette relève — comparée surtout à la précédente — aura été tranquille. J'espère que mes quatorze dernières heures ici seront de même. Temps superbe, d'ailleurs, magnifique gelée, nuage d'avions et canonnade copieuse des oiseaux qui est le grand spectacle favori des « poilus ».

En campagne, ce 22 février 1916.

... Vous aurez su peut-être à Paris que les Boches faisaient depuis deux jours un gros effort du côté de Verdun. Un certain nombre de régiments qui étaient au repos dans la région, entre autres celui du commandant R..., ont été enlevés en auto la nuit dernière et transportés au point sensible. Si la tentative est arrêtée net, tout va bien. Au contraire, si l'action se généralise sur toute cette partie du front, les permissions seront supprimées. Je tremble; rien ne serait plus cruel que cette déconvenue.

AU CAPITAINE BALDENSPERGER

P. C., ce 22, minuit, en attendant la relève

Je regrette vivement, mon capitaine, de ne pas vous rencontrer le 4. Je me serais senti un peu moins dépaysé devant ce docte jury en voyant de l'autre côté de la tranchée l'uniforme d'un camarade. Mais si l'on ne se voit pas en Sorbonne, on pourra se voir en campagne. Je n'oserais vraiment inviter un habitué du château de B... à venir, même en visite, dans mon inconfortable P. C. Pourtant vous seriez bien utile à certain commandant de compagnie, quand il rédige ses C. R. de quatre heures et qu'avec la bonne volonté la plus ingénieuse, il ne trouve « rien à signaler » sur les « travaux de l'ennemi ». Puisque vous êtes si bien renseigné sur l'organisation de , vous devriez quelquefois venir l'observer d'en face. Je vous ferais faire le tour de mes propriétés, je vous conduirais au clair de lune admirer le noble entonnoir qui décore mon saillant ouest et que j'ai si joliment enguirlandé de chevaux de frise. Ce matin, vers trois heures, j'en faisais encore poser sur les « lèvres ». Jean-Jacques aurait préféré, sans doute, celles de Sophie d'Houdetot ; mais, à ce moment-là, je vous assure, je n'en voyais pas de plus belles que celles de mon entonnoir. Entre temps, comme la nuit était calme, j'ai mis à profit ces heures de silence, pour préparer l'un de mes exposés de soutenance. Avouez que cela mérite une citation, au moins à l'ordre de la Sorbonne !

Je vois que la guerre vous a pris tout entier ; et comme vous avez raison ! Si l'on vous parle du pasteur de B..., vous oubliez celui de Bossey, pour ne plus penser qu'à l'autre. Aussi je me demande si j'oserai encombrer vos cantines de mes énormes in-8, et s'il ne vaudrait pas mieux que vous les laissiez dormir jusqu'à la paix dans les caves du bon Uri. Mais n'ayez pas, je vous prie, le même scrupule pour votre *Barrès* ; maintenant que je vais avoir des loisirs, je ne demande qu'à vous lire et à vous admirer tous deux. N'en doutez point : ce sera avec le plus grand plaisir que je ferai passer vos petits feuillets en Suisse romande. Je reçois de là-bas, de Fribourg, de Genève

de Neuchâtel, les lettres les plus touchantes où l'amitié pour la France s'exprime avec un élan et un esprit de générosité qui sont un vrai réconfort.

A MONSIEUR MATHIAS MORHARDT

En campagne, ce 23 février 1916.

Merci de votre très aimable, presque trop aimable lettre, car je me sens toujours un peu mal à l'aise quand il faut parler de moi. Si j'étais X..., je commencerais par vous dire : Je suis normalien, de la promotion de 1900. En ce temps-là, dans les couloirs de l'École, je faisais le péripatéticien avec l'aimable Philippe Millet ; parfois, dans un coin, un peu farouche et solitaire, je rencontrais Pierre Comert ; souvent le soir, dans ma turne — j'allais dire dans ma « cagna — Albert Thomas venait boire la camomille et chanter l'*Internationale.* Maintenant il travaille, en bon poilu de France, pour « la lutte finale », mais pas celle qu'il avait prévue; inutile, n'est-ce pas, de continuer l'énumération des camarades, plus ou moins illustres, avec qui j'ai passé ces heureuses années. Depuis plus de dix ans, je suis professeur de littérature française à l'Université de Fribourg, occupant en pays étranger ce qui était déjà un poste de combat, puisqu'il fallait représenter honorablement mon pays dans une Université où tant de mes collègues étaient des Austro-Allemands, et où il fallait que la culture française étendît son règne, en se montrant à la fois avec de l'autorité et du charme. Nous étions, d'ailleurs, d'autres Français pour faire cette bonne besogne: il y avait eu Bédier, Gustave Michaut; il y avait avec moi Victor Giraud, Jean Brunhes, Max Turmann, etc., petit groupe français très uni, actif, ayant très vif le sentiment du devoir national. Pour pouvoir lutter avantageusement avec les Allemands qui produisaient énormément, colossalement, nous avons, nous aussi, produit beaucoup, en maintenant de notre mieux la rapidité et la manière française. Vous trouverez, au dos du faux-titre de mon *Jean-Jacques*, que je vous envoie ci-joint, la liste de mes ouvrages. Quant aux deux derniers-nés, qui sont, d'ailleurs, des monstres, je

vous les fais envoyer. Après la soutenance, le tout dernier se divisera en trois in-16, plus légers et plus digérables.

Pour ma vie militaire, elle est simple : je suis sur le front depuis le 2 août 1914 ; je suis parti sergent : voilà un an que je suis sous-lieutenant ; je viens d'être proposé à la dernière relève pour une citation ; et, très probablement, j'aurai mon second galon pour la soutenance. Dans tout cela, rien « d'héroïque » quoi que vous vouliez bien dire; et le dernier de mes « poilus », que je suis fier de commander, vaut beaucoup mieux que moi ; mais je suis heureux d'être avec eux, d'être un des cent mille qui, chaque nuit et chaque jour, gardent le front inviolable, vivent la guerre, à la fois atroce et belle, et sont contents dans la tranchée, quelque dure qu'elle soit, parce qu'ils savent qu'en la défendant, ils défendent aussi la justice. Comment, en menant cette vie, j'ai pu achever mon livre, le post-scriptum de mon *Avant-propos* vous le dira.

La soutenance aura lieu le samedi 4 mars, à une heure, amphithéâtre Quinet. Je m'admire moi-même de donner des rendez-vous avec une précision aussi militaire, comme si le temps m'appartenait, comme si je n'avais pas encore quatre jours à vivre, à trente mètres des Boches, devant un bois célèbre, qui ne porte pas impunément la *mort* dans son nom. Mais, puisque les octogénaires plantent, un poilu de la tranchée peut bien faire des projets.

P.-S. — Je suis, comme vous, bien certain que j'aurai un feuilleton de Paul Souday, si toutefois il regarde la *table des matières* de mon *Jean-Jacques*. Je prévois même le feuilleton assez aigre. Vous n'ignorez pas, en effet, qu'après le Boche — et encore ! — Paul Souday n'a pas de plus grand ennemi que le « pragmatisme ». Et je vais lui fournir un recueil de textes du XVIIIe siècle que très vraisemblablement il ignore, et qui feront son scandale et sa joie.

A SA FEMME

En campagne, ce 23 février 1916.

Je ne t'écrirai que peu aujourd'hui, et ce pour plusieurs raisons et surtout parce que je n'ai plus rien à te dire: rien

ne me paraît plus mériter que je te le raconte. Il n'y a qu'une seule pensée qui m'absorbe, la permission, la permission, la permission; je ne puis sortir de là... Je suis effrayé de tant jouir par avance de cette semaine fortunée, parce que j'ai peur que tout se réduise à cela: la crainte me tenaille que l'empêchement de dernière heure arrive brutalement, et ne fasse écrouler tout le bel édifice que nous avons construit depuis un mois avec tant de désir ! Enfin, à la grâce de Dieu; mais quel coup s'il faut y renoncer !

En campagne, ce 24 février 1916.

Je ne puis t'écrire qu'un mot, mais c'est un mot joyeux: décidément je pars en permission. S'il ne m'arrive aucun accroc pendant les deux premiers jours que je serai à la tranchée, je dois partir le 28, et peut-être même arriverai-je le 28 au train de neuf heures du soir... Demain je tâcherai de te préciser tout cela. Pour l'instant je voulais seulement t'annoncer la bonne nouvelle. Évidemment, l'imprévu fâcheux reste toujours possible, mais il est de plus en plus restreint. Je me hasarde déjà à te dire au revoir, et tu devines avec quelle indicible allégresse.

En campagne, ce 25 février 1916.

Je suis dans une totale incapacité d'écrire : toutes mes forces disponibles sont tendues vers la permission. Je ne vis plus ici ; mais, en même temps, je n'ose préciser mon rêve, pour que, le cas échéant, la déception ne soit pas trop rude. A mesure que les jours passent, elle devient de moins en moins probable, mais elle serait, si nous devions la connaître, extrêmement brutale. Actuellement les chances mauvaises se réduisent à deux : 1° une blessure en montant à la tranchée où je vais rester deux à trois jours ; 2° la suppression pure et simple de toute permission, à cause de l'extension de l'offensive allemande ; mais, à ce point de vue, je suis mieux impressionné depuis hier soir, et j'ai le sentiment qu'elle est enrayée, ou tout au moins localisée. Tu devines ma joie ; elle est folle...

Je crois t'avoir dit qu'il était possible que j'arrive dès le 28, peut-être même dès le matin. Tout dépendra du retour

du camarade qui est parti la semaine dernière et qu'on attend pour me donner ma liberté... Que je puisse encore te revoir, et, quoi qu'il arrive plus tard, je serai content.

P.-S. — Hélas ! trois fois hélas ! jusqu'à nouvel avis les permissions sont supprimées dans la première armée... Essayons de nous résigner, mais c'est dur.

En tranchée, ce 26 février 1916.

Tu peux deviner toute ma désolation, ou plutôt toute la désolation que j'ai pour toi. Hier je n'ai eu que le temps de t'écrire ce bref post-scriptum ; mais les doigts me saignaient en traçant ces quelques mots qui allaient ruiner brutalement tout un échafaudage de bonheur si longtemps édifié... Le mieux à faire, c'est de refouler silencieusement notre amertume, et de conserver des visages et des âmes résignés. Donc, comme c'était à prévoir avec l'extension de cette grosse offensive, les permissions sont momentanément supprimées dans l'armée dont je fais partie.

... Tâchons pourtant d'être courageux dans l'épreuve; elle est cruelle, mais il en est de plus dures. Il faut rendre grâce à Dieu quand on se sent l'un et l'autre vivant. Le reste est une joie sensible, dont on a grand besoin, mais à laquelle l'imagination et le cœur peuvent suppléer. Je dis tout cela, mais je serais le premier à convaincre, car le coup est rude. Du moins, ne nous attendrissons pas trop et sachons accepter.

En campagne, ce 28 février 1916.

... L'essentiel est que cette suspension soit courte, et qu'avant quinze jours la vie normale (si l'on peut parler de normale dans une aussi étrange aventure) reprenne. Mais tout cela dépend de ce qui se passera autour de Verdun. Hier les journaux ont manqué: nous avions seulement le communiqué. Je dois avouer qu'il m'a paru médiocre, et il me semble que cet ignoble Kronprinz serre de bien près notre Verdun. L'avance boche est incontestable, et même, eu égard à la formidable défense, assez rapide. Les deux ou trois jours qui vont venir seront décisifs. Si, par hasard, Verdun était

pris, ce ne serait pas une défaite sans appel, certes non, mais ce serait un formidable coup de tam-tam. Espérons et prions pour tous ces nobles soldats qui maintiennent devant la citadelle française le rempart, hélas! mouvant et sanglant, de leurs corps. Ici nous ne participons pas à l'agitation voisine. Les artilleries, surtout la nôtre, sont un peu plus actives, mais rien qui puisse faire prévoir un coup de main prochain.

A MONSIEUR JACQUES MADELEINE

En campagne, ce 28 février 1916.

L'homme propose, et le Boche dispose. En lisant les journaux, vous ne serez pas surpris si je vous dis que toutes les permissions sont suspendues chez nous. Ainsi le petit tournoi de Sorbonne, pour lequel nous avions fait, vous et moi, de si diligents efforts, rentre maintenant dans la catégorie des possibles qui s'éloignent. Cela me chiffonne un peu pour moi ; cela me désole beaucoup pour vous, qui avez mis tant de bonne grâce et d'amitié à accélérer une fastidieuse besogne, sans profit pour personne. Je vous en reste aussi reconnaissant que confus. Je veux espérer encore que c'est fête remise, mais il faut être prudent aujourd'hui dans ses espérances, et bien se persuader qu'on fait la guerre.

A SA FEMME

Ce 29 février 1916 (2 heures du matin,

... Dans ce sacrifice que nous acceptons, nous sentons tout ce qu'il y a de grand et d'émouvant engagé, et nous n'osons plus penser à nos petits intérêts et à nos petits plaisirs, quand c'est la destinée même de la France qui est en jeu. Actuellement les nouvelles sont assez bonnes, relativement même très bonnes, car, si nous parvenons à tenir sous l'effroyable avalanche boche, si ce triste sire qu'est le Kronprinz ne parvient pas à entrer dans Verdun, ce ne sera peut-être pas, à proprement parler, une grande victoire française, mais ce sera certainement une grande défaite boche ; et le dernier communiqué

nous la laisse prévoir par la confiance tranquille dont il témoigne. Nationalement et mondialement, c'est une grande partie qui se joue. Que Dieu soit avec nous ! Pour ma part, je te l'assure, et je ne dis pas cela pour te réconforter, c'est la vérité intégrale, je ne croyais pas que je supporterais aussi gaillardement ce gros contretemps.

... Acceptons toutes ces menaces, toutes ces insécurités, avec un sens chrétien. Que tout cela nous soit un appel au détachement, un élan vers la vraie vie spirituelle. Mais comme je sens profondes les racines qui me rattachent à la terre! Ah! oui, si nous nous retrouvons bientôt, je sens déjà que je jouirai de notre bonheur âprement.

... Maintenant tous ces riens (ces détails de ma vie) disparaissent devant les pensées dominantes qui me prennent tout entier. Je suis devant Verdun, sur cette suprême ligne de défense que j'espère qu'on pourra maintenir intacte... Ici, le temps n'a pas été trop laid, nous avons un peu de neige, quelques bourrasques, un peu plus de boue, mais ce sont des bagatelles. Pour le reste, les deux artilleries sont un peu nerveuses, et se laissent griser par les roulements sourds qu'on entend du côté de Verdun : il y a des heures où cela fatigue singulièrement les nerfs; il y en a d'autres où on aime mieux cette activité, même rageuse, quand on sent qu'à quelque cinquante kilomètres on se bat si dur.

Ce 29 février 1916.

Aujourd'hui notre artillerie a été infatigable, et je me sens un peu usé nerveusement. Cette incessante déchirure de l'air par le 75 finit par m'irriter. J'aurais besoin d'un peu de silence et de calme; et là où je vais demain matin, je ne les trouverai guère. Je serai plus en sécurité qu'ici, mais plus près aussi du départ des coups, et si nos roquets nationaux continuent à aboyer ces jours-ci comme aujourd'hui, j'aurai le tympan brisé. J'ai un peu honte d'être si sensible et d'avoir la peau si écorchée ; mais je crois que, si l'on me disait que les permissions sont rétablies et que je pars demain, je trouverais à toute cette musique des canons la joyeuse allégresse d'une fanfare. Regrets stériles... Tiens, voilà une accalmie. Depuis

que j'ai tourné ma page, pas un bruit, pas un aboiement de 75. Je crois que je vais en profiter pour m'en aller dîner chez le capitaine. J'y vais un peu tremblant, car les journaux d'aujourd'hui m'y attendent sans doute. Et que vont-ils dire? C'est la phase décisive. Si l'assaut des Boches est arrêté maintenant, il ne pourra plus reprendre. Ces choses-là ont besoin d'un élan qu'on ne trouve que la première fois. J'ai parlé trop tôt: voilà le japeur qui recommence. Partons tout de même, je serai moins énervé si je cause une heure avec des camarades.

A SA MÈRE

En campagne, ce 29 février 1916.

Pour vous, comme pour moi, il faut faire appel à tout votre patriotisme pour accepter courageusement cette grosse déconvenue. Mais qu'est-elle si l'on songe à cette admirable et terrible lutte qui se poursuit devant Verdun ! Alors les choses infimes reprennent leur place normale sur le plan de la réalité, et on a presque honte de penser à soi quand la vie même du pays est en jeu. Pourtant, je ne te le cache pas, — en cette matinée où un bombardement assez vif m'oblige à rester au logis et m'invite à penser solitairement, — je ne puis pas échapper à la vision mélancolique de ce qui m'attendait à Paris aujourd'hui même si mes petits projets et combinaisons avaient suivi leur cours. Allons ! il vaut mieux n'y point penser ; il vaut mieux même faire son deuil complet de la permission et se dire que très vraisemblablement la situation générale ne permettra plus la reprise du régime antérieur. Je resterai comme un godiche avec mes thèses pour compte ; mais c'est un détail... L'essentiel est de savoir si nous tiendrons bon devant Verdun. Si c'est la victoire française, tout sera oublié, même la grosse déception de ne pas s'être revus.

A SA FEMME

En campagne, ce 4 mars 1916.

Eh bien, ce devrait être aujourd'hui le jour ridicule et touchant, où je devais aller faire le pitre en Sorbonne et discourir

avec plus ou moins d'art sur des choses si lointaines, si défuntes en apparence, si étrangères à tout ce qui nous émeut et nous étreint depuis quinze jours. Et au lieu de l'amphithéâtre de Sorbonne, je n'ai devant les yeux que le vallon tout blanc où la neige s'épaissit lentement, et où, de place en place, l'obus qui éclate met une tache noire et sale. Je dois te dire que je suis bien moins déprimé que je pensais en voyant arriver ce jour vers lequel depuis si longtemps tant de nos pensées avaient convergé. Je puis même dire que je ne suis pas déprimé du tout, et que je suis aussi joyeux que je peux l'être. Ce qui m'agace, c'est tout ce battage en vain, ces lettres, ces rendez-vous, cette mobilisation d'un jury, ces appels réitérés à la bonne volonté de tous, pour aboutir à ce fiasco. Cela m'agace, parce que cela frise le ridicule, dont j'ai horreur... Je me demande ce qu'il sera advenu de toutes les lettres que j'ai écrites à la Sorbonne et ailleurs pour annoncer ma suppression de permission...

A MONSIEUR MATHIAS MORHARDT

En campagne, ce 5 mars 1916.

Hélas, non ! cher Monsieur, « le poilu n'est pas en Sorbonne »; et c'est dans la tranchée qu'il vient de lire votre trop aimable article, bien confus, d'ailleurs, que sa carte du 27 février ne vous soit pas arrivée assez tôt pour permettre au *Temps* de conserver sa réputation d'impeccable exactitude ; mais, sans être jetées pourtant dans la grande fournaise de Verdun, voilà plus d'une semaine que toutes les troupes de W... sont isolées du reste du monde; on y supprime toute permission, on arrête notre correspondance, et depuis douze jours ma femme attend vainement une lettre de moi, après m'avoir attendu plus vainement encore sur le quai de la gare. A tout prendre, ce sont là aujourd'hui de petites infélicités, et j'en serais quitte, si la bataille se prolonge ou s'étend, pour passer mon doctorat par procuration, tout comme on se marie en guerre. Je ne désespère pas cependant de voir revenir bientôt des jours un peu plus détendus, et de retrouver la permission promise. Je serai alors très heureux, croyez-le, d'aller vous

serrer la main et de vous remercier moins brièvement pour tout ce que vous avez bien voulu écrire d'obligeant et sur moi et sur le petit groupe d'amis qui avait, de son mieux, combattu pacifiquement pour la France. Et puis, si vous le voulez, nous causerons aussi de Jean-Jacques, de M. Dufour, votre parent, auquel tous les rousseauistes — et moi plus qu'un autre peut-être — doivent tant, et de cette noble Genève qui, aujourd'hui plus que jamais, reste fidèle à sa mission spirituelle et nous apporte, à nous soldats français, le réconfort de sa conscience dans ce grand combat pour le juste.

A SA FEMME

En campagne, ce 5 mars 1916.

... Au premier choc j'ai senti très vivement l'amertume de la déception. Et maintenant, tout en gardant constamment présente la pensée mélancolique de la permission manquée, il ne me déplaît pas d'aliéner complètement ma volonté et mes désirs et de n'en avoir d'autres que ceux de la patrie. Tout à l'heure, en montant sous un ciel d'encre les boyaux glaiseux où j'enfonçais jusqu'à la cheville, et en retrouvant, avec l'aigre caresse des balles, le sentiment du péril, j'étais presque joyeux de ne plus m'appartenir, joyeux surtout de me sentir si détaché de moi-même. A vrai dire, je sens bien que ce n'est pas un détachement définitif, et qu'au fond de moi le vieil homme garde le secret espoir des récompenses immanentes et des prochains revoirs; mais ce qu'il faut que tu sentes fortement, c'est que je ne suis ni triste ni las... Une chose pourtant m'ennuie, c'est que cette soutenance manquée me rend un peu ridicule. Tant de tam-tam, de combinaisons, d'appels aux bonnes volontés, pour aboutir à cette dérobade, cela manque tout à fait d'élégance.

... Hier soir je recevais aussi un livre de François[1] que j'ai parcouru et que je vais lire à la veillée : il est français avec une âpreté de passion qui fait plaisir... c'est d'un cinglant, d'un tranchant, d'un ardent qui soulagent.

1. Alexis François, *Dans la lutte*, Atar, Genève, 1916.

En campagne, ce 6 mars 1916.

Ici notre front est plutôt calme, du moins du côté boche. Tandis que notre artillerie est très agressive et les arrose presque sans arrêt, surtout les lignes de soutien et les cantonnements, la leur est beaucoup plus modérée. Sans doute, ils ont dû faire des prélèvements dans ce secteur pour renforcer celui de Verdun. Il faudrait que la bataille s'élargisse énormément pour que nous entrions en action.

En campagne, ce 6 mars 1916.

Voici une heure que la neige tombe rapide et serrée : toute la tranchée en est ouatée : c'est un excellent calmant pour les Boches comme pour nous, et ce n'est point par de tels temps qu'on peut craindre des coups de main ou des patrouilles aventureuses. J'en profite pour garder « la chambre », si l'on peut dire — en tout cas il est absolument impossible de parler du « coin du feu », car je n'ai d'autre feu que celui de la pauvre chandelle sous laquelle je t'écris. Donc la neige me fait des loisirs, et j'en profite sans attendre le courrier de demain matin...

... Cependant, je te le redis en toute sincérité, si je sentais que tu n'es plus en peine de moi et que mes lettres t'arrivent régulièrement, je ne me trouverais pas à plaindre. J'ai accepté de bon cœur ma petite infortune ; je la mets à son prix, qui est peu de chose, à l'heure présente, et je me sens l'âme aussi sereine, aussi confiante, aussi rebondissante que jamais.

Minuit.

Ou plutôt il ne l'est pas encore, car, à minuit, je me roulerai dans ma couverture, mais je viens de faire ma troisième ronde de secteur, et j'ai épuisé toutes les curiosités de la tranchée. Elle est, d'ailleurs, charmante sous les étoiles, la tranchée neigeuse, charmante et désolée tout à la fois. Le poilu qui guette à son poste, accoudé au parapet, peut être un pauvre bougre sans beauté, parfois même sans grand courage. N'importe, la fonction et le geste restent beaux et vaillants malgré

lui ; et rien n'est plus émouvant à regarder que cette sentinelle en armes qui veille pour les autres. Il faut avoir fait ces rondes à vingt mètres du Boche pour comprendre ce sentiment et deviner tous les plaisirs du métier. Ils ne ressemblent pas à ceux de Sorbonne et sont d'un autre ordre... Allons, il est minuit, je sors une dernière fois de mon trou pour voir si l'adjudant est là, si tout le monde est bien à son poste, et je me couche.

A MONSIEUR MAX TURMANN

En campagne, ce 6 mars 1916.

Votre carte m'est revenue de Paris à la tranchée ; c'est vous dire, hélas ! quoi qu'ait pu vous garantir le *Temps*, que le pauvre « poilu » ne fut pas « en Sorbonne » au jour prescrit. Il n'y fut pas, et ne sait quand il y sera ; l'infortune est, sans doute, petite ; et je la prends comme un exercice de détachement ; mais ma pauvre femme, qui est sans nouvelles de moi depuis dix jours, la trouve amère. Elle est cependant trop bonne Française pour ne pas donner le meilleur de ses pensées à l'héroïque aventure où notre pays retrempe ses espérances et sa gloire. Ici, depuis quelques jours, nous sommes dans un calme relatif. D'ailleurs la neige est un bon calmant, et, tant qu'elle tombe, tout dort, et la tranchée et le Boche et Masson.

A SA MÈRE

Ce 7 mars 1916.

Pour moi, je vous le redis, si je vous l'ai déjà dit, je supporte ma déception très gaillardement ; et si je n'avais pas été malheureux pour vous, je l'aurais à peine sentie. L'heure est si émouvante et si héroïque, qu'on aurait presque honte de penser à soi. D'ailleurs, à mesure que les jours passent, l'espoir grandit : la victoire allemande du début semble s'achever en défaite. Si cette défaite se précise, ce sera un réconfort sans égal pour tous ceux qui tiennent aujourd'hui la tranchée et qui seront appelés demain à chasser définitivement le Barbare qui chancelle. Ici, comme je te le disais hier, nous sommes

plutôt au calme. Nos artilleurs taquinent sans arret le vilain Boche ; mais celui-ci réagit faiblement. Et puis, nous sommes sous la neige, ce qui calme bien des ardeurs. Quand j'ai les pieds un peu trop gelés ou les mains trop gourdes, je me dis que toute cette boue d'hiver doit terriblement gêner les assaillants de Verdun et je suis content. Faites comme moi, soyez contents, supportons allégrement nos petites infortunes, gardons l'espoir de la permission retrouvée, gardons surtout l'espérance de la victoire qui nous donnera la permission définitive.

A MONSIEUR VICTOR GIRAUD

En campagne, ce 7 mars 1916.

Merci de votre lettre si affectueuse ; mais ne me plaignez pas ; depuis que je sais ma femme à demi rassurée sur mon compte, je n'ai aucun effort à faire pour oublier mes petites déconvenues personnelles et me donner tout entier aux émotions héroïques et aux grandes espérances de l'heure présente. Est-ce déjà leur bienfaisance que j'éprouve? mais jamais je ne me suis senti un meilleur moral. Pardonnez-moi de ne pas vous en écrire plus long ce matin ; mais il faut que je surveille mes « poilus ». Le Boche se tient coi ce matin ; il faut en profiter pour travailler ferme. Je n'ose plus vous dire au revoir, mais je l'espère tout de même.

A MONSIEUR ET MADAME F. P...

En campagne, ce 8 mars 1916.

Faut-il m'excuser si je ne vous écris que très brièvement? Non, n'est-ce pas? Vous savez que je ne m'appartiens guère, souvent même pas du tout. Que de fois on n'a rien à faire, mais on ne peut rien faire de ce que l'on veut. En ce moment même, je vous écris sur mes genoux dans la niche d'un boyau, au milieu de ma section alertée, dans l'attente d'une explosion qui, sans doute, ne se produira pas, car ce n'est pas la première fois qu'on nous annonce que les mines dormant sous nos tranchées vont nous faire sauter en l'air ; et jusqu'ici elles ne se

sont réveillées qu'une fois. Je ne sais, d'ailleurs, pourquoi j'entre dans ces détails sans intérêt — bien qu'il vaille mieux, naturellement, ne pas y faire allusion devant M... (à l'occasion, je ne craindrais pas de lui en parler, et, sans doute, si j'avais été à Paris, j'aurais été amené à le faire ; mais je préférerais pouvoir lui expliquer en même temps toutes les mesures qui pourraient la rassurer). Je ferme donc ici cette verbeuse parenthèse, pour revenir à vous, que, du reste, je ne quitte pas. J'ai dû souvent vous paraître bien silencieux, peut-être même assez vilainement égoïste ; mais j'espère que vous n'aurez pas été dupe de ces apparences, et qu'en écoutant M... vous dire sa compassion, sa tendresse, ses angoisses et ses espérances, c'étaient aussi les miennes qui vous arrivaient par elle. Ah ! combien j'ai pensé à vous et prié avec vous, dans les jours mauvais et dans les jours meilleurs ; et combien j'ai le cœur soulagé depuis que je vous sais sortis enfin de cette crise, reprenant contact avec les douceurs de la vie, jouissant de votre amour et de toutes les chères amitiés qui vous entourent ! Je penserai à tout cela dimanche avec une spéciale affection, en ce jour à la fois délicieux et douloureux qui vous rappellera tant de souffrances et tant de joies, mais où la joie pourtant sera plus forte que tout, la joie de vous être donnés l'un à l'autre et de vous aimer à jamais. Ah! que Dieu vous donne longtemps les douceurs sensibles de cet amour si haut, si pur, si généreux, que la commune souffrance a encore purifié, et qui trouve dans le cher petit Michel comme le symbole de tous vos invincibles espoirs.

M... vous aura dit notre déception. Ce fut un bien rude coup pour cette pauvre amie. Mais on a presque honte de songer encore à de si petits contretemps dans une heure aussi héroïque et aussi émouvante pour le pays. Faisons chacun notre devoir et laissons faire à Dieu.

A MONSIEUR LÉOPOLD FAVRE

En campagne, ce 8 mars 1916.

Votre lettre a dû, pour me trouver, revenir de Paris à la tranchée, car, quoi qu'en dise le *Temps*, on n'a point vu « le

poilu en Sorbonne » ; il est resté dans son trou, à dix pieds sous terre, attendant les Boches d'en face, qui ne sont point venus. Dans quelques semaines peut-être, quand ils se seront usé les dents sur les côtes de Verdun, on me laissera reprendre pour quelques jours le chemin de Paris ; mais rien n'est moins sûr, il n'y a en guerre qu'une seule prudence : celle de vivre au jour le jour, et je vous assure qu'il y a des moments où c'est déjà folie. Ma petite infortune est, d'ailleurs, sans importance. On aurait honte à s'arrêter à semblables bagatelles quand se joue l'avenir du monde ; et je regrette seulement que le recul des formalités sorboniques me prive du plaisir de vous offrir un peu plus tôt mon *Jean-Jacques.* Il est vrai que, vous aussi, vous avez mieux à faire que de lire de pareils livres ; mais je ne voudrais mettre aujourd'hui dans cet envoi que l'expression d'un fidèle et reconnaissant souvenir.

Merci de la sympathie que vous voulez bien témoigner à la cause française avec une émotion que je sens si sincère. Il n'y a pas de meilleur réconfort pour les combattants que le sentiment de cette fraternité spirituelle avec de hautes et généreuses consciences. Je ne vous parle pas de ma vie : c'est la vie modeste, monotone, mais aussi la vie rude, émouvante et stimulante du « poilu » de France. Il y a des heures de fatigue, des heures de lassitude, mais tout cela se fond dans le sentiment du devoir sacré et dans l'espérance de travailler pour une humanité plus juste.

Il serait imprudent, cher Monsieur, de vous dire au revoir, mais je puis toujours vous renouveler l'assurance de mon respectueux et cordial attachement.

A MONSIEUR ALEXIS FRANÇOIS

En campagne, ce 8 mars 1916.

Votre livre est venu me trouver dans le méchant trou de rocher où, depuis tantôt deux mois, je fais le Troglodyte à quarante mètres des Boches. Je l'ai lu, d'une seule traite, en deux heures, tandis que les bombes et les torpilles faisaient sur ma terrasse leur ballet quotidien. J'y ai rêvé à la nuit tombante, en surveillant le travail de mes poilus, dans ces champs boule-

versés où naguère le paysan de la Woëvre venait bêcher sa vigne, et qui laisse affleurer aujourd'hui plus d'ossements encore humides de chair que de sarments et de bourgeons. C'est vous dire assez que dans un tel paysage je ne pouvais pas être un lecteur impartial, et que je vis trop « dans la lutte » pour pouvoir me piquer de planer « au-dessus de la mêlée ». Vous devinez l'émotion d'un Français devant un pareil livre, l'émotion et, plus encore, la reconnaissance. En lisant ces pages ardentes, j'ai presque oublié tout ce qu'elles gardent de talent involontaire, d'art hautain, d'ironie serrée, de brève et pleine éloquence, pour ne me laisser prendre qu'à la fraternité des sentiments.

Vous avez raison : dans la sanglante et magnifique aventure où la France affirme une fois de plus son idéal et sa vitalité, on peut, sans doute, la plaindre autant qu'on l'admire ; mais elle ne demande pas à être plainte ; elle sait que sa souffrance est la rançon de sa grandeur, qu'on ne peut pas être impunément la France, et que son passé, comme son drapeau d'aujourd'hui, lui valent de beaux risques. Aussi n'est-ce point sur son nom que doit se faire chez les soi-disant « neutres » le partage des âmes : ce n'est pas elle qui doit se dresser en signe de contradiction parmi les hommes. La grande forfaiture allemande, c'est le viol belge ; c'est là qu'apparaît le crime tout brut et tout nu, l'orgueil impudique de la bête qui ne connaît d'autre justice que ses appétits, ce que Jean-Jacques eût appelé « le péché contre le Saint-Esprit ». Aucune diplomatie, aucune prudence politique ne peut libérer une conscience de prendre parti en face d'une telle iniquité.

Vous ne vous étonnerez pas cependant si je ne vous suis pas jusqu'au bout dans quelques-unes de vos philippiques ; et, par exemple, je serais moins dur que vous pour l'humanitarisme trop impartial de Benoît XV. Je crois sentir dans ses paroles authentiques tout ce qu'il y a de bonne volonté et de vraie compassion pour ceux qui souffrent ; mais j'aurais voulu, je le confesse, trouver chez lui en un pareil moment moins de pitié humaine et plus d'intransigeance chrétienne, quelque chose de la sainte colère qui faisait vibrer les pontifes du Moyen Age, quand ils disaient anathème aux empereurs parjures ; j'aurais cru que c'était le cas, ou jamais, pour un servi-

teur du Christ, de répéter le *non licet* de Jean-Baptiste. J'essaie d'oublier cette déception en regardant vers le cardinal Mercier.

Je vous écris ceci sous la chandelle, à trois heures du matin, après avoir fait mes dernières rondes de la nuit, dans ce calme qui précède le petit jour, et où je puis, sans scrupule, m'appartenir. C'est une étrange vie ; mais, même si elle n'était pas la vie du devoir, elle ne serait pas sans charme.

Pour vous, continuez à trouver dans ces hautes joies, je ne dis certes pas l'oubli de votre grande douleur, mais, au contraire, ce qu'elle peut avoir de vertu bienfaisante, car jamais vous ne sentirez plus présente au dedans de vous la chère âme qui vous manque qu'en vous élevant avec elle et par elle vers les sommets.

A SA FEMME

Ce 8 mars, mercredi des Cendres.

Voilà le carême qui commence officiellement aujourd'hui ; mais déjà nous en avons goûté par anticipation les austérités, ne trouves-tu pas? Et faudra-t-il que nous attendions le jour de Pâques pour chanter l'alleluia du revoir? Je voudrais encore espérer que non ; mais, il faut l'avouer, c'est un désir plus encore qu'un espoir... Moi qui suis décidément le bouche-trou universel, je viens d'être désigné comme juge au conseil de guerre de ma division, qui se tiendra demain à R..., je crois. Une auto viendra me prendre demain matin à huit heures... Mai c'est médiocrement plaisant d'employer ainsi sa première journée de repos. Je ne vois même pas comment, arrivant au cantonnement à sept heures et demie, je pourrai être lavé, changé et civilisé à huit heures. Aussi j'ai grande envie de demander à mon chef de bataillon l'autorisation d'aller coucher dès ce soir au cantonnement pour avoir au sortir de la tranchée quelques heures de détente, et pour permettre à un juge trop fatigué de ne pas s'endormir.

10 heures. — Ma pauvre amie, ce n'est pas le juge qui s'est endormi, c'est le « poilu ». Quand je me suis réveillé, il était grand temps de rejoindre mes hommes... Je viens de voir mon commandant : il ne demandera pas mieux de me laisser partir à la fin de l'après-dînée, si la journée est calme, et elle s'annonce

telle. Au reste, temps radieux, la gelée fond, le printemps revient : déjà sur ces coteaux qui, il y a deux ans encore, étaient des vignobles, les premiers bourgeons pourraient poindre ; mais quand le grand soleil éclaire sous un ciel cru ces champs de désolation, on voit sortir de terre plus d'ossements que de sarments. Et néanmoins que c'est beau et charmant, et d'un charme toujours jeune, ce lever d'un clair matin sur la campagne ! Tout à l'heure, en regardant mes poilus manier la pioche et la pelle, j'avais des visions d'idylle printanière : la splendeur émouvante de la nature était plus forte que tout.

En campagne, ce 10 mars 1916.

Le conseil m'a tenu jusqu'à six heures du soir. Je ne regrette pas, d'ailleurs, ma journée, quoiqu'à de certaines minutes j'aie dû lutter cruellement contre le sommeil qui me faisait assaut : il est intéressant de voir fonctionner cette redoutable machine qu'est un conseil de guerre, et de se rendre compte par soi-même, en prenant part, comme juge, aux délibérations du huis-clos, avec quelle conscience, quel souci de l'équité vraiment humaine, et aussi quelle modération relative tous ces jugements sont rendus. Au reste, nous n'avons hier envoyé au poteau aucun de nos accusés, quoiqu'en Bochie, sans nul doute, on n'eût pas hésité à réserver deux bonnes balles pour un antimilitariste à la russe (j'entends les Russes d'avant la guerre, les Russes de la révolution, les pacifistes sentimentaux à la Gorki et Cie), qui avait abandonné son poste pour aller se saouler, et qui hier, en plein conseil, continuait à tranquillement affirmer qu'il était un « enfant de la nature », qui avait « reçu toute la terre en héritage », qui « n'avait d'autre patrie que celle où son travail le nourrissait honnêtement » et qui voulait « rester fidèle aux conseils de sa mère, de ne jamais se mêler d'aucune dispute, pas plus celle des Français et des Allemands que de quelque autre ». Et il disait tout cela de sa voix paisible, avec un sourire qui aurait pu être un sourire d'enfant, mais qui était surtout un sourire hébété d'alcoolique, soulignant ses affirmations d'un petit geste de sa main tatouée qui portait en grosses lettres : « martyr militaire ». Il s'en est tiré avec cinq ans de prison. — Si je disposais d'un peu de temps,

je pourrais te parler de quelques-uns de ces pauvres diables qui ont défilé devant nous ; mais le temps me manque...

Je reviens à la permission. Il me semble que, du train dont vont les choses, il n'y aura plus de période de stationnement comme nous en avions connu depuis la Champagne ; les Boches ne voudront pas s'immobiliser devant un front qu'ils ne seront pas parvenus à percer, et ils vont continuer à le mordre rageusement. C'est donc, à ce que je crois, la fin des permissions régulières. Tu comprends que cet horizon manque de charme, et à bien des points de vue,... mais vraiment ce serait agaçant et un peu ridicule de rester devant la porte de Sorbonne, indéfiniment, avec ma thèse sur mes bras, dans une attitude de suppliant ou tout au moins d'impétrant. Il faut que cela finisse. Je suis de l'avis de Rébelliau que mon gros *Jean-Jacques* passera inaperçu dans la tempête ; mais la chose est de peu d'importance. L'essentiel est que je sois débarrassé de cette dernière corvée universitaire. Si le livre a quelque valeur, il finira toujours par surnager. Dès lors, trois solutions restent en présence.

1° Ou bien, comme me l'avait suggéré Lanson, passer mon doctorat par procuration, moi étant absent. C'est la solution que j'adopterai si les deux suivantes ne peuvent réussir ;

2° Ou bien, les permissions normales sont rétablies ; et alors je suis le premier de mon régiment à partir ;

3° Ou bien obtenir, à titre exceptionnel, une permission de quarante-huit heures ou de trois jours. Ce serait cette dernière solution que je voudrais tenter, si, d'ici trois semaines, les permissions régulières ne sont pas rétablies

A MONSIEUR JACQUES MADELEINE

En campagne, ce 10 mars 1916.

Je suis désolé que mon petit mot vous soit arrivé trop tard et que vous soyez allé samedi dernier vous casser le nez en Sorbonne. Mais je ne veux pas m'excuser longuement. Comme disent les poilus, en manière d'explication et de philosophie, « c'est la guerre » ; et c'est une réponse à tout. Ce qui me navre en toute cette aventure, d'ailleurs bien menue quand on songe

à Verdun, c'est que je ne sais si maintenant nous pourrons nous revoir avant la victoire et la paix. J'aurais été si heureux de pouvoir passer avec vous quelques moments paisibles, sans cette hâte insupportable qui me talonnait lors de nos précédentes entrevues...

Ne soyez pas en peine de moi ; jusqu'ici l'attaque sur Verdun a plutôt décongestionné notre front ; mais, à la guerre, les lendemains sont incertains, et, plus que jamais, il faut vivre au jour le jour.

A SA SŒUR

En campagne, ce 11 mars 1916.

Comme ta lettre m'a touché ! J'y ai senti une telle déception et surtout une telle affection. Il y a longtemps que je la connais, combien fraternelle et sûre ; mais c'est toujours délicieux d'expérimenter une fois de plus ce qu'il y a de meilleur dans la vie : l'union des cœurs. Comme pour toi, tu le devines, l'échec de mes savantes et amoureuses combinaisons a été un coup assez rude. Mais j'aurais eu honte, en un pareil moment, de m'abandonner à je ne sais quelle lassitude ou maussaderie d'enfant ; et, par une réaction inattendue, cette permission manquée a donné à mon moral une élasticité joyeuse, une force de rebondissement qu'il n'avait peut-être jamais eue jusqu'ici. Cela ne veut pas dire que, si la permission m'était, de nouveau, offerte, je la repousserais d'un geste héroïque, non certes, et j'en jouirais follement ; mais nous sommes assez loin, je crôis, d'une pareille hypothèse.

Je comprends, pauvre amie, que cette guerre atroce te soit particulièrement lourde. Sans doute, si François vivait encore, tu tremblerais pour lui, comme toutes les femmes de France tremblent pour celui qu'elles ont au feu ; mais il y a quelque chose d'excitant, de soulevant dans cette noble anxiété, tandis que, toi, tu as commencé cette guerre sur un bonheur détruit et tu traînes le deuil de ton cœur entre deux murailles d'angoisse et de pitié qui semblent ne devoir jamais finir, et où tu dois te sentir oppressée. Plus que jamais, il faut regarder vers Dieu, qui met l'immuable du bleu céleste au-dessus de tous ces carnages, et ramener ton regard vers tes chers enfants,

qui, eux, du moins, échapperont à la fournaise et représentent cette heureuse génération de la paix qui moissonnera une humanité nouvelle sur des sillons sanglants.

Peste, tout ce discours ronronnant est un peu ridicule : cela sent je ne sais quel parfum d'éloquence ministérielle, particulièrement haïssable. Mais si les mots sont maladroits, le sentiment est profond. Ne vois dans tout ceci qu'une façon de m'unir très fraternellement à des émotions que je devine si troublantes.

A MONSIEUR GUSTAVE ALLAIS

En campagne, ce 11 mars 1916.

Le *Temps* a été trop pressé et l'on n'a pas vu samedi dernier « le poilu en Sorbonne ». Comme tous les bons camarades, il est actuellement dans la tranchée ; et à mon âge, quoique je ne sois plus un tout jeune homme, c'est encore là qu'on est le mieux.

Les permissions seront-elles rétablies, et pourrai-je, dans quelques semaines, essayer une seconde fois, aussi indiscrètement, mais plus heureusement, de rassembler un jury sorbonique autour de mon *Jean-Jacques*? C'est douteux ; mais du haut de Douaumont, c'est sans aucune importance.

Vous avez bien fait de revenir à Lamartine. C'est une noble compagnie en des jours comme ceux-ci. On a beau ne vouloir vivre que pour la patrie en danger, il faut pourtant quelques heures de détente. On ne saurait s'échapper vers de plus purs sommets que les sommets lamartiniens.

Je connais la *Bibliothèque universelle*. Qui ne connaît cette excellente revue[1], depuis surtout qu'elle a subi persécution pour la justice française? Je serais bien étonné si elle ne faisait pas bon accueil à vos recherches sur Milly.

1. De Lausanne. L'un de ses rédacteurs a été condamné par le tribunal de son pays pour avoir parlé des crimes allemands avec trop peu de « neutralité ».

A SA FEMME

En campagne, ce 12 mars 1916.

... De moins en moins, la permission me paraît possible : cette offensive sur Verdun ne diminue pas : elle prend au contraire de l'extension. Visiblement les Boches s'entêteront brutalement et sauvagement jusqu'à ce qu'ils aient pris Verdun, ou jusqu'à ce qu'ils soient saignés comme des bêtes à l'abattoir. Le communiqué d'hier soir nous montre des assauts plus furieux que jamais. Faisons donc dès à présent notre sacrifice.

Ce 14 mars 1916, 4 heures du matin.

Je suis en ce moment une espèce de chauve-souris militaire : je ne suis plus chef de section, et je ne suis pas encore commandant de compagnie, et je fais le métier de l'un et de l'autre. Voilà. On vient de rétablir dans les régiments les fonctions d'adjudant-major, un par bataillon. C'est mon capitaine qui est proposé, et qui déjà, en attendant une nomination qui paraît certaine, en exerce les fonctions : il garde encore administrativement le commandement de la compagnie, mais pratiquement il ne fait plus guère que signer les pièces, et est pris tout entier par son service de bataillon. C'est moi naturellement qui le remplace ; et il est vraisemblable que, lui parti, c'est moi qui le remplacerai définitivement. C'est alors, je crois, qu'on me donnera ma deuxième ficelle et le commandement permanent d'une compagnie... C'est une solution qui me plairait assez, quoique je regretterai de perdre mon capitaine, qui est très cordial et très bon, un Méridional qui a les meilleures qualités du Midi, et qui m'aura rendu la vie très agréable et très facile. Et puis, il y aura aussi la responsabilité de la compagnie, et je sens qu'avec mes habitudes et mes scrupules de métier, je me donnerai bien plus de mal ; mais, maintenant que je n'ai aucun autre travail à faire que mon travail militaire, je ne demande qu'à m'y donner de mon mieux et tout entier...

J'ai retrouvé notre secteur un peu moins tranquille qu'à la dernière relève. Visiblement les Boches ont reçu des munitions,

car ils nous arrosent copieusement. Peut-être aussi les troupes ont été relevées ; et ces nouvelles seraient plus agressives ou plus nerveuses, car la nuit elles tirent presque sans arrêt. Mais que c'est noble, que c'est émouvant, ces belles nuits de veillée guerrière ! Je me promènerais indéfiniment dans la tranchée ou sur les parapets, quand ils baignent de partout dans ce bleu laiteux des ciels lunaires !

— Ce matin, ciel merveilleux, soleil, bleu éclatant. Le printemps est magnifique, les avions volent et se pourchassent dans un azur impeccable où les obus qui les encerclent mettent comme des vols de colombes ; et l'on resterait en contemplation devant toute cette féerie, comme si la guerre n'existait plus. Ah ! que je suis loin de Verdun, et pourtant comme j'en suis près !

En campagne, ce 15 mars 1916.

Je ne sais trop en ce moment si je dors ou je veille. Cette nuit, par extraordinaire, j'ai fort mal dormi. Je me suis levé à deux heures ; et depuis lors, j'arpente dans tous les sens le secteur de la compagnie. Quand on a fait ce métier-là trois heures durant, on a dans les jambes un certain nombre de kilomètres. Et maintenant que me voilà rentré pour quelques instants au P. C., tout le sommeil dont j'ai été frustré cette nuit demande à retrouver ses droits, et je ne suis guère qu'une vieille machine dévidant des paroles sans intérêt.

En voyant que devant Verdun l'arrêt se produit depuis deux jours, je commence à espérer que c'est le tassement et, avec lui, la reprise des permissions. Je ne devrais peut-être pas te confier cela, et te soulever par une espérance qui risque d'échouer une seconde fois. Mais... Coïncidence amusante : pendant que je t'écris cela, les ordonnances et le personnel du bureau parlent dans « l'antichambre », si j'ose me servir d'un terme aussi noble pour ce petit élément de boyau qui précède ma cagna. Et voici que j'entends : « Pour moi, mon cher, les permissions sont f... ; il y en aura de définitives pour ceux qui seront tués, et ce sera tout ; maintenant c'est l'accrochage ; on ne s'arrêtera plus jusqu'à la fin de la danse ». Voilà ce que disent ces philosophes. Tâche de concilier ces deux sons de cloches, et continue, comme moi, à faire provision de courage.

En campagne, ce 16 mars 1916.

Il faut te dire qu'à cette relève nous avons eu à organiser de nouvelles positions et un travail assez dur à fournir, qu'on ne peut faire que la nuit pour ne pas être vus. Tous les matins, de deux heures à six heures, on pioche ferme ; et je suis là le premier pour mettre en route les travailleurs et surveiller les chantiers. Je parcours ainsi quatre ou cinq fois tout le secteur de la compagnie, et je rentre à six heures au P. C., un peu fourbu, prendre un café rapide avant de partir en nouvelle tournée.

Hélas ! nous avons eu, cette fois, moins de chance qu'à la précédente relève : quatre tués et cinq blessés. Il faut dire que nous sommes sérieusement bombardés, mais souvent une méchante grenade à fusil fait plus de mal qu'une série magistrale de 130 fusants. Enfin, quand tu recevras cette lettre, que je donnerai au vaguemestre à mon arrivée au cantonnement, tu pourras rétrospectivement être bien tranquille sur mon compte.

P.-S. — Je suis nommé lieutenant.

En campagne, ce 17 mars 1916.

Je rentre de promenade : oh ! quelques pas à peine dans les taillis qui entourent ma maisonnette, quelques pas sous le ciel bleu, dans l'air tiède, parmi les buissons qui déjà reverdissent, sur une mousse qui rajeunit et où commencent à s'épanouir les premières anémones... Je suis un peu mélancolique en ce premier jour de repos : ce printemps est trop beau, trop émouvant, trop plein d'allégresse humaine et d'invitation à vivre.

A SA SŒUR

En campagne, ce 19 mars 1916.

Je voudrais t'écrire longuement, et je ne puis t'écrire qu'un mot. Depuis deux jours, tu le sais, je suis commandant de compagnie, et, cette fois, définitivement, dans la mesure où les choses humaines et surtout militaires peuvent comporter du définitif ; il peut, un jour ou l'autre, arriver quelque capitaine de dépôt, qui me replace modestement à la tête d'une section ; mais cela est peu probable, et j'ai les plus grandes

chances de garder le commandement de ma compagnie. C'est une rude et belle besogne, la plus intéressante, à vrai dire, de toute la vie militaire, et à laquelle je veux me consacrer tout entier ; mais ma correspondance en pâtira. Heureusement, grand Dieu, que les épreuves sont corrigées.

Je ne te parle pas de ma permission, quoique j'y pense toujours. Très sincèrement j'en désespère, et aussi sincèrement j'en garde au plus profond le secret espoir. Je voudrais bien que la Providence justifiât le secret espoir.

A MONSIEUR J. Z...

En campagne, ce 19 mars 1916.

Un mot seulement, car mes loisirs sont courts ; mais je veux que tu me sentes très amicalement près de toi dans ton anniversaire d'après-demain. Journée mélancolique, comme toutes celles qui marquent une étape de plus vers la vieillesse et vers la mort ; mélancolique cette année surtout où, pour la première fois, ton cher père ne sera plus là pour t'embrasser. Que de sentiments divers nous enveloppent et nous soulèvent dans ces semaines magnifiques et cruelles où la France joue son tout et retrouve, plus vivantes que jamais, sa vaillance et sa beauté de jadis. Il fait bon être Français. Puissions-nous être de ceux qui verront la paix, de ceux surtout à qui la paix n'apportera pas de déceptions.

M... t'aura dit peut-être que j'étais lieutenant et que je prenais le commandement d'une compagnie. C'est un dur métier pour qui veut le faire avec conscience ; mais il a ses récompenses et ses joies, et je les sens très vivement. Au milieu de tout cela, que deviendra ma permission? Je ne sais. J'espère encore que, dans deux ou trois semaines, une certaine stabilisation du front permettra leur reprise. Si non, tu serais bien gentil de voir avec B... s'il n'y aurait pas moyen de m'obtenir quarante-huit heures pour me libérer enfin de cette corvée sorbonique et vous revoir tous, j'allais dire une dernière fois, — car il y a des jours où je me considère comme un homme mort, et je l'accepte sans révolte, — mais disons, pour conserver un peu d'espoir, une dernière fois avant la victoire

A SA FEMME

En campagne, ce 19 mars 1916.

C'est bien décidé comme je te l'avais laissé prévoir : à partir de ce matin je prends le commandement définitif de la compagnie. Je veux faire mon métier de mon mieux, et c'est un métier qui peut vous absorber toute la journée. Connaître tous ses hommes, les gradés, s'initier à toutes les questions matérielles (et elles sont nombreuses), surveiller la tenue, l'alimentation, etc. — pour quelqu'un qui veut tout voir par soi-même, ce n'est pas une petite besogne. Je trouve, d'ailleurs, que c'est une besogne très intéressante ; elle serait même passionnante, si les résultats étaient tout de suite ce qu'on voudrait qu'ils fussent ; mais il faut compter sur un certain nombre de déceptions, et se dire aussi que, malgré toute sa bonne volonté, on commettra bien des fautes, on aura bien des maladresses. Tout ceci pour te dire que forcément, pendant les premières semaines, mes lettres seront plus courtes et écrites au grand galop.

En campagne, ce 21 mars 1916.

Je ferai de mon mieux pour t'écrire ; mais, cette première fois surtout où je commande la compagnie d'une façon qui paraît définitive, je veux faire prendre tout de suite de bonnes habitudes et donner les impulsions que je crois nécessaires. C'est quelques jours à passer pendant lesquels je ne m'appartiendrai guère, mais je crois que c'est indispensable. Je me suis levé hier soir à dix heures, m'étant couché à huit, et depuis lors jusqu'à maintenant midi, je n'ai pas eu une heure de repos ; j'allais, vers neuf heures, m'étendre un instant, quand j'ai reçu la visite simultanée du médecin, de l'aumônier et du pasteur. Le kodak a marché, comme bien tu penses ; malheureusement, le ciel était couvert.

En campagne, ce 22 mars 1916.

... Pendant que je t'écrivais, on m'a apporté la *Décision journalière* ; et j'y ai vu, ne voulant pas en croire mes yeux,

que « les permissions à titre exceptionnel sont rétablies ». Alors, j'imagine que, cette fois encore, le colonel sera bon prince, et que nous avons maintenant les plus grandes chances de nous revoir. Me rappelant donc que c'est le samedi seulement que les amphithéâtres de doctorat sont libres, je songerais à prendre rendez-vous pour le 1er avril... Je suis tellement joyeux que je m'arrête entre tous mes mots pour savourer par avance mon plaisir, en douter, craindre déjà quelque obstacle imprévu, me demander si je ne rêve pas, faire des combinaisons savantes, etc...

En campagne, ce 23 mars 1916.

...Il va être deux heures de l'après-dînée... Je suis levé depuis deux heures du matin, et je ne me suis pas arrêté un instant. Je crois que je suis trop consciencieux ; il faut dire, pour expliquer un peu cette effroyable presse, qu'aujourd'hui jeudi est le jour du compte rendu hebdomadaire à la brigade avec croquis à l'appui, que j'ai inauguré ce matin un service spécial d'observateurs dont la mise en train m'a donné assez de mal, et qu'enfin un de mes pauvres « poilus », pour avoir bu un peu trop de pinard au dernier repos, va passer, bien malgré moi et pour faire plaisir à un capitaine de gendarmerie sans pitié comme sans gloire, va passer en conseil de guerre ; ce qui me vaut, avec une irritation croissante contre les matamores de l'arrière, un déluge de paperasses et un supplément de comptes rendus. Tout ceci pour t'expliquer l'allure endiablée et un peu folle de cette lettre... Il est donc possible que j'oublie des choses essentielles. Pourtant l'essentiel n'est-il pas ceci : les permissions sont reprises. J'ai adressé ma demande au colonel ce matin, et le commandant m'a promis d'y mettre un avis très favorable. Je demande une permission me permettant d'être à Paris le 1er et le 2 avril. Si le colonel, comme je le crois, accepte, — j'espère que le G. Q. G. n'aura pas la cruauté de les supprimer une seconde fois avant que je sois parti. Ce serait un abominable poisson d'avril.

A MONSIEUR GUSTAVE LANSON

En campagne, ce 27 mars 1916

C'est encore moi, et je m'en excuse, car voilà bien, je crois, trois ou quatre lettres que je vous écris en un mois. Il est vrai que je ne sais si elles vous ont atteint ; et puis les incertitudes et les variations de la vie militaire m'obligent parfois à changer rapidement d'attitude. Il y a huit jours je vous demandais s'il serait possible de me libérer de ma thèse par procuration. Aujourd'hui que les permissions « à titre exceptionnel » sont rétablies, j'espère bien en être très prochainement l'un des bénéficiaires. J'en ai demandé une qui assurât ma présence à Paris le samedi 1er avril, puisque c'est le samedi, je crois, que l'amphithéâtre est disponible. Ma demande, qui doit gravir tous les échelons jusqu'à l'Armée, suit, pour l'instant, un mouvement d'ascension favorable : elle vient de passer par la Brigade sans être arrêtée. J'ai donc quelques raisons d'espérer que je serai à Paris le 30 ou le 31, et en Sorbonne le 1er, si le jury veut bien m'accepter ce jour-là. Pour plusieurs raisons, je désirerais vivement cette fois ne plus manquer au rendez-vous ; mais je crois plus prudent de ne m'engager officiellement que quand je serai monté dans le train. Je télégraphierai en cours de route à M. Uri, qui se chargerait de bien vouloir prévenir mon jury.

A SA FEMME

En campagne, ce 27 mars 1916.

J'ai si bon espoir que je ne devrais même pas t'écrire, car je commence à croire que ceci t'arrivera après moi ou, tout au moins, en même temps. Je sais qu'hier ma permission était à la division et que l'avis était encore favorable. Il ne reste plus que les deux derniers échelons à franchir. Je pense que l'opération se fera aujourd'hui ou demain et que je partirai mercredi ou jeudi au plus tard. Vraiment ce serait dur si la déception revenait encore une fois ; mais je commence à avoir confiance.

Hélas ! je rouvre ma lettre et pour y mettre une nouvelle bien inquiétante : la situation actuelle est plus que précaire. Le général de division a mis, lui encore, un avis favorable; mais le général commandant le corps d'armée... a consenti à transmettre la demande à l'Armée, sans ajouter aucun avis : c'est bien mauvais signe... C'est probablement, et pour la seconde fois, l'échec... Il n'y a rien d'épuisant comme ces trépidations qui se terminent sur une désillusion... Adieu ! c'est tout de même triste, après s'être dit au revoir !

En campagne, ce 30 mars 1916.

La première enveloppe ouverte, ce fut la grande enveloppe jaune administrative, qui devait m'apporter la décision suprême. Elle était bien ce que je te faisais prévoir depuis trois jours. Le général de division avait été le dernier à donner un « avis favorable ». Le général D. avait écrit : « Avis défavorable en ce moment », et le général M... : « Ajourné : ne rentre pas dans les cas prévus ». Toutes ces décisions numérotées, timbrées, paraphées, enregistrées. C'est une assez belle pièce administrative, que je conserve... Cependant, elle a beau être « ajournée » seulement, — je la considère comme « refusée » ; et, pour ma part, je suis bien décidé à ne plus rien demander, mais à attendre. J'en ai vraiment assez de jouer ce sot personnage qui annonce perpétuellement son arrivée et qui n'arrive jamais. J'ai toujours eu une crainte salutaire du ridicule, et je crois qu'en ce moment je suis en train de m'en couvrir. Ce qui m'agace surtout en tout ceci, c'est que cette malheureuse soutenance est claironnée à tous les coins de l'horizon ; tout le monde m'en parle, pour me plaindre amicalement, ce dont je n'ai que faire. J'aurais voulu accomplir ma dernière corvée universitaire discrètement, dans une permission régulière où personne ne se serait douté que je consacrais une après-dînée à la Sorbonne. Au lieu de cela !... Mais c'est trop parler de moi, car, en ce qui me concerne personnellement, j'accepte de bonne grâce et sans effort ma déconvenue.

Demande à Jacques de t'acheter la *Vie Parisienne* du 25. Tu y verras un petit entrefilet sur mon compte qui t'amusera, quoiqu'il ne t'apprendra rien de nouveau, puisqu'il est fait

avec l'article du *Temps*. Mais ces quelques lignes n'ont toute leur saveur que lues dans la Revue même. Je ne croyais pas que « le docte professeur », trop souvent en redingote, pourrait jamais se retrouver en société aussi légère. Mais tout arrive aux poilus.

A MONSIEUR J. Z...

En campagne, ce 30 mars 1916.

Merci et pardon de tout le mal que tu t'es donné dans ma idicule aventure. M... t'aura dit, n'est-ce pas, que j'avais eu les reins brisés à l'avant-dernier échelon. Mais je m'en veux de m'être trémoussé pour de pareilles bagatelles (il est vrai que le revoir n'en était pas une), et je suis bien décidé maintenant à ne plus bouger le petit doigt pour être autorisé à aller pérorer en Sorbonne. J'ai trouvé l'attitude militaire, et je m'y tiens : je m'en f... royalement et même impérialement. Au reste, mon moral est parfait et m'étonne moi-même ; au fond, je suis désolé en songeant à M... que je soulève de trop belles espérances pour la laisser retomber plus lourdement.

A MONSIEUR MATHIAS MORHARDT

En campagne, ce 30 mars 1916.

Encore une fois j'échoue au port. C'est excellent comme exercice d'assouplissement moral ; mais c'est un peu lassant, et surtout c'est ridicule, mais je ne tomberai plus dans le piège, et, désormais, je reste silencieux à mon poste, *perinde ac cadaver*, en attendant que je fasse tout uniment le « cadavre » sur le barbelé de la tranchée d'en face. Au reste, malgré cette petite déconvenue, le moral est excellent ; mais je m'en veux de jouer un sot personnage et plus encore de vous avoir encombré de mes minces affaires.

A MONSIEUR PAUL HAZARD

Aux tranchées, ce 1er avril 1916.

Merci de ton petit mot si affectueux, si fraternel, et où j'ai senti une fidélité de cœur, dont tu sais bien, n'est-ce pas, où trouver la réciproque. Moi aussi, je pense à toi et je parle de toi. J'en parlais encore il y a trois jours avec Baldensperger qui était venu m'annoncer que son général me refusait décidément toute permission. Que de fois je me suis représenté tout ce que tu devais souffrir pour les tiens, depuis plus d'un an sous la botte prussienne. Ce doit être une souffrance et une indignation de tous les instants, et que chaque jour doit exaspérer. Tu n'as pas besoin de me dire que tu n'es pas un « embusqué ». Quand bien même je n'aurais pas lu dans le *Temps* la très belle citation qui rappelait que tu avais eu, toi aussi, ta part de danger, je te connais assez pour savoir que tu comprendras toujours ton devoir à la française, c'est-à-dire sans peur. Je te disais tout à l'heure qu'il n'y aurait plus de permission pour moi, et cela m'agace un peu ; car, par je ne sais quel scrupule d'ouvrier trop consciencieux, j'aurais voulu me débarrasser de cette dernière corvée universitaire qu'est la soutenance, et depuis six semaines je joue un assez ridicule personnage avec tous mes rendez-vous demandés et contremandés. Mais maintenant je suis entré dans une phase de résignation stoïque, je laisse tout tomber hors la pensée de la guerre. J'envoie au diable la Sorbonne et même les permissions, et je ne veux plus faire que strictement mon métier. C'est un dur et beau métier, et je ne donnerais pas ma place de commandant de compagnie pour toutes les sinécures de l'arrière. Ne pouvant conquérir la tranchée d'en face, j'essaie, du moins, de conquérir mes hommes; c'est passionnant, et tout le mal qu'on se donne a sa rançon de joie. Jusqu'ici nous ne sommes pas pris dans la fournaise ; mais d'occuper la tranchée où je suis depuis trois mois suffit pour rendre la vie incertaine et précaire. Je t'écris ceci à trois heures du matin, entre deux rondes d'avant-postes, là où les grenades, les fléchettes et les balles ne cessent guère toute la nuit d'aller et

venir entre les deux fronts. Plus d'une fois, en voyant emporter tout sanglant l'un de mes braves poilus, je me suis demandé comment j'étais encore intact. Mais, même si je ne devais jamais connaître l'horreur sacrée de l'assaut, je me considère comme un homme mort, et j'essaie de me considérer ainsi paisiblement et sans révolte. Ce serait tout de même mélan colique de mourir sans avoir revu de chers amis comme toi Allons ! n'y pensons pas. Je t'embrasse de tout cœur en pen sant à la victoire française.

A SA MÈRE

En campagne, ce 1er avril 1916.

Voilà deux jours sans lettre de toi. Moi-même je ne t'ai pas écrit hier, car j'avais eu une journée très chargée où la paperasserie, le jeu de la pelle, l'art des sacs à terre et la pose des fils de fer ont alterné agréablement. Il y a sans doute des moments où je tombe de sommeil, où je trouve ma vie inconfortable et dure, où je regrette le chez moi et les plaisirs d'un home qui me paraît aujourd'hui d'une élégance si raffinée; je souffre surtout d'une certaine solitude de cœur, quoique je sente bien présents et vivants au dedans de moi tous ceux que j'aime et qui m'aiment. Et cependant, je le dis très sincèrement, cette vie me plaît, ou, du moins, j'en sens très vivement le charme, la beauté et les joies ; si bien même qu'en un certain sens — sommeil mis à part — je préfère presque la vie de la tranchée aux quatre jours de repos. Il est vrai qu'à cette relève nous avons été privilégiés, et que, malgré un bombardement très vif, surtout hier soir, nous n'avons eu, à ma compagnie, que deux blessés et assez légers. Si j'avais eu la tristesse d'en voir mourir quelques-uns, je sentirais moins peut-être le charme de la tranchée. D'ailleurs, cette fois-ci, nous n'irons qu'au demi-repos, et nous nous arrêterons, comme il y a un mois, à quelque 6 ou 700 mètres en arrière de nos lignes.

A SA FEMME

En campagne, ce 1er avril 1916.

J'aurais presque honte de me sentir si heureux à la tranchée, en songeant à tout ce que tu souffres loin de moi. Pour le moment, tant qu'il n'y a pas d'attaque proprement dite et que la sensation du péril reste une sensation diffuse, une menace qu'on peut toujours croire lointaine, il n'y a qu'une vraie souffrance: celle de voir mourir près de soi, de voir le sang couler. Mais quand on échappe à cette souffrance, comme, par exemple, dans cette relève, où nous n'avons eu que deux blessés non inquiétants, tout le reste disparaît dans l'espèce d'excitation ou d'enthousiasme que vous insuffle la tranchée. Le reste, je veux dire la fatigue, la privation de sommeil, la vie rude, la tension de tout l'être, — tout cela s'épanouit dans une certaine fierté. Il n'y a pas jusqu'à la pensée du péril qui ne soit comme un tonique. Le devoir apparaît un peu roide, mais clair et limité comme la tranchée même. Tous les hommes qui vivent dans cette cité austère, close, profonde et hérissée, sentent bien, eux aussi, qu'ils ne peuvent en sortir que par ordre ; ce qui borne leurs pas borne aussi leurs rêves et leurs désirs ; ils ne veulent faire que ce qu'ils ont à faire ; on ne les sent point tiraillés, comme au repos, par des pensées contradictoires : ils sont tout à leur service, et l'on voit dans les regards cette expression ferme, une et décidée qui est, à elle seule, un réconfort. Voici deux jours que sur cette fourmilière héroïque tombe un soleil royal : les vieilles loques des premiers martyrs reprennent de la couleur, les fragments de squelettes qui percent le parapet semblent enchâssés comme dans un ossuaire de gloire ; et sur tous ces tertres de terre usée et sans cesse renouvelée, il y a une admirable lumière d'or qui flamboie. Une âme collective passe à travers ce dédale souterrain, âme de vaillance et de fierté, et quand, sous le soleil rayonnant de midi, on voit monter la torpille ardente, aiguë et légère, on dirait que c'est l'unanime volonté de vaincre qui monte avec elle.

Je ne sais comment je me suis laissé aller à ces divagations

un peu empanachées. Mets-les sur le compte de ces premiers soleils printaniers qui brûlent plus fortement que les autres.

En campagne, ce 3 avril 1916.
9 heures du matin.

Je t'écris pendant que mes camarades se lèvent et font leur toilette ; je glisse comme je peux mon papier entre une cuvette d'eau sale et une brosse à cheveux. Sur la table, il y a encore mon quart de café matinal, depuis longtemps vidé. Tout cela est d'une poésie et surtout d'une commodité médiocres...

... Je viens d'interrompre ma lettre pour conduire à une tranchée de deuxième position un général que je ne connaissais pas. Fort « civilement » je lui ai demandé son nom : il a eu l'air fort surpris que je ne fusse point familier avec la physionomie du général D..., commandant le 31e C. A. Je lui ai dit: « Mon général, je suis fort heureux de vous présenter l'officier auquel vous avez la semaine dernière refusé une permission ». Il m'a répondu : « Ah ! c'est vous l'ami de Baldensperger. Eh bien, patientez un petit peu. Dans quelque temps, on vous la donnera. Pour l'instant, c'était impossible ». Remarque bien que je n'en crois pas un mot. Je n'irai soutenir mes thèse que quand les permissions seront régulièrement rétablies. Et vraiment je crois qu'elles le seront. Je ne sais quand, ni où, aura lieu notre offensive, mais je crois bien que l'attaque sur Verdun finira peu à peu par se stabiliser et qu'entre cette grande bataille imposée et celle que nous imposerons il y aura au moins une dernière trêve. Je serai là pour en profiter.

A MONSIEUR A. B...

En campagne, ce 6 avril 1916, 3 heures du matin.

Je viens d'arriver dans mon P. C. (Sais-tu ce que c'est qu'un P. C.? Si tu l'ignores, tu demanderas à tante M...). La nuit est encore si noire que je renonce à faire maintenant un tour d'avant-postes et que j'attends le petit jour pour voir si le bombardement d'hier soir n'a pas trop démoli mes tranchées C'est toi qui en bénéficieras. Tu n'auras pas, d'ailleurs, une

longue lettre, car j'en ai d'autres à écrire, et d'abord à ta pauvre tante M... qui doit être bien triste aujourd'hui, en songeant au chagrin de sa sœur. Mais je ne veux pas t'assombrir en te parlant de nos tristesses : je veux te traiter comme un de mes bons poilus, à qui je ne montre jamais qu'un visage gai, pour leur maintenir le cœur en santé ! J'espère bien, il est vrai, que tu ne seras pas de sitôt un authentique poilu casqué, mais tout est possible, et si la guerre durait encore cinq ou six ans, tu ferais partie des dernières vagues d'assaut. Je te retiens pour mon bataillon, car à ce moment-là, sans doute, ou je serai tué ou j'aurai depuis un an, au moins, mon quatrième galon. Par parenthèse, merci pour tes félicitations : ce n'est pas encore un très grand chef qu'un lieutenant ; mais je ne vois rien de plus intéressant pour un militaire de mon âge que de commander une compagnie : c'est une petite royauté assez absorbante, mais où l'on peut se rendre utile, et où l'on a le sentiment de « servir », dans tous les sens du mot. D'ici trois ou quatre ans, je t'y offre une place de caporal-fourrier, car vraiment ton écriture me plaît. Tout cela peut-être ne t'enthousiasme qu'à moitié, et surtout ta maman et ta grand'mère. Nous en reparlerons à ma prochaine permission. Mais quand sera-ce? A la grâce de Dieu, — c'est toujours là qu'il faut en revenir.

A SA FEMME

En campagne, ce 8 avril 1916

Comme je comprends ta peine, et comme elle est mienne !... Plus que tout autre dans la famille, je n'ai fait qu'apercevoir ce cher Francis[1], et le pressentir plutôt que le connaître. Et ce m'est un tel regret ! Pourtant, dans les quelques jours où nous avions pu nous parler avec quelque abandon, j'avais compris que c'était une âme droite, fière, éprise du beau et du juste. Depuis tant de mois que dure ce martyre, l'incessante douleur a achevé de purifier ce pauvre cœur où les joies humaines ont été si brèves ; et, pour J..., c'est maintenant une consolation après tant de souffrances de se dire qu'il a été

1 Son beau-frère Francis Pellanne.

supérieur à l'épreuve, et qu'il a traversé le rude et long passage avec cette générosité chrétienne qui reste un secours pour ceux qui en ont été les témoins.

A MADAME F. P...

En campagne, ce 8 avril 1916.

Nous savions qu'il n'y avait plus d'espoir ; et, depuis des mois, j'avais devant les yeux l'affreuse détresse qui vous attendait et où vous êtes maintenant comme ensevelie. Mais, si douloureuse que fût cette longue agonie, c'était encore la vie et la douceur d'être ensemble ; c'était, aux heures de relâche, le sourire de celui qu'on aime, les dernières recommandations et les derniers témoignages d'amour, l'échange muet des regards et ces pressions silencieuses de la main où l'on se renouvelle l'indissoluble union des cœurs. Aujourd'hui, c'est la solitude, la solitude à jamais, et de sentir peser sur vous cet irréparable m'émeut jusqu'au fond de l'âme.

Pardonnez-moi, si je ne semble penser qu'à vous, alors que, vous, vous ne pensez qu'à lui et ne voulez vivre que de son souvenir. Je ne l'ai cependant guère oublié depuis cette glorieuse blessure qui m'a fait trembler aussitôt pour votre jeune bonheur. Que de fois, la nuit, dans les heures silencieuses de la tranchée, quand la pensée refait vingt fois son tour d'horizon, je suis venu m'asseoir avec tant de compassion près de son lit de souffrance ! Mais — je l'avoue, et c'est un tel regret pour moi — je n'ai pu que deviner votre cher Francis dans les quelques heures trop rapides qui nous ont réunis. J'en ai vu assez pour pressentir tout ce qu'il y avait, dans cette âme droite et fière, d'énergie et de tendresse, d'amour pour le beau et pour le juste. J'envie néanmoins M... qui a pu passer près de vous un mois de douloureuse et délicieuse intimité et qui en est revenue avec une amitié sans réserve pour celui qu'elle avait vu souffrir et aimer. Mais nous mettons tout en commun, M... et moi; et cette amitié, qui est déjà mienne, le deviendra de plus en plus, si jamais nous pouvons reprendre cette vie à deux qui permet l'évocation complaisante des chers souvenirs.

Vous savez ma peine d'être loin de vous dans un pareil moment, de ne pouvoir répondre à votre regard plein d'angoisse, par un regard plein d'affection. Pauvre amie ! quelles dures années vous aurez connues, où le bonheur s'épanouissait en souffrance ! Mais aussi quelle admirable ascension spirituelle ! et sur quels divins sommets vous avez su monter tous deux, en vous aidant l'un l'autre. C'est là qu'il faut rester et nous entraîner derrière vous. C'est de là que vous verrez votre triste vie de demain s'élargir en une éternité qui vous rendra, purifiées et sublimisées, toutes vos joies d'antan. Que, du moins, notre amitié vous entoure dans ces années tout ensemble si longues et si courtes qui vous restent à vivre sans lui ! qu'elle soit pour vous comme le signe visible de cette aide de Dieu qui ne vous manquera point ! et que nous sachions, à votre exemple, trouver dans la souffrance la grâce qu'elle contient.

A Dieu donc, et qu'Il nous réunisse plus étroitement que jamais dans la foi en l'éternité et dans l'amour de ce qui ne passe point !

A SA FEMME

En campagne, ce 9 avril 1916.

Tous les sentiments qu'a ravivés en toi la fin si noblement et simplement chrétienne de Francis, oui, ce devrait être constamment les miens. Mais, hélas ! que j'en suis loin ! Quoique la pensée de la mort ne me quitte guère, et que peut-être même je la loge trop volontiers chez moi, elle est en moi comme la vision d'un coup brutal et douloureux, toujours possible, et dont, après tout, on s'exagère l'importance. Le mot admirable de Francis : « C'est si simple » me paraît, en effet, le mot de notre situation ; mais j'ai peur qu'à force de voir mourir « simplement » et discrètement, on perde un peu le sens de la grandeur de la mort. Il faudrait réunir, comme a su le faire Francis la simplicité et la grandeur.

En campagne, ce 12 avril 1916.

Ma compagnie va aller dans cette nuit, soi-disant de « repos », travailler à un nouveau boyau pour éviter à la relève un passage dangereux sur la route. Pauvres gars ! ils « rouspéteront », mais ils marcheront.

En campagne, ce 13 avril 1916

Ce fut hier une assez rude journée. La pluie tombait par nappes et les routes étaient déjà des fleuves. J'avais demandé au colonel qu'il obtînt de la brigade que la séance de travail fût différée pour deux raisons : la première, le temps ; la seconde, que la compagnie remontait ce soir aux tranchées et qu'elle aurait ainsi en vingt-quatre heures 40 kilomètres, une séance de travail de nuit et, pour clôturer, la reprise de la tranchée. Mais la brigade fut inflexible... La pluie continuait à faire rage. Le commandant me disait que je n'avais qu'à aller installer ma compagnie et rentrer, mais je trouvais peu chic de laisser tous mes pauvres poilus sous la douche sans moi, et nous l'avons partagée fraternellement... Donc, la pluie tombait, mes poilus travaillaient, et, ma foi, avec entrain, les pauvres ! J'admirais vraiment cette admirable ténacité des états-majors qui, pendant un an, avaient trouvé tout naturel que ce boyau n'existât point, et qui, du jour au lendemain, en avaient comme une envie de femme enceinte. J'en étais là de mes méditations quand je vis arriver un capitaine de l'état-major de la brigade, brave garçon au cœur sensible, qui avait eu des remords dans sa confortable demeure de laisser travailler sous l'averse des poilus « au repos » et qui avait demandé à son brigadier l'autorisation de faire suspendre le travail si le ciel était trop inclément. Le résultat palpable fut qu'à dix heures et demie nous quittions le chantier et que nous étions rentrés ici trois heures plus tôt, à minuit et demi, trempés jusqu'aux moelles, mais ayant encore devant nous un reste de nuit honorable.

A MADAME PELLANNE

En campagne, ce 13 avril 1916.

Que de fois, depuis que j'ai eu la certitude de votre malheur et du nôtre, ma pensée est allée vers vous avec émotion et compassion ! Je m'excuserais d'avoir tant tardé à vous le dire, si vous ne saviez qu'un soldat s'appartient peu, et qu'il est plus maître de ses sentiments que de son temps. Aujourd'hui que, pour la première fois depuis une semaine, je trouve enfin quelques minutes de loisir, je m'en voudrais qu'elles ne fussent point pour vous. Je ne vous parle pas de ma peine, quoiqu'elle soit grande ; mais la vie nous avait malheureusement trop peu réunis, Francis et moi, pour que je puisse connaître toute la richesse de son âme autrement que par pressentiment et divination. Quel que puisse être mon chagrin personnel et le regret que me laisse cette chère amitié brisée, ils disparaissent, en quelque sorte, pour moi dans le sentiment des vôtres et de ceux de J... N'avoir qu'un fils, faire reposer sur lui toute sa tendresse et toutes ses espérances d'avenir, avoir assisté à la réalisation parfaite de son bonheur, et, sitôt après, rester seule sur ces souvenirs et ces espoirs détruits, quelle lourde croix pour une mère ! Mais je sais que vous êtes une chrétienne généreuse et vaillante, et que, dans votre immense douleur, vous sentez du moins toute la consolation que vous a laissée une si belle mort. J'ai su par M... avec quel détachement, quel abandon, quelle simplicité et quel courage de croyant, ce cher ami a fait son sacrifice, et quel admirable exemple il nous laisse à tous. Je voudrais, pour ma part, n'en être pas indigne, et, si, pour moi, le jour du sacrifice doit venir prochainement, trouver dans ce noble appel d'en haut une aide fraternelle et une protection. Je ne sais si, quand cette lettre vous parviendra, vous aurez encore J... auprès de vous. Mais, même absente, la pensée qu'une telle femme porte le nom de votre fils et sera le guide de son enfant doit vous être une grande douceur et une fierté : il est impossible d'accepter la si dure épreuve avec plus de hauteur, de résignation surnaturelle et sereine. Le spectacle d'une telle douleur doit être pour vous, comme pour tous ceux qui l'approchent, un grand apaisement.

A SA FEMME

En campagne, ce 15 avril 1916.

... Je suis de plus en plus tiraillé par des besognes diverses. Avec une vie si remplie, je n'ai, du reste, rien d'intéressant à te raconter. C'est la vie monotone de la tranchée, sans autre imprévu que celui du bombardement et des accidents. Heureusement, hier, malgré un bombardement assez vif, malgré surtout une inondation de grenades à tige et à ailettes, nous n'avons eu aucun blessé. Nous sommes dans la pluie, la pluie froide de février, ce qui nous change des pluies tièdes et presque estivales de l'autre semaine. Cette nuit même, entre une heure et deux, il est tombé une jolie couche de neige ; et c'était, d'ailleurs, charmant de voir sous la lune ennuagée et sur les champs d'obus blanchis, mes bons poilus qui plantaient un réseau de fils de fer.

A MONSIEUR ALFRED RÉBELLIAU

En campagne, ce 15 avril 1916.

Votre petit mot m'a bien touché. Je ne l'ai point lu à Paris où, pour la seconde fois, j'avais espéré pouvoir passer quelques jours... et ma thèse ; mais il m'est revenu à la tranchée, d'où je vous écris ce matin, ou plutôt cette nuit, car moi, le grand dormeur d'autrefois, je suis maintenant, sans trop d'effort, un perpétuel éveillé, et c'est entre deux rondes de noctambule que je fais, le plus souvent, ma correspondance.

Merci de ce que vous voulez bien me dire d'amical et d'indulgent sur mon *Jean-Jacques*. Il n'est guère d'approbation qui pourrait m'être plus précieuse que la vôtre ; et je n'ai pas eu d'ambition plus haute que d'inscrire mon livre, dans la série que vous avez si magistralement ouverte, un peu au-dessous de votre *Bossuet*.

Mais, pour l'instant, ce n'est point de livres qu'il s'agit. Il s'agit de tenir et de forcer la victoire, et, en attendant, de croire en elle. Je n'oublie point de quelles tristesses vous la

paierez : vous savez aussi les nôtres. Mais n'est-ce point la meilleure façon de rester fidèle à ceux qui sont morts pour la France en péril que de penser moins à eux qu'à la France, tant que le péril durera?

Les lignes qu'on vient de lire, écrites dans la nuit du 14 au 15 avril, sont presque les dernières du lieutenant Maurice Masson ; le lendemain matin 16 avril, à huit heures, il était frappé. On s'en voudrait de faire suivre d'aucun commentaire ces paroles : « N'est-ce point la meilleure façon de rester fidèle à ceux qui sont morts pour la France en péril que de penser moins à eux qu'à la France, tant que le péril durera »? Mais il y a place encore, après cette leçon suprême, pour le témoignage des compagnons, qui, sans détourner un instant leur pensée de la France, ont pleuré leur camarade et leur chef, pour le témoignage aussi de la France combattante elle-même, représentée par le commandement d'une de ses armées.

Le 4 mai 1916, Pierre-Maurice Masson était cité en ces termes à l'ordre de la Ire armée : « Officier de la plus haute valeur morale et militaire. A donné en toutes circonstances les preuves d'une grande bravoure et d'un mépris absolu du danger en face de son devoir. Tué par éclat d'obus en parcourant sous un vif bombardement le secteur de sa compagnie, pour s'assurer que les dispositions nécessitées par l'explosion d'une mine étaient prises ».

Et voici maintenant ce qu'ont dit de lui après sa mort quelques-uns de ceux qui, dans ses dernières semaines de campagne, l'avaient vu de plus près.

Extraits de l'allocution prononcée le 19 avril 1916 *par M. l'abbé Harel, aumônier de la* 64e *division.*

Aux plus brillantes qualités d'ordre intellectuel et moral le lieutenant Masson savait allier une sincère et touchante modestie. A coup sûr, il m'en aurait voulu jadis, ce noble et parfait ami, de tenter son panégyrique, de lui décerner des louanges. Mais précisément — et aujourd'hui même — pour vous parler de lui, je n'ai point l'intention, nous n'avons nullement besoin de rechercher de grandes formules, ni de célébrer des gestes éclatants : une simple esquisse de sa vie nous dit assez ses vertus et ses mérites.

Dès avant la guerre, il m'avait été donné de connaître quelques-uns de ses ouvrages littéraires : comme ses élèves, ses collègues et ses maîtres eux-mêmes, j'y avais admiré le talent si probe et si loyal, la vaste érudition et la délicate ironie de ce jeune et déjà célèbre professeur de l'Université de Fribourg, qui n'avait quitté sa Lorraine et la France que pour faire mieux connaître, aimer et rayonner — d'un mot, pour mieux servir — la cause des lettres et des traditions françaises. Depuis son arrivée parmi nous, j'ai mieux compris encore, et comme tous ses camarades j'ai admiré la plénitude de cet esprit d'élite, dont la soumission aux disciplines classiques n'avait fait que rehausser la charmante originalité et dont « la belle humeur » s'alliait aux qualités les plus sérieuses et aux plus hautes vertus.

Plus encore, il nous était loisible — et combien doux ! — d'apprécier l'exquise bonté de ce « savant » que les soldats de la 22e compagnie étaient si fiers d'avoir pour « commandant » et qui, lui, mettait sa plus grande fierté à mériter leurs confidences, à soulager ou prévenir leurs souffrances et toujours à leur donner l'exemple du courage, de l'obéissance au devoir et de l'honneur. L'obéissance — j'allais dire scrupuleuse — au Devoir, — l'honneur de « servir » et les multiples peines du « service » — toutes ses paroles et tous ses gestes, au cours de cette tourmente qui tout à la fois meurtrit et exalte les grandes âmes, toutes ses paroles et tous ses gestes révélaient à ses familiers jusqu'à quel point le lieutenant Masson était capable de comprendre et de réaliser « *tout cela* ».

L'obéissance au Devoir, l'honneur et la vertu de « servir », le dévouement à la Patrie et à ses hommes, — le lieutenant Masson a accompli et réalisé *tout cela* « jusqu'au bout », je veux dire jusqu'au sacrifice suprême, jusqu'à la mort !

Les circonstances mêmes qui ont accompagné son trépas témoignent assez de sa sollicitude paternelle pour ses « chers poilus », de sa vaillance indéfectible, j'allais dire de sa témérité, disons tout simplement et très justement de son héroïsme.

Du lieutenant Guillou, de la 22e compagnie du 261e régiment d'infanterie.

... Masson est mort glorieusement, en faisant tout son devoir, dont il avait une conception si haute qu'il faisait, comme j'ai cru devoir le dire à notre chef de bataillon, « l'admiration de tous ceux qui ont eu l'honneur de servir sous ses ordres ».

. . . .

... Vous ai-je dit aussi qu'au cours de l'avant-dernier repos un service funèbre — combien émouvant ! — fut célébré au cantonnement, dans la pauvre petite chapelle improvisée, pour le repos de l'âme du vaillant soldat ? Les chefs, les camarades, les soldats étaient là, en foule ; tous les yeux pleuraient ; et l'aumônier, — ami dévoué au souvenir, — en des paroles simples et douloureusement éloquentes, développa cette pensée, tout Masson : « Mon corps à la terre, mon cœur à la France, mon âme à Dieu ». Il dit le rayonnement de la belle âme, de la claire et gracieuse intelligence ; les scrupules « déconcertants pour le prêtre même » de la conscience tendue vers le mieux ; il dit la perte immense pour la famille aimée ; pour le régiment où chacun reconnaissait en Masson le modèle, la « parfaite incarnation de l'officier » ; pour la France intellectuelle que le professeur représentait brillamment à l'étranger et dont il faisait aimer le génie « à travers sa personne même.

Du soldat Delfolie, de la C. H. R. du 261e régiment d'infanterie.

La perte est immense, irréparable, pour sa famille certes, mais aussi pour tous ceux qui n'avaient pu le connaître sans se sentir attirés par la noblesse même de son caractère et sa réconfortante bonne humeur. Ses hommes surtout l'adoraient pour la sollicitude bienveillante et paternelle qu'il leur prodiguait. Tous l'admiraient pour son sang-froid, son courage tranquille. Aux heures de bombardement intense, alors que et les chefs et les hommes s'abritaient dans les sapes, le lieutenant Masson en sortait pour parcourir son secteur et s'assurer qu'il n'y avait pas de blessés...

Il nous reste la consolation — bien légère, hélas! — de savoir qu'il est tombé en brave, au champ d'honneur, d'une mort «éblouissante et brève », comme nous en souhaitons une lorsque viendra aussi notre tour.

Du capitaine Roux, commandant la 25e batterie du 14e régiment d'artillerie.

A la prière de mon ami, l'abbé Harel, vous avez bien voulu me faire adresser la plaquette que M. Victor Giraud a pieusement consacrée à M. Masson. Je vous en remercie de tout mon cœur.

Il m'est infiniment précieux de posséder cet hommage rendu à l'officier parfait, à l'homme admirable dont personne n'a pu s'approcher sans être conquis, tant il rayonnait d'intelligence, de fier courage, de délicatesse morale, de conscience noble et si scrupuleuse.

Jamais personne ne m'a inspiré comme M. Masson l'envie de devenir son ami, non seulement pour son charme et sa haute distinction d'esprit, mais aussi pour être éclairé par son exemple, soutenu par sa valeur.

La batterie que je commande tirait, à Flirey, devant le secteur qu'occupait le 261e régiment.

Un jour de février, j'avais rencontré aux tranchées un sous-lieutenant d'allure si distinguée, si séduisante que j'avais tout de suite éprouvé un ardent désir de faire plus ample connaissance. Le jour même, ayant vu l'abbé Harel, je lui avais fait

part de ma rencontre, et il m'avait appris qui était le si sympathique sous-lieutenant.

Dès lors, je n'avais négligé aucune occasion de rencontrer M. Masson. Quand sa compagnie était aux tranchées, j'allais l'y voir; bien qu'il fût toujours très pris, il était venu quelquefois à mon observatoire ou à mon abri.

En cette triste matinée du dimanche des Rameaux, j'étais auprès de M. Masson quand on le prévint qu'une explosion de mine venait d'avoir lieu devant la tranchée voisine. Il avait alerté ses hommes, et, pour le laisser tout entier à son devoir qu'il prisait si haut, je l'avais quitté en lui donnant rendez-vous au lendemain.

Mais, hélas ! lorsque je revins le lendemain matin, des soldats réparaient le boyau devant l'abri de M. Masson, remettaient des sacs à terre. En pleurant ils m'apprirent l'immense perte qu'ils avaient faite, qu'avait faite la France entière. Je me hâtai de descendre au fond de l'abri, et là, je trouvai MM. Guillou et Morteau, les officiers de la compagnie, tout en larmes. Je ne pus que mêler aux leurs mes larmes bien sincères.

Deux jours après, dans le bois où la compagnie prenait son repos, j'assistai à la messe célébrée par l'abbé Harel. Jamais je n'avais vu une cérémonie aussi émouvante, une assistance aussi pieusement recueillie que celle de ces pauvres gens privés du chef qu'ils adoraient, et qui les aimait, qui n'a jamais voulu consentir à s'abriter tant que l'un d'eux était en danger.

Depuis deux ans, j'ai été témoin de bien des tristesses, et je ne puis faire un pas en arrière dans mes souvenirs sans y rencontrer des ombres aimées. Rien ne m'a pourtant touché comme cette disparition brutale d'une si belle et si noble intelligence, d'une personnalité si profondément sympathique que nul ne pouvait résister à son charme.

Comme j'aurais été fier de pouvoir devenir l'ami d'un tel homme ! Mais j'avais le pressentiment que je n'aurais pas le temps d'arriver à l'être. Dès mes premières rencontres avec M. Masson, je confiais ce pressentiment à l'abbé Harel : « M. Masson était trop consciencieux, trop brave, trop parfait pour ne pas être destiné bientôt à être frappé ». Car une

cruelle et trop longue expérience nous a appris que, par une atroce sélection à rebours, ce sont toujours les meilleurs qui disparaissent les premiers, comme s'ils étaient les plus dignes du martyre, comme si leur sang était seul capable d'expier les fautes commises, de nous acheter la victoire...

Pardonnez-moi de m'être laissé aller à causer si longuement, à cœur ouvert, au risque d'être indiscret, d'attiser votre douleur. J'éprouve une grande douceur triste à évoquer le souvenir du plus admirable officier que j'aie vu depuis la guerre...

Du soldat Henry Reynaud, 11e compagnie du 42e régiment territorial.

C'est avec une bien grande tristesse que je viens d'apprendre, par la voix du rapport, la mort de votre cher mari, tombé au champ d'honneur, hier 16 avril... Je veux être l'un des premiers à vous exprimer mes plus vives condoléances.

Vous devez vous souvenir de moi : j'étais son ordonnance au 42e régiment territorial; aussi, je connaissais votre mari pour un brave officier que j'ai toujours servi avec fidélité. Aussi, à ma rentrée à la compagnie, en sortant de l'hôpital, son départ de notre régiment m'a beaucoup frappé ; mais je savais qu'il partait appelé par ses chefs, et lui, l'homme du devoir, a obéi immédiatement.

Au 261e d'infanterie, il avait déjà su acquérir l'amitié de ses chefs et des vaillants poilus qu'il avait sous ses ordres.

Je suis certain d'être l'interprète de tous mes chefs et de mes camarades du 3e bataillon du 42e territorial, en vous disant qu'il laisse des regrets unanimes et que son souvenir sera toujours gravé dans mon cœur, ainsi que sa photographie que j'ai eu le bonheur d'avoir... Pour nous, votre mari restera un modèle de bravoure et de vaillance.

Du sergent Valois[1], 22e compagnie du 261e régiment d'infanterie.

Vivant de la même vie que ses hommes, soumis aux mêmes dangers, un officier sur le front est au bout de peu de temps

1. Le jeune sergent dont parlait Maurice Masson dans la lettre du 11 février 1916.

connu et jugé. Le lieutenant Masson était avec nous depuis le début de cette année, près de quatre mois. Ce temps a suffi, et au delà, pour permettre à tous de le bien connaître, de l'estimer, de l'aimer. J'avais quitté depuis huit jours le régiment, lorsque l'épouvantable malheur est arrivé, jetant la consternation générale dans la 22e compagnie. Je l'ai su, une profonde tristesse s'imprima aussitôt sur tous les visages de ces hommes habitués aux deuils ; les quelques mots qu'ils échangeaient étaient pour déplorer la perte de ce chef qui avait gagné leur affection et mérité de leur part une absolue confiance. Perte irréparable, car les officiers de cette trempe sont bien plus rares à présent qu'au début de la guerre.

Deux jours après, incidemment, par un blessé de la compagnie, la nouvelle douloureuse arrivait jusqu'à moi. Je me refuse à croire, une telle chose est impossible. Hélas ! je sais bien au contraire que les plus courageux sont toujours les mieux exposés. Et une atroce angoisse me saisit à la gorge. Oh ! comme de tout mon cœur je compatis à votre souffrance, et comme ma propre douleur m'aide à la bien comprendre ! Ceux des tranchées savent combien vite se révèle un homme tel qu'il est, à la lumière du danger, et comment les âmes faites pour sympathiser ont tôt fait, là-bas, de se reconnaître. Fruit d'une mutuelle estime, l'affection naît sans effort et se livre tout aussitôt ; elle n'a même pas besoin de s'exprimer en paroles, elle apparaît si nettement à ceux qu'elle unit ! Dès les premiers jours, M. Masson m'avait pris en affection, affection que le temps rendit plus profonde encore. La différence de notre situation lui imposait une réserve indispensable, sans aucune gêne d'ailleurs ; mais il avait des moyens d'une exquise délicatesse pour me témoigner son amitié. Je le vois encore accourir auprès de moi avec anxiété lorsque je ne suis que très légèrement atteint. C'est de la première occasion qu'il profite pour venir me voir à l'hôpital, les mains encombrées de ces gâteries qu'un père seul songerait à porter à son enfant, et ce jour-là, dans l'accomplissement de cet acte de bonté, de charité, je le voyais pour la dernière fois. Sensible par-dessus tout à la bonté, comment aurais-je pu ne pas aimer M. Masson? Oh ! oui, je l'aimais beaucoup, d'une affection respectueuse, forte et en quelque sorte filiale ; le chagrin

qui m'oppresse actuellement ne peut être comparable qu'à celui éprouvé pour la perte d'un très proche parent. Le deuil qui vous atteint si cruellement me frappe aussi d'une façon terrible.

Plus que les autres, en effet, j'étais à même de reconnaître et d'apprécier les qualités du lieutenant Masson. Aux tranchées en particulier je fus constamment auprès de lui tant qu'il fut simple chef de section ; à chaque instant j'eus sous les yeux ce modèle de conscience dans l'accomplissement du devoir et de bonté envers tous.

Militaire par la force des choses, ainsi que la grande majorité des Français, le lieutenant Masson accomplissait son devoir militaire avec une conscience aussi parfaite que s'il eût été officier de carrière. Voyant juste, il reconnaissait là, pour le présent, son devoir d'état et faisait tout céder à celui-ci que la religion nous apprend être notre premier devoir. Il n'était pas de ceux qui, du fond de leur abri, donnent des ordres incertains, laissant à leurs inférieurs le soin de les faire exécuter. Toujours dehors au contraire, surveillant lui-même le travail des hommes, il ne s'accordait même pas le repos nécessaire. Le jour, la nuit, on le trouvait circulant dans la tranchée pour se rendre compte de la vigilance des sentinelles et de l'état de nos moyens de défense.

Mais dans un secteur comme Flirey, il n'y a de sûreté relative que dans les abris. Hors de là le péril est permanent. Il fallait donc au lieutenant Masson un courage peu ordinaire. Sur cette question-là, d'ailleurs, il avait bien trop peur de rester en deçà pour ne pas franchir les limites fixées par le simple devoir. Que de fois je l'ai vu, même commandant de compagnie, aller et venir, debout, en terrain complètement découvert, pour encourager de sa présence un petit groupe d'hommes se livrant à un travail plus particulièrement dangereux ! Si un seul de ses hommes était exposé, il se croyait pour ainsi dire tenu en conscience de s'exposer avec lui.

Il n'était certes pas insouciant du danger, mais sa grande force d'âme le lui faisait affronter volontiers par un esprit de devoir poussé en cela jusqu'au scrupule, et aussi par bonté d'âme. Son cœur si tendre l'invitait en effet à donner aux

hommes plus qu'une sympathie abstraite et à se rapprocher le plus près possible d'eux en partageant leurs dangers et leur souffrance. Il me le confia un jour, mais je m'en étais aperçu, la nouvelle ou la vue d'un homme tué, blessé simplement, bouleversait tout son être. Bonté encore, lorsqu'il recevait des vêtements chauds ou du linge et les faisait distribuer. Il aimait aussi à offrir tabac, cigares, menus cadeaux qui font tant de plaisir au soldat. Mais comment pourrais-je vous énumérer tous ses traits de bonté? Chef à l'humeur toujours égale, une aimable et fine plaisanterie sortait parfois de ses lèvres, jamais de parole dure.

Cette attitude inaltérable de bienveillance, jointe à un extérieur austère qui imposait de prime abord le respect, lui donnait sur son entourage un grand ascendant moral et une autorité peu commune. Il aurait pu obtenir de nous ce qu'il aurait voulu, car nous avions en lui une absolue confiance.

Tel était notre commandant de compagnie, ce chef au cœur si bon, à l'âme si généreuse et si noble. Aucun de nous ne saurait l'oublier, car l'action qu'il exerçait sur nous est de celles qui ne se limitent pas à la tombe. Son influence se fera sentir sur notre vie tout entière, nous invitant à faire comme lui, courageusement, joyeusement, héroïquement s'il faut, tout notre devoir. Pour ma part, je le considère comme le plus bel exemple à suivre, et de ce modèle tant aimé un seul trait ne saurait disparaître de mon souvenir, de mon cœur.

Malheureusement, si j'ai pu apprécier à fond ses qualités militaires, il ne m'a guère été donné, au milieu des agitations de notre vie actuelle, d'éprouver comme je l'aurais voulu la bienfaisante influence de son esprit cultivé à un degré si éminent. Comme il m'eût été doux, le cauchemar de cette guerre terminé, de me reposer d'une activité matérielle excessive et de donner enfin à mon esprit des occupations d'un autre ordre sous la direction de cette haute intelligence. Avec quel amour il se serait remis, lui aussi, à son ancienne vie dont la privation lui avait révélé tous les charmes...

Tous ces rêves, les voilà à jamais brisés cependant. Que dis-je? Les nôtres, oui ; mais les siens, non. Plus que moi vous

savez où il puisait la force d'accomplir aussi généreusement son devoir, d'accepter de si grand cœur tous les sacrifices. C'est dans sa vertu de religion, dans sa foi. Le parfait chrétien qu'il était ne pouvait placer ailleurs qu'en Dieu l'objet dernier de toutes les aspirations de son âme. Or, je l'affirme sans crainte, son plus grand désir se trouve réalisé, car il a trouvé Dieu.

Et c'est là qu'il nous faut aller chercher celui que nous aimons.

TABLE DES MATIÈRES

CORBEIL. — IMPRIMERIE CRÉTÉ.



